BIBLIOTHÈQUE

UNIVERSELLE

DES VOYAGES.

TOME XXVIII.

On souscrit dans les Départemens chez les Libraires ci-après :

LYON.	A. BARON, libraire, rue de Clermont, n° 5.
ROUEN	FRANÇOIS, libraire, Grand'Rue, n° 33.
CAEN	MANOURY, libraire.
MARSEILLE. . . .	CAMOIN, libraire.
MONTPELLIER. .	PATRAS, libraire.
NANCY.	Georges GRIMBLOT, libraire.
AGEN	BERTRAND, libraire.
LUNÉVILLE. . . .	CREUSAT, libraire, Grand'Rue, n° 23.
BÉZIERS.	PAGEOT, libraire.
TOULOUSE. . . .	DAGALLIER, libraire, rue de la Pomme.
ORLÉANS.	GARNIER, libraire.
CHARTRES	GARNIER fils, imprimeur-libraire.
DIJON.	GAULARD, libraire.
ABBEVILLE. . . .	GAVOIS-GRARE, libraire.
AVIGNON.	FRUCTUS, libraire.
SÉDAN.	Aug. PIERROT, libraire, Grand'Rue, n° 18.
NARBONNE. . . .	DELSOL, libraire.
STRASBOURG. . .	LAGIER, libraire, rue Mercière, n° 10.
LILLE.	BRONNER-BAUWENS, imprimeur-libraire.
TOULON.	MONGE et VILLAMUS, libraires, rue de la Miséricorde, n° 6.
CLERMONT-F^ND^. .	A. VEYSSET, libraire, rue de la Treille, n° 14.
BESANÇON. . . .	BINTOT, libraire.
GRENOBLE. . . .	PRUD'HOMME, libraire.

PARIS. — IMPRIMERIE ET FONDERIE DE RIGNOUX ET CIE, RUE DES FRANCS-BOURGEOIS-S.-MICHEL, 8.

BIBLIOTHÈQUE
UNIVERSELLE
DES VOYAGES

EFFECTUÉS PAR MER OU PAR TERRE

DANS LES DIVERSES PARTIES DU MONDE,

DEPUIS

LES PREMIÈRES DÉCOUVERTES

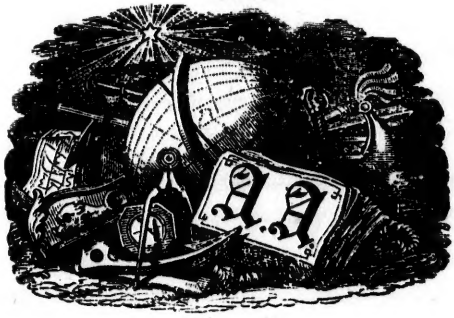
JUSQU'A NOS JOURS;

CONTENANT LA DESCRIPTION DES MOEURS, COUTUMES, GOUVERNEMENS, CULTES, SCIENCES ET ARTS, INDUSTRIE ET COMMERCE, PRODUCTIONS NATURELLES ET AUTRES.

Revus ou Traduits

PAR M. ALBERT-MONTÉMONT,

AUTEUR DU VOYAGE DANS LES CINQ PARTIES DU MONDE, DES LETTRES SUR L'ASTRONOMIE, DU VOYAGE AUX ALPES, ETC., ETC.



PARIS.

ARMAND-AUBRÉE, ÉDITEUR,

RUE TARANNE, N° 14.

M DCCC XXXIV.

VOYAGES
EN AFRIQUE.

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

LAING.

VOYAGE DANS LE TIMANNI, LE KOURANKO ET LE SOULIMANA, AFRIQUE OCCIDENTALE.

(1822.)

PRÉLIMINAIRE.

En novembre 1821, sir Charles Maccarthy, gouverneur général anglais de l'Afrique occidentale, à Sierra-Leone, ayant appris qu'il existait entre Amara, l'almami ou le roi de la nation mandingue, et Sannassi, chef subalterne de la même contrée, une guerre assez sérieuse qui interrompait le commerce entre les Mandingues et la colonie de Sierra-Leone, commerce plus important encore par son influence civilisatrice que par ses avantages ma-

tériels, jugea à propos d'envoyer une petite ambassade à Kambia, sur la rivière Scarcies, et de là à Malacouri et au camp Mandingue. Je fus chargé de cette mission; j'en vais rapporter les principaux détails :

Après avoir accompli ma mission à Kambia, je traversai la rivière Scarcies, et me rendis à pied à Malacouri, ville mandingue très forte, située sur la rivière Maladjia, à environ vingt milles N. par O. de Kambia, où j'appris qu'Amara avait eu recours au roi des Soulimas, qui avait envoyé à son aide une nombreuse armée au moyen de laquelle il s'était emparé de Maladjia, ville principale appartenant à Sannassi, et avait fait prisonnier ce chef. J'appris qu'on supposait Amara dans l'intention de mettre Sannassi à mort, après l'accomplissement de quelques cérémonies.

La situation de Sannassi, qui avait toujours été l'âme de la colonie, étant critique à ce point, je pris le parti de me rendre au camp le matin suivant, malgré une sévère attaque de fièvre. A neuf heures j'étais à environ quatre milles et demi de la rivière Maladjia, dans une grande plaine où toute l'armée était campée. Me sentant alors très affaibli par la fièvre, je trouvai bien bon de me garantir des rayons du soleil du matin, instant du jour qui dans cette partie de l'Afrique est le plus accablant, et je me mis sous quelques bottes d'herbe sèche,

jetées sur trois pieux fichés en terre à égale distance et réunis par en haut de manière à former un triangle. Ces habitations temporaires, quand elles sont bien construites, sont une assez juste imitation de nos tentes de campagne, et elles ont cet avantage que, quelque part qu'une armée prenne position, on peut les établir avec peu de peine et sans aucuns frais. De cet abri, j'avais la vue de tout le campement qui avait plutôt l'apparence bruyante d'une foire bien fréquentée que la régularité et la discipline de quartiers militaires. Des tentes construites comme celles que je viens de décrire couvraient la savane, aussi loin que les arbres, les mouvemens du terrain et les autres accidens pouvaient permettre à l'œil de voir, et les pavillons distinctifs de diverses et nombreuses tribus flottaient de tous côtés sur les habitations des chefs respectifs. La musique, horrible concert d'une variété d'instrumens barbares, venait de toutes parts frapper l'oreille, tandis que des troupes d'hommes, grotesquement vêtus d'habits de guerre, apparaissaient çà et là, brandissant leurs coutelas et gambadant dans les plus extravagantes postures, à la cadence des sons qui s'élevaient. La nouveauté de ce spectacle fixa pour quelque temps mon attention; mais la fatigue résultant de la fièvre de la nuit précédente fut à la fin plus forte que ma curiosité. Vers midi je me réveillai, je fus informé qu'Amara était prêt à avoir

un entretien avec moi, et désirait que je me présentasse immédiatement.

Quand je fus arrivé devant la tente d'Amara, on me fit signe de m'asseoir à l'ombre d'un grand berceau, couvert de branches de cocotiers et de feuilles de plantain, et qui pouvait tenir à l'abri des rayons du soleil à peu près deux mille hommes. Là, je fus bientôt rejoint par le roi, et au son du tambour de guerre, le berceau se remplit d'un bizarre assemblage d'hommes armés. Des berceaux d'une dimension correspondante, élevés à angles droits, et parallèles à celui où je me trouvais, de manière à former un grand carré, furent aussi bientôt remplis de Soulimas, de Bennas, de Tambaccas et de Sangaras, le tout montant à environ dix mille hommes, et l'espace compris entre ces berceaux était à la disposition de ceux qui avaient envie de se livrer à des exercices guerriers, à la danse et à la musique.

Comme les exhibitions que j'observai alors étaient de la même espèce que celles dont je fus plus tard témoin dans le pays des Soulimas en semblables occasions, et que je les décrirai plus bas, je ferai seulement remarquer que Yaradi, le général de l'armée soulima, était particulièrement remarquable en exécutant à cheval toutes les évolutions de l'attaque et de la défense à l'africaine. Quand leurs exercices furent terminés, j'eus une entrevue

avec Yaradi, dont j'obtins l'assurance que la vie de Sannassi serait sauve; puis je pris congé, après de nombreuses protestations d'amitié. Une conversation subséquente avec Amara, dans laquelle je lui expliquai les désirs du gouverneur, termina ma visite au camp; je le quittai au coucher du soleil, et retournai directement à Sierra-Leone.

J'y étais arrivé très fatigué de la fièvre, quand, à peine convalescent, de nouveaux bruits d'une nature alarmante pour la sûreté de Sannassi circulèrent à Sierra-Leone. Le gouverneur désirant éloigner une si grande armée du voisinage de la colonie, et aussi sauver la vie du malheureux Sannassi, me chargea encore de visiter les Soulimas : je me mis en devoir d'obéir, et cette fois, en considération de ma mauvaise santé, un aide-chirurgien, M. Mackri, m'accompagnait.

Nous partîmes de Sierra-Leone dans l'après-midi du 3 février 1822, et le 5 nous arrivâmes au lieu où était située la belle ville de Maladjia, résidence de Sannassi, laquelle depuis à peine quelques jours venait d'être rasée par les gens d'Amara. Quelques naturels qui, à notre approche, s'étaient tenus cachés dans les ruines, se montrèrent et me donnèrent avis que le camp que j'avais vu naguère était dissous, et que l'armée avait fait un mouvement sur Boukaria, ville située à trente milles au nord par l'est de Malacouri, et à douze milles à l'est

de Fodi-Boukaria, capitale du pays mandingue, nommée par abréviation *Fouricaria*. Considérant toutefois que notre meilleur plan serait d'arriver à Fouricaria par eau, et de nous rendre de là par terre au camp, nous redescendîmes la rivière avec le reflux.

Le 7 nous arrivâmes au camp : il s'étendait au nord et à l'est de la ville, mais les principaux chefs avaient leurs quartiers dans Boukaria même. A mon arrivée j'appris que Sannassi avait été mis en liberté, après l'incendie de sa ville et le pillage de ses propriétés. J'exprimai toutefois aux chefs assemblés le mécontentement du gouverneur à ce sujet. Amara s'excusa en levant en l'air le Coran, et en disant qu'il n'avait fait que ce que le livre lui avait prescrit, et qu'il avait poussé de grands cris quand il s'était trouvé contraint à agir si durement. Je répondis à Amara que je faisais peu de cas de la prétention qu'il mettait en avant d'avoir accompli les injonctions du Coran, et que je croyais au contraire qu'il en avait perverti le sens dans l'intérêt de son ressentiment.

Après cet entretien, nous nous rendîmes chez Yaradi, et il nous reçut avec des danses et de la musique dans le goût soulima. Il nous montra aussi ses femmes, mais nous ne saurions parler de leur beauté, bien que leurs divers ornemens de colliers et de grands pendans d'oreilles en or dussent

les faire paraître à leur avantage. Yaradi semblait très satisfait : chaque article de mon vêtement était pour lui un sujet d'admiration. Quand il me vit tirer mes gants, il recula avec surprise, couvrit sa bouche toute grande ouverte avec ses deux mains, et s'écria enfin : « Alla Akbar ! il s'est arraché la peau de la main ! » Comme il devenait plus familier par degrés, il frotta alternativement les cheveux de M. Mackri et les miens, puis se livrant à un grand éclat de rire, il s'écria : « Ce ne sont pas des hommes ! ce ne sont pas des hommes ! » Il demanda à plusieurs reprises à mon interprète si nous avions des os. Nous passâmes une heure dans cette entrevue ; mais comme je craignais que nous ne pussions pas arriver à Fouricaria avant la nuit, nous prîmes congé du chef, très content de notre visite, et nous étions à Fouricaria avant la brune. Comme j'avais observé que plusieurs hommes qui accompagnaient l'armée soulima avaient en leur possession une grande quantité d'or, et que j'avais appris d'eux que l'ivoire aussi abondait dans le pays de Soulima, je suggérai au gouverneur l'idée qu'un voyage à l'est de la colonie, dans plusieurs pays qui ainsi que celui des Soulimas ne nous étaient connus que de nom, pourrait être avantageux sous le point de vue commercial. Le gouverneur accueillit ma proposition, ainsi que le consul, et je fus autorisé à pénétrer dans le pays de Soulima, par la route

qui me semblerait la plus favorable pour ouvrir de futures communications.

Les détails abrégés de ces deux petites expéditions étaient de nature à être rapportés ici, attendu que dans les pages suivantes j'aurai souvent à les rappeler.

Départ de Sierra-Leone. Route à travers le Timanni.

Falaba, ville principale des Soulimas, résidence du roi, est située à deux cents milles environ de Sierra-Leone, à l'est par le nord. La route par laquelle je me proposais de traverser les contrées intermédiaires était le cours de la rivière de la Rokelle; je fus conduit à cette détermination, non par la probabilité de rencontrer moins d'obstacles sur ce chemin que sur d'autres que j'eusse pu suivre, mais parce que cette voie me semblait pouvoir être la meilleure ligne de communication avec l'intérieur, au moyen de la navigation de la rivière.

Le principal obstacle à mon projet pouvait venir de l'opposition que les naturels des contrées que nous désirions traverser mettraient probablement à l'établissement d'une communication directe entre Sierra-Leone et l'intérieur, qui leur ferait perdre le bénéfice du commerce intermédiaire : cette tentative de fermer les passages est une coutume générale en Afrique; mais j'avais des raisons d'espérer que cette opposition n'en viendrait pas à des

violences personnelles, et qu'elle se bornerait à de moindres empêchemens, tels que des exactions sous couleur de présens, et j'étais parfaitement préparé à ces difficultés.

Le personnel de l'expédition était ainsi composé : Musah-Kanta, natif de Foutah-Djallon ou Fouta-Diallon; deux soldats du 2e régiment des Indes occidentales; onze porteurs, natifs du pays des Yolofs, et un enfant, Mohamed, né à Ségo.

Nous quittâmes Sierra-Leone le 16 avril dans des bateaux, et, remontant la Rokelle, nous passâmes la première nuit à la factorerie de MM. Cormaek, sur l'île de Tombo. De là nous partîmes le matin suivant à l'aube, et à quatre heures après midi nous étions à Maharre, ville timanni, située sur une éminence qui domine la rive gauche du fleuve, et qui appartient à Lakombo, chef de Rokon. Conformément aux usages du pays, nous saluâmes ce chef d'une décharge de quelques coups de fusils, et, arrivés à la ville, nous lui rendîmes nos devoirs; il nous pressa beaucoup d'y passer la nuit. Nous poursuivîmes néanmoins notre route, et à sept heures nous entrâmes dans une petite ville nommée *Rosa*, où nous jugeâmes à propos de coucher. Le chef de cette ville avait servi plusieurs années comme matelot anglais, et les Français l'avaient retenu prisonnier pendant long-temps; il parlait très bien les deux langues, et de plus un peu l'allemand. Les

habitans de la ville et mes gens employèrent une partie de la nuit à danser et à se régaler.

Le 18, de bonne heure, nous quittâmes Rosa, et à dix heures avant midi nous atteignîmes Macabelé, ville très propre et très jolie, située sur une déclivité, près de la rive droite de la rivière ; là, je fus retenu par deux chefs nommés Tikade-Moudo et Fatima-Brima, de race mandingue, gens d'une influence considérable dans leur pays ainsi que dans le Timanni. Ils me donnèrent de bons conseils pour la route à suivre ; mais des considérations puissantes firent que je dus m'en tenir à mon plan.

Avant de quitter la ville, j'allai, en compagnie des deux chefs, faire visite à Bakobala, principal chef de cette partie du Timanni qui est bornée par les rivières Port-Logo et Rokelle. Je trouvai en cet homme un bon vieillard, à l'air vénérable, ayant une longue barbe blanche. Son costume consistait en une chemise d'un très beau coton, avec un manteau écarlate amplement jeté sur ses épaules : il avait autour du cou un collier composé alternativement de grains de corail et de dents de léopard. Il parla peu, et dans l'espace d'une demi-heure que je fus en sa présence, il changea à peine sa position, excepté pour me présenter un chevreau et une grande calebasse pleine de lait. Ce dernier don fut très agréable à mes compagnons et à moi, car nous n'avions pas déjeuné. Quittant

Macabelé nous passâmes au côté opposé de la rivière, et là nous débarquâmes, parce que le lit devenait si rocailleux, qu'il était impossible de songer à naviguer davantage pendant les sécheresses. Nous fîmes à pied les quatre milles qui complétaient le trajet de la journée. A trois heures après midi nous arrivâmes à Rokon, ville principale du district timanni qui s'étend le long de la rive gauche de la rivière. Le soir, Pakombo vint de Maharre, et, afin que son arrivée fût signalée, il m'envoya demander que l'on fît feu de quatre caronnades qui étaient çà et là démontées sur une éminence en dehors de la ville. Nous fîmes ce salut; mais la détonation ne le satisfit nullement, parce que, par prudence, je n'y avais mis que peu de poudre.

Le 19, à onze heures du matin, je fus convoqué à l'audience du roi du pays qui, instruit de l'intention où j'étais de passer par son territoire, était venu à Rokon pour avoir sa part des présens que l'on s'attend, dans ces occasions, à recevoir d'un blanc. Pakombo m'ayant appris que, comme lui, le vieillard aimait la représentation, j'ordonnai à dix de mes gens de m'accompagner avec leurs fusils et trois paquets de cartouches à poudre pour le saluer. Nous avions à peine attendu dix minutes dans la cour ouverte où l'audience devait avoir lieu, quand il parut, et fut immédiatement accueilli par une décharge de mousqueterie, laquelle, à ma

grande surprise, produisit un effet tout différent de celui que j'attendais, car le vieillard recula de quelques pas, grommela quelques paroles de colère, se mordit les lèvres, me lança un regard bref et farouche, puis, faisant un tour sur lui-même, sortit à la hâte dans un violent accès de colère. Pakombo le suivit, et, après beaucoup de paroles persuasives, il réussit à le ramener après huit ou dix minutes; pendant ce temps, j'étais resté avec ma garde d'honneur debout dans la cour, et dans l'impossibilité de m'expliquer cette conduite étrange. Quand il reparut, il regarda autour de lui, et fixa sur moi un œil très soupçonneux et inquiet. Enfin, il monta sur son siége d'apparat, et s'y assit avec un air d'importance et d'autorité vraiment burlesque.

Son maintien et sa conduite en cette occasion excitèrent dans ma troupe tant de gaîté, que bien souvent, plus tard, ils s'amusaient au clair de la lune, après les fatigues d'une marche, à exécuter cette scène. Il y en avait surtout un entre eux qui était un excellent mime, et représentait si exactement le roi, qu'il arrachait des applaudissemens à moi-même. Quand il fut assis il désira savoir pourquoi on avait fait feu sur lui, et on eut grand'peine à lui persuader que c'était pour lui rendre honneur. « Mais, pourquoi avez-vous dirigé vos fusils vers la terre pour tirer? — Afin de vous faire voir que notre intention était de vous témoigner notre res-

pect. — Mais les cailloux ont volé dans ma figure : pourquoi ne visiez-vous pas en l'air ? — Parce que nous craignions de mettre le feu au chaume qui couvre vos maisons. — Bien ! Alors, donnez-moi du rum. » Cette requête ayant été accordée, il devint de beaucoup meilleure humeur, et, me donnant des poignées de main, me dit de m'asseoir, afin que je pusse écouter ce qu'il avait à dire. Un palaver[1] eut lieu alors, et il ne sera pas hors de son lieu d'en décrire les cérémonies, afin de donner une idée des délais qui, à chaque petit village où le moindre chef a une autorité indépendante, s'opposent aux progrès du voyageur.

Un palaver timanni diffère de la même cérémonie, telle qu'elle a lieu dans le pays mandingue, en ce que, dans cette dernière contrée, il se fait avec beaucoup de gravité et un grand décorum ; tandis qu'ici, ce n'est qu'un déploiement d'absurdes parades. Quand l'assemblée entière fut assise, ou pour mieux dire accroupie, un orateur tenant en main une baguette de genêt desséché sortit d'une des huttes élevées au centre de la cour ; puis, regardant autour de lui et se découvrant la tête, s'écria à plusieurs reprises : — *Loanta ! Loanta !* — desquels mots le sens le plus exact (je

[1] *Palabre* des Espagnols ; conférence publique sur un sujet particulier ou général ; conférence qui peut être tenue entre plusieurs individus ou toute une communauté.

le présume, car je ne pus jamais arriver à une explication satisfaisante) est : « Soyez tous sauvés ! soyez bénis ! » ou encore : « Soyez gardés de tout mal ! » Alors, entrant dans son rôle, il continua ainsi : « Je vais prononcer un grand palaver aujourd'hui, un palaver comme il n'en a jamais été prononcé dans Rokon, c'est le palaver d'un blanc. Pourquoi personne ne vient-il pour m'entendre ? » Deux ou trois hommes sortirent alors des huttes et s'assirent, et l'orateur s'assit avec eux. Il se préparait à continuer, quand il cria soudain : « Cela ne peut aller : je veux avoir d'autres gens pour m'écouter ; venez, venez, ou je ne dis plus rien aujourd'hui. » Cinquante personnes parurent alors dans le centre de la cour et s'assirent, jouant leurs rôles comme auditeurs, et de temps à autre entrant dans une espèce de colloque avec l'orateur. Il parla une heure environ, au bout duquel temps le roi fit entendre, par un signe de tête, qu'il était content. Alors toute l'assemblée lui fit face, et plaçant le revers de leurs mains sur la terre, les assistans vociférèrent : « *Loanta ! Loanta !* » puis ils répétèrent les mêmes paroles et se retirèrent. Ainsi se termina le palaver *pro forma*, et tel en est l'invariable cérémonial dans ces contrées. En parlant, l'orateur observe continuellement l'expression de figure et le maintien du roi, pour interpréter ses pensées et parler en conséquence. Le

refrain du discours de l'orateur, en cette occasion, avait ce sens : L'homme blanc va loin ; il va aux montagnes de Kouranko et plus loin encore ; il va dans des contrées dont le peuple de Timanni n'a jamais entendu parler ; il va dans le pays de l'or et de l'argent ; il doit donc bien payer le roi, ou il ne peut passer. Le roi veut des fusils, des épées, de la poudre, de beaux habits et des colliers, ou bien il faut que l'homme blanc s'en retourne. En quittant l'assemblée, j'échangeai une poignée de main avec le roi, qui me dit qu'il voulait voir tout ce que j'avais pour lui, et qu'il voulait beaucoup d'argent.

Ba-Simera, chef principal du roi de cette partie du Timanni, a environ quatre-vingt-dix ans, et sa peau, ridée et bigarrée, ressemble par la couleur, plutôt à celle d'un alligator qu'à celle d'un être humain. Ses yeux ternes, verdâtres, sont profondément enfoncés dans sa tête, et une barbe longue tressée tombe environ à deux pieds de son menton. Ainsi que le roi du district opposé, il portait un collier de corail et de dents de léopard ; mais son manteau était brun et sale comme sa peau. Ses jambes, enflées comme celles d'un éléphant, se montraient sous sa large culotte de coton, qui fut sans doute autrefois blanc, mais auquel un usage de plusieurs années avait donné une teinte verdâtre. Il portait comme insigne de sa dignité un bâton, auquel

étaient suspendues de grandes et de petites clochettes. Dans la soirée, j'envoyai à Pakombo le présent destiné au roi, et le sien, en le priant de manière à partir dans l'après-dîner du lendemain. Il ne fut pas content d'un article de son présent, ainsi que d'une partie du présent du roi, et demandait un échange; mais je me gardai d'y consentir; je m'étais fait une échelle de laquelle j'étais décidé à ne pas m'écarter, car je savais que la moindre différence entre ces deux dons m'exposerait aux plus grandes vexations [1]. Le bruit des actions les plus frivoles d'un voyageur le précède toujours en Afrique, et s'il a mis quelque chose ou fait une addition quelconque dans le présent d'un chef, il est sûr d'en entendre parler partout où il passe.

20 avril. Je terminai mes observations à Rokon. Cette ville est par les 12 degrés 25 minutes 30 secondes, cours du chronomètre, et à 8 degrés 37 minutes 40 secondes de latitude nord, suivant l'estime.

A onze heures avant midi, je me rendis à la cour du palaver, où la scène de la veille recommença avec peu de variation, mais elle fut plus longue.

[1] Il y avait un pistolet, quatre brasses de toile de coton bleue, quatre barres de poudre, quatre bouteilles de rum.

Le mot *barre* exprime une quantité déterminée de toute espèce, dont la valeur est fixée pour les échanges. Dans les premiers échanges des Européens avec les nègres, la barre était l'équivalent d'une barre de fer. Une barre vaut environ 4 francs.

Les orateurs (car il y en eut ce jour-là plusieurs), s'adressaient tantôt à moi, tantôt au roi. Cette séance fut consacrée à nous débattre sur le présent; le roi trouvait qu'il n'y avait pas assez de poudre pour tirer un oiseau, et que le tabac n'était lié qu'en têtes de quatre feuilles : avais-je l'intention, dit l'orateur, d'insulter hier le roi, en faisant feu vers lui, et aujourd'hui, en lui faisant un si misérable présent ? enfin, que si je voulais m'ouvrir la route, je devais reprendre mon présent et donner quelque chose de mieux. La dernière partie de cette harangue fut débitée avec une grande véhémence, et le roi, pour rendre plus frappant l'effet de son discours, prononcé par un autre, donna au tapis sur lequel étaient étalés les présens un coup de son pied d'éléphant; mais s'apercevant que je n'approuvais pas ce procédé, et qu'il allait, selon toute apparence, produire un effet entièrement différent de celui qu'il attendait, l'orateur reprit que le roi était en colère, mais non pas contre l'homme blanc; il était en colère contre Musahkanta, l'interprète de l'homme blanc, qui devait savoir les usages du pays, et aurait dû le prévenir de ne pas donner un si petit présent au roi de Timanni. Mon tour étant venu de parler, je répondis que je n'avais jamais fait au contraire de si riche présent à un roi, que je venais pour ouvrir une voie utile au commerce, que le gouverneur de

Sierra-Leone savait quels points étaient les plus avantageux pour le trafic, qu'il m'y envoyait, et que si le roi voulait faire tort à son pays, je prendrais une autre route. Je terminai en lui déclarant que si le présent lui déplaisait, je le reprendrais; mais qu'une fois revenu entre mes mains, il ne le reverrait jamais. Ce discours eut l'effet désiré, et après quelques mots échangés entre le roi et un de ses orateurs, celui-ci revint dans la cour, frappa l'air de sa baguette, et dit que le roi permettait à l'homme blanc d'aller où il lui plairait.

Le 22 avril nous étions sur le point de partir, après beaucoup de difficultés pour avoir des porteurs, quand le roi fit son apparition dans une violente colère. La cause de cette fureur était qu'un Yolof de ma suite avait eu l'audace de mettre une chemise neuve rayée de rouge, que le roi, regardant comme un vêtement plus splendide que le sien, voulait absolument avoir; le Yolof s'y refusait obstinément. Le roi alors déclara qu'une loi du pays (loi qu'il venait de faire pour la circonstance) portait que tout homme mieux habillé que lui, en rouge surtout, lui devait abandonner ses habits, et il tenait à l'exécution de sa loi. Je fus assez heureux pour apaiser ce nouveau germe de trouble, en ordonnant au Yolof de changer de chemise, et en donnant au roi un peu de tabac et de rum.

Une demi-heure après avoir quitté Rokon, et fait

deux milles à travers un pays beau et bien cultivé, quoiqu'il ne le soit pas en proportion de son étendue, nous arrivâmes à une jolie petite ville nommée *Terre* (ce qui signifie *Rocher* en *timanni*). Ce nom vient de la quantité de bois qui environnent cette ville. La ville a une délicieuse apparence de fraîcheur, étant entourée d'arbres à plantain en grand nombre et arrosée par un ruisseau qui coule dans la direction du nord sur un lit de cailloux. Une autre marche d'une heure, dans la direction de l'est, nous amena à la ville de Nunkaba, où nous nous reposâmes quelques minutes. Les hommes étaient absens et les femmes très occupées à nettoyer du coton avant de le filer. Après avoir quitté Nunkaba, en allant au sud-est par l'est, nous traversâmes une prairie qui fut autrefois cultivée en coton. Du centre de cette prairie, la route qui conduit à Ba-Simera se sépare dans la direction est demi-nord, formant un angle aigu avec la route de Toma qui va au sud-est par l'est. Nous arrivâmes à Toma un peu après quatre heures de l'après-midi, et là (bien que nous ne fussions qu'à soixante milles de Sierra-Leone) j'appris qu'on n'avait jamais vu de blancs. La première démonstration de surprise que je remarquai vint d'une femme qui resta immobile comme une statue, en nous regardant entrer dans la ville; elle ne bougea pas un muscle jusqu'à ce que toute la troupe fût passée, et alors elle poussa un

profond cri d'étonnement et se couvrit la bouche de ses deux mains. Quelques momens après être sortis de Toma, nous étions à Rodoma, petit village composé d'une soixantaine de huttes, où nous étions convenus à Rokon que nous passerions la nuit. En conséquence nous fîmes halte, et les bagages furent mis en sûreté dans la maison disposée pour nous recevoir.

Il y avait environ une heure que nous étions là, quand un Africain, vêtu d'un costume composé de lambeaux tout déchiquetés et chaussé de brodequins terminés par une frange qui couvrait tout le pied, de plus ayant la tête fourrée dans un masque où deux grands trous ronds laissaient du jour aux yeux, lequel homme prenant le titre de *gri-gri* de Ba-Simera se précipita dans la ville, suivi d'une douzaine d'hommes, et firent une tentative pour s'emparer de quelques hardes de nos gens, qui par bonheur étaient assez sur le qui-vive pour les déjouer.

Le 23 avril nous commençâmes cette journée par une marche dans un chemin pierreux et à travers d'épaisses broussailles, jusqu'à onze heures environ que nous arrivâmes à un petit village nommé *Mokundoma,* où nous prîmes quelques minutes de repos, abrités par la maison du palaver des ardens rayons du soleil, qui ce jour-là étaient très intenses. Mokundoma, comme tous les autres villages timannis que nous trouvâmes, doit sa beauté à l'orne-

ment naturel de l'arbre de plantain, qui croît abondamment à l'entour. Une heure plus tard, nous étions à Romontaine, où un court palaver pour avoir la permission d'aller au-delà nous retint quelque temps : de là en une heure et demie nous parvînmes à Balanduco, seule ville considérable depuis Rokon.

Les femmes de Balanduco étaient activement occupées à séparer de la noix de palmier le fruit plein de jus et couler du safran. A cet effet, elles le pilaient dans des mortiers afin d'en extraire plus facilement, plus abondamment l'huile au moyen de l'ébullition. A en juger par l'importance de la fabrication, et la nombreuse charge de ce fruit que les naturels introduisaient continuellement en ville, ils pouvaient manufacturer de trente à quarante gallons par jour pendant la saison.

Nous quittâmes Balanduco à environ deux heures après midi, et nous nous dirigeâmes par un bois épais à Matuko, où nous fûmes encore obligés d'attendre que les habitans eussent consulté leurs gris-gris sur l'opportunité de nous laisser aller plus avant. Comme les gris-gris n'avaient pas d'objection, je donnai une brasse de drap au chef et nous pûmes partir au bout d'une heure. Notre route continua par des bois très touffus. A cinq heures environ nous arrivâmes à Roketchick, grande ville où je résolus de passer la nuit. Notre marche de ce jour avait

été au sud, environ est par sud de vingt-deux milles.

Le 24 avril la fatigue de mes gens et aussi le désir de prendre la longitude de Roketchick m'engagèrent à y passer la nuit encore. Cette ville est, suivant le chronomètre, à 12 degrés 11 minutes ouest, et la latitude, suivant l'estime, est de 8 degrés 30 minutes nord.

Le 25 avril, partis à sept heures du matin, et après avoir marché sans une seule halte dans la direction de l'est par le sud, nous arrivâmes à midi à un petit village appelé *Ma-Yollo,* où nous nous reposâmes une demi-heure. A environ trois milles au-delà de Roketchick, l'épais taillis commence à disparaître, et est remplacé par des prairies étendues, ceintes de touffes de bois qui ont à peu près une profondeur de cent verges. Sur la droite, à environ une distance de trois milles, je remarquai deux éminences d'où la rivière Katès prend sa source, et courant à l'ouest-nord-ouest, se décharge dans l'Océan, en vue de la limite méridionale de la colonie de Sierra-Leone. A l'exception de ces deux hauteurs, la contrée est parfaitement plate.

Quittant Ma-Yollo et marchant à l'est par un pays d'un aspect tout semblable, nous arrivâmes environ à quatre heures après midi à un sale petit village nommé *Rokanka,* où je fus contraint, par

la fatigue des porteurs, de passer la nuit. Pendant toute notre marche de ce jour, l'eau nous manqua; et à notre grande déconvenue, les habitans de ce village ne purent pas ou ne voulurent pas nous en céder une goutte; d'un autre côté, nous n'avions pas envoyé dans le bois un détachement à la recherche de l'eau, car le bruit du purrah[1] se faisait entendre dans le voisinage.

Le 26 avril nous quittâmes nos misérables cantonnemens au point du jour, et après une heure et quart de marche à l'est par le sud, nous trouvâmes un beau et large ruisseau qui coule vers le nord à la Rokelle et qui est guéable. Nous avions si cruellement souffert de la soif pendant trente heures, qu'à la vue de l'eau nous fûmes assez imprudens pour oublier toute précaution, et nous nous y livrâmes à tel point qu'en arrivant à la ville de Ma-Bung, située à quatre milles à l'est par le sud du ruisseau, toute l'expédition fut attaquée des spasmes les plus violens. Ils me tinrent vingt-six heures, et je n'eus pas de sommeil pendant cinq jours. Puis vint le palaver obligé qui doubla ma fatigue.

Les orateurs de Ma-Bung étaient plus déliés que ceux de Rokon; cependant, après des contestations et des présens, Ba-Korou, le chef, me permit d'aller en avant. La ville de Ma-Bung est considérable, puisqu'elle occupe environ un demi-mille carré

[1] Il sera question du purrah dans le chapitre suivant.

de terrain, et est mieux bâtie que la plupart des villes timannis. Elle peut renfermer deux mille cinq cents habitans, dans la proportion de trois femmes pour un homme, et deux enfans pour un adulte. Les hommes sont forts, bien faits et de bonne mine, capables d'endurer de grandes fatigues et de porter de lourds fardeaux; mais ils sont craintifs et poltrons. Les femmes sont remarquablement belles de leur personne, d'un abord agréable, et montrent le plus grand empressement à avoir des attentions pour les étrangers qui, par leurs avances, se trouvent souvent dans de très sérieux et très embarrassans dilemmes.

Le 8 mai, au point du jour, nous quittâmes Ma-Bung, et à huit heures du matin nous étions à l'entrée d'une vaste prairie où nous fîmes une halte d'une demi-heure, et à onze heures nous étions à Ma-Yerma, petite ville que l'on m'avait annoncée devoir être un lieu très désagréable. En effet, un de mes gens ayant demandé une tasse d'eau à un des habitans, il n'en reçut qu'une violente bourrade : il s'ensuivit un conflit général que je n'eus pas assez de force pour arrêter immédiatement; néanmoins quelques actes de patience de la part de ma suite calmèrent tout, et je découvris que tout cela avait eu pour but de nous voler et de tirer de nous des présens. Les affaires étaient arrangées cependant, et je me mettais en devoir de passer outre quand un

de mes hommes s'aperçut qu'on lui avait enlevé de sa charge un fusil; comme ce vol devait avoir eu lieu pendant la lutte, je me plaignis au chef, ainsi qu'à mon guide, de Ma-Bung qui, d'après l'usage du pays, était engagé à garantir les biens. Mon guide insista pour voir le gri-gri du pays, ce qui ayant été accordé après une violente opposition, un homme parut; il était moins étrangement déguisé, mais plus hideux à voir que le gri-gri de Ba-Simera : sa tête portait un énorme dais de crâne, d'ossemens de fémur et de plumes, et sa chevelure ainsi que sa barbe tressées, se montraient par-dessous; son arrivée fut annoncée par le tintement des clochettes et un cliquetis de morceaux de fer qui, suspendus à tous ses membres, marquaient la mesure de tous ses gestes; il fit plusieurs circuits autour de l'assemblée, puis approchant du centre, il demanda la cause de sa convocation, et dès qu'il la connut, il fendit plusieurs fois l'air de sa baguette, et se retira dans le taillis, d'où il sortit au bout d'un quart d'heure environ. A son retour, et après un certain discours, il nomma le voleur, mais dit qu'il regrettait qu'on ne pût recouvrer immédiatement l'objet volé, le voleur étant en ce moment à moitié chemin de Ma-Bung avec sa prise. Je donnai au gri-gri un peu de tabac pour payer son habileté, et de plus, j'accordai toute croyance à cette histoire que je regardais comme fabriquée par lui; mais quant à cela, j'étais

dans mon tort; car à mon retour de l'intérieur, je trouvai le fusil qu'on avait repris à l'homme. A midi et demi nous fûmes heureux de nous trouver hors de Ma-Yerma, et faisant route vers Ma-Yosso, que nous atteignîmes à quatre heures environ. C'est la principale ville des frontières orientales du Timanni dont la latitude est de 8 degrés 28 minutes nord, suivant l'estime, et la longitude, d'après le chronomètre, 11 degrés 54 minutes ouest. Cette ville est considérablement plus grande que Ma-Bung, quoiqu'elle ait été récemment ravagée par le feu, et elle est beaucoup plus propre et plus saine, grâce à sa situation sur une hauteur et sur la rive droite de la rivière Kamaranka, nommée ici *Kabanka*, qui coule au-delà de la ville, dans la direction de l'ouest par le sud.

La rivière a de cent cinquante à deux cent vingt pieds de large, et est navigable pour les plus grands canots. Pendant la saison sèche le courant est modéré; mais on dit qu'il est extrêmement rapide quand les pluies l'ont grossi. Les habitans de Ma-Yosso m'ont paru supérieurs à la plupart des Timannis, plus communicatifs, et de manières plus amicales; ils ne nous accueillaient point avec le soupçon que nous avions trouvé dans toutes les autres villes, et étaient beaucoup moins superstitieux qu'on ne l'est à Ma-Bung.

Le 6 mai le roi m'accorda sans objection la per-

mission de passer, et me donna l'avis d'être sur mes gardes en traversant le pays des Kourankos qu'il me représenta comme un peuple perfide.

Le 7 mai, mon expédition accompagnée de beaucoup d'habitans qui nous firent ainsi leurs adieux pendant un mille de marche, ne quitta Ma-Yosso qu'à deux heures de l'après-midi, et nous arrivâmes à Maboum un peu après le soleil couché : nous avions fait neuf milles au nord.

Maboum est composée d'une ville vieille et d'une ville neuve qui sont séparées par un intervalle de trois cents pas environ : la première n'est habitée que par des Timannis, l'autre par des Kourankos et quelques familles mandingues.

J'établis ma résidence dans la ville Kouranko ; et puisque je suis hors du Timanni, je vais rapporter, dans le chapitre suivant, tout ce que j'ai pu recueillir de détails sur les mœurs et les coutumes de ce pays.

Limites du Timanni. Mœurs et coutumes. Superstitions. Mariages et cérémonies funèbres.

L'étendue du Timanni, de l'est à l'ouest, peut être évaluée à quatre-vingt-dix milles, et sa largeur, du nord au sud, à cinquante-cinq milles. Il est borné à l'est par le Kouranko ; à l'ouest par la colonie de Sierra-Leone, une partie du Bullom et l'Océan ; au nord par le pays mandingue et le Lomba ;

au sud, enfin, par le Bullom et le Kouranko. Toute la contrée peut être considérée comme divisée en quatre districts principaux, gouvernés par des chefs qui s'arrogent toujours, et auxquels les autres donnent souvent le titre de roi.

Le premier district, dont le chef est Famaré, s'étend sur les deux côtés de la rivière Scarcies, et à environ trente milles dans les terres. Ce district est particulièrement fertile en riz; c'est aussi un grand point de rendez-vous pour les Mahométans qui viennent des parties éloignées de l'intérieur, et préfèrent à toute autre cette communication avec la colonie.

Le second district, nommé *Logo* ou *Loko*, parce qu'il est habité par une tribu de Timannis qui portent ce nom, a pour chef actuel Ali-Karlie. Port-Logo, sa résidence (ou, comme on dit quelquefois, Beka-Logo) a reçu son nom de ce qu'il était autrefois le port de communication des Européens et de ce district timanni. C'est une jolie ville, plus propre que les autres, et d'une apparence assez pittoresque, puisqu'elle s'étend sur les rives élevées d'une crique formée par le ruisseau Logo, et qu'elle est abritée par les branches déployées du majestueux arbre à coton.

Le troisième district, gouverné par Ba-Kobalo, quoiqu'il n'ait pas plus de quinze milles dans sa plus grande largeur est comparativement plus étendu.

puisqu'il se prolonge à plus de soixante milles sur l rive droite de la pittoresque Rokelle. Ce terrain est aussi extrêmement fertile, et comme il est très habilement cultivé, il permet aux naturels, au moyen d'abondantes exportations de riz, de se pourvoir de beaucoup des objets de luxe de l'Europe.

Enfin, le quatrième district est cette partie du Timanni qui est sous la domination de Ba-Fimera, et est sur la rive gauche de la Rokelle. Le territoire est très étendu, puisqu'il a environ quatre-vingts milles de long, sur peut-être vingt milles de large. Il est extrêmement peuplé, et contient relativement un plus grand nombre de villes considérables qu'aucun des autres districts.

Grâce à la quantité de rivières et de criques navigables qui entrecoupent le pays, les hommes, à peu d'exceptions près, et assez souvent les femmes, sont très habiles à manœuvrer les canots, talent qui assure de l'emploi chez les blancs à tous ceux qui en désirent, et ils sont nombreux. Une fois chez les Européens et les habitudes de leur pays mises de côté, ils sont d'une docilité remarquable, et, en général, très attachés à ceux qui les emploient.

Je n'ai pu apercevoir aucune trace d'un costume caractéristique parmi ceux qui résident dans leur pays. Chaque individu, selon son habileté ou son caprice, se vêtit à la mode des autres tribus. La

plupart des chefs portaient la chemise et les larges culottes mandingues, avec un bonnet rouge ou bleu; d'autres portaient la chemise, avec des culottes de satin tombant jusqu'à la cheville et presque aussi collantes que les pantalons : quelques-uns avaient la chemise seulement. Mais telle est la pauvreté (résultat de l'indolence) et l'état grossier de la plus grande partie de la population de l'intérieur, que des culottes ou des chemises quelconques sont des articles que l'on y rencontre rarement; il y en a peu qui ne possèdent qu'un petit morceau carré d'étoffe grossière ou d'écorce tressée, attachée à un cordon, et serré autour de la ceinture. Les femmes, à l'exception de celles qui habitent près du bord de l'eau, sont aussi défectueuses que les hommes en fait de vêtemens, et quelques-unes encore plus. Je n'ai jamais vu dans ce pays un homme sans quelque chose pour le couvrir, quelque chétif que ce fût; mais j'ai vu en plusieurs circonstances des femmes adultes, des mères de famille, aussi nues que le jour de leur naissance, entièrement ignorantes du dégoût qu'inspirait leur aspect. L'habillement des femmes près du bord de l'eau est assez simple.

Elles portent avant le mariage une étroite pièce d'étoffe, nommée *tutungué*, ou quelques chapelets de grains réunis, appelés *patié*, qu'elles attachent par devant et par derrière à une bande d'étoffe, ou à

quelques rangs de chapelets qui leur ceignent les reins. Après le mariage, elles déposent le patié et le tutungué, et les remplacent par un vêtement plus décent, composé de deux aunes de cotonnade bleue, attaché autour du corps comme un jupon. Elles aiment à se parer la tête, le cou, les poignets et le dessus des chevilles de chapelets. Les grains qu'elles estiment le plus pour cet usage sont le petit corail et une graine jaune composée, connue parmi eux sous le nom de *masarabunto.*

On n'emploie pas dans ce pays beaucoup de temps à faire la cour. Si un homme vient à former un attachement, ou pour mieux dire peut-être, à sentir un caprice pour une fille, on ne regarde comme nullement nécessaire qu'il sache si le sentiment est réciproque. Il porte à ses parens une jarre de vin de palme, ou un peu de rum s'il peut s'en procurer, et leur expose l'objet de sa visite. Si sa demande est accueillie il est invité à revenir, et alors une autre jarre de vin, quelques kolas, quelques brassées d'étoffe et de chapelets terminent la négociation : le jour du mariage est aussitôt fixé, et la fiancée apprend quel doit être son mari. Si, au contraire, les parens font des observations relatives aux moyens d'existence du poursuivant, il s'éloigne et travaille jusqu'à ce qu'il se procure ce qu'il faut pour satisfaire ces exigences ; mais si dans l'intervalle un meilleur parti se présentait, la fille peut le

prendre avant le retour du galant. Aucun chagrin et aucun abattement ne sont le résultat de ces malencontres. Les cérémonies nuptiales ne sont remarquables ni par leur singularité ni par leur éclat. Les danses commencent le matin de bonne heure, et les mariés s'y joignent tout aussitôt. A leur départ pour la couche nuptiale, une salve de mousqueterie a lieu; alors vient une scène de débauche et d'orgie qui continue plusieurs jours, si les parties sont en position d'y suffire.

Les coutumes superstitieuses qui précèdent l'inhumation des morts sont très nombreuses, et quand une mort arrive, on emploie divers moyens pour apaiser la colère des mauvais esprits. Pendant que j'étais à Ma-Bung, une jeune fille mourut subitement, et avant son enterrement je fus témoin des pratiques suivantes. Au moment où la vie quitta le corps, un profond hurlement sortit du gosier de cent personnes environ qui s'étaient réunies pour assister aux dernières luttes de la nature : après cela, une troupe de quelques centaines de femmes s'élancèrent par la ville, prenant possession de tous les objets mobiliers qu'elles trouvaient hors des portes des maisons : je ne pus me faire expliquer l'origine de ce privilége. Peu d'heures après la mort de la jeune fille, les anciens et les gris-gris de la ville s'assemblèrent dans la salle du palaver, et firent une longue consultation ou enquête sur la

cause probable de la mort. On s'enquit si durant sa vie quelqu'un l'avait menacée, et long-temps on soupçonna qu'elle avait été tuée par sorcellerie; mais enfin, après trois jours de continuelles consultations, le *magi* ou sorcier décida que le mort avait pour cause l'action du diable. Durant les deux premières nuits de ces trois journées, de grandes bandes parcouraient la ville, criant, hurlant, battant des mains pour écarter la colère des gris-gris : la troisième nuit, celle où le cadavre fut mis en terre, des présens considérables de riz, de cassave, d'étoffes et de vin de palme furent déposés aux maisons des gris-gris pour calmer le mauvais esprit, et les supplier de ne plus tuer personne. A minuit, cinq ou six individus, vêtus de costumes très singuliers et très bizarres, firent leur apparition, et emportant les présens, déclarèrent que les mauvais esprits étaient satisfaits, et que de long-temps personne ne mourrait dans la ville. Alors commencèrent les danses et les festins qui ne finirent que long-temps après le jour venu.

On trouve généralement dans les villes de Timanni des maisons servant de charniers où sont déposés les restes des rois ou chefs. Elles ne sont jamais ouvertes, mais dans le mur sont pratiqués de petits jours, par lesquels on introduit à certains temps des provisions cuites et du vin de palme. Les Timannis étant convaincus que ces vivres sont dans

l'occasion nécessaires aux morts qui les consomment et dont l'existence spirituelle paraît se contenter, ils les supposent esprits de bon ou de mauvais penchant, suivant le caractère qu'ils avaient pendant leur existence terrestre.

Les Timannis, avant de manger ou de boire, réservent invariablement aux morts une petite portion de ce qu'ils vont consommer, et pour lui donner cette destination, la jettent à terre. Cette coutume n'est toutefois pas particulière à eux, et semble générale dans les tribus idolâtres de l'Afrique, spécialement chez les Fantis, les Achantis et les autres nations de la Côte-d'Or.

Un homme de ma suite avait à son insu commis une action un peu outrageante sur la place supposée où était enterré le père d'un Timanni : celui-ci entame immédiatement un palaver : l'homme accusé de la faute protestait qu'il ignorait entièrement que le sol sur lequel il se trouvait couvrît les restes de quelqu'un, puisqu'il n'y avait aucun signe distinctif, et que s'il en avait été averti par quelque marque, il aurait été plus circonspect. Le Timanni, en apparence insulté, insista pour une satisfaction et demanda l'amende prescrite par la coutume du pays; puis voyant que je l'accordais sans hésiter, il prétendit qu'un homme attaché à un blanc devait le double, alors je refusai le tout, et les chefs présens au palaver me donnèrent raison; mais leur

compatriote alla à la maison de son gri-gri, et là faisant un sacrifice d'une volaille et d'un peu de vin de palme, il l'invoqua pendant plus d'une heure pour qu'il frappât de mort l'homme qui avait souillé le tombeau de son père. « S'il mange, disait-il, que « ses alimens le suffoquent; s'il marche, que les « ronces le déchirent; s'il se baigne, que les alliga- « tors l'avalent; s'il va en canot, qu'il coule; mais « que jamais, jamais il ne rentre à Sierra-Leone. » Cette curieuse prière était chantée sur une espèce d'air si pathétique, que si j'en avais entendu les douloureux accords, accompagnés des gestes expressifs du Timanni sans en savoir la cause, il eût excité en moi la plus sincère compassion. Cette scène me devenait très défavorable, si un gri-gri ne se fût avancé pour déclarer que l'accusation était une tromperie dans la vue d'avoir des présens.

La volaille blanche, les moutons et les chevreaux sont regardés comme des animaux de bon augure. Par conséquent ils font les frais des sacrifices destinés à apaiser les mauvais esprits et on en fait don aux visiteurs considérés comme les bienvenus. Il y a des coins de terre (en général des éminences couvertes de bois épais) qui sont consacrés aux gris-gris et réputés sacrés.

J'ai toujours vu approcher de ces lieux avec une terreur respectueuse, et j'ai appris que la plus petite infraction commise à leur égard exposerait les

délinquans aux plus terribles châtimens des Purrahs, institution très redoutée dans le pays malheureux, et dont le pouvoir dépasse celui des chefs. Leurs arrêts de mystère et de ténèbres sont aussi peu examinés ou mis en question que ceux de l'inquisition en Europe dans les premières années de l'établissement.

J'ai vainement tenté de découvrir l'origine de cette fondation; et j'ai presque la conviction que, non-seulement les Timannis, mais les Purrahs eux-mêmes, l'ignorent, et il n'en peut guère être autrement en un pays où il n'existe nulle tradition écrite ou orale.

Dans le premier temps de la traite, qui avait principalement lieu en cette contrée, il n'était pas de stratagème coupable auquel n'eussent recours les chefs pour alimenter les marchés des esclaves. On peut conjecturer que là, où la liberté était si précaire, les moyens de se cacher si peu difficiles, et la vie si aisée, quand d'ailleurs chaque chef n'avait pas d'autorité au-delà des limites de sa ville, on peut, dis-je, conjecturer que plusieurs individus dont la sûreté était menacée allaient dans les bois chercher un asile, et que leur nombre croissant ils se liguèrent pour s'entre-soutenir, ce qui dut donner naissance à des signes secrets de ralliement et à des règles communes de conduite. Il est alors à supposer que dans une contrée ainsi divisée entre

de petites autorités, chacune jalouse de l'autre, une telle considération devint bientôt assez puissante pour faire échouer toute combinaison contre elle, et qu'en possession d'un tel pouvoir elle l'employa à la fin aux excès même qui avaient fait qu'elle se forma pour y résister.

Les quartiers généraux des Purrahs sont des enclos situés dans les bois. Ils ne les quittent jamais entièrement, et tout homme, non Purrah, qui en approche est saisi sur-le-champ et rarement on en entend parler. S'il en reparaît quelques-uns après plusieurs années de disparition, ils sont toujours dans l'intervalle devenus Purrahs. Ceux qui ne reparaissent plus sont probablement conduits au loin et vendus [1]. Les Purrahs ne se bornent pas toujours à s'emparer de ceux qui approchent de leur enclos, ils enlèvent fréquemment des voyageurs isolés [2] et même quelquefois de petites troupes quand elles sont assez imprudentes pour passer dans certains districts d'une ville à l'autre, sans demander une escorte aux Purrahs. Pour être en sûreté, il suffit de la compagnie d'un seul Purrah qui, de temps à autre, fait entendre un sifflet de roseau suspendu à son cou. D'après l'avis de Ba-

[1] Il y a des raisons de croire que les esclaves vendus aux Gallinas sont fournis par les Purrahs du pays de Timanni.

[2] Un homme qui venait de Ma-Yosso pour me voir à Ma-Bung, fut à son retour saisi par un Purrah; et six mois après, quand je repassai, on n'en avait pas entendu parler.

kouro, je me procurai un de ces hommes pour me servir de guide de Ma-Bung à Ma-Yosso, parce que le pays intermédiaire est abondamment peuplé de Purrahs. Comme nous passions, ils nous annonçaient leur voisinage par des hurlemens et des cris dans les bois; mais quoique les sons fussent très rapprochés, nous ne vîmes jamais personne.

Les Purrahs font de fréquentes irruptions la nuit dans les villes et enlèvent tout ce qui peut leur tomber sous la main, volailles, chèvres, habits, provisions, hommes, femmes, enfans. En ces occasions, les habitans restent clos dans leurs maisons jusqu'à ce que les pillards se retirent. Tout le temps que je fus dans l'intérieur, j'eus toujours la nuit une sentinelle pour protéger les bagages. Une nuit, la ville où j'étais couché fut visitée par les Purrahs, et ma sentinelle resta ferme à son poste. Quand les Purrahs vinrent, ils l'attaquèrent; mais la baïonnette les tint en respect jusqu'à mon arrivée : alors les Purrahs, incertains de leur pouvoir sur un homme blanc, décampèrent : ils étaient pour la plupart presque nus et sans armes, mais quelques-uns avaient des couteaux.

Les marques extérieures qui distinguent les Purrahs, sont deux lignes parallèles tatouées autour de la ceinture, tendant par devant vers la poitrine et se joignant dans le creux de l'estomac. Il y a divers degrés parmi eux, mais je n'ai jamais pu bien

établir quels étaient les devoirs respectifs de chacun. On m'a désigné des hommes de rang, disait-on, parmi eux, mais ç'a été avec une grande précaution, car les Timannis n'aiment pas à parler. Les Purrahs quittent quelquefois leurs retraites pour s'associer avec les gens des villes, et s'y livrent à divers emplois ; mais aucun chef n'ose entreprendre un palaver contre un Purrah, dans la crainte de recevoir une visite rétributive de tout le corps. A des époques convenues ils ont des assemblées, et alors la contrée est dans le plus grand état de confusion et d'alarme. Aucune proclamation publique n'a lieu, mais un avis émané du chef des Purrahs, communiqué par des signes attachés en différens endroits et dont ils connaissent le sens, est la convocation d'usage qui les réunit à un jour fixe à certain rendez-vous. Les palavers de haute importance, tels que ceux qui nécessitent des discussions entre des villes rivales, ou des offenses de nature à entraîner un châtiment capital, sont toujours réglés par les Purrahs, les chefs des villes n'ayant pas au jour prescrit (quelle qu'ait pu être autrefois leur puissance) la vie de leurs sujets ou de leurs dépendans à leur disposition. On peut donc dire que les Purrahs sont en possession du gouvernement général du pays, et la nature de leur pouvoir, ainsi que la manière dont il est exercé, fait craindre que cette association ne soit un très sé-

rieux obstacle à la civilisation de cette contrée.

Les revenus des chefs timannis pouvaient être considérables au temps de la traite, mais depuis son abolition dans le voisinage de Sierra-Leone, la fortune, même de ceux qui s'en procurent en faisant contribuer les étrangers, est misérable. Les dépendans de quelques chefs sont obligés de leur fournir annuellement autant de riz qu'il en faut pour couvrir le sommet de leur tête, eux étant debout, en plein air, et le riz entassé comme on ferait d'une charge de pistolet pour cacher la balle dans la paume de la main. Quelques autres ont un certain tant pour cent sur le produit des fermes de leurs sujets, en sus de quelques impôts que l'excessive pauvreté du peuple rend très difficile à recouvrer. Mais il y a des chefs qui n'ont absolument aucun revenu et vivent du produit de leurs terres. Souvent ils sont surpassés en opulence par des particuliers de la communauté. De là vient qu'il est très fréquent qu'un étranger, quand il entre dans une ville de ce pays, apprenne, par ces chroniques circulantes qui semblent indigènes à chaque sol, que Pa [1] un tel est chef, mais que Pa un tel est au-dessous de lui; c'est-à-dire qu'il a plus d'argent, conséquemment plus d'influence. Les voyageurs, quand ils traversent une ville, ont à payer un petit impôt, et chaque animal conduit à

[1] Espèce de particule répondant à notre *de*.

la corde est frappé d'une certaine taxe. Pour l'éluder, on porte généralement les moutons et les chèvres au marché dans des paniers qui sont attachés au front des propriétaires et descendant sur le dos. Le spectacle que forment une vingtaine de ces gens allant au marché, et voyageant en file le long d'une route, est assez plaisant, et pour peu que cette marche soit accompagnée par les bêlemens discordans, qui d'un seul deviennent bientôt un chorus, et sortent en confusion continuelle de chaque panier où les animaux sont étroitement confinés, la scène devient comique à l'extrême.

Les productions agriculturales peuvent être facilement et brièvement énumérées : elles se composent du grand riz de Caroline ou riz blanc ; de riz rouge, que les naturels préfèrent parce qu'il se conserve bien ; de yams, de noyers, et çà et là d'une plantation de cassave. Les plantains, les bananes et divers autres articles de consommation nécessaire croissent sans culture. Le principal trait de leurs mœurs est le goût de l'ivresse, qu'ils se procurent amplement avec leur vin de palme. Ils n'ont parmi eux aucun métier, pas même ceux de forgeron et de cordonnier que j'ai trouvés dans tous les autres pays d'Afrique que j'ai visités. La seule apparence de manufacture que j'aie pu remarquer, c'est une fabrique d'étoffe, dont l'art est possédé par peu de naturels. Le seul instrument de charpentier qu'ils possèdent est la hache, au moyen de laquelle

ils réussissent à travailler passablement les bois des portes et des fenêtres. Leurs maisons sont faites de terre et carrées avec un toit conique, dont la partie est couverte en chaume ou en branches de palmier ; mais elles ne sont ni propres ni commodes.

La danse est un amusement favori des Timannis, mais elle n'a ni grâce, ni vivacité : les musiciens (si l'on peut dire ainsi) se tiennent au centre, pendant que les hommes et les femmes, confondus et pêle-mêle, dansent autour d'eux, mais sans beaucoup changer de place, car leurs mouvemens s'exécutent principalement dans la tête et les parties supérieures du corps. Les femmes sont assez fréquemment peu décentes dans leurs attitudes, licence à laquelle elles sont entièrement encouragées par les hommes.

Des renseignemens qui précèdent, je crains que l'on n'ait recueilli un ensemble d'opinions peu favorable aux Timannis. Ils sont dépravés, haineux, indolens et avares. Le caractère d'un Timanni est proverbial dans l'Afrique occidentale, pour désigner les mauvaises dispositions à la paresse ; et quand on veut parler d'une femme déshonnête, on nomme une Timanni. Le commerce d'esclaves est sans doute le principe de ce caractère vicieux de tout le peuple, et l'on remarque que la corruption et la désorganisation sociale sont extrêmes encore à l'embouchure des principales rivières de la côte

qui, il y a trente ans encore, étaient les principaux marchés de la traite ; j'ai été deux fois gravement injurié par des mères à qui je refusais d'acheter leurs enfans, et un soir une clameur s'éleva contre moi, comme blanc et ennemi du commerce d'esclaves, qui faisait la prospérité du pays.

Voyage dans le Kouranko. Méchanceté des chefs. Arrivée à Kamato.

J'ai dit que la ville de Maboum est partagée en deux villes : le vieux Maboum est bâti à la façon timanni; mais le Maboum neuf a un aspect tout différent. En y entrant l'œil est immédiatement frappé d'un changement remarquable; au lieu de petites et misérables huttes, ce sont des bâtimens grands, circulaires; et l'espace sale, qui chez les Timannis fait face à la maison isolée de chacun, est remplacé par une cour propre et bien palissadée. Le châssis des portes est de bambou, et les panneaux de cannes bien entrelacés. J'entrai dans la ville au soleil couchant, et je reçus une impression favorable à ses habitans. Ils revenaient de leurs travaux de la journée, chacun portant avec lui des preuves de ses occupations. Quelques-uns avaient été occupés à préparer les champs pour les récoltes que l'approche des pluies promettait de mûrir : d'autres parquaient quelques bestiaux dont les flancs lisses et les regards calmes dénotaient la

richesse des pâturages; le dernier son du marteau du forgeron retentissait, le tisserand mesurait ce qu'il avait tissé dans le jour, et le gaurange, ou ouvrier en cuir, renfermait ses bourses de cuir bien cousues, ses souliers, ses gaînes de couteaux (tous les objets de sa fabrique), dans un grand sac ou kotakou, tandis que le crieur de la mosquée, par le mélancolique appel *Allah Akbar!* prononcé à intervalles mesurés, convoquait les musulmans fidèles à la prière du soir. Cette scène, et pour l'aspect physique et pour le sentiment qu'elle respirait, formait un contraste agréable avec la confusion, le bruit, la légèreté qui règne dans une ville timanni à la même heure.

Le 8 mai j'espérais pouvoir continuer, mais les palavers étaient inévitables, et ils furent pleins d'obstacles : tantôt c'était un présent plus considérable exigé, tantôt un guide refusé obstinément; enfin je partis d'après le consentement du chef, mais donné si étrangement, que je soupçonnais quelque mauvaise intention : en effet, j'appris que je devais être attaqué et pillé : je changeai donc un peu ma direction.

La ville que je quittais étant la seule que j'aie trouvée, dans mes voyages, habitée par des Mandingues réguliers, je saisis cette occasion de dire quelques mots de leurs coutumes.

Les Mandingues sont un peuple très délié et su-

ı marteau
esurait ce
ge, ou ou-
cuir bien
eaux (tous
nd sac ou
quée, par
ononcé à
usulmans
pour l'as-
elle respi-
la confu-
ı une ville

, mais les
ent pleins
s considé-
tinément;
chef, mais
s quelque
e je devais
n peu ma

que j'aie
s Mandin-
dire quel-

élié et su-

Maboum

MANDINGUE

Voy en Afrique. *Laing. Pag. 45.*

Choubard, sc.

périeur à tous ceux qui habitent l'Afrique occidentale, à partir des limites de l'État de Maroc jusqu'au sud. Ils ne sont pas de très longue date habitans des bords de la rivière; ils y ont émigré, il y a un siècle environ, de Manding, contrée puissante, située près de Ségo, environ à sept cents milles à l'est de la côte, et où l'or est abondant.

Le costume des Mandingues est extrêmement simple, propre et bienséant; il consiste en un bonnet, une chemise, des culottes larges et des sandales. Le bonnet est d'étoffe rouge ou bleue, de forme conique et agréablement brodé en fil de diverses couleurs. La chemise, qui tombe lâche sur les culottes, est vraiment d'une façon très simple : c'est environ deux aunes ou plus d'étoffe bleue ou blanche doublée, où un trou est pratiqué pour y passer la tête; les côtés sont cousus de manière à laisser libres les bras. Les culottes, de la même étoffe, atteignent à peine le genou : elles sont très larges et serrées autour des reins par un fort morceau de tissu; la largeur des culottes est une grande marque de distinction parmi les Mandingues, d'où cette expression vulgaire, *kourté-abouniato*, larges culottes ou grands caleçons, qui est synonyme de grand homme ou homme considérable. Cette mode est poussée à un tel point, que j'ai appris qu'un chef en fit une seule paire avec environ vingt aunes de coton. Les femmes portent une pa-

gne d'une aune environ de large autour de la taille, de manière à ce qu'elle leur tombe jusqu'au mollet. Un châle ou quelque vêtement de fantaisie leur descend de la tête sur le cou et les épaules quand elles ne sont pas au travail. Cette sorte de voile leur sert à se cacher la figure, si elles sont dans le cas de manger ou de boire en présence d'un homme.

Un Mandingue sort rarement sans avoir son fusil, et chacun porte un coutelas ou un couteau suspendu sur la cuisse droite, lequel instrument sert à plusieurs emplois, à se frayer le chemin dans les bois, à hacher la cassave, à se défendre contre un ennemi, et pour aider à découper un taureau dans un festin. Cette dernière opération est pratiquée avec beaucoup d'habileté, car il y a peu de Mandingues qui ne soient excellens bouchers.

Il y a quatre métiers ou professions qui jouissent de la qualité de naïmahalah : ce sont le *fino* ou orateur, le *jellé* ou musicien, le *guarangué* ou cordonnier, et le *noumo* ou forgeron, lesquels quatre métiers sont très haut placés dans la hiérarchie sociale, et possèdent de grands priviléges. Ceux qui les exercent parcourent le pays en sûreté, même dans les temps de guerre, et les étrangers noirs sont toujours protégés par leur compagnie. Le *guarangué* et le *noumo* gagnent leur vie par l'exercice de leurs professions; le *fino*, par son éloquence et sa subtilité comme avocat; et le *jellé*, en chantant les faits écla-

tans et les titres des gens riches qui dans son opinion sont d'un caractère intact. Comme les ménestrels d'autrefois, ils sont toujours prêts à célébrer hyperboliquement le maître d'un festin et le chef d'une ville.

Les distinctions de rang, bien qu'observées par les Mandingues beaucoup plus que par les autres tribus africaines, sont néanmoins en petit nombre. Les prêtres et les professeurs du Coran viennent en considération immédiatement après le roi ou le chef du pays. Le respect qu'ils montrent pour le savoir est un trait de leur caractère digne d'admiration. Après les prêtres et les professeurs viennent les chefs subalternes; puis, suivent les naïmahalahs (n[illegible]rte de quel pays); après eux, les hommes libres, mais dépendans; enfin les esclaves divisés en domestiques ou nés dans le pays, et qui ne sont point sujets à être vendus contre leur inclination, ou bien ceux qui sont en servitude en raison d'une dette ou pour châtiment. Cette division ressemble à celle des anciens Romains: *Servi aut nascebantur aut fiebant.*

Leur éducation consiste en général à apprendre à lire et écrire quelques passages du Coran et à réciter quelques prières. Pendant leur éducation qui dure de trois à quatre ans, ils remplissent toutes les fonctions de domestiques près du prêtre ou du marabou qui les instruit. Les heures de travail sont

en général le soir, après le soleil couché : alors, autour d'un feu bien flambant, les enfans lisent à haute voix leur tâche, qui est écrite sur une planche oblongue, peinte en blanc, avec un roseau ou une plume. Chaque enfant lit à la fois et le plus vite qu'il peut, mais le maître s'accoutume à la longue tellement à ces différentes voix, qu'une faute est toujours à l'instant découverte et corrigée. La religion est mahométane et les rites sont peu altérés par des superstitions. Ils répètent une courte prière en faisant avec le premier doigt un mouvement rotatoire à l'aspect de la nouvelle lune, et tirent beaucoup de pronostics de ses phases. A cette coutume, et à l'usage de porter des gris-gris et des saphis (petites prières écrites par les marabouts), comme préservatifs du mal, paraissent se borner leurs superstitions.

Le pays autour de Maboum est très boisé, mais les fermes sont bien dégagées des taillis que l'on coupe et que l'on brûle pour féconder le sol. Leurs pâturages sont gras et bien peuplés de bétail, de moutons et de chèvres, et on voit les enfans des chefs, ainsi que les familles des patriarches des vieux jours, les gardant avec assiduité et les surveillant avec le plus grand soin. Ils ont aussi un grand respect pour les vieillards, et un vieillard dans l'indigence est une chose inconnue parmi les Mandingues.

Les principales productions végétales sont le riz, la cassave, les ignames, les noix et les plantains; ces derniers croissent sans culture. Du riz avec du miel compose leur principale nourriture, et ceux qui peuvent se procurer du lait en boivent de préférence. La ruche dont ils font usage est d'une construction très simple : c'est tout bonnement un morceau de bambou creusé, placé horizontalement sur deux baguettes terminées en fourche; les extrémités du bambou sont bouchées avec de l'argile, et un trou est pratiqué à l'un des bouts pour donner un libre passage aux abeilles. Quand le miel est fait, on chasse les mouches comme on le fait en Angleterre. Après avoir mis sous les yeux du lecteur les détails que j'ai pu recueillir sur les Mandingues, je reprends mon journal au moment où je me dirigeais vers Kouloufa.

Nous arrivâmes dans cette ville à quatre heures de l'après-midi; voici la route que nous avions suivie depuis Maboum : une heure de marche à l'est par le nord nous avait conduits à Maboum; une heure après nous étions à Doupoula. Dans cette ville était assemblé un grand concours de peuple pour rendre des devoirs à un mort qu'ils abandonnèrent pour me suivre environ deux milles, me priant de leur laisser toucher ma peau, de leur faire entendre ma voix. Nous arrivâmes à Matuko après avoir marché une heure au nord-est, et une heure de plus

à l'est par le nord conduisit à Madibi, ville habitée par des Kourankos et des Timannis. Kouloufa n'en est enfin qu'à une demi-heure.

Après une visite au chef, je me retirai à neuf heures du soir pour me coucher, et peu de minutes m'eurent les yeux dans un bon sommeil que les habitans de Kouloufa étaient déterminés à ne pas me laisser long-temps, car pour fêter le premier blanc qui eût jamais mis le pied dans le Kouranko, ils commencèrent un tel charivari de tambours, de flûtes et de divers autres instrumens, accompagnés de chant et de danse, et cela durant toute la nuit, que je ne fermai pas l'œil jusqu'au jour.

13 mai. Je fus informé que la Kabanka Pampana n'était pas à plus de trois milles dans le sud, et m'étant dirigé de ce côté, je trouvai en effet cette rivière serpentant dans un lit profond et large de deux cents pieds environ, dans la direction du nord-est au sud-ouest. Les bords sont élevés, pittoresques, car ils sont ombragés par des arbres de feuillages touffus, variés, parmi lesquels le camwood[1] est le plus abondant. A mon retour à Kouloufa, je trouvai les chefs assemblés et le palaver commença, et il finit par une poignée de main du chef qui me dit : « Homme blanc, la route est devant vous, et « vous aurez toute l'aide que je puis assurer. »

Le 14 à dix heures du matin, je quittai Kouloufa,

[1] Le cam ou camwood est un bois de rose.

et marchant au nord, nous traversâmes un beau pays d'un aspect varié, ayant par momens devant nous la vue des pittoresques montagnes du Kouranko, de la base d'une desquelles, nommée Bottato, sortent plusieurs ruisseaux qui se jettent dans la Kabanka Pampana. Nous atteignîmes en deux heures un grand village appelé *Kouloufa Tabessa.* Après deux heures d'une marche rapide, à l'est par le nord, nous parvînmes à une grande ville bien bâtie, nommée *Soubo-Sumbounia,* où nous fûmes contraints d'attendre une heure le palaver. Il nous fut favorable. Soubo-Sumbounia est dans une situation très romantique, au pied d'une des montagnes qui forment une chaîne qui court du nord au sud l'espace de soixante milles, et traversent dans la direction du nord-est tout le Kouranko. On a de ce point une vue délicieuse des montagnes, attendu que le pays environnant est assez dégagé de broussailles et de taillis. Les montagnes sont couvertes à leur base de camwood, et dans les endroits où cet arbre a été abattu, l'apparence de stérilité que produit cet assemblage de troncs formait un contraste d'un résultat agréable avec le vert livide des petites herbes et du gazon. Çà et là, un élégant palmier s'élève sur cette verdure, et jusqu'au sommet les montagnes sont ainsi revêtues. Un ruisseau large d'environ dix pas traverse la ville du nord-ouest au sud-est, et, après un cours de trente milles environ,

joint le Kamaranka ou Kabanka Pampana un peu au-dessous de Kouloufa. Après avoir quitté Soubo-Sumbounia, et marché une heure et demie dans le nord par l'est, nous arrivâmes à Simera un peu après quatre heures de l'après-midi; nous laissions derrière nous à notre gauche une hauteur conique de 200 pieds environ, au flanc perpendiculaire de laquelle s'élevaient promptement de majestueux palmiers, tandis que son sommet montrait une vénérable et chauve surface de grains, dépouillée ainsi par l'action destructrice du climat tropical. J'étais à peine à Simera depuis un quart d'heure quand le roi, nommé *Ba-Simera,* me fit un présent de deux pièces d'étoffe nouvellement tissée, d'un beau chevreau, d'une large calebasse pleine de riz blanc, et d'une autre remplie de lait. « Il remerciait « Dieu, disait-il, de ce qu'il avait vu un blanc, et « promettait au blanc tout son secours, car il était « sûr qu'il n'avait pas en venant dans le pays d'autre « intention que celle de faire le bien. » Il m'invita à aller voir ses terres, et prit plaisir à me montrer ses bestiaux. A l'heure de la séparation, il m'envoya son griot ou ménestrel, pour jouer devant moi et chanter une chanson de bienvenue. Cet homme avait un violon dont le corps était formé d'une calebasse dans laquelle étaient pratiqués deux petits trous pour en tirer du son. Il n'avait qu'une corde composée de plusieurs crins de cheval entre-

lacés, et bien qu'il ne pût faire entendre que quatre notes, cependant le musicien réussissait à le varier de manière à produire une agréable harmonie. Il joua à ma porte jusqu'à l'instant où je m'endormis, et quand je me réveillai, le premier son qui vint à mon oreille ce furent ses notes. Alors je lui donnai quelque chose et le priai d'aller remercier son maître.

Le palaver, pour m'ouvrir la route, fut tenu par le roi avec un bon sens et une sagesse vraiment remarquable : il remerciait l'homme blanc de ce qu'il venait ouvrir la route et espérait qu'il serait payé de ses peines, que lui, roi, ne demandait point de présens et se trouvait assez gratifié par la vue d'un homme blanc, car le peuple de cette contrée n'en avait jamais vu. Je fus heureux de voir que ces gens comprissent bien l'intention de ma venue et je leur témoignai mon contentement : le palaver se termina par le présent que me fit le roi d'une belle vache grasse que je tuai pour mon monde.

Le 6 mai fut un jour de repos, le roi voulant consulter ses chefs sur la meilleure route que j'avais à suivre. A neuf heures du soir environ, la ville de Simera fut visitée par une des plus violentes trombes dont j'aie souvenir. La maison où j'étais couché était très mal couverte de chaume; mon appartement était illuminé à travers les fentes du toit et

les crevasses de la muraille par les fréquens et éblouissans éclairs, tandis que la pluie tombait par torrens dans l'appartement.

Simera, bien que la capitale de cette partie du Kouranko et la résidence du roi, ne contient pas au-delà de cent maisons, lesquelles, à l'exception de l'habitation du chef, sont misérables. Elles consistent en une seule chambre circulaire, mal construite, avec des branchages entrelacés, grossièrement revêtus d'une couche de terre, et couronnée d'un toit conique négligemment couvert. La déplaisante habitude de faire de grands feux dans les maisons pour la cuisine, et la grande quantité de fumée qui s'en dégage, sans pouvoir jamais sortir, fait qu'à l'intérieur les toits sont revêtus d'une tapisserie noire, laquelle pouvant se former et se grossir librement jusqu'à ce qu'elle se détache par son propre poids, tombe continuellement par petites parcelles et s'attache partout où elle tombe. Le matin qui suivit la trombe, j'avais en conséquence plutôt l'air d'un ramoneur à demi débarbouillé que de l'étranger blanc de Kouranko.

Le 17 mai il tomba dans la matinée une grande pluie, ce qui, avec un palaver qu'il fallut subir suivant les usages du pays, me retint ce jour-là encore à Simera. Le roi vint me témoigner son regret de me voir arrêté encore dans ma route, et me dit qu'il avait ordonné à quelques-uns de ses gens de

danser pour me divertir. Quelques minutes après, en effet, un homme battant sur un gros tambour avec la main droite, et de la gauche jouant avec le pouce armé d'une clef, sur un morceau conique de fer creusé qu'il avait attaché au premier doigt, entra dans la cour suivi d'une foule de femmes. Alors commença une sorte de danse très grotesque où il y avait plus d'action que d'élégance et plus d'effort que de grâce. Les danseurs remuaient à peine les pieds, mais compensaient cette presque immobilité par les attitudes tout-à-fait serpentines de leurs corps et un mouvement perpétuel de la tête. Ils brandissaient de la main droite un grand couteau, et de la gauche un tomahawk avec beaucoup de dextérité. Après eux vinrent successivement des couples qui déployaient leur activité d'une manière pénible à voir plutôt qu'agréable. Mais les femmes qui y assistaient les encourageaient par des battemens de mains, et exprimaient leur vive approbation par des acclamations et des gestes. Ce divertissement fut toujours aussi ardent jusqu'à la chute du jour.

Le 18 mai au matin nous étions à dix heures hors de Simera, accompagnés du roi et de dix de ses femmes, et qui avec un porteur faisait un nombreux cortége. Nous prîmes immédiatement à l'est, et marchâmes tout le jour dans cette direction, le chemin allant çà et là vers le nord ou le sud, à

cause du passage des montagnes que nous commencions à franchir. Dans la courte marche de ce jour, elles nous parurent s'étendre de l'ouest à l'est très régulièrement, ce qui nous permit de traverser sans grande difficulté les vallées intermédiaires. Ces vallées pittoresques et fertiles sont arrosées par de nombreux ruisseaux qui, courant du nord au sud, se réunissent derrière la haute montagne de Botato, et viennent grossir ensemble la rivière Kamaranka. Je cédais fréquemment à la tentation de marcher pour contempler la scène aimable qui m'entourait: prairies vastes et verdoyantes, champs où le riz lançait hors des terres ses jets d'une verdure livide, semés çà et là d'un groupe de palmiers, les montagnes voisines, enfin, quelquefois revêtues d'un riche feuillage, quelquefois chauves et battues du ciel; cet ensemble formait un noble tableau autour de moi. Deux heures d'une marche modérée nous conduisirent à une ville bien bâtie nommée *Boundagia,* dont le chef s'appelle Boundakayia : cette ville est grande et magnifique, comparée à Simera, et plusieurs de ses maisons couvrent trente pieds de terrain environ. Après un court palaver, je fis encore un présent au chef, qui n'en fut pas satisfait, et il l'exprimait quand Ba-Simera, qui nous accompagnait toujours, n'eut qu'à prendre la parole en ma faveur, et le chef se tut. Nous poursuivîmes donc notre chemin, et un peu après trois heures nous

étions à Nyiniah; nous avions fait dans cette journée dix milles tout-à-fait à l'est. Nyiniah, que l'on nomme aussi *Konkofil*, est plus grande que Simera ou Boundayia. Les maisons sont grandes, commodes et bien bâties, et les spacieuses cours proprement tenues. Cette ville est environnée de hautes montagnes de tous les côtés, excepté du côté qui regarde l'ouest, où une très belle vallée, peuplée de nombreux troupeaux de beau bétail rouge et de troupeaux de moutons, s'ouvre à la vue.

Le 19 mai je fus retenu tout ce jour-là par les civilités du chef de Nyiniah : il me fit une visite, ayant entre autres dans sa suite son principal griot, qui chantait à haute voix les louanges de son maître, qu'il représentait comme l'homme le plus riche et le plus hospitalier de la contrée; puis il chanta : « De l'homme blanc qui sortit de l'eau pour venir « vivre parmi les gens de Kouranko : l'homme blanc « ne mangeait que du poisson quand il vivait dans « l'eau, et voilà pourquoi il était si mince. S'il ve- « nait parmi les hommes noirs il deviendrait gras, « parce qu'ils lui donneraient des vaches, des chèvres « et des moutons pour manger, et qu'ils étanche- « raient sa soif avec des rasades de lait. » La chanson finie, on me présenta un beau et jeune taureau qui, étant renversé et prêt à être égorgé, fut entouré par le peuple en foule. Ceux qui étaient le plus près de l'animal placèrent leurs mains dessus,

et firent en commun une courte prière qu'un Mahométan répétait à haute voix, et dont le sens était : « Que je pusse atteindre sain et sauf le but de mon voyage, et revenir chez les hommes blancs ; et que Dieu préservât ma vie ! » Alors le musulman prit la corne du taureau dans sa main droite, et disant à haute voix : *Bissim Allah hi*[1], d'un seul coup il coupa la gorge à la victime : tous les couteaux se mirent alors à l'œuvre si habilement qu'en moins de dix minutes l'animal était disséqué et partagé. Dans de semblables occasions, certaines parts sont réclamées par les classes qui y ont droit, de façon que la poitrine seule reste en définitive à la personne à laquelle le présent est destiné. Le marabou qui tue l'animal a droit à la tête, au cou et aux pieds ; au guarange appartiennent la peau, le foie et les autres entrailles : le chef de la ville reçoit pour sa part la jambe de derrière de droite ; le forgeron, le fino et le jellé réclament enfin chacun la portion que de vieilles coutumes leur assurent.

Le 20 mai à neuf heures du matin nous quittâmes la ville, et là nous nous séparâmes de Ba-Simera : nous gravîmes immédiatement une des montagnes qui s'élèvent dans l'est. Il nous fallut une heure trois quarts environ pour en atteindre le sommet, et arrivés là, après que nous eûmes éclairci un

[1] *Bism Illah hou*, arabe pur, signifiant : que Dieu vous mette à même de supporter ce qui vous arrivera.

taillis qui obstruait la vue, une perspective de panorama nous apparut : une vallée étendue, en partie cultivée, en partie couverte d'une herbe naturelle, haute de cinq pieds; des lignes de hauts palmiers, droites comme si l'art les eût tracées; çà et là un groupe de camwoods, dont l'ombre opaque faisait ressortir la nuance plus légère de la verdure qui couvrait la terre; un ruisseau serpentant dans le centre, tout cela donnait l'idée d'un jardin cultivé avec soin et goût, et l'on était loin alors de se souvenir qu'on était au milieu des déserts de l'Afrique : ce beau tableau enfin, était encadré dans un amphithéâtre de montagnes sur montagnes, entassées avec toute la grandeur et toute la magnificence de la nature.

Après avoir traversé cette vallée de l'ouest à l'est, nous recommençâmes à monter, et continuâmes pendant deux heures, au bout desquelles nous étions dans une vaste plaine, revêtue d'un court et rare gazon. Après avoir traversé deux rapides sources ou ruisseaux, tributaires de la Rokelle, nous fîmes halte à une jolie ville nommée *Neta-Kouta*, qui est abritée du nord et de l'est par les montagnes. Nous avions trouvé à un mille de Nyiniah la source d'un beau ruisseau qui se jette dans le Kamaranka. Sa figure représente un bassin de dix verges de diamètre, bordé de masses de granit, et ombragé par de hauts arbres d'un feuillage si

épais, qu'ils défient même les rayons pénétrans d'un soleil vertical.

Le 21 mai, après quelques pourparlers avec le chef, je partis à dix heures, et à quelques milles est par nord de Nota-Kouta, nous traversâmes la rivière Ba-Djefana qui, courant au nord-ouest, se jette dans la Rokelle après un cours de quinze ou vingt milles. Le lit a environ quinze verges de largeur, quoiqu'à trois milles seulement de sa source. Il sort d'une montagne nommée *Belakouko,* située dans le sud-est.

Une heure nord par est nous conduisit à Soueyia : de ce village un sentier se dirige vers Sangara. Une heure et quart après, nous étions à Foudayia. Nous arrivâmes à une heure de là à Walloduki, et deux heures après à Kaniagama. Entre Foudayia et Kaniagama nous traversâmes le Tongocelle, ruisseau rapide et bruyant qui a environ trente verges de largeur. Les habitans de ces quatre villes craignent beaucoup les Soulimas, et se sont fortifiés avec de hautes et fortes palissades de bois dur. Les villes n'ont que deux entrées qui l'une et l'autre aboutissent à une cour circulaire, palissadée au centre, où l'on reçoit les étrangers, où les palavers ont lieu ainsi que les banquets; à chaque entrée est une maison à gri-gri qu'il faut traverser en entrant et en sortant. Kaniagama est un petit village à l'air misérable, dont les habitans, y compris le chef,

ont à peine de quoi se couvrir pour la décence du moins. J'eus pitié de leur condition, et je mis en morceaux quelques aunes d'étoffe que je distribuai aux femmes. Ma libéralité ne fut pas reconnue comme je le devais espérer, car ils ne voulurent pas même nous aller chercher une goutte d'eau, ou nous prêter un vase pour en puiser nous-mêmes, à moins d'un cadeau.

Le 22 mai, retenu en cet endroit, je pris mon fusil et deux compagnons pour monter, par curiosité, au sommet d'une montagne escarpée qui s'élève au nord de la ville. La montée dura une heure et demie; mais je fus amplement payé de ma fatigue par la vue immense dont on jouissait au sommet. Je pouvais suivre distinctement le cours du Tongocelle, de l'est, pendant une distance de vingt milles, jusqu'à ce qu'il disparût dans l'Océan, derrière une chaîne de montagnes. En montant nous remarquâmes plusieurs troupes de singes et d'écureuils. A environ une heure après midi, rentré dans la ville, je trouvai tout obstacle levé, et nous commençâmes immédiatement la marche, à l'est demi-sud, le long des rives de la Tongocelle, et nous arrivâmes au bout de trois heures à Kaniakouta.

Le 24 mai nous partîmes à neuf heures, allant tantôt à l'est, tantôt au nord-est, quelquefois au travers de taillis impénétrables, quelquefois sur des prairies d'herbes de Guinée. Après une marche de

quinze milles, nous trouvâmes la source du Tongocelle qui, par son murmure (car il était devenu un petit ruisseau), nous annonçait souvent son voisinage. Il part d'une sorte de bassin entouré d'épaisses broussailles et donne naissance à une grande abondance de ruisseaux sauvages qui fournissent de fraîches retraites aux léopards, dont cette partie de la contrée est infectée à tel point que les naturels n'y veulent voyager qu'en nombre et bien armés. Ils sont en effet si furieux et si rapaces, ou tout au moins ils causent une telle terreur, que sur tout ce chemin, qui forme une étendue de vingt-cinq milles, on ne rencontre pas un village. J'observai l'emplacement de plusieurs villes, en ruines à présent, que les habitans ont été obligés d'abandonner pour porter leurs demeures à l'orient, à l'abri des attaques de ces bêtes féroces. La connaissance de ces détails endormit un instant en moi les soupçons que les gens qui m'accompagnaient m'avaient inspirés en me demandant à être munis de poudre et de balles, ce à quoi j'avais obtempéré ; mais ces soupçons furent fortement réveillés à notre arrivée au pied d'une hauteur, nommée *Sawollé ;* ce ne fut que le lendemain matin que je reconnus que j'avais été bien inspiré en la concevant, et je ne pus que remercier la Providence de m'avoir sauvé. A trois heures environ après midi, nous sortions d'un bois épais et

triste, et arrivions au pied d'une éminence dans une belle plaine couverte de hautes herbes et bordée de toutes parts, excepté vers l'éminence de taillis à l'aspect sombre, quand les porteurs se plaignirent tous à la fois de la fatigue, déposèrent leurs fardeaux et se mirent à regarder autour d'eux avec mystère : il y en eut même quelques-uns qui s'écartèrent et allèrent dans le bois faire des signaux, que mes gens attribuèrent à l'intention d'en faire sortir quelqu'un. Soupçonnant de la trahison, j'ordonnai à mon sonneur de cor de rassembler tout le monde ; puis, réunissant les bagages en tas, je rangeai autour ma troupe, et je dis à l'interprète d'ordonner aux porteurs de venir prendre leurs fardeaux, ou qu'autrement je les chasserais devant moi comme des moutons. Quand ils virent ma résolution et en même temps que j'étais assez en force pour la mettre à exécution, ils regardèrent autour d'eux, poussèrent un hourrah, et ne recevant aucune réponse, ils s'avancèrent de la plus abjecte et servile manière, et obéirent à mes commandemens. Un soldat licencié, natif de Kouranko, et revenu dans son pays, me dit qu'un complot était tramé contre moi, et que l'on devait profiter de la fatigue à laquelle on me supposait devoir être réduit, pour m'assassiner et me piller. Tambale, le soldat licencié, avait empêché l'exécution de cette perfidie.

A quatre heures, au sommet de Sawollé, le ba-

romètre se tenait à 27 degrés 90, à environ mille neuf cents pieds au-dessus du niveau de la mer. De cette position, j'admirai une des perspectives les plus étendues que j'aie jamais vues. Un immense cercle d'environ deux degrés de diamètre, interrompu seulement par une montagne qui s'élevait considérablement du côté de l'est, présentait à l'œil un des paysages les plus riches et les plus variés. Trois hautes montagnes que j'avais au nord, par l'est-demi-est, marquaient la position de Bafodis, ville la plus orientale du Limba : un peu à l'est de ces montagnes, je pouvais distinguer ce que l'on me dit être les montagnes de Tamisso ; mais ce qui fut le plus agréable pour moi, ce fut la vue de la délicieuse Rokelle, serpentant par le passage du nord-est au sud-ouest. De là nous descendîmes sur Wouroyach, et nous y arrivâmes à environ sept heures du soir.

Le 25 mai, en réglant mes comptes avec les porteurs que j'avais pris à Koniakouta, je leur dis que je connaissais le projet de leur chef pour me détruire, et je les chargeai de lui dire que je lui pardonnais cette perfidie. Je finis même en donnant au fils du chef un peu de tabac et de poudre, et cette générosité si inattendue lui fit venir les larmes aux yeux. Il exprima l'espérance que je ne le maudirais pas dans mon cœur, car, disait-il, tous les noirs

étaient un peu coquins. Il n'était pas le pire d'entre eux.

Le 27 mai, à midi, nous entrâmes dans la ville de Kama, qui est particulièrement propre et bien tenue. L'extérieur des maisons est blanchi, et les jardins ou clos, proprement entourés de treillage. Il y avait peu de monde dans la ville; tous les individus mâles, en état de porter les armes, étaient allés à une guerre de voisinage. Elle fut bientôt terminée, car à deux heures je vis rentrer les soldats.

Le 28 mai le reste des guerriers rentra; mais il n'y eut pas moyen de se procurer de porteurs, au milieu des actes de folle gaîté et d'extravagance sans frein auxquels ils se livraient, et l'on aurait pu croire qu'ils revenaient d'un triomphe, tandis qu'ils rentraient battus et dans une honteuse déroute. Les danses commencèrent dans la soirée, accompagnées des chants des femmes, qui ne me plaisaient nullement. Elles chantaient : « De l'homme blanc qui « était venu à la ville, de la maison pleine d'or « qu'il avait : on n'avait encore jamais vu dans le « Kouranko de si beaux colliers de rassades, de si « belles étoffes, de si belles choses; si leurs maris « étaient des hommes et avaient le désir de voir « leurs femmes bien parées, ils devaient prendre un « peu de l'argent de l'homme blanc. » J'étais inquiet de voir comment se passerait la nuit, quand Tomba,

qui m'accompagnait encore, leur répondit par une contre-chanson; il chanta : « De Sierra-Leone, des maisons d'un mille de long remplies d'argent; que l'homme blanc n'avait rien en comparaison de ceux de Sierra-Leone; que s'ils désiraient voir quelques-uns de ces hommes riches venir en Kouranko, il ne fallait pas inquiéter celui-ci, et que quiconque voulait voir la guerre du serpent, ne devait pas le frapper sur la tête. » On écouta la chanson de Tomba, on l'applaudit, et mon argent fut respecté.

Mais on me fit difficultés sur difficultés pour me procurer des porteurs, ce que voyant, je pris le parti de sortir de la ville, après avoir partagé entre tous mes gens le bagage, et portant moi-même une part. J'étais à peu de distance de la ville quand le chef, craignant d'être blâmé par les chefs de la ville de Kamato, vint me rejoindre avec douze porteurs. Une heure de marche au nord nous amena à Yarra, trois heures au nord-est et nous étions à Sande. Nous trouvâmes dans le nord-est Kasicoro après deux heures de chemin, et deux heures plus tard, dans le nord, nous étions à Kamato. Nous laissions sur notre droite deux villes nommées *Mori-Funde* et *Mori-Kunda*, ainsi nommées parce qu'elles sont habitées par des Mores. Jusqu'à Sande la route est mauvaise et très fatigante pour le voyageur qui est obligé de traverser une succession de profonds ravins; mais Sande une fois passé, le pays devient

uni et beau. Dans le trajet de ce jour nous avions traversé plusieurs ruisseaux entre lesquels le Mancre qui coule dans la Rokelle, et un autre dont j'ai omis le nom, qui court dans la direction de l'est, le long du pied de la montagne où est situé Kamato, et se perd dans un marais très vaste dont les eaux s'évaporent dans la saison des sécheresses. Les naturels me dirent que ce marécage prend chaque année de l'accroissement, et je ne crois pas improbable qu'avec le temps il devienne un lac qui, franchissant ses bords vers le sud, ira en définitive se joindre à la Kamaranka.

Il était quatre heures quand nous entrâmes à Kamato : toute la population était alors criante et se lamentant d'une façon très amère : c'étiat le commencement des cérémonies funèbres à l'occasion de la mort d'un chef tué dans la courte guerre dont j'ai parlé.

Séjour à Kamato. Mœurs et usages du Kouranko. Productions du pays. Départ pour Falaba.

Les lamentables hurlemens des habitans continuèrent toute la nuit, et au point du jour furent remplacés par de la musique qui dura sans interruption toute la journée et la nuit qui suivit. Certains instrumens étaient habilement employés et rendaient des sons très mélodieux. Les chanteurs, que j'appris être des jellés de Sangara, surpassaient

de beaucoup les rudes piaillemens que j'avais jusqu'alors toujours entendus sortir de la bouche d'un Africain. Les tons graves d'un grand Balafou résonnaient très solennellement dans l'air aigu du matin. Je m'éveillai de bonne heure, et restai attentif pendant plus d'une heure et avec plaisir à cette musique qui passait comme une magie sur mon oreille, et je serais peut-être resté long-temps encore dans cette extase, sans les désagréables sensations de la peau sèche, du mal de tête et des frissons, trop fidèles messagers de la fièvre qui m'attaqua en effet sévèrement à neuf heures.

Elle me dura cinq jours, et dans la soirée du cinquième, tandis que je me réjouissais de la perspective d'un prochain départ, un détachement arriva de Falaba avec deux chevaux envoyés par le roi des Soulimas qui, averti de mon approche, était pressé de me voir sur son territoire. Un des hommes du détachement avait été au camp mandingue, et quand il me reconnut, il bondit de joie : « C'est « vrai ! c'est vrai ! c'est l'homme blanc qui vient du « bord de l'eau : l'homme blanc qui a promis de venir « dans le Soulima ; il a tenu sa parole. » Il me pressa alors de partir le lendemain, et je me mis en mesure de le faire.

Le Kouranko, que je n'avais fait que côtoyer et que je quittai alors pour un certain temps, occupe une grande étendue de terrain, mais il n'est pas

puissant en conséquence de ses petites subdivisions et petits États séparés; il est borné à l'ouest par le Bellom, le Limba et le Timanni; au nord par le Limba, le Tamisso et le Soulima; à l'est, il a pour frontières le Kissi, le fleuve Niger et des contrées encore inconnues; il est limité au sud par des pays qui bordent l'Océan. La capitale du sud-ouest Kouranko est Simera, et celle du nord-ouest est Kolakouka où réside Ballansama, le présent roi. Le royaume Kouranko doit s'étendre au loin dans l'est, et les naturels du district que je traversai ne purent me donner une idée précise de son étendue dans cette direction; ils attestaient seulement que je ne pourrais en atteindre les limites en moins d'une lune; mais ils n'avaient aucune information soit personnelle, soit transmise, pour fonder leur assertion, car je n'ai jamais rencontré personne qui se soit aventuré à voyager dans l'est; ils en dépeignaient les habitans comme des sauvages, n'ayant point de vêtemens, barbares et cruels à l'excès.

La seconde ville en rang et en importance dans le Kouranko nord-ouest, c'est Kamato, qui fut bâti sous le règne du roi Foulah, Alifa-Salou, il y a quarante ans environ. C'est une grande ville contenant mille habitans à peu près, bâtie sur la cime d'une montagne, et entièrement inaccessible, hormis par deux entrées, lesquelles sont fortement palissadées.

et gardées par de doubles et massives portes de bois dur.

Les Kourankos ou Kourankoniens ressemblent beaucoup aux Mandingues par la langue et le costume, mais il s'en faut qu'ils soient aussi intelligens et si beaux; ils ne sont pas non plus sectateurs du prophète. On rencontre quelques individus priant la face tournée dans la direction du soleil levant; mais la plus grande partie de la population est idolâtre et a beaucoup plus de rapport en ce point avec les Timannis qu'avec les Mandingues; ils ont une foi sans bornes dans les gris-gris, et, comme les Mandingues, possèdent à l'entrée de leurs villes des maisons qui leur sont consacrées; mais ils ne poussent pas la superstition jusqu'à habiller des figures pour les représenter. Je n'ai vu qu'un fait de cette nature à Kaniakouta; ils aiment beaucoup les clochettes dont les gens de tout âge et de tout rang, surtout les danseurs et danseuses, se parent avec profusion. Le costume et la langue les rapprochent des Mandingues; mais le costume des femmes, avant et après le mariage, est semblable à celui des femmes de Timanni dans l'une et l'autre de ces positions : elles ont beaucoup d'habileté pour se coiffer, et se décorent les unes les autres la tête avec une grande adresse; le devant de la tête reste découvert, la chevelure ou la laine étant peignée en arrière et rassemblée en gros nœuds l'un sur cha-

ves portes de

ressemblent
gue et le cos-
ssi intelligens
sectateurs du
ividus priant
soleil levant;
opulation est
t en ce point
gues; ils ont
t, comme les
leurs villes
; mais ils ne
habiller des
vu qu'un fait
ent beaucoup
ge et de tout
es, se parent
e les rappro-
des femmes,
able à celui
'autre de ces
leté pour se
s la tête avec
ête reste dé-
t peignée en
'un sur cha-

et gardées [illegible] nombreux et massives portes à bois dur.

Les [illegible] Kanpakoniens ressemblent beaucoup [illegible] par la langue et le costume [illegible] tout qu'ils sont aussi intelligents [illegible] sauvages individus [illegible] du soleil levant [illegible] station est [illegible] et à beaucoup près [illegible] avec les Tumanés qu'avec les Blanchiquoses. Ils ont [illegible] dans les prisons, et comme les [illegible] centre de leurs villes [illegible] mais ils ne [illegible] que si supérieurs [illegible] dans les [illegible] les [illegible] et de tout [illegible] se payent [illegible] les [illegible] des femmes [illegible] et après le mariage est [illegible] les femmes de [illegible] de [illegible] et se [illegible] [illegible] [illegible]

Kouranko

JEUNE FILLE

Voy. en Afrique. *Laing. Pag. 70.*

que
fau
bie
des
che
leu
orn
feu
fait
dan
qu'
d'u
une
rell
con
jeu
van
qu'
ses
pai
elle
goû
elle
con
ho
pr
tré

que tempe, et orné d'un cowrie ou d'un grain de faux corail. De ces nœuds partent plusieurs nattes bien faites qui tombent derrière la tête, et au bout desquelles sont attachés des grains ou des cowries; chez les danseuses, ce sont des grelots : elles liment leurs dents en pointe, et ont le dos et la poitrine ornés de diverses devises empreintes au moyen du feu, usage qui est en grande estime parmi eux. On fait la cour dans le Kouranko absolument comme dans le Timanni; mais c'est un fait remarquable qu'une jeune femme s'unit rarement à un homme d'un âge proportionné au sien : le mariage est là une affaire, et les hommes riches, qui sont naturellement les notables de la ville, ont le choix non contesté de la beauté et de la jeunesse; alors les jeunes gens sont obligés de compter sur la survivance à la mort de leurs vieux maris, car bien qu'une femme, lorsqu'elle est sous la puissance de ses parens, soit forcée de s'unir à l'homme qui la paie le mieux, à la mort de ce mari cependant elle devient sa maîtresse, et témoigne de son dégoût pour son premier contrat, en choisissant pour elle-même, comme époux, un jeune homme qu'elle comble alors de soins et d'attentions.

Les femmes filent le coton : les seuls emplois des hommes sont de tisser et de coudre, et ils doivent probablement la connaissance de ces arts aux contrées orientales. Les principaux produits végétaux

de Kouranko sont le riz, le plantain, les ignames, épinards sauvages, la noix et la cassave; ils ont aussi abondance de pins et de délicieuses bananes. Je n'avais pas encore rencontré de peuple où l'on prît tant de soin pour cultiver la cassave, aussi est-il proverbial de dire : *Kouranko-Cassave,* formant ainsi, pour désigner le pays, un mot composé. Il en est ainsi dans le nord-ouest de l'Afrique, où l'usage donne à une contrée son nom usuel et celui de la production pour laquelle il est célèbre; ainsi on dit *foutha nye cosson,* le foutha et le lait; *Soulima nye figga,* le Soulima et la noix; *Timanni nye korokolo,* le Timanni et le riz; *fouroto nye nafola,* l'homme blanc et l'argent.

Les Kourankos cultivent beaucoup plus de terre que les Timannis, et sont à tous égards un peuple supérieur et plus industrieux. Chaque maison a son jardin clos, dans lequel sont cultivés la cassave, les épinards, les petits ognons et le rankara, herbe qui, étant séchée et battue, sert à remplacer le tabac pour ceux qui ne peuvent s'en procurer, car ils sont grands fumeurs : les pipes ont cinq pieds de long à peu près, et le fourreau, fait de terre cuite, a environ trois pouces de profondeur et un pouce de diamètre : cette pipe pose à terre, et ils fument ainsi à leur aise.

Les Africains ont en général une grande volubilité de parole, mais les Finos, qui sont communs

aux nations mandingues, Foulah et Kouranko, sont particulièrement renommés pour leur éloquence, et parleront des heures entières avec la plus grande abondance et en termes assez frappans pour fixer entièrement l'attention de leurs auditeurs. Cette éloquence ne consiste pas en beau langage ou en périodes élégamment arrondies, ce sont des expressions familières, des rapprochemens qui saisissent et de fines et malicieuses remarques accompagnées aussi d'une action et d'un geste continus et quelquefois véhémens.

Les Kourankos enterrent leurs morts le jour qui suit le dernier soupir, et la nuit des funérailles est employée à des danses dont les acteurs brandissent dans leurs mains des haches et des javelots. Si le défunt est une personne importante, on loue des musiciens et des pleureuses : on tue des bœufs et des moutons, et les lamentations à gage et les réjouissances durent plusieurs jours. Ils n'ont aucun culte extérieur, mais ils croient à l'existence d'une divinité, comme le témoignent les fréquentes expressions qui suivent : « Grâce à Dieu pour cela ! — Je le ferai s'il plaît à Dieu. — Dieu vous en récompense. » Leurs lois sont peu nombreuses et très naturelles : le meurtre est le seul crime punissable de mort, et encore le meurtrier peut échapper à ce châtiment s'il a assez de bien pour satisfaire aux demandes des amis du mort qui, suivant leurs lois,

sont les seuls qui aient droit de poursuivre et de demander réparation. Quant au mal fait à la société, c'est une chose à laquelle ils n'ont pas encore songé : si un esclave meurt entre les mains d'un homme libre, sa valeur sociale est toute la satisfaction que le propriétaire puisse réclamer, à défaut de quoi l'homme libre est à son tour livré à l'esclavage. Tous les autres délits, procès ou débats, sont réglés suivant l'équité.

Je terminerai ce court et insuffisant chapitre en faisant remarquer que dans les deux districts que je visitai, la succession à l'autorité suprême ne me parut appartenir à personne comme droit, mais que le peuple choisit quelquefois le plus riche, le plus vieux quelquefois, en raison de l'influence dont il jouit.

Départ de Kamato. Arrivée à Falaba.

Le matin du 5 juin, quoique très faible, je mis mon expédition en mouvement et je montai le cheval que le roi de Soulima m'avait envoyé pour venir dans ses États. Une heure et demie après mon départ de Kamato, et dans la direction du nord, nous atteignîmes le sommet d'une éminence, à la base de laquelle je vis du côté du nord la Rokelle roulant avec une rapidité et un bruit qui ne lui est pas ordinaire sur un lit rocailleux.

Nous rejoignîmes ses rives, et la rivière avait

alors pris un aspect tout différent : elle glissait rapidement, mais dans un complet silence, sur le pied de trois milles à l'heure environ. Nous marchâmes pareillement en courant l'espace d'un mille et demi environ, et nous arrivâmes au point où il était convenu que nous la traverserions. Le passage s'effectua au moyen d'un *nyankata*, construction ingénieuse dont on fait usage dans les pays mandingues, le Limba et le Kouranko, pour traverser les rivières non guéables, et comme je ne me rappelle pas avoir jamais vu une description de cette machine dans aucun des journaux des voyageurs qui m'ont précédé, je ferai une courte description du nyankata sur lequel nous traversâmes la Rokelle, qui avait à cet endroit, cent verges de largeur. Aux branches de deux énormes arbres qui, poussant dans une direction oblique, formaient presque berceau au-dessus de la rivière, étaient suspendues trois fortes cordes de branchages bien entrelacées, une pour soutenir le pied, et les deux autres (attachées à la troisième avec des cordes d'écorce) pour que le passager pût se balancer en se tenant par les deux mains : les cordes ne sont pas tendues, mais forment une espèce de courbe, de sorte que l'on éprouve le même effet que si l'on marchait sur une corde lâche. Une échelle de branches est attachée aux arbres à chaque extrémité, de façon que le voyageur monte à quarante pieds environ avant

d'atteindre le nyankata; mais quand il est arrivé au centre de la rivière, il n'est plus guère qu'à dix pieds au-dessus du niveau de l'eau. Il fallut une heure et plus pour traverser la rivière, et les chevaux résistaient au courant d'une façon qui prouvait qu'ils étaient faits à de telles aventures. Nous continuâmes et trouvâmes au bout d'une heure, dans le nord-est, une jolie ville nommée *Komia*. C'est la ville la plus méridionale du domaine de Soulima, et nous aurions observé la transition, ne fût-ce qu'à l'accueil qui nous fut fait, et où tout était hospitalier.

Kamia occupe plus de terrain que Kamato, mais les maisons étant beaucoup plus épaisses, il s'en faut qu'elle soit aussi populeuse. La véritable latitude de Kamia, que je rectifiai, est de 9 degrés 22 minutes. Toute la journée du 6 se passa en réjouissances, car on avait tué un taureau pour mes gens et un pour les habitans de la ville. La nuit, ce fut le tour de la danse, exercice auquel prirent part jeunes et vieux, à la vive et douce musique du balafou. Les airs étaient caressans et avaient quelque chose de piquant et d'étrange qui réveillèrent en moi de si vifs souvenirs de mes jeunes années, qu'il fallut peu me prier pour que je me joignisse à la troupe joyeuse. Une représentation mimique qui eut lieu entre deux des naturels peut mériter une mention spéciale. Quand l'excessive fatigue

commença à faire sentir aux danseurs le besoin du repos et que la fête semblait languir, deux hommes s'élancèrent au centre de la cour, l'un brandissant un coutelas, l'autre un fusil, qu'il maniait aussi facilement qu'il eût pu le faire d'une canne. Ils se regardèrent pendant quelque temps avec des yeux d'une expression très féroce, et cherchant chacun avec précaution un moyen d'attaquer son adversaire. Enfin, l'un se précipita sur l'autre, son coutelas à la main, tandis que celui qui avait le fusil voulut faire feu, mais il rata. Il évita toutefois son assaillant en se retirant dans un coin, amorça de nouveau son fusil, tandis que l'autre agitait ses gris-gris pour dire qu'ils avaient manifesté leur grande puissance en le garantissant contre le coup de feu. Ces actions et autres semblables se répétèrent pendant un certain temps, quand, à la fin, l'homme au coutelas s'empara de l'autre avec la vivacité de l'éclair, et son fusil vola dans la cour. Celui-ci simula la cérémonie de lui trancher la tête, puis les acteurs se retirèrent au bruit de grands applaudissemens.

Le 7 juin nous nous mîmes en route à sept heures et demie pour Simba, ville, disait-on, grande, peuplée et riche. A dix heures, après une marche dans le nord-est par l'est, nous atteignîmes Tomba, et dans la même direction nous arrivâmes bientôt à deux villes qui se touchent, Sambamba et Laiah.

Cette dernière ville nous envoya une députation, accompagnée d'une bande de musiciens, qui venait nous prier de séjourner toute la nuit, disant que l'on tuerait en mon honneur un taureau; mais je m'excusai, toujours en alléguant que j'étais depuis trop long-temps en route. A deux heures après midi nous étions à Kaniako, et à quatre heures dans Kallakogah, grande ville située au nord-est. A cinq heures enfin nous entrâmes dans Simba, dont l'importance ne nous sembla pas avoir été exagérée par la renommée. Nous fûmes reçus hors de la ville par une troupe de musiciens ayant deux tambours, un balafou et deux flûtes. Cette escorte nous conduisit à un large terrain d'environ cinquante pas de diamètre, où nous fûmes accueillis par les serremens de mains de sept cents individus bien vêtus; puis je me retirai bien harassé au logement qu'on m'avait assigné.

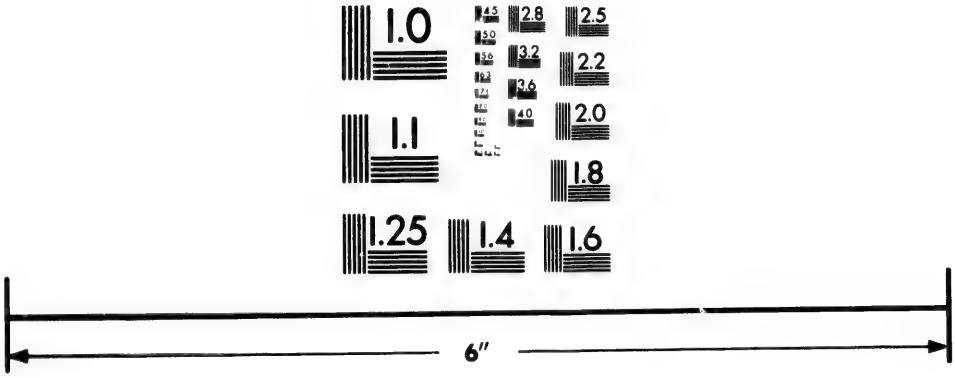
Semba, comme Kamato, est située sur une éminence considérable, puisqu'elle est de mille quatre cent quatre-vingt-dix pieds au-dessus du niveau de la mer. Elle n'a que deux entrées, et est palissadée tout à l'entour, mais ce n'est pas néanmoins une place très forte. Dans le cours de la journée du 8 juin je reçus des envoyés du roi de Soulima, qui témoignait une grande impatience de me voir.

Nous partîmes donc le 9 juin, à 7 heures du matin, nous dirigeant vers le nord-est, à travers de

vastes prairies couvertes d'une herbe si haute qu'elle dépassait de plusieurs pieds ma tête, moi étant à cheval. A quatre heures après midi nous étions à Konkodongore, ville d'esclaves, appartenant à Falaba. Elle est très vaste et contient de trois à quatre mille habitans. Le chef de la ville [illegible] un vieillard de très vénérable apparence, et [illegible] esclave lui-même, il en possède plusieu[illegible] autres propriétés : il était presque hors de lui quand il me vit, et pour rendre honneur à l'étranger du roi, il envoya une bande de musiciens et cinquante hommes armés pour nous précéder à notre entrée en ville. Quand je pressai la main du vieillard, il ôta solennellement son bonnet, et levant ses yeux au ciel, il remercia ardemment le créateur de la grâce qu'il lui faisait en lui procurant avant sa mort la vue d'un homme blanc. L'hospitalité ne se borna point à celle du chef, car nous reçûmes des marques de bienveillance de chacun.

Le 10 juin j'avais intention d'aller à Falaba dans la matinée, mais je fus prévenu par l'arrivée d'un des fils du roi qui entra dans la ville avant neuf heures du matin, sur un coursier fringant, suivi de quelques hommes de guerre bien montés. Il était envoyé par son père pour m'offrir ses services, et me prier de me reposer un jour à sa ville d'esclaves, ce que j'étais très disposé à faire, et je reçus un taureau au nom d'Assana-Yira, le roi. A plu-

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
3.6
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

sieurs milles autour de Konkodongore [1], dans un état très remarquable de culture. Je fus particulièrement frappé de la propreté du terrain, et du soin que les cultivateurs ont de le dégager des mauvaises herbes. De nombreux troupeaux de moutons et de bétail paissaient les fertiles pâturages.

Le 11 juin nous étions en mouvement dès le point du jour, chacun de nous étant avide de voir une ville dont nous avions tant entendu parler. J'envoyai les bagages en avant, sous la garde de deux de mes gens, et le reste fut pourvu de quelques cartouches blanches, afin de saluer le roi au premier abord. Cet honneur était d'autant plus nécessaire que je n'avais point de beaux habits à mettre pour paraître devant lui. En quittant Sierra-Leone j'avais donné peut-être trop peu d'attention à ma garde-robe. Musah, vêtu à la mahométane, paraissait presque honteux de suivre un maître si mal mis, et m'approchant avec respect, il me pria de mettre une belle épée que je destinais pour le roi, et me fit entendre qu'il avait dans son kotokou, ou sac, une jolie chemise que je pouvais mettre s'il me plaisait. Je ne fis cependant pas attention aux insinuations de Musah, et il se retira assez chagrin.

Comme nous allions tout à notre aise, j'eus le temps d'admirer une belle et fertile contrée, variée

[1] *Konko* veut dire *montagne*, et *dongore*, *pays*, dans la langue mandingue.

par des collines et des vallées, et à l'approche de Falaba, je fus particulièrement frappé de l'aspect chauve et rude de trois collines élevées, l'une ayant la forme d'un bol, et les deux autres celle d'un cône très régulier. Ces montagnes sont vraiment pittoresques, avec leurs flancs de granit perpendiculaires, lavés et usés par les torrens qui se croisent, et dans les saisons pluvieuses, se précipitent de toutes parts. A deux milles environ de la ville, nous tombâmes dans un parti commandé par le fils du roi, le même qui était venu le jour d'avant au-devant de nous à Konkodongore. Il ordonna qu'une arquebuse de grande dimension, montée, fût tirée pour annoncer notre approche; puis il partit au galop.

A dix heures environ nous étions en vue de cette ville si long-temps désirée. Elle couvre une vaste étendue de terrain dans une vallée, bornée de tous côtés par de douces déclivités. Nous descendîmes dans la ville du côté du sud, mais on nous conduisit à la porte du nord, par laquelle on nous introduisit dans la capitale de la nation soulima. Nous suivîmes une rue ou un défilé de la longueur d'un demi-mille environ, qui aboutit à une vaste place, située à peu près au centre de la ville. Dans un coin de cette place étaient assis deux mille hommes et plus, armés de mousquets, d'arcs et de lances. A mon entrée je fus salué par une vive et

irrégulière décharge de mousqueterie qui mit malheureusement mon cheval en gaîté, et comme je n'avais ni fouet ni éperon pour lui enseigner les bonnes manières, il me fallut recourir à la bride pour le fouetter. Ce châtiment le fit reculer dans l'assemblée qu'il mit un instant en confusion : étant enfin revenu de la gaucherie de mon premier pas, j'ordonnai que le salut fût rendu par trois décharges de mes gens; ensuite je descendis de cheval et donnai une poignée de main au roi, qui me mit entre les doigts deux anneaux d'or massif, et fit un mouvement pour me faire asseoir près de lui. J'étais à peine assis quand mon vieil ami Yaradi, revêtu d'un costume de prix, et monté sur un cheval de guerre, traversa la parade au grand galop, suivi de trente guerriers environ à cheval, et de deux mille à pied, ces derniers se précipitant et faisant feu dans toutes les directions.

Après un intervalle de quelques minutes, la troupe à cheval rentra et exécuta divers mouvemens et des évolutions pe[illegible]nt une demi-heure, au grand divertissement e[illegible] l'admiration de mes gens. Yaradi descendit ensuite de son cheval, et prenant son arc, le tendit le plus qu'il put, affectant de lancer une flèche à quelque objet éloigné. Il paraissait attendre sur la pointe du pied, dans une vive perplexité, jusqu'à ce que le trait atteignît sa destination; puis il sauta et eut un sourire

de contentement ; ensuite, frappant sa poitrine de la main droite et tordant son visage laid naturellement en hideuses grimaces, il fit signe à ses hommes de guerre de le suivre, et ils sortirent en poussant un cri qui déchira l'air. Après avoir avancé quelques pas, ils s'arrêtèrent court, et suivant les mouvemens de Yaradi, qui avait son œil d'oiseau de proie attaché aux mouvemens de l'ennemi supposé, attendirent ses ordres pour lancer leurs flèches ; cette décharge ayant enfin eu lieu, chaque individu sembla suivre du regard la direction, et donnait des marques de satisfaction ou de désappointement, en raison du bon ou mauvais succès supposé. Une décharge de mousqueterie suivit la volée de flèches ; après quoi, tous les dards et tous les coutelas furent mis en réquisition pour tailler en pièces l'ennemi battu. Pendant que ces manœuvres militaires s'exécutaient, une autre classe d'habitans n'était pas oisive. Une centaine de musiciens, jouant de divers instrumens, tels que tambours, flûtes, balafous, harpes de construction grossière, et bien d'autres, faisaient un charivari suffisant pour briser le tympan d'une oreille ordinaire, ce qui me força à fortifier les miennes au moyen d'un peu de coton. Deux hommes, en particulier, ne cessaient de frapper de deux bâtons recourbés, avec la persévérance et la force de deux forgerons battant le fer sur l'enclume, deux grands tambours

suspendus à quatre pieds de haut environ. Ils n'avaient pas d'autre but, ce me semble, que de faire du bruit, et c'est en quoi consistait apparemment leur art, car plus fort ils frappaient, plus ils étaient applaudis. Un signe de tête du roi mit fin à ce cliquetis d'acier et à ces bruits de tambours, et je me flattais que bientôt il me serait permis de me retirer dans l'appartement qui m'était destiné ; mais le roi m'arrêta, et me dit que j'avais encore quelque chose à entendre. Je me rassis, et un jellé, ou chanteur élégant, vêtu du costume mandingue, ayant aux coudes et aux poignets des sonnettes, et jouant d'un balafou aux sons suaves dont il parcourait toutes les notes avec rapidité et beaucoup de goût, s'avança, et après avoir exécuté une sorte de symphonie en prélude, il commença un dialogue en chant, avec quelques personnes qui d'abord ne se montrèrent pas, et ensuite vinrent se joindre à lui.

Le *Jellé*, ou *Guiriot* : « Il y a un homme blanc venu de loin, venu de l'eau salée elle-même, et qu'un Soulima n'a jamais vu. Faisons-lui honneur, car il est venu pour servir les marins du grand Assana Yira, le puissant en guerre. Honneur à Assana Yira, et montrons à l'homme blanc qu'il est grand, et que son peuple l'aime parce qu'il est bon ; on veut mes femmes pour se joindre à mes chants ? »

(*Les voix des femmes qui ne s'étaient pas montrées.*)

« Nous voici, maris, nous craignons la peau de l'homme blanc; nous avons peur que ses gris-gris ne nous tuent si nous osons le regarder. Il n'y a que les hommes qui puissent le voir, la femme a trop peur de lui[1]. »

Le *Jellé :* « Sortez, mes femmes, et venez voir l'homme blanc. Sortez, et venez lui faire honneur. Ses gris-gris sont forts, il est vrai, mais lui il est bon, et est venu dans cette contrée pour nous faire du bien. »

Femmes entrant : « Alors nous venons, mais il nous faut fermer nos yeux, car nous n'avons jamais fixé nos regards sur un homme à la peau blanche. Nous venons pour lui faire honneur; nous venons pour lui chanter le grand Assana Yira, renommé en guerre, et Yaradi, son frère vaillant. »

Le jellé fut alors joint par dix femmes, fantastiquement vêtues de beaux habits, ayant des bracelets de graines, moitié aux poignets et moitié au-dessus des chevilles du pied. Leur chevelure était ornée de coquillages et de morceaux d'étoffes. Le jellé, passant derrière Yaradi, commença en son honneur un air très-vif, auquel prirent part les femmes, qui criaient au point que les veines de leurs cous étaient

[1] Il faut se souvenir que les femmes de Soulimana se cachent le visage quand elles mangent ou boivent en présence des hommes, et qu'elles ne se découvrent jamais sans en avoir obtenu la permission expresse.

gonflées de sang. De ma vie je n'ai entendu des voix de femmes monter aussi haut; c'était vraiment terrible, et à tous momens je m'attendais à voir se rompre un vaisseau, surtout quand la mesure était longue. Les efforts qu'elles faisaient alors pour continuer leurs éclats de voix jusqu'au bout sans reprendre haleine, amenaient assez de sang à la gorge pour causer en quelque sorte la suffocation. J'étais fort mal à l'aise, loin de m'amuser, et je ne fus heureux que quand cessèrent les clameurs. J'ai rapporté ici les paroles qu'elles chantaient, et que, dit-on, l'on répète dans toutes les solennités. C'est la commémoration d'un avantage remporté par Yaradi sur ses ennemis invétérés, les Foulahs, dans un temps où une armée de dix mille hommes assiégeait Falaba.

CHANT.

« Sors de ton assoupissement, brave Yaradi! lion de guerre! suspends ton épée à ton côté, et redeviens toi-même!

« Ne vois-tu pas l'armée des Foulahs? regarde leurs innombrables mousquets et leurs lances qui brillent en éclat avec les rayons du soleil couchant. Ils sont forts et puissans: certes ce sont des hommes, et ils ont juré sur l'Alcoran qu'ils détruiraient la capitale de la nation soulima.

« Ainsi, sors de ton assoupissement, etc.

« Le brave Tahabaïre, ton père, avait en mépris les Foulahs; la crainte était étrangère à son cœur. Il jeta le brandon de feu dans Timbo, ce nid des Islamites, et quoique battu à Herico, il dédaigna de quitter le champ de bataille; mais tomba comme un héros en encourageant de la voix ses guerriers. Si tu es digne d'être appelé le fils de Tahabaïre,

« Sors de ton assoupissement, etc.

« Le brave Yaradi s'agite. Il secoue son vêtement de guerre, comme l'aigle qui va prendre son essor secoue ses plumes. Dix fois il s'adresse à ses gris-gris, et dix fois il leur jure qu'il reviendra au bruit du tambour [1], ou aux chants des jellés [2]. Les hommes de guerre poussèrent des cris de joie. Voyez! il secoue cet assoupissement ce lion de guerre; il suspend son épée à son côté, et est lui-même encore.

« Suivez-moi au champ de bataille, dit Yaradi le Héros, ne craignez rien : que la lance soit aiguë, ou la balle rapide, la foi dans les gris-gris vous préservera de tout danger.

« Suivez-moi, car j'ai secoué cet assoupissement, je me suis réveillé. Je suis le brave Yaradi, le lion de guerre. J'ai suspendu mon épée à mon côté, et je suis moi-même.

[1] En triomphe.

[2] Les *jellés* ou *guiriots* sont en possession de chanter à la mort de tout grand personnage.

« Le tambour de guerre résonne, et les doux accens des balles encouragent les guerriers à des faits d'armes : le vaillant Yaradi est à cheval; ses chefs le suivent. La porte nord de Falaba est toute grande ouverte, et l'on sort par cette porte avec la vitesse du léopard. Yaradi est lui-même une armée. Voyez comme il brandit son épée; ils tombent devant lui, ils chancellent, ils tournoient.

« Hommes du Foulah! vous vous souviendrez long-temps de ce jour, car Yaradi a secoué son assoupissement, le lion de guerre : il a suspendu son épée à son côté; il est lui-même. »

Pendant que le jellé et ses femmes vociféraient ces paroles (on peut à peine appeler cela un chant, car bien que l'air joué sur le balafou fût mélodieux et bien rhythmé, les voix n'observaient aucune mesure), Yaradi se posait dans diverses attitudes convenables aux expressions et à la conclusion; il poussa un violent houra, se précipita en avant, et suivi de ses hommes de guerre en masse, représenta le rôle qu'il avait en réalité joué avec tant de succès parmi les Foulahs quatorze ans auparavant. Cette partie de la représentation étant finie, il s'avança seul et l'épée en main, il s'opposa à douze hommes armés de fusils, qui à plusieurs reprises firent feu sur lui; mais en vain, l'amorce brûlant toujours dans le bassinet : alors Yaradi riait et agitait ses gris-gris en signe de défi. Enfin venu à

bout d'eux tous, et les forçant à tomber à genoux à ses pieds, il leur donna l'ordre de tirer en l'air, ce qu'à ma grande surprise ils firent sans qu'aucune arme ratât. Il m'était naturel de penser qu'ils avaient quelque tour de passe-passe pour boucher et ouvrir la lumière à volonté; mais bien que ce tour se fût répété plusieurs fois devant moi, je ne pus jamais les prendre sur le fait, tant ils s'en tiraient avec adresse. Cette dernière exhibition de Yaradi mit fin aux divertissemens du matin, et les divers chefs qui y avaient pris part vinrent alors rendre leurs respects au roi, ce qu'ils firent en s'inclinant en avant de manière à toucher la terre d'abord avec une extrémité, puis avec l'autre bout de l'arme quelconque dont ils étaient munis. Yaradi fut le dernier qui présenta ses hommages à son royal frère, après être venu à moi et m'avoir secoué la main avec une cordialité si énergique que mon état de faiblesse et de fatigue s'en fût bien passé. Ensuite je reçus les hommages de tous les chefs à tour de rôle, après quoi je demandai au roi la permission de me retirer, car je sentais de nouveau les frissons de la fièvre. Après quelques difficultés, le roi, en disant *bisim Allah* (expression qui me surprit dans la bouche d'un souverain cafre), me donna la permission d'un geste de sa main : il y avait un demi-mille de marche pour arriver à la maison qui m'était préparée, et je ne pus y par-

venir qu'à travers une haie de femmes émerveillées, et d'enfans qui me saluaient des mots *konja mamma,* salut auquel je faisais la plus courtoise réponse, et je crois que les curieux m'adressaient le plus souvent la parole pour entendre à leur tour de mes paroles, car quand je répondais : *Alla baraka.* Ils s'écriaient : *Kumulo, fouroto kumolo,* « il parle! « l'homme blanc parle! » Ces embarras, qui m'auraient en un autre moment diverti, me fatiguaient alors, et quand jarrivai à ma demeure j'étais épuisé. Je me jetai alors sur une natte, et me mis à trembler la fièvre. J'étais à peine couché que Yaradi vint dans ma cour avec une foule de danseurs, mais sa suite et lui se retirèrent quand ils connurent ma position.

Quand je fus livré à moi seul, et qu'il me fut permis de rester en repos pendant quelque temps, je sentis bientôt ma fièvre se calmer, et vers l'après-midi je fus assez remis pour être en état d'aller m'asseoir sous une petite place couverte qui était devant ma maison. La nouvelle de ma réapparition se répandit bientôt, et la cour fut alors remplie de chanteurs. Parmi ces derniers, je ne fus pas médiocrement ennuyé de voir les femmes dont les poumons de Stentor m'avaient tant étourdi le matin, et je fus contraint de me soumettre non-seulement à une répétition du chant de guerre de Yaradi avec leur chœur diabolique, mais encore

de la payer de leur peine; car autrement, d'après le témoignage de Musah, j'aurais eu un mauvais nom parmi eux, et un Africain ne redoute rien plus qu'un mauvais nom parmi les jellés. Le son du balla était beau, ainsi que le récit chanté par les hommes; mais la cacophonie des chœurs que rugissaient les femmes était sauvage à l'excès. Après le chant de guerre de Yaradi, ils célébrèrent pendant une demi-heure les guerres des Soulimas et des Foulahs : plusieurs passages m'ont été traduits par mon interprète, les voici :

CHANT.

« Les hommes de Foulah sont braves. Il n'y a qu'un Foulah qui puisse tenir devant les Soulimas. Les Foulahs vinrent à Falaba avec trois mille hommes; ils descendirent des montagnes comme les flots d'un puissant fleuve; ils dirent : Hommes de Falaba, payez, ou nous brûlerons votre fille. Le brave Yaradi envoya une flèche contre les Foulahs en disant : Vous me tuerez d'abord. Le combat commença : le soleil cacha sa face : il ne voulait pas voir le nombre des morts. Les nuages qui couvraient le ciel se froncèrent comme le front du Kellé-Mansa [1]. Les Foulahs combattirent comme des hommes, et le fossé qui entoure Falaba était plein de leurs morts. Que pouvaient-ils faire contre

[1] *Maître de guerre*, titre du général d'armée.

le lion de Soulima ? Les Foulahs ont pris la fuite pour ne plus revenir, et Falaba est en paix. »

Aussitôt que les amazones eurent fini leur chant, un homme à figure plaisante, qui jouait d'une sorte de guitare dont le corps était une calebasse, commença un air doux, et l'accompagna d'une voix assez belle. Il se vantait de pouvoir, au moyen de la musique, guérir les maladies, dompter et apprivoiser les bêtes sauvages, et faire danser les serpens. Si l'homme blanc le permettait, ajouta-t-il, il lui en donnerait une preuve. Alors, aux premières notes d'un air plus animé, un long serpent sortit de dessous un cric de la palissade, et traversait rapidement, quand il changea de mode encore, et, jouant plus lentement, il chanta : « Serpent, il faut vous arrêter ; serpent, arrêtez-vous à ma voix; vous allez trop vite, obéissez à l'homme blanc. » Le serpent obéit, et le musicien continua : « Serpent, il faut danser, parce que l'homme blanc est venu à Falaba; danse, serpent, car c'est un heureux jour. » Le serpent se tortilla, leva la tête, sauta, et fit plusieurs tours dont je n'aurais pas supposé un serpent capable. Pour conclusion, le musicien sortit de la cour suivi par le reptile, me laissant dans un étonnement assez grand, et le reste de la société enchanté de ce qu'un noir avait pu causer quelque surprise à un blanc. Quand je fus rentré, la danse continua, et le bruit me priva de repos jusqu'à une

heure avancée, et le matin en me réveillant, je compris au mouvement languissant du joueur de tambour que quelques-uns encore n'avaient pas cessé leur divertissement.

Le 14 juin je me trouvai mieux, et le matin j'appris du fils du roi que ce jour était un jour de grand gala dans Falaba. Les habitans de la ville sont astreints par les coutumes du pays à donner au roi trois journées de travail dans l'année : l'une pour semer son riz, l'autre pour le sarcler, la dernière pour le moissonner. Le jour destiné aux semailles était arrivé, et l'on entendait déjà dans divers quartiers de la ville les tambours des chefs qui convoquaient leurs esclaves et dépendans à se rendre sous leurs bannières respectives. Mon déjeuner de riz fut bientôt fini; et comme j'étais curieux de savoir ce qui se passait, je suivis Soulimana, le fils du roi, à la résidence royale, où je trouvai le roi avec une grande réunion de ses chefs prêts à le recevoir.

Le roi parut bientôt dans un plus humble costume que tous les hommes de sa suite; il avait à la main droite un arc, et à la gauche une paire de flèches empoisonnées. Il porta sa main à sa bouche en me voyant (signe de surprise parmi les Mandingues), se mit à rire cordialement, m'appela à lui d'un geste de la main, dont ensuite il serra les miennes, et m'exprima le bonheur qu'il éprouvait à me voir, en disant que si je revenais malade, je devais m'attendre à

le mettre en colère. Alors en me montrant un cheval élégamment harnaché à la moresque, il prit tous ses chefs pour témoins du cadeau qu'il me faisait, et les jellés répondirent immédiatement : *Kaase, Kaase*, c'est vrai, c'est vrai! Alors ils se mirent à chanter à haute voix les louanges du roi; après quelques hyperboles sur sa puissance, le roi donna le signal du départ, seul à pied, et suivi de tous ses chefs à cheval. Je me joignis au cortége et fus enchanté, au sortir de la ville, de trouver un beau pays. Nous fîmes un mille, puis nous arrivâmes à une plaine qui s'élevait graduellement jusqu'à la base d'une montagne qui bornait la perspective. On avait en dernier lieu brûlé les haies, et leurs cendres semées çà et là indiquaient une terre préparée pour recevoir le grain. Des groupes d'hommes, formant un ensemble de trois mille environ, rangés sous des bannières portant différentes devises, étaient là : les tambours, les balla, les flûtes, les guitares et les cornets faits de dents d'éléphans, saluaient l'oreille d'une mélodie sauvage.

Pendant ce temps, des groupes de danseurs s'exerçaient tantôt suivant la mesure d'un air, tantôt celle d'un autre, selon que leur entraînement et leurs mouvemens désordonnés les poussaient : c'était une de ces scènes d'extravagances qui ravissent les Africains, et qui pour les Européens sont un objet de surprise. L'arrivée du roi sur le ter-

rain fut [illegible]alée par des décharges répétées de mousqueterie, les acclamations, les sons des cors et les batteries des tambours; et aussi par des troupes de cavaliers au grand galop et faisant des tours d'adresse d'une dextérité presque sans exemple. A un signal du roi le silence se rétablit, et le Fino royal s'avança et harangua la multitude pendant un temps considérable. Il exhorta tout le monde à bien travailler, et à arroser de la sueur de leur front la terre, car leur roi était bon pour eux. Il leur montra alors du doigt Falaba, ville qui les protégeait tous : « Cette ville, leur dit-il, a été bâtie par le père du présent roi; » puis il montra trois taureaux gras attachés à l'ombre d'un cotonnier : « Ces taureaux seront tués par le roi pour son peuple, dit-il; que ceux qui voudront manger du bœuf travaillent donc. »

A la fin de la harangue les groupes se séparèrent, et en moins d'un quart d'heure ils étaient en ordre de travail et avec une régularité qui m'étonna. Ils étaient rangés sur deux lignes, la première composée de cinq cents personnes environ, l'autre de plus de deux mille peut-être. La besogne du premier rang était de répandre le grain, et le second rang avait le soin de le recouvrir au moyen de la houe. De cette sorte ils allaient en ordre et avec une telle rapidité, que le travail paraissait plutôt le résultat de la magie que de l'action de l'homme. La

musique du jellé, hors de la présence duquel rien ne se fait, travail, divertissemens ou guerres, accompagnait les travailleurs.

Pendant que les choses se faisaient ainsi, je m'assis de même que le roi et une grande quantité de chefs, à l'ombre d'un arbre. Ils paraissaient tous très contens de voir l'intérêt que je prenais à cette scène, et de temps à autre félicitaient le roi sur son grand nom qui avait engagé un homme blanc à quitter le bord de l'eau pour le venir voir. Puis ce furent encore des chants panégyriques. « Les Sou-« limas, disait le jellé, travaillent aujourd'hui pour « leur roi, mais ils aimeraient mieux combattre « pour lui. Pourquoi ne les conduit-il pas à la ba-« taille? ils sont hommes comme leurs ancêtres. » Un nuage passa alors sur le front d'Assana Yara, il fronça le sourcil, se mordit la lèvre et dit: « *Atto*, « *atto*[1] ; c'est fait, c'est fait : vous me rendriez aussi « méchant que Yaradi. Vous en avez fait un fou, et « gâté mon nom en lui conseillant de brûler Ma-« ladjia. *Allah! Allah!* mon frère n'a pas de bon « sens : votre musique lui tourne la tête. Où est « Maladjia? où est Sannassi? Vous allez chanter la « guerre, et par la guerre ternir mon nom: *atto!* « *atto!* »

Le roi paraissait très irrité, et le jellé, malgré

[1] Il serait assez curieux de retrouver chez les nègres un mot qui ressemble à l'*actūs* du latin, et à l'*atto* de l'italien.

son caractère privilégié, fut bien aise de pouvoir s'esquiver. A environ une heure après midi le roi me fit appeler pour le palaver.

Je m'y rendis en grande cérémonie, et j'offris au roi mes présens, qu'il trouva à son gré, et que les Finos louèrent à l'envi et même fort longuement; peu après le roi voyant que je souffrais, mit fin à leurs discours et me renvoya au logis. Là je fus saisi d'une fièvre ardente, puis d'une congestion au cerveau, qu'une considérable application de ventouses sur les tempes eut peine à arrêter. La manière de soigner ainsi est très simple et très ingénieuse. Ils scarifient d'abord la peau avec un rasoir bien tranchant, puis sur la partie scarifiée ils appliquent une petite calebasse d'où l'air a été retiré au moyen du feu.

Séjour à Falaba. Source de la Rokelle et du Niger. Des Soulimas. Retour à Sierra-Leone.

Le 11 juillet je me trouvai assez bien rétabli pour me rendre à cheval à Sangouya, très grande ville sur les frontières du Foutah-Djallon et à dix milles de Falaba. Après une agréable promenade de quatre heures dans la direction du nord-nord-ouest, à travers un pays très bien cultivé, d'une agréable diversité de vallons et de collines, nous arrivâmes à Sangouya. Cette ville est située dans une grande plaine environnée de hauteurs qui s'élèvent par degrés

et couvrent un mille carré de terrain. Nous entrâmes à dix heures du matin environ, laissant derrière nous la haute muraille de glaise qui l'entoure. Nous n'avions pas fait dix minutes de chemin dans ses ruelles d'une grande propreté, quand nous arrivâmes dans la cour du chef ou Suttigge qui nous reçut avec l'étiquette d'usage. Dans l'après-midi, je parcourus une grande partie de la ville, qui est construite avec élégance, mais j'admirai particulièrement la cour du second chef, Edrissa. Elle se compose de deux cercles de maisons l'une dans l'autre ayant des entrées élégamment voûtées; l'extérieur du mur des maisons est orné avec goût de figures hiéroglyphiques en terre et bien blanchi. Ses portes sont de bois sculpté, et elles sont fermées avec des cadenas. Ses femmes, proprement vêtues de soie ou de coton, se livraient aux divers soins domestiques avec habileté, tandis que les enfans, nus, imitaient leurs mères et jouaient autour d'elles au milieu des moutons, des chèvres et de la volaille; c'était une douce scène de bonheur domestique.

Le 18 juillet mes forces revenaient alors à grands pas et avec elles redoublait mon désir de pousser à l'est. Je savais que la source du Niger ne pouvait pas être à une grande distance de Falaba, et je désirais ardemment y arriver, afin de m'assurer, en calculant son élévation au-dessus du

niveau de la mer, si cette élévation était telle qu'elle pût lui permettre de porter ses eaux à la Méditerranée par le canal du Nil. Je sondai donc le roi sur ce point pour la première fois. *Allah Akbar!* me répondit-il, après m'avoir regardé fixement quelque temps, homme blanc, c'est impossible; je suis en guerre avec les peuples de Kissi, pays d'où vient ce fleuve, et s'ils venaient à apprendre que vous arrivez d'ici, ils vous tueraient à l'instant. Après deux jours d'instances, cependant, j'obtins qu'il dépêchât deux de ses gens à un chef nommé Ousouf, son allié, et dont la ville était contiguë au Djoliba. Le roi me promit que si Ousouf envoyait son fils pour me prendre, tout obstacle à mon voyage serait levé, mais il ajouta : « Vous êtes mon étranger, et je dois veiller à votre sûreté. »

Le 28 les envoyés du roi près d'Ousouf revinrent avec trois guides qui devaient me conduire à la ville de ce chef. Je reconnus que la latitude de Falaba était de 9 degrés 49 minutes nord, et comme Timbo est seulement à trois courtes journées de cette ville, il en résulte que Timbo doit être placé à trente milles plus loin dans le nord que ne l'indiquent les cartes.

Le 30 juillet, à sept heures du soir environ, allant pour remercier le roi et le saluer, je le surpris à ses dévotions. Il sembla confus, et me pria de ne jamais dire à son peuple que je l'avais vu prier, car

cela était contraire aux lois de sa nation. Je lui appris mon intention de partir de bonne heure, et j'étais déjà en route bien joyeux quand le roi me fit rappeler. Je revins bien triste : il disait son rosaire, car il était mahométan : « Que prenez-vous, me dit-il, pour payer vos dépenses en chemin? — J'énumérai les objets. — Quoi ! dit-il, pas de tabac ? — Non. — Point de sel ? — Non. — Allah Akbar ! penser à voyager dans le Kouranko sans tabac et sans sel ! Ils vous renverraient et vous donneraient un mauvais nom : ils diraient que je leur ai envoyé un homme blanc pour se moquer d'eux. » Alors le roi me fit une provision de sel et de tankara pour remplacer le tabac.

Le 3 août une caravane de soixante marchands environ, arrivée de Kouïa, ville située sur les rives du Falico, qui est une branche du Niger, apportaient une grande quantité d'ivoire et d'or pour échanger contre de la poudre, du tabac, des grains de verre et de corail et des étoffes de coton. Comme ils n'avaient aucune communication avec Falaba depuis quarante ans, ils avaient éprouvé beaucoup de difficulté à se frayer un chemin dans les épais taillis, et s'étaient plusieurs fois égarés dans les grandes herbes. Je recueillis de leur bouche plusieurs renseignemens sur la source du Niger, et j'appris d'eux qu'on pouvait aisément s'y rendre de Falaba en trois jours, si la guerre n'existait pas avec

le Kissi, contrée sauvage et dangereuse à traverser.

Voici la route de Kouïa au Niger :

A Bombokara.....	6 heures.
A Kumande Bekora.	6
A Birriba.....	6
A Worrobabba....	4
A Yarankorre.....	2
A Nerrekorro.....	2
A Mensakonlako...	3
De Mamboïa et à la source du fleuve.	3
	32 heures en trois jours.

Je ne cessais de solliciter le roi pour qu'il me laissât aller vers ce Niger que je désirais tant. Enfin, quand il eut bien reconnu que, suivant son expression, j'avais *mis mon cœur sur l'eau,* il fixa avec répugnance mon départ au 19 août. Alors il me donna des conseils, surtout celui de ne montrer, quand j'arriverais dans la ville d'Ousouf, aucun vif empressement de voir le fleuve, car s'ils le pouvaient remarquer en moi, ils supposeraient que je venais pour faire quelque sortilége au gri-gri à la tête du fleuve pour amener l'eau salée sur le pays. Je fus bien aise de voir confirmé par le témoignage d'un de leurs chefs cette disposition du peuple d'Afrique aux plus soudains soupçons.

Le 19 août un *guarandger,* ou cordonnier paresseux, empêcha mon départ encore, et le roi profita de ce délai pour me faire de nouvelles objections,

que je repoussai toutes en homme qui a pris son parti. Alors il eut recours à deux personnes qui arrivaient de Sangara, et m'assurèrent qu'une guerre très sérieuse était engagée entre deux villes situées sur la route que je désirais parcourir. Nous étions néanmoins partis quand, le 20 août, le roi de Falaba m'envoya encore un messager pour me demander si j'avais bien dormi, si j'avais rêvé de quelque chose, car le roi avait fait un mauvais rêve relativement à moi. Bref, il me redemandait; il fallut obéir, et nous retournâmes bien affligés, quant à moi, vers Falaba. J'appris alors du roi qu'il avait eu un songe mauvais, et que le sadouk, opération de géromancie, lui avait annoncé que s'il me laissait aller à la grande rivière, il ne me reverrait plus. C'est en vain que je repoussai ces songes et ces calculs cabalistiques; il me retint, et finit un jour par me donner la raison véritable qui faisait qu'il me retenait : c'est qu'il n'avait pas le pouvoir de me protéger hors de ses États. Il me fallut donc renoncer à mon voyage, que d'ailleurs m'interdisaient des raisons de discipline militaire et de convenance actuelle.

24 août. J'avais depuis long-temps regardé d'un œil curieux une haute montagne en pain de sucre, à quatre lieues au sud de Falaba, nommée *Konkadongore,* j'y montai avec mes guides soulimas, et au bout de trois heures j'en avais atteint le som-

met, d'où, grâce à la pureté de l'air, je pus prendre les gissemens suivans.

Loma, haute montagne d'où sort le Niger.	S.-E.-S.
Timbo, capitale du Foutah-Djallon.	N.
Source de la rivière Mungo. .	N.-E.-N.
Le Tamisso.	O. par N. au S.-O.
Le Limba.	O.-S.-O. au S.-O.
Le Kouranko.	S.-S.-E. au S.-O.
Le Sangara.	E.-S.-E. à l'E.-N.-E.
Le Kissi.	S.-S.-E. à l'E.-S.-E.

La rivière Mungo, plus connue sous le nom du *Petit Scarcies*, prend sa source dans trois montagnes où commence un chemin qui court à l'ouest et sépare le Tamisso et le Djallonkado de Foutah-Djallon; de là cette chaîne traverse le Foufou, et s'étend pareillement à l'eau.

Le 28 août il y eut grande fête, et je n'y remarquai que les danseuses. Leur chevelure était disposée d'une manière digne d'une description : ces cheveux, ou cette laine, étaient divisés en petites boules, surmontées de grains de verre, de corail, de kœuris, ou de morceaux d'étoffe rouge, et les interstices étaient enduits à un pouce d'épaisseur environ de beurre frais. Ces danseuses avaient des pendans d'oreilles d'or en forme de cœur, et de ri-

ches châles de taffetas ou de soie qui, tombant des épaules sur le bras, formaient de gracieuses figures pendant la danse. La musique était composée de six balafous simples et d'un double, joués par les plus habiles exécutans du pays, vêtus en habits mi-partis pour cette circonstance. La danse, qui ressemblait à la danse du châle, ou à des rigaudons et des branles écossais, dura jusqu'au matin.

Le 2 septembre je partis pour voir la source de la Rokelle, puisque je devais renoncer à voir celles du Niger, et à deux heures de l'après-midi j'arrivai exténué de fatigue à Sacotia, où je couchai.

Mon guide, qui se vantait d'être le seul homme de Falaba qui connût le *Salekungo*, ou la tête de la Rokelle [1], me réveilla de bonne heure le 3 septembre, et nous fîmes route à l'est, tendant un peu vers le nord, l'espace de dix milles à travers un bois très touffu, mêlé de hautes herbes et de broussailles. Nous arrivâmes enfin à la source de la rivière, après avoir traversé un bois presque impénétrable, encombré de jungles ou broussailles, et où s'entrelaçaient de fortes plantes rampantes et grimpantes. Ce bois avait long-temps été étranger aux pas de l'homme, et nous nous y fîmes difficilement jour jusqu'au pied de la montagne où jaillit la source que je cherchais.

Je la trouvai sous un grand rocher, ombragé

[1] *Salé* est le nom africain de la Rokelle.

par l'épais feuillage des dattiers qui l'entourent. A cent verges environ, l'eau coule sur une largeur d'un pied, et court rapidement au sud-sud-est. Elle continue ce cours pendant quelques milles, et après un circuit coule vers le sud-ouest, entre Sitacolia et Ridjiatamba. C'est alors que, grossie par des eaux tributaires, la rivière prend quelque importance et est à peine guéable. Après ce premier examen, je me couchai sous un abri de feuillage dressé par mes gens, et bien qu'il plût abondamment, je m'endormis bientôt.

Au point du jour, du haut d'une montagne, je considérais encore d'un œil avide la Loma, d'où le Niger descend de seize cents pieds au-dessus du niveau de l'Atlantique. Qu'il m'était pénible de ne pouvoir contempler le berceau de ce plus grand des fleuves du monde nègre! Il est comme les choses grandes et mystérieuses, entouré de traditions: bien qu'il n'ait qu'un pied et demi de large à sa source, si quelqu'un, dit-on, voulait essayer de le franchir en sautant, il tomberait dans la source et serait englouti; mais on le peut faire avec sûreté en enjambant posément: il est, rapporte-t-on, défendu de prendre de l'eau à la source, et si quelqu'un l'essaie, sa calebasse lui est arrachée par un pouvoir invisible, et il peut même avoir le bras cassé. Le fleuve, à sa source, se nomme *Tembié*, mot qui signifie *eau*, m'a-t-on dit, dans le dialecte

Kissi. Il court au nord pendant plusieurs milles vers Kangkang, son cours étant marqué par une chaîne de montagnes. En entrant dans le Kangkang, la rivière prend une direction plus à l'est, et perd le nom de Tembie pour prendre celui de *Baba* et *Djoliba*, ou *Dialiba*, c'est-à-dire *grande rivière*, qu'elle porte jusqu'à Ségo, Djinné et Tombouctou, après quoi le nom de Djoliba se change en une infinité de désignations plus ou moins incertaines.

Après plusieurs jours encore de résidence à Falaba, je fus enfin sur le point de repartir pour Sierra-Leone; mais avant de quitter les Soulimas, je veux dire quelque chose de cette nation.

Il semble que les hommes et les femmes ont tout-à-fait changé de sexe, en ce qui touche aux travaux domestiques. A l'exception des semailles et de la moisson, les soins de l'agriculture sont entièrement confiés aux femmes, tandis que les hommes s'occupent de la laiterie et traient les vaches. Les femmes bâtissent les maisons, enduisent les murs, font office de barbiers, de chirurgiens, tandis que les hommes, ainsi qu'en Égypte, cousent et souvent lavent le linge.

Les femmes sont très libres dans leurs mœurs, comme dans les autres parties de l'Afrique, et cela peut être attribué au peu d'égards que leur montrent les hommes. Il est à remarquer que l'amour n'entre jamais pour rien dans leurs chansons.

Le meurtre est le seul crime punissable par la mort, et leur mode de procéder approche beaucoup de notre jugement par jury. Les autres crimes sont réprimés par des amendes, des coups de fouets ou l'esclavage; mais, en général, un grand désir de la justice dicte les arrêts.

Les femmes ont un privilége, que je n'ai connu que dans le Soulima : elles peuvent quitter leurs maris pour leurs amans, pourvu qu'elles puissent restituer la somme primitivement donnée pour elles à leurs parens. Quand l'infidélité est prouvée, elles ne peuvent remplir la condition ci-dessus, elles ont la tête rasée et sont tenues en mépris, tandis que l'amant devient l'esclave du mari. Les cérémonies du mariage ressemblent à celles du Timanni, et il n'y a pas d'autre cour que le règlement et le versement de la somme que les parens demandent et sur laquelle le roi perçoit sa dîme.

Là, comme dans tous les pays à demi civilisés ou barbares, les funérailles sont des occasions de divertissemens. Il est très remarquable que dans ces fêtes, et seulement alors, les femmes sont autorisées à faire dans leurs danses des gestes indécens.

La manière de se saluer est très convenable : deux hommes après avoir appliqué leurs mains droites paume contre paume, les portent au front et de là au cœur, pour signifier que tant que la tête est droite, le cœur est sincère. Quand ils appro-

chent d'un homme supérieur par le rang ou l'âge, ils ôtent leurs souliers avant de le saluer, et l'on témoigne au roi son respect en lui baisant l'épaule gauche.

Les principaux instrumens des jellés sont le kora, qui ressemble par la forme et le son à une guitare, le balafou que j'ai décrit, des tambours de diverses tailles, et une flûte à trois notes que l'on emploie seulement pour accompagner les autres instrumens et qui produit quelquefois un effet passable.

Je partis, comme il avait été décidé, le 17 à midi de Falaba après avoir reçu des présens du roi. Il m'accompagna pendant quelques milles, et me quitta en pleurant et après m'avoir dit : « Homme blanc, pense à Falaba, car Falaba pensera toujours à toi. Les hommes riaient quand tu vins parmi eux, les femmes et les enfans se cachaient et avaient peur ; ils sont maintenant tous la tête dans les mains et les pleurs dans les yeux parce que tu les quittes. Va, et reviens nous voir. » Et il couvrit ses yeux de ses deux mains.

Je restai le 18 à Konkodongore, et le 19 nous partîmes pour Semba, ville qu'une grande partie de la caravane atteignit à six heures ; le reste n'arriva qu'à huit heures, d'autres même ne parurent que le lendemain matin : ces retards dans la marche étaient le résultat de la pluie qui avait rendu les chemins glissans. Le 2 octobre je fus reçu en audience par

Ballan-Sama, roi du nord-Kouranko. Il entra dans la ville de Kamato où j'étais, avec un déploiement de pompe africaine qui surpassait tout ce que j'avais vu en ce genre. Il était escorté d'environ trois cents hommes armés, et d'à peu près autant de femmes dont la plupart lui appartenaient. La cavalcade était précédée de la plus bizarre bande de musiciens grotesques. Quelques-uns à force de souffler parvenaient à tirer par intervalles des sons isolés de grandes dents d'éléphans forées pour cet usage. D'autres s'exerçaient sur des tambours de toutes dimensions, des violons et des balafous, mais les plus remarquables étaient trois hommes battant du plat de leurs mains des tambours de basque, et vêtus d'uniformes anglais tout neufs, qui leur étaient sans doute arrivés avec d'autres marchandises. Quand la procession fut finie et que tout le monde fut assis dans un lieu à ce destiné, je me présentai à Ballan-Sama qui me reçut avec beaucoup de grâce et de cordialité, en me mettant dans la main un grand pendant d'oreille en or. Il me dit qu'il était venu de sa capitale Koulokonko afin de me voir, mais qu'il ne voulait pas de trois jours parler sérieusement, parce qu'il voulait passer ce temps à manger du bœuf, à boire du *singin*[1], et à laisser danser ses femmes. Il tint parole, car le soir même il y eut deux taureaux de tués, qui furent aussitôt

[1] Liqueur fermentée, faite du jus d'une racine de ce nom.

distribués et dont j'eus un quartier. En me l'envoyant avec d'autres présens le roi m'engagea à regarder ses femmes comme les miennes, et à choisir celle qui me conviendrait le mieux : invitation à laquelle je ne répondis point, ce qui occasiona un grand déplaisir jusqu'à ce que Ballan-Sama eut appris que j'avais invariablement agi de cette façon à Falaba et partout sur la route. Ensuite vint la danse qui dura sans relâche deux nuits et deux jours. Après cela, nous parlâmes d'affaire, et ce fut à ma satisfaction.

Le 7 octobre 1822 nous quittâmes le matin Kamato, et couchâmes à Kamia; le jour suivant nous traversâmes Nourrouïah : le lendemain matin nous allâmes à Nyiah, située sur une rivière de ce nom. Je restai un jour dans cette ville, à la sollicitation du chef, et aussi pour reposer mes gens.

Le 11 octobre, en sortant de Nyiah, nous allâmes pendant quatre milles à l'ouest, et, dans cette courte distance, nous traversâmes trois fois la rivière Nyiah. Nous nous trouvâmes alors sur la rive sud de la Rokelle, le long de laquelle nous fîmes sept milles, traversant plusieurs courans d'eau et ruisseaux qui venaient grossir cette belle rivière. Environ un mille et demi avant d'arriver à Bomboina, nous quittâmes le cours de la Rokelle qui tourne à l'ouest par une fertile vallée bornée au loin, à droite par les hautes montagnes du Limba, à gau-

che par celles de Kouranko. Bomboina, bien que située dans le Kouranko, est entièrement habitée par des Limbas qui ont traversé la Rokelle et se sont établis dans cette ville.

Le 12 nous quittâmes Bomboina à neuf heures, et à midi nous étions dans une ville appelée *Yaba*, où je fus contraint de laisser mon monde passer le reste du jour, car plusieurs étaient malades.

Le 13 nous étions à Nyiniah, et le 14 à Simera, où je fus parfaitement accueilli par les habitans et le vieillard qui me retint le lendemain.

Le 16, au point du jour, je serrai la main du vieux Simera, et pris avec ma suite la route de Kouloufa, et le 17 nous étions à Ma-Yasso. Le chef de cette ville fut très surpris de me voir, car il m'avait dit adieu depuis long-temps, et on lui avait appris que j'avais été tué dans le Kouranko, et que tous mes gens avaient été vendus pour l'esclavage; suivant un autre j'étais mort en Soulimana, et un troisième avait été assuré que j'étais allé aux montagnes d'or où le gri-gri m'avait détruit.

Le 19 nous quittâmes Ma-Yasso. Arrivé à Ma-Yerma, ville où quelques mois auparavant j'avais été volé d'un fusil, je fus étonné de la trouver entièrement déserte ; les habitans sachant que j'arrivais avec une suite considérable avaient évidemment pris la fuite : j'étais fâché de cet incident qui pouvait avoir un mauvais effet, et je laissai dans la

maison du gri-gri, en gage de mes dispositions amies, deux aunes d'étoffe et un peu de tabac.

Le 25 octobre je descendis la Rokelle en canot après le coucher du soleil, et à deux heures du matin nous touchâmes à Ma-Lollo, où nous essayâmes en vain de dormir, à cause des mousquites dont les naturels se garantissent au moyen de la fumée d'un feu allumé exprès. Nous nous mîmes en route de bonne heure, et, après avoir suivi les sinuosités de la rivière, nous arrivâmes à Ma-Kouta le lendemain à deux heures après midi, et il nous fallut alors descendre à terre, parce que la navigation jusqu'à Rokon était interrompue.

Nous quittâmes Ma-Kouta à six heures du matin, et, après une marche très fatigante de vingt-cinq milles dans un mauvais sentier timanni, nous arrivâmes à quatre heures de l'après-midi à Rokon, où je rejoignis ma troupe; là je trouvai des amis qui venaient au-devant de moi, et le lendemain matin nous descendîmes la rivière, et allâmes déjeuner à Tombo, où je délivrai ma figure d'un ornement qui avait plus de sept mois de croissance. De Tombo nous partîmes après déjeuner, et, descendant toujours la Rokelle, je me trouvai à deux heures, au milieu de mes amis, à Sierra-Leone.

FIN DU VOYAGE DE LAING.

CLAPPERTON.

DEUXIÈME VOYAGE DANS L'INTÉRIEUR DE L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE.

(1825-1826.)

Quelques mots préliminaires. Route de Badagry au-delà des montagnes de Kong, jusqu'à la cité d'Eyeo ou Katunga.

Dans la lettre que j'avais, au mois de juin 1825, remise de sa part à Sa Majesté le roi d'Angleterre, Bello, sultan des Felatahs, témoignait le désir que des relations de commerce et d'amitié s'établissent entre les sujets du roi et les siens; que différens objets de fabrication anglaise lui fussent envoyés à la côte de la mer, où il possédait un vaste port appelé *Funda;* enfin qu'un consul et un médecin anglais vinssent résider dans un autre de ses ports qu'il nommait *Raka.* De son côté, il se déclarait disposé à faire tout ce qui serait en sa puissance pour empêcher son peuple de se livrer à la traite des noirs. En conséquence, peu de temps après mon retour, le secrétaire d'État au département des colonies, croyant ne devoir négliger ni cette occasion de mettre la Grande-Bretagne en rapport avec les nations du centre de l'Afrique, ni celle de porter sans doute un coup fatal à l'infâme trafic dont le golfe de Bénin est le principal théâtre, et d'ajouter en même temps à nos connaissances géographiques

de cette partie du monde, me chargea d'y tenter une nouvelle expédition. J'ose dire qu'il n'avait pas présumé trop de mon dévouement à la cause de la science et de l'humanité.

Je quittai donc Portsmouth le 27 août de la même année 1825, à bord du sloop de Sa Majesté *le Brazen*, accompagné de MM. Pearce, Dickson et Morrison, le premier capitaine de marine, les deux autres docteurs-médecins. Comme, lors de mon précédent voyage, j'avais, pour parvenir à Sackatou, pris un point de départ sur la côte d'Afrique que baigne la Méditerranée, je voulus, pour retourner à cette capitale, en prendre un sur la portion presque opposée de celle que baigne l'océan Atlantique, de manière à pouvoir dire, si je réussissais dans ma seconde tentative, que j'avais entièrement traversé l'Afrique dans la direction du sud au nord-ouest. Ce fut d'après cette considération scientifique, et aussi pour satisfaire aux vœux exprimés dans la lettre du sultan Bello, qu'après avoir touché à Ténériffe et à Saint-Yago, nous naviguâmes vers la côte de Sierra-Leone. Un de nous, M. Dickson, désira, je ne sais pourquoi, se rendre seul à Sackatou par la voie du Dahomey, et se fit débarquer à Whidah [1]. Mes deux autres compagnons et moi,

[1] M. Dickson, accompagné d'un Portugais nommé de Sousa, et d'un mulâtre nommé Colombe, qui, en sa qualité de domestique, avait accompagné M. Denham dans son voyage en Bornou,

nous arrivâmes le 26 novembre dans le golfe de Bénin. Mais, là, lorsque nous mentionnâmes auprès des indigènes les ports désignés par le sultan, personne ne sut ce dont nous voulions parler [1]. Néanmoins, la contrée d'Haussa était connue de nom, et j'avais moi-même déterminé la situation géographique de Sackatou : aussi n'étions-nous pas en peine pour savoir de quel côté nous dirigerions nos pas; seulement nous ignorions de quel endroit nous devions préférablement partir. Comme, dans l'incertitude, nous avions gagné l'embouchure de la rivière de Bénin [2], nous rencontrâmes sur cette partie de la côte un négociant de nos compatriotes, M. Houtson, qui nous sollicita de ne pas nous aventurer à remonter la rivière pour pénétrer dans l'intérieur, attendu que le souverain du pays qu'elle

est parvenu sain et sauf, à ce qu'il paraît, jusqu'aux frontières de l'Youri; mais on ignore absolument ce qu'il est ensuite devenu.

[1] On sait en effet aujourd'hui que Funda, capitale d'un royaume de ce nom, est à cent cinquante milles au moins de la partie la plus voisine des côtes de la mer, et que Raka est situé plus encore dans l'intérieur des terres. Reste maintenant à savoir si c'est par ignorance ou à dessein que Bello indiqua d'une manière si erronée la position de ces deux villes, que Lander a trouvées sur les rives de la Quorra ou du Niger, en descendant ce fleuve depuis Bousse, lieu où périt Mungo-Park.

[2] La rivière de Bénin ou Formose, dont le cours depuis son embouchure jusqu'à une centaine de milles est exactement tracé sur une carte de l'an 1753, semble être une des principales branches par lesquelles le Niger, qui est appelé par les habitans *Kowara, Quarra* ou *Quorra,* se décharge dans l'Océan.

traversait ne dissimulait pas sa haine contre les Anglais, haine provenant de leurs nobles efforts pour abolir le commerce des esclaves qui est sa principale branche de revenu. Notre compatriote ne savait d'ailleurs ni jusqu'où ni dans quelle direction la rivière nous conduirait, et nous conseilla de débarquer plutôt à Badagry. Nous suivîmes ses conseils, et nous débarquâmes à ce port le 29 novembre. Comme M. Houtson avait résidé sur ces parages pendant plusieurs années, et qu'il connaissait parfaitement les coutumes des naturels, nous le priâmes de nous accompagner à quelque distance : il se rendit à notre prière, et le 7 du mois suivant, lorsque tous nos préparatifs furent terminés, nous commençâmes avec lui le long voyage dont les principaux événemens vont être mis sous les yeux du lecteur.

Le jour indiqué plus haut, montant tous quatre avec nos gens et notre bagage dans des canots que nous avait prêtés le roi de Badagry, nous remontâmes d'abord la rivière Lagos jusqu'à l'endroit où elle reçoit la Gazie, et ensuite ce dernier cours d'eau jusqu'à une distance d'un mille et demi ; après quoi nous abordâmes sur la rive occidentale. Au lieu où nous fîmes halte, et qui s'appelle *Bawie*, se tient un marché considérable qui approvisionne les habitans des villes environnantes. La Gazie vient du nord-ouest, après avoir pris sa source dans la

contrée de Kieto, et traversé une partie du royaume de Dahomey.

Le lendemain 8 nous gagnâmes Puka. C'était une ville autrefois considérable, entourée d'une haute muraille et d'un fossé profond; mais la muraille est presque détruite à présent, et toutes les maisons de la ville tombent en ruines. Dès notre arrivée, tandis que nous prenions quelque repos sous des arbres, nous fûmes bientôt environnés d'une immense multitude de gens, tous néanmoins fort polis. Ceux qui ne pouvaient approcher assez pour nous voir, à cause de leur petite taille, montaient sur les épaules les uns des autres; et, à en juger par le grand nombre de vieillards et de très jeunes hommes que nous vîmes dans la foule, il est présumable que les habitans, quoique nègres et païens, n'ont pas l'habitude de vendre leurs enfans comme esclaves. Nous allâmes ensuite visiter le cabocier[1] ou gouverneur de la ville, que nous trouvâmes assis au milieu de ses anciens et de ses épouses. C'était un grand vieillard à mine stupide, habillé d'une longue chemise de soie rouge, coiffé d'un bonnet bizarre fait avec des grains de verre de diverses couleurs, et tenant à la main un chasse-mouches dont le manche était soigneusement orné. Il nous logea dans sa maison, et nous fit cadeau d'un mouton, d'une corbeille d'yams et d'un peu de bois à

[1] En anglais *caboceer*, qu'il faut prononcer *cabocire*.

brûler. Tant que dura le jour, ses épouses et d'autres jeunes femmes ne cessèrent de venir nous regarder à travers les fentes des murs ou des portes; mais aussitôt que nous approchions d'elles, même intérieurement, elles prenaient la fuite. Nous apprîmes avec étonnement que nous n'étions déjà plus à Puka sur le territoire du roi de Badagry, mais dans un district du royaume d'Eyeo, qui est appelé *Yariba* par les Arabes et par les peuples de l'Haussa, et dont la capitale, nommée *Katunga*, était à trente jours de marche.

Nous ne poursuivîmes notre route que tard dans la soirée du 9; aussi, comme les bois au milieu desquels nous avions à voyager étaient si touffus que nous n'apercevions pas même le ciel au-dessus de nos têtes, nous perdîmes plusieurs fois notre chemin. Le hasard seul nous conduisit à un village appelé *Isako*, dont les habitans nous fournirent des guides et des lanternes. Mais ces guides ne voulurent pas nous accompagner plus loin que Dagmou, ville que nous atteignîmes vers minuit, et où, vu l'heure indue, nous fûmes obligés de coucher en plein air sur la place du marché.

Le 10 nous gagnâmes la ville de Humba, à travers une contrée toujours couverte de bois épais. Le cabocier nous reçut avec beaucoup de cérémonie, et nous logea dans sa maison qui n'était pas en fort bon état; j'en dois dire autant de la ville tout entière. Néanmoins, malgré leur apparence m-

sérable, les habitans étaient assez joyeux, et ils passèrent toute la nuit à chanter et à danser en notre honneur. Dans l'après-midi de ce jour, j'eus un violent accès de fièvre. Le 11, quoique très faible, je fis un mille à pied pour atteindre la ville d'Akalou, espérant y trouver des gens de bonne volonté qui me portassent dans mon hamac. Nous rencontrâmes à la porte un des chefs de l'armée du pays, nègre enveloppé d'une peau de léopard, qui faisait ribotte et qui déclara qu'il ne laisserait passer ni notre bagage ni nous-mêmes, à moins qu'on ne lui donnât une bouteille de rum. M. Houtson lui en versa un verre, qu'il porta aussitôt à ses lèvres; mais au lieu d'en avaler le contenu, il le garda dans sa bouche et en fit tomber quelques gouttes dans celle de chacun des gens de sa suite. Après avoir dépassé la ville d'Eto qui est peu éloignée de la précédente, nous cheminâmes à travers une épaisse forêt vers celle de Sado ou *Isado,* et nous passâmes la nuit dans le cabaret du lieu. Là, comme dans tous les endroits où nous avions fait halte depuis Puka, les différens objets composant notre bagage furent comptés à notre arrivée et à notre départ en présence du cabocier. Le lendemain, après environ une heure de marche à travers des bois touffus, nous arrivâmes à la ville de Bidgie qui est entourée d'assez beaux champs de blé et de plantains. Une affluence considérable d'habitans vint nous exa-

miner; et comme nous témoignions le désir de continuer notre route sans délai, le gouverneur nous pria de passer la journée parmi eux, attendu qu'ils n'avaient encore jamais vu d'hommes blancs, et désiraient nous offrir quelques provisions de bouche. Cette dernière considération nous détermina à satisfaire la curiosité des nègres.

Le 13 nous traversâmes dans des canots la rivière qui coule à quelque distance de Bidgie, large d'un quart de mille, mais remplie de joncs et d'îles marécageuses. La route qui au-delà traversait un vaste marais alors à sec, nous conduisit au village d'Atalisbolou. Nous parvînmes ensuite à Ialou, ville autour de laquelle nous remarquâmes des plantations d'yams et de grains; puis nous marchâmes vers celle de Labou, qui s'élève sur une éminence, et qui est la plus jolie que nous ayons visitée dans cette partie de l'Afrique. Aux environs, le pays devint beaucoup plus beau, présentant une suite continuelle de collines et de vallées. Les alentours de la ville surtout nous parurent vraiment enchanteurs au clair de lune, car nous y arrivâmes par une large avenue d'arbres majestueux, çà et là entremêlés de maisons consacrées à des fétiches, dans chacune desquelles brûlait une lampe solitaire. Dès que nous eûmes franchi l'enceinte des murs, on nous mena à la demeure du cabocier que nous trouvâmes assis sous une espèce de hangar bas,

au milieu d'une foule considérable. Il se leva pour nous recevoir autant que le toit le lui permettait, et nous souhaita la bienvenue dans son pays; après quoi, il nous désigna un logement que nous allâmes occuper.

Le lendemain 14 nous séjournâmes à Labou, par suite d'une indisposition soudaine qui survint à M. Pearce et à mon domestique Richard Lander. Nous en profitâmes, MM. Morrison, Houtson et moi, pour aller rendre une nouvelle visite au cabocier. Il était assis au même endroit que la veille. Tout son hangar et toute la place environnante étaient encombrés de curieux, à l'exception d'un petit espace où les citoyens venaient se prosterner devant ce magistrat. Au centre de la place il y avait un gros babouin attaché à un bâton, ainsi que de l'eau et un perchoir pour des pigeons qui ne cessèrent de voltiger au-dessus de nos têtes. Derrière le cabocier étaient rangées deux cents de ses femmes et concubines. Lui-même, assis sur une natte, s'appuyait sur un vaste coussin rond. Il en fit aussitôt donner un pareil à chacun de nous, et d'après son invitation nous prîmes siége à côté de lui. Nous le régalâmes alors d'un verre d'eau-de-vie qu'il but avec un plaisir extrême, mais en se détournant pour qu'on ne le vît pas boire. Nous en distribuâmes ensuite quelques verres parmi ses dames, et un plein gobelet à chacun des principaux personnages de la

ville, qui tour à tour vinrent présenter au chef leurs hommages. Cette cérémonie consiste à s'étendre par terre de toute la longueur du corps, avec le menton appuyé sur les mains, à poser successivement les deux joues sur la poussière, à baiser enfin notre mère commune, et à se relever. Chaque fois que le cabocier nous adressait quelque parole flatteuse, les assistans battaient des mains avec l'air de la plus vive satisfaction. Il nous apprit d'un ton vaniteux qu'il avait une maison à Katunga, où demeurait la moitié de ses femmes; et quand nous lui dîmes qu'un homme blanc ne pouvait avoir qu'une seule épouse, toute l'assistance se mit à pousser de longs éclats de rire.

Le 16 nos malades allant un peu mieux, nous poursuivîmes notre route. Le cabocier nous accompagna sur un mauvais cheval à quelque distance de la ville, entouré d'une partie de la population. Tant que nous cheminâmes en sa compagnie, les femmes sur notre passage chantaient et nous tendaient les mains; les hommes s'agenouillaient par groupes, et semblaient nous souhaiter un heureux voyage. Vers midi nous atteignîmes Jannah. Cette ville située sur le flanc d'une petite montagne commande une vue immense du côté de l'ouest, mais les yeux sont aussitôt arrêtés à l'est par des bois épais. Les habitans paraissent polis et industrieux, pouvant s'élever au nombre de huit à dix mille. Ils

sont grands sculpteurs, et sculptent avec élégance leurs portes, leurs tambours, tous leurs ustensiles de bois. Jannah était autrefois entouré d'une muraille et d'un fossé : la porte et le fossé sont aujourd'hui tout ce qui reste. Les rues sont irrégulières et étroites. Les maisons occupent un large espace, et ont la même forme que celles de Puka. Parmi les naturels de l'Yarriba du moins, contrairement à ce que j'ai vu dans toutes les autres parties de l'Afrique, le meilleur et le plus fidèle des animaux, le chien, est traité avec des sentimens d'humanité. Parmi eux, il est toujours le compagnon de l'homme; il porte toujours des colliers de différentes couleurs, enjolivés de cowries; toujours il s'assied près de son maître, et l'accompagne dans ses voyages ou dans ses visites. Jamais, par exemple, je n'ai vu le cabocier de Jannah sans voir un chien à son côté, et j'ai même oui dire qu'un esclave était spécialement chargé d'en prendre soin.

La mauvaise santé de MM. Pearce et Morrison, ainsi que de mon domestique Richard, nous força de séjourner plusieurs jours. Pendant ce temps les citoyens et le gouverneur rivalisèrent de soins et d'attentions à notre égard : c'était un digne homme que ce dernier personnage, mais qui avait bon nombre de ridicules. Pour n'en citer qu'un, il ne croyait pas pouvoir nous mieux donner idée de sa richesse et de sa magnificence qu'en changeant

trois ou quatre fois de vêtemens devant nous lorsque nous allions lui présenter nos respects.

Tandis que nos camarades étaient retenus au lit par la fièvre, nous en profitâmes M. Houtson et moi pour voir ce qu'il y avait de plus curieux dans la ville, son marché et ses divers établissemens industriels. Le marché, depuis le point du jour jusqu'à la nuit, était bien approvisionné en marchandises de tout genre, coton brut ou fabriqué; fruits, tels que citrons, oranges, plantains et bananes; végétaux, tels que petits ognons, échalottes, poivre, yams; viandes, telles que mouton, chèvre et volailles. Nous visitâmes plusieurs manufactures d'étoffe, car je ne saurais donner d'autre nom à des maisons où il y avait huit ou dix métiers en activité, et trois ateliers de teinture, renfermant chacun eingt larges terrines et plus, dans lesquelles des pièces d'étoffe indigène recevaient l'unique couleur à la mode. Ces pièces, quelquefois longues de vingt verges, n'ont ordinairement que quatre pouces de largeur. L'indigo est dans le pays d'une qualité excellente, et donne une nuance de bleu non-seulement très belle, mais encore fort durable. Ce sont les hommes qui s'occupent de tisser, les femmes de teindre. Les habitans fabriquent aussi de la poterie; mais ils préfèrent celle d'Europe, bien qu'ils se trompent souvent d'étrange sorte sur l'usage des différens vases qui leur viennent de cette partie du

monde : c'est ainsi que le gouverneur nous offrit à boire dans un beau pot de chambre que M. Houtson reconnut pour le lui avoir vendu l'année précédente à Badagry.

Le 22, comme j'étais impatient de continuer ma route, et que cependant, à l'exception de Richard, nos malades n'allaient pas mieux, je proposai à MM. Pearce et Morrison de prendre des arrangemens pour qu'ils pussent, soit rester à Jannah jusqu'à leur entière convalescence, soit retourner à bord du *Brazen;* mais ni l'un ni l'autre ne voulurent accéder à ma proposition; au contraire, ils insistèrent pour se remettre aussitôt en marche avec moi, et nous gagnâmes tous la ville de Bachy, portés dans des hamacs. Le lendemain nous parvînmes à Tshow; mais nous y étions à peine arrivés, que M. Morrison, à qui le voyage n'avait pas fait de bien, me pria de le laisser revenir sur ses pas pour essayer si l'air de la mer ne le rétablirait pas. Je donnai donc ordre à M. Houtson de le conduire à Jannah, et même jusqu'à Badagry s'il était nécessaire, et ils partirent à quatre heures du soir.

Le 24 nous quittâmes Tshow pour gagner Ega. Dans cette dernière ville mourut un matelot nommé Georges Dawson, qui nous avait rejoints après avoir, en qualité de domestique, accompagné M. Morrison jusqu'à Jannah, où il prit la fièvre. Je le fis en-

terrer le plus décemment possible, et tous ceux d'entre nous qui pouvaient se tenir sur leurs jambes assistèrent à cette triste cérémonie.

Le jour suivant nous approchâmes d'Emadou par une large, longue et belle avenue d'arbres magnifiques. Une forte muraille haute de dix-huit pieds, une porte très étroite, et à cent pas de celle-ci, une autre de même espèce, défendent l'entrée de la ville. Une jolie route, à travers un pays qui s'élevait peu à peu et qu'entrecoupaient des collines et des vallées, nous conduisit ensuite aux villes de Liabo et d'Ekwa, autour desquelles la campagne était bien cultivée et suffisamment débarrassée de cette épaisse forêt qui donne tant de monotonie à ce côté de l'Afrique.

Le 27, après un jour de halte, nous atteignîmes Engwa, et dans la soirée j'eus la douleur de perdre M. Pearce. Le lendemain, je confiai à la terre les restes de mon pauvre compagnon, en présence des principaux habitans de la ville et de tous mes domestiques. Le 31, comme j'étais moi-même mal portant, et que je n'avais encore reçu aucune nouvelle relativement à M. Morrison, je résolus d'attendre jusqu'à ce que j'allasse mieux. Je n'attendis pas long-temps, car M. Houtson revint au coucher du soleil, et m'apprit que son malade avait rendu le dernier soupir la veille, presque à la même heure que le mien.

Le 3 janvier 1826 nous quittâmes la ville d'Engwa, et nous atteignîmes celle d'Afoura. Le lendemain nous fîmes route au milieu d'une contrée fort pittoresque; sur les collines, de larges blocs de granit gris montraient leur tête au-dessus de la terre : les plaines étaient parsemées de cocotiers femelles et couvertes de longues herbes, tandis que dans toutes les vallées, des cours d'eau se dirigeant au nord-ouest, allaient joindre une plus forte rivière qui, dit-on, se vide dans le Lagos. Nous fîmes halte à la ville d'Assulah, et nous y reçûmes une abondante provision de vivres. Les habitans qui, comme d'habitude, furent pour nous polis et bienveillans, peuvent s'élever au nombre de cinq ou six mille. La ville est entourée d'un fossé, et lors de notre passage on y construisait beaucoup de maisons. Les femmes y sont fort réservées, peut-être à cause que l'adultère est puni de mort.

Le 5 nous traversâmes le village d'Itallia, et nous gagnâmes Assoudo. C'est une ville ceinte de murs, dont la population doit au moins être de dix mille âmes. Les habitans des deux sexes dansèrent et chantèrent toute la nuit en l'honneur de notre arrivée. Le lendemain nous cheminâmes à travers une suite de vallées et de collines plantées de coton et de grains, et nous atteignîmes la ville de Chocho, agréablement située parmi des montagnes rocailleuses, mais ne renfermant que peu d'habitans. Le

jour suivant nous aperçûmes de la route un grand nombre de petites villes perchées sur le sommet et dans les creux des montagnes, à chacune desquelles appartiennent les plantations de la vallée voisine, et nous couchâmes à Bendekka. Le 8 nous parvînmes à la ville de Duffou, où nous fûmes bien logés; mais comme la population n'y est pas moindre de quinze mille âmes, une foule immense ne tarda guère à entourer notre maison. Comme nous engagions les curieux à se retirer : « Non ! répondirent-ils tout d'une voix; et si les hommes blancs ne veulent pas sortir, nous allons entrer pour les voir. »

La chaîne des montagnes dont il est parlé plus haut prend, dit-on, naissance dans la contrée de Berghou qui est située derrière l'Ashantie, et court vers l'est à travers le Sabou jusqu'au Bénin. Les naturels ne purent nous indiquer leur direction au-delà : elles s'étendent de l'ouest-nord-ouest à l'est-sud-est, et ont du nord au sud une largeur d'environ quatre-vingts milles.

Le 9 nous quittâmes Duffou, et nous atteignîmes successivement le village de Jésin et les villes de Wesa et de Chiadou. La dernière, dans laquelle nous passâmes la nuit, est considérable, et contient plus de sept mille âmes; mais la curiosité des habitans qui ne pouvaient se rassasier de nous voir était si importune, que nous osâmes à peine sortir de

de notre maison. Le lendemain, lors de notre départ, nous fûmes accompagnés à quelque distance par le cabocier et par une immense multitude d'hommes, de femmes et d'enfans, les uns battant du tambour ou donnant du cor, les autres chantant en chœur. A dix heures du matin nous traversâmes la ville de Matroni, et nous allâmes dans l'après-midi camper à celle d'Erawa qui est grande et populeuse.

Le 13, dans le milieu de la journée, nous atteignîmes Chaki, ville grande et très peuplée qui repose sur le faîte de la plus haute montagne; là, comme partout ailleurs, nous fûmes reçus avec les démonstrations de la joie la plus vive par les habitans qui se plaisaient à voir en nous des messagers de paix; car je ne sais pourquoi la renommée nous précédait sur toute la route, et publiait que nous étions chargés de pacifier les pays que désolait la guerre. Le cabocier de Chaki, auquel nous fûmes menés parmi les cris d'allégresse de la multitude, était assis en dehors de sa maison, au milieu de ses femmes, de ses chanteurs, de ses tambours, fifres et joueurs de cor. Il se hâta de mettre toute sa demeure à notre disposition, et nous fit apporter toute sorte de vivres. C'était bien le plus questionneur, mais aussi le plus communicatif de tous les chefs à qui nous avions encore eu affaire; il resta jusqu'à près de minuit à causer avec nous, répéta souvent qu'il es-

pérait que nous apaiserions la guerre entre les peuples du Niffé et les Felatahs, de même que la révolte des esclaves d'Haussa qui s'étaient soulevés contre le roi d'Yarriba, et surtout nous parla beaucoup de l'Angleterre. Comme nous lui demandions s'il voulait permettre qu'un de ses fils vînt visiter notre patrie, il se leva avec enthousiasme, et s'écria qu'il la visiterait lui-même très volontiers; mais il s'informa ensuite combien un Anglais avait de femmes; et quand nous répondîmes que chez nous chacun n'en avait qu'une seule, il parut fort étonné, puis éclata de rire, et tous les assistans suivirent l'exemple du maître. « Comment faites-vous, dirent-ils, lorsque votre femme est grosse?.. Notre chef du moins à deux mille épouses, lui! »

Nous apprîmes du cabocier que le Niger, autrement dit la Kowara, traversait le Jabou, et parvenait à la mer dans le Bénin, mais que son lit était obstrué de rocs; que le Borgou était au nord-nord-ouest de Chaki, et qu'on pourrait y arriver à cheval en un jour; que les montagnes à travers lesquelles nous voyagions alors couvraient une partie du Ghunga dont nous étions à plus d'un mois de marche dans la direction de l'ouest-nord-ouest; qu'elles s'étendaient par-delà le Borgou, l'Youriba et le Labos jusqu'au Bénin; mais qu'il ignorait absolument ce qu'elles devenaient ensuite.

Le 14, continuant notre route, nous rencontrâ-

mes un grand nombre de villages Felatahs, dont les habitans vivent dans ces lieux comme dans presque toutes les parties de l'Afrique, ne s'occupant que du soin de faire paître leurs bestiaux, sans prendre les usages du pays, sans être le moins du monde molestés par les naturels. A dix heures nous atteignîmes la ville d'Awari, à onze celle de Ragou, et dans l'après-midi celle de Kouso. Cette dernière est vaste, fermée d'une double enceinte de murs, et peuplée de vingt mille âmes. On nous y reçut si bien, que nous y séjournâmes jusque dans la matinée du 16.

Ce jour-là nous fîmes route parallèlement aux montagnes jusqu'à ce que nous eussions traversé la ville d'Yabou, et nous atteignîmes celle d'Ensoukosou un peu avant midi. Nous aurions vivement désiré poursuivre notre chemin; mais notre guide, pour avoir mangé trop de porc, eut une indigestion qui nous força de faire halte. Le cabocier de la ville nous dit que des canots pouvaient remonter la Quorra depuis son embouchure jusqu'au Niffé ou Tappa, et que c'était une navigation de dix jours.

Le 17 nous atteignîmes successivement les villes de Ladouli, d'Aggidiba et d'Akkibosa. Cette dernière ville est considérable, et un bois impénétrable en entoure les murs. Le lendemain nous gagnâmes Adja, qui est une ville ceinte de murailles, à laquelle on arrive par une avenue d'ar-

bres entrelacés de ronces qui, montant à leurs sommets et retombant ensuite vers la terre, forment une épaisse barrière que les serpens seuls parviendraient à traverser, et qui, restant toujours vertes, ne peuvent être brûlées. Adja occupe un très vaste espace de terrain et renferme quatre mille âmes. Le jour suivant, ce fut à travers une campagne bien cultivée qu'entrecoupaient des collines et des vallons que nous parvînmes à Loko; mais au-delà l'aspect du pays changea tout d'un coup : le sol devint inégal, plein de trous et couvert de bois. J'eus dans cette partie de la route occasion de voir la fleur de l'arbre à beurre que je n'avais pas vue lors de mon premier voyage en Afrique. Cet arbre, lorsqu'il fleurit, et jusqu'à ce que la saison des pluies soit à peu près passée, est pour ainsi dire nu de feuilles; mais il se revêt ensuite d'un abondant feuillage. La fleur, qui a huit pétales et autant de feuilles, est d'un jaune-pâle. Après une courte halte dans celle des villes de Salou qui est la plus orientale, car il y en a trois de ce nom les unes près des autres, et qui toutes trois paraissent également considérables, nous atteignîmes Laydou et nous y passâmes la nuit. Dans la soirée nous eûmes la visite du cabocier et des principaux habitans qui vinrent nous demander le moyen de rendre leur ville florissante comme elle l'était jadis. Je leur répondis que pour parvenir à ce but ils devaient,

en traitant bien les étrangers, les encourager, soit à s'établir, soit à trafiquer parmi eux, planter beaucoup de grains et d'yams, de manière que les pauvres s'enrichissent et pussent élever des enfans; surtout ne pas avoir les uns une centaine de femmes, tandis que les autres n'en avaient pas, mais n'en prendre que chacun une. La première partie de mon conseil fut hautement approuvée, mais on se moqua de la seconde. J'ajoutai alors que s'ils se contentaient chacun d'une épouse, il leur naîtrait beaucoup plus d'enfans; et je leur citai l'exemple de l'Angleterre où les habitans étaient aussi nombreux que les fourmis dans une fourmilière, et où il n'était pas rare qu'une même femme donnât le jour à douze ou quinze garçons et filles, tous bien constitués et bien portans, puisque j'avais moi-même six frères et six sœurs, et que cependant j'étais aussi robuste qu'aucun de leurs concitoyens. Le royaume de Borgou n'est en cet endroit qu'à une journée de marche; aussi les Borgowiens font-ils de fréquentes incursions dans les villes voisines dont ils emmènent les habitans pour les vendre comme esclaves.

Le 20 nous gagnâmes le village de Leogalla, habité par des Felatahs, qui nous apportèrent charitablement du lait nouveau à boire. Nous atteignîmes ensuite un autre village, ceint de murs et nommé *Bongbong*, et nous fîmes halte dans la ville d'Atepa.

Elle est large et populeuse, contenant plus de six mille âmes, et entourée d'une rangée d'arbres que des plantes grimpantes et épineuses rendaient impénétrable. Il n'y avait à cette barrière naturelle qu'une entrée par où l'on pût approcher des portes de la ville.

Le 21, avant le lever du soleil, heure qui dans cette contrée comme dans toutes les autres du monde est, je crois, la plus froide, notre thermomètre de Fahreinheit descendit à 55 degrés au-dessous de zéro. Le cabocier d'Atepa, et celui d'une autre ville nommée *Namah* que nous atteignîmes dans la matinée de ce jour, traversèrent avec nous une rivière dite *Juffie* ou *Moussa,* qui se jette dans la Quorra, sur la limite du Niffé, et nous accompagnèrent avec toute leur suite jusqu'à la ville voisine de Leobadda, pour nous défendre contre les voleurs du Borgou qui infestent souvent la route. La capitale du roi de cette contrée n'est en effet distante que d'un jour de marche à cheval. Leobadda est située sur le flanc oriental d'une chaîne de granit, dont le faîte e t brisé en larges masses, et présente les plus grotesques figures imaginables. Elle court dans la direction du nord-est et au sud-ouest, à cinquante ou soixante pieds d'élévation au-dessus de la plaine, et joint les montagnes au sud et à l'est. La ville en question renferme à peu près cent cinquante maisons avec de trente à qua-

rante âmes dans chacune; elle est ceinte de murs. Les habitans sont pauvres, mais fort honnêtes. Le cabocier nous dit également que la capitale du Borgou n'était que peu distante; que les naturels de cette contrée, qui était petite mais indépendante, ne formaient tous qu'une bande de brigands, et qu'ils infestaient les routes de l'Yourriba, volant tout ce qu'ils pouvaient saisir.

Le lendemain 22 nous arrivâmes à la ville de Tshow, et nous y trouvâmes une escorte de fantassins et de cavaliers que le roi de Katunga ou Eyro, instruit de la visite que nous allions lui rendre, avait envoyée sous les ordres d'un de ses principaux officiers, pour que nous arrivassions sains et saufs à sa résidence. Cette escorte était si nombreuse, que toutes les maisons de la ville avaient été envahies et que nous eûmes beaucoup de peine à nous procurer des vivres. Les gens qui la composaient, bien vêtus et pleins de politesse, nous assurèrent que leur souverain désirait ardemment nous voir; et quand nous leur apprîmes que nous lui portions un petit présent, ils répliquèrent que quand même nous ne lui offririons rien, il ne nous verrait pas avec moins de plaisir. Toute la nuit ils ne cessèrent de battre du tambour, de donner du cor, de danser, de chanter, et de tirer leurs armes à feu.

Le 23, dès la pointe du jour, nous témoignâmes

le désir de partir, et aussitôt ils se mirent en marche avec nous. A neuf heures nous fîmes une courte halte au sud d'un village appelé *Achoran* pour prendre quelque nourriture. Nous traversâmes ensuite un ruisseau qui se jette dans la Quorra, celle-ci ne coulant qu'à trois jours de marche du lieu où nous étions alors parvenus; et peu de temps après nous aperçûmes du sommet d'une haute chaîne la cité de Katunga, dont nous n'étions plus séparés que par un vallon très étendu, mais soigneusement cultivé.

Enfin, à midi, nous entrâmes dans la capitale de l'Yourriba par la porte du nord, remarquant plusieurs petits bâtimens consacrés aux fétiches en dehors et en dedans des murs, et nous fîmes halte dans une des maisons de l'officier qui nous accompagnait. Vers deux heures nous reçûmes un message du roi qui nous invitait à nous rendre près de sa personne. Nous obéîmes sur-le-champ, précédés d'une troupe de musiciens, suivis de notre escorte, et accompagnés par une immense multitude d'hommes, de femmes et d'enfans que notre vue faisait trépigner de plaisir. Aussi comme il y avait dans l'enceinte de la ville beaucoup de terrains livrés à la culture, leurs élans de joie soulevaient des flots de poussière qui nous suffoquaient. Ce ne fut qu'après avoir parcouru un espace de cinq milles que nous arrivâmes à l'endroit où s'élevait la demeure du souverain, qu'indiquaient deux

vastes parasols d'étoffe bleue et rouge, dont les longs manches appuyés à terre étaient tenus par des esclaves. Le souverain lui-même était assis sous le porche de sa maison. Les chefs qui nous avaient amenés nous prièrent alors de faire halte à certaine distance, allèrent s'entretenir avec lui, et revinrent vers nous. Croyant m'apercevoir qu'ils agitaient entre eux si nous ne devions pas nous prosterner, je leur dis que dans le cas où on exigerait rien de semblable, je me retirerais aussitôt; et que toute la cérémonie à laquelle je me soumettrais serait d'ôter mon chapeau, de faire une révérence, et d'échanger une poignée de main avec Sa Majesté si elle le désirait. Ils retournèrent informer le roi de ma déclaration : celui-ci n'en parut pas mécontent, et alors nous approchâmes de sa personne à travers une affluence considérable de curieux qu'on fut obligé d'écarter à coups de fouet et de bâton. On cherchait cependant, je dois le dire, à leur faire plus de peur que de mal, car les Yourribas paraissent réellement un peuple doux et bon; ils aiment beaucoup leurs femmes, leurs enfans, et se chérissent aussi les uns les autres; enfin le gouvernement, quoique absolu, est toujours plein de modération.

Le grand personnage auquel nous présentâmes nos respects était vêtu de deux larges chemises, une bleue en dessous et une blanche par-dessus.

Il portait trois colliers de gros grains de verre bleu taillé, et sur sa tête une couronne faite à l'imitation de celle des princes d'Europe, mais de coton bleu collé sur du carton, probablement fabriquée par quelque Européen, et qui lui avait été envoyée de la côte. Ses femmes étaient derrière lui, mais si nombreuses, si pressées, qu'il me fut impossible de les compter, même approximativement. Si d'ailleurs j'en juge par les gracieux sourires qu'elles nous envoyaient, elles ne paraissaient pas moins contentes de nous voir que leur seigneur et maître. Après que celui-ci nous eut questionnés pendant une demi-heure environ sur notre santé et sur les fatigues de notre voyage, il nous congédia en donnant ordre à son principal eunuque de nous conduire dans ceux des appartemens de sa maison qu'il nous avait destinés...

Dans la soirée du lendemain 24 il vint en personne nous faire visite. Il était alors si simplement habillé, que rien dans son extérieur ne le distinguait du moindre de ses sujets, et portait à la main un long bâton en guise de canne. Plusieurs de ses femmes qui l'accompagnèrent ne passèrent pas le seuil de la porte. Il nous déclara qu'il désirait que nous lui remissions pendant la nuit le cadeau que nous lui avions apporté; car telle est la tortueuse politique de ces petits souverains d'Afrique, qu'ils ne peuvent ni donner ou recevoir un présent, ni

s'occuper de la moindre transaction en plein jour. Il faut que toute chose, depuis la plus grande jusqu'à la plus petite, se fasse au milieu des ténèbres et avec le plus grand mystère. Je satisfis donc au vœu de Sa Majesté qui parut ravie des différens objets que je le priai d'accepter. Il y avait, entre autres, plusieurs parasols, plusieurs pièces d'étoffe rouge et bleue, et une canne à pomme d'or, dont nous le vîmes toujours muni pendant que nous demeurâmes à Katunga. Quand ses transports de joie se furent un peu calmés, et que je le crus capable de me prêter quelque attention, je l'informai que le roi mon maître m'avait déjà envoyé une fois dans le Bornou, et que j'avais séjourné deux ans aussi bien dans cette contrée que dans celle de l'Haussa; que les sultans et les peuples de l'une et de l'autre m'avaient toujours traité avec une extrême bienveillance; et que comme lors de mon premier voyage j'avais appris que la route par laquelle je voyageais actuellement était la plus courte qui menât dans le Bornou, le roi d'Angleterre m'avait ordonné de la suivre, de visiter en passant le souverain de l'Yarriba, de l'assurer de son amitié, et de lui demander un sauf-conduit pour atteindre le Niffé, d'où je gagnerais ensuite le Bornou.

Ma requête parut l'embarrasser extrêmement, et il se consulta avec l'eunuque son ministre pour savoir quelle réponse il me devait faire. Il me répon-

dit au bout de quelque temps que le Niffé ou Tappa était, au moment qu'il parlait, en proie à une guerre civile causée par la mort du roi, qui avait laissé deux fils, lesquels prétendaient tous deux au trône; que l'un était appuyé par un plus grand nombre de ses compatriotes, mais que l'autre avait appelé les Felatahs à son secours, et que ces circonstances lui faisaient craindre pour ma sûreté personnelle dans le cas où il me laisserait traverser le pays en question.

Je répliquai que j'étais serviteur du roi d'Angleterre, et que par conséquent je devais aller là où il lui plaisait d'ordonner que j'allasse; qu'au péril de ma vie j'exécuterais ses ordres; que peu m'importaient les différens partis et les guerres qui divisaient la contrée; que je demandais simplement qu'on me laissât franchir la Quorra pour pénétrer dans le Niffé, et que j'espérais bien qu'on ne m'en refuserait pas la permission. Après avoir de nouveau délibéré avec son conseiller, il répondit qu'il enverrait un certain nombre de ses gens examiner la route que je voulais suivre, et que sa détermination, relativement à ma requête, dépendrait des renseignemens qui lui seraient transmis.

A cette mesure de prudence, que pouvions-nous objecter? rien, d'autant plus que nous ne prévoyions pas quel retard elle devait nous occasioner. Or nous étions au 25 janvier, et les gens que le roi envoya

explorer le pays ne revinrent que dans les premiers jours de mars.

Plusieurs fois, pendant ce temps, nous allâmes le supplier qu'il nous permît du moins de faire une excursion jusqu'aux bords de la Quorra, qui coulait seulement à trois journées de marche de sa capitale. Mais il refusa sans cesse d'accéder à notre demande, sous prétexte que la route qui conduisait à cette rivière était occupée par les Felatahs. « Si je vous contentais, et qu'il vous arrivât malheur, nous répétait-il, que dirait-on ?... Tout le monde dirait : Les hommes blancs sont venus voir le roi d'Yarriba, lui ont apporté de beaux présens, et ont demandé une voie sûre pour se rendre dans le pays où ils avaient besoin d'aller; mais le roi d'Yarriba leur a indiqué un mauvais chemin où ils ont été volés et tués... C'est donc par sa faute que les hommes blancs sont morts. » Un jour, comme nous le pressions encore sur le même sujet, il nous assura que des guides qui résidaient dans sa capitale, et qui avant la guerre avaient souvent fait le trajet de l'Yarriba dans le Niffé, pourraient nous donner sur le cours de la Quorra tous les détails que nous souhaiterions. Je fis en conséquence venir plusieurs de ces guides; mais soit ignorance de leur part, soit mauvaise volonté, ou je ne sais quelle peur, ils ne répondirent à aucune des questions que je leur adressai, et il me fallut bientôt les renvoyer sans

avoir pu rien tirer d'eux. J'observerai ici que le roi et les habitans de l'Yarriba montrèrent toujours, sans que jamais j'aie pu en imaginer le motif, la plus grande répugnance à causer avec nous de la rivière en question. Les uns nous disaient qu'elle se jetait dans la mer entre les provinces de Jabou et de Bénin ; les autres qu'elle traversait tout le Bénin, et que son embouchure n'était qu'au-delà de cette dernière contrée. Mais peut-être n'en savaient-ils pas eux-mêmes plus long qu'ils n'étaient disposés à nous en apprendre.

Durant les six semaines environ que nous fûmes forcés de passer à Katunga, nous pûmes du moins recueillir sur le pays où nous étions retenus des renseignemens, qui je l'espère, ne paraîtront pas sans intérêt au lecteur.

Le royaume d'Yarriba s'étend au sud depuis Puka, qui est à cinq milles de la mer, jusqu'à Lagos et à Whidah; au nord, environ jusqu'au dixième degré de latitude septentrionale. Il est borné au nord-ouest par le Dahomey, au nord par les contrées de Ketto et de Maha, au nord-est par le Borgou, à l'est par la Quorra ou Niger, au sud-est par l'Accoura qui est une province du Bénin à cinq jours de Katunga, au sud et à l'ouest par le Jabou. Il a pour tributaires les provinces de Dahomey, d'Alladah, de Badagry, et de Maha. Depuis la côte de la mer jusqu'à Chocho, ville qui est située sous 8 degrés

8 minutes de latitude nord, et sous 4 degrés 2 minutes de longitude est, le pays s'élève graduellement; le sol est un mélange d'argile rougeâtre et de terre forte; et dans les lieux où les bois n'ont pas été éclaircis, on peut les regarder comme impénétrables. Les arbres y atteignent des dimensions gigantesques et sont chargés d'un magnifique feuillage. De Chocho à Kouso est une chaîne de montagnes en granit, qui court de l'ouest-nord-ouest à l'est-sud-est. Ces montagnes sont de granit gris, nues de végétation, et présentent partout des masses solides. Elles ont de quatre à huit cents pieds d'élévation au-dessus du niveau des vallées qui sont étroites, sinueuses, bien cultivées et arrosées par d'innombrables petits ruisseaux. Le sol est une terre légère et noire. De Kouso à Katunga, la contrée est moins montagneuse; les montagnes qu'on y rencontre forment des chaînes irrégulières et interrompues, qui courent principalement du nord-est au sud-ouest, et dont de larges masses disséminées çà et là semblent avoir été détachées comme par quelque grande convulsion de la nature. Le granit dont elles sont formées est d'une espèce assez tendre qui s'émiette avec le temps. Les vallées entre ces montagnes s'élargissent en plaines à mesure qu'elles avancent vers le nord. Dans la région montagneuse, les arbres sont peu nombreux, bas et rabougris. Les animaux domestiques sont des chevaux de très petite race,

et encore sont-ils rares. Les bestiaux à cornes sont aussi d'une taille peu élevée près de la côte; mais aux environs de la capitale ils ne sont pas moins grands que ceux d'Angleterre. La plupart des taureaux ont des bosses sur le dos, de même que dans l'Abyssinie et aux Indes orientales. Les peuples de l'Yarriba ont encore, outre la brebis d'espèce commune, toutes les espèces de brebis qu'on trouve dans d'autres parties de l'Afrique, ainsi que des cochons, des canards muscoviens, des volailles, des pigeons, et quelques coqs-d'Inde. Quant aux animaux sauvages et à la race emplumée, je n'ai que peu de chose à dire, car chemin faisant je n'ai vu que des singes et pas un seul oiseau; mais les naturels disent que l'hyène et le léopard sont fort communs. Le lion aussi fréquente certaines parties de la contrée. Les yams, le blé, le millet et les ognons; les oranges, les poires, les citrons, les pommes et plusieurs autres sortes de fruits, abondent dans toute l'étendue du royaume. Le coton y est aussi cultivé en grande quantité, et sert à la fabrication de l'étoffe dont se vêtissent les habitans. Le commerce du pays est presque entièrement fait par des esclaves, quoiqu'on y fabrique un nombre immense de pièces d'étoffes qui sont vendues aux peuples de la côte contre du rum, du tabac, des tissus européens et d'autres denrées. Les rentes et les achats se font dans l'intérieur au moyen des co-

quillages appelés *cowries* qui tiennent lieu de monnaie.

Le gouvernement d'Yarriba est héréditaire et aussi despotique que possible, puisque tous les sujets sont regardés comme esclaves du roi; mais l'administration en est douce et humaine, et paraît ne pas avoir été autre depuis long-temps. La seule distinction de rang qui existe est celle de cabocier, nom que portent d'habitude le gouverneur d'une ville ou d'une province éloignée. Les appointemens de ces gouverneurs dépendent du bon plaisir du roi. La force militaire du royaume n'est formée que par les cabociers et les gens de leur suite; aussi, quand même on évaluerait la suite de chacun d'eux à cent cinquante personnes, je ne sais d'où pourraient sortir ces armées innombrables qu'on se plaît quelquefois à donner aux souverains du pays, car celle de l'Yarriba est assurément aussi nombreuse que dans aucun des royaumes de l'Afrique. Il me semble que la physionomie des Yarribaniens en général présente les traits caractéristiques de la race nègre à un degré moindre que celle des autres Africains que j'aie encore vus. Ils ont les lèvres moins épaisses et le nez se rapprochant plus de la forme aquiline que la plupart des noirs. Les hommes sont bien faits, et se distinguent par une démarche indépendante qui fixera infailliblement l'attention de tout étranger. Les femmes ont presque toutes l'extérieur

moins beau que les hommes, différence qui provient peut-être de ce qu'elles sont plus exposées qu'eux au soleil, et des fatigues qu'elles ont à souffrir. En effet tous les travaux de la terre leur sont exclusivement dévolus.

La ville d'Eeyo, appelée *Katunga* par les peuples de l'Haussa, capitale de l'Yarriba, est située sous 8 degrés 59 minutes de latitude nord et sous 6 degrés 12 minutes de longitude est. Elle est bâtie sur le penchant et au pied d'une petite chaîne de montagnes, qui pour ainsi dire forment la citadelle de la ville. Elles consistent en blocs énormes de granit gris de l'espèce la plus molle, les uns suspendus en l'air de la plus effrayante façon, les autres reposant sur une base si étroite qu'il semble que pour les précipiter à fond de la vallée il n'y aurait besoin que de les toucher du doigt. Le sol sur lequel la ville est construite est un mélange d'argile, de gravier et de sable, qui a été évidemment produit par l'émiettement du granit. L'aspect de ces montagnes est celui d'une masse de rocs que la marée laisserait à nu en se retirant. Une ceinture de bois épais entoure les murs qui sont bâtis d'argile, hauts d'une vingtaine de pieds et environnés d'un fossé sans eau. Il y a dix portes dans les murs qui ont cinquante milles de circonférence, une forme ovale, quatre milles de diamètre dans un sens et six dans l'autre. L'extrémité méridionale de

la ville s'appuie contre les montagnes de rochers qui forment de ce côté une barrière inaccessible. Les maisons du roi et celles de ses femmes, qui couvrent à peu près un mille carré, sont situées sur le flanc méridional des montagnes, et ont deux vastes parcs, l'un par devant, l'autre regardant le nord. Elles sont toutes bâties et ont des toits de chaume pareils à ceux qu'on voit plus près de la côte. Les différens piliers et les portes des maisons du roi et des cabociers sont généralement sculptés avec soin et représentent soit un boa qui tue une gazelle ou un cochon, soit une bande de guerriers que précède un tambour. Les bas-reliefs où l'on voit ce dernier sujet sont surtout exécutés avec une habileté rare, puisqu'on distingue sur la figure du commandant une expression d'orgueil, et sur celle du tambour, le plaisir qu'il éprouve à faire retentir les airs de son étourdissante musique. Il y a dans la ville sept différens marchés, qui se tiennent chaque soir et qui durent de trois à quatre heures. Les principaux objets qu'on y peut acheter sont des yams, du grain, des plantains et des bananes, du beurre végétal, des graines de alycynthe, qui forment la nourriture la plus ordinaire des habitans, des confitures, des volailles, des chèvres, des moutons et des agneaux; enfin, des étoffes indigènes et divers instrumens d'agriculture. Une petite chèvre s'y vend de 1,500 à 2,000 cowries; un gros

mouton, de 3 à 5,000; une volaille, de 150 à 200; un cheval, de 80 à 100,000; une vache, de 20 à 30,000; et un esclave bien constitué, de 40 à 60,000. 2,000 cowries équivalent à un dollar espagnol.

La religion des Yarribaniens consiste, autant que j'ai pu le découvrir, en l'adoration d'un seul Dieu, auquel ils offrent des sacrifices de chevaux, de vaches, de moutons, de chèvres et de volailles. Il y a chaque année une grande fête, lors de laquelle plusieurs de tous ces animaux sont immolés dans les maisons consacrées aux fétiches, où l'on verse un peu de sang à terre. On fait ensuite cuire les viandes, que le roi et tout son peuple, hommes et femmes, sont contens de se partager. On dit qu'alors tous mangent de compagnie et dans un état de nudité absolue, faisant de copieuses libations avec une espèce de boisson appelée *pitto;* mais on ajoute que le moindre acte indécent, commis en pareille circonstance, serait aussitôt puni de mort. On m'a d'ailleurs assuré qu'il dépendait de la seule volonté du prêtre que ce fût une créature humaine qu'on immolât en place d'une vache ou de tout autre animal. Dans le cas où la victime doit être un homme, c'est toujours un criminel qu'on choisit, et jamais on n'en sacrifie plus d'un par fête. L'endroit ordinaire où de telles solennités ont lieu est une vaste plaine en face la demeure du roi, ombragée d'ar-

bres magnifiques, sous lesquels s'élèvent deux ou trois bâtimens en l'honneur des fétiches.

Pour donner la sépulture à leurs morts, les Yarribaniens creusent un trou profond, mais étroit, dans lequel on place le corps dans l'attitude d'une personne assise, avec les bras entre les genoux. Les pauvres sont enterrés sans aucune cérémonie; mais on tire des salves de mousqueterie sur la tombe des riches, et les amis avec les gens de leur suite font dans la maison une énorme consommation de rum. Lorsqu'un roi d'Yarriba meurt, le cabocier de Jannah, trois autres cabociers principaux, quatre femmes, et un grand nombre d'esclaves favoris et autres, sont obligés de prendre du poison que leur donnent les prêtres dans un œuf de perroquet. Si ce poison ne produit pas d'effet sur quelqu'une des victimes désignées, on lui remet une corde pour qu'elle aille se pendre dans la maison. A la mort du dernier roi, cependant, qui n'avait pas été naturelle puisqu'un de ses fils l'avait assassiné, aucun honneur funèbre de ce genre ne lui avait été rendu aux dépens de la vie de ses sujets.

Quand un homme veut épouser une femme, il lui faut l'acheter des père et mère, qui la lui vendent proportionnément à sa fortune. Trois jours après la conclusion du marché, il va avec ses amis la chercher chez ses parens, la ramène dans sa propre maison, où il régale ses connaissances de

quelques coups de pitto, et toute la cérémonie nuptiale se termine là.

Pendant notre séjour à Katunga, un grand nombre de cabociers du royaume y furent attirés par le désir de voir les hommes blancs. Toutes les fois qu'ils visitent la capitale, ils sont obligés d'offrir leurs respects au souverain, de se prosterner devant lui, et d'abord devant l'eunuque favori, avec de la poussière sur leurs têtes. Lorsque l'un d'eux désire parler au roi, il est obligé de se coucher à terre tout de son long, et d'employer l'intermédiaire de l'eunuque, qui est aussi étendu à côté de lui. Lorsque deux égaux se rencontrent, ils plient un genou pour se saluer ; les femmes s'agenouillent tout-à-fait et même appuient leurs coudes contre terre.

Le roi nous dit un jour qu'il ne savait ni combien de femmes ni combien d'enfans il avait eus, mais qu'il était sûr que les premières, seules en se donnant la main, atteindraient d'Eyeo à Jannah. Ses filles peuvent prendre qui bon leur semble pour mari ou pour amant; mais il y a peine de mort pour quiconque touche à une de ses femmes. Le fils, à la mort du père, est obligé de pourvoir aux besoins de toutes les veuves royales.

Le 3 mars je reçus la visite du souverain. Il vint à ma demeure accompagné d'un grand nombre de ses épouses, mais laissa ces dames en dehors

à l'exception de deux, l'une qui le suit en toute occasion et qui porte une belle gourde, élégamment sculptée, munie d'un petit trou recouvert d'un morceau d'étoffe blanche, et destinée à recevoir la salive de Sa Majesté quand il lui plaît de cracher; l'autre tenait un pot de faïence qui a chez nous sa place marquée dans une table de nuit, mais qui était en cette circonstance rempli de noix gooras, dans le cas que Sa Majesté désirât en croquer quelques-unes. Le roi, après que nous eûmes échangé les complimens d'usage, m'annonça enfin que les gens qu'il avait envoyés dans différentes directions explorer par quelle route je pourrais plus sûrement continuer mon voyage, étaient de retour. Le résultat de leurs informations était que je m'exposerais à de grands périls si je m'obstinais à traverser le Niffé, mais que si je voulais passer par l'Youri je ne courrais aucun risque. Mon auguste visiteur venait donc me prévenir que j'étais libre de poursuivre mon chemin de ce côté, lorsque je le jugerais convenable, et qu'il me donnerait des guides pour me conduire.

Je me hâtai en conséquence de faire les jours suivans mes préparatifs de départ, et le 5 au soir je fus prêt à partir le lendemain.

Itinéraire de Katunga à la ville de Boussa sur le Niger, près de laquelle périt Mungo-Park.

Le 6 mars, les adieux et les remercîmens qu'il me fallut faire au roi et aux principaux habitans m'empêchèrent de quitter Katunga avant trois heures de l'après-midi. Dans la soirée je fis halte pour la nuit au village d'Assina. Le 8 je rencontrai sur ma route un grand nombre de villages en ruines, que mes guides me dirent avoir été détruits l'année précédente par les Felatahs. Vers midi j'arrivai à la ville d'Algi qui avait éprouvé le même sort, mais dont la plupart des maisons étaient déjà rebâties. C'est à cette ville que se terminent les possessions du roi d'Yarriba : elle appartient au chef ou sultan de Kiama, petit État tributaire du royaume de Borgou. Algi consiste en trois villages ceints de murs; et avant qu'il ne fût brûlé il était d'une grandeur considérable. On me montra du côté méridional de la ville un rocher d'où les Felatahs avaient lancé des pigeons pour y mettre le feu. La manière dont il s'y prirent fut d'attacher des matières combustible aux queues de ces oiseaux qui, dès qu'on les lâcha, allèrent aussitôt se percher sur les toits de chaume des maisons, tandis que les Felatahs lancèrent aux habitans une grêle de flèches pour les empêcher d'éteindre les flammes. Il y avait encore dans les environs, lors de mon passage, un grand nombre

de Felatahs, qui étaient presque blancs, mais païens.

Le 10, après un jour de halte, je me remis en route, et je gagnai le village de Watatou, où les traces de l'incendie qui naguère l'avait consumé étaient encore visibles. La campagne qui sépare Watatou d'Algi est cultivée en beaucoup d'endroits, et diversifiée par une suite pittoresque de collines et de vallons.

Le 11, un quart d'heure environ après avoir quitté mon campement de la veille, je traversai la rivière de Moussa, qui autrefois divisait les royaumes d'Yarriba et de Borgou. Elle était alors à sec ou du moins ne présentait que de loin en loin des mares d'eau stagnante, et son lit était fort rocailleux. Dans la saison des pluies, elle a trente verges de largeur et doit couler avec une grande rapidité. Mes compagnons de route me dirent que, lorsqu'elle était grande, les hippopotames et les crocodiles y abondaient, et qu'elle se jetait dans la Quorra, sur les confins du Niffé près la ville de Raka. Après avoir franchi cette rivière, nous cheminâmes quelque temps à travers des bois épais, et nous fîmes halte sur la rive septentrionale à une petite réunion de huttes nommée *Bari*. Sur le haut de ces huttes, qui avaient absolument la forme de celles du Bornou, mais qui étaient les premières en ce genre que j'eusse vues depuis mon retour en Afrique, on

voyait fichés un grand nombre d'œufs de crocodile, qui sont regardés par les naturels comme une protection contre cet animal. Le soir, nous campâmes dans la forêt, sur le bord d'un petit ruisseau.

Le matin suivant, à peine nous étions-nous remis en marche, que nous rencontrâmes un des officiers d'Yarro, sultan de Kiama. Son maître l'avait envoyé voir si je n'arrivais pas, et quand il se fut assuré par ses propres yeux que je me dirigeais réellement vers la ville où résidait son souverain, il retourna au plus vite lui annoncer cette grande nouvelle. Avant midi j'atteignis la ville d'Obbah, qui avait été ceinte de murs et très considérable, mais que le sultan Yarro avait récemment fait brûler, et qui ne consistait plus qu'en un très petit nombre de maisons. Je m'arrêtai le soir au village de Sacko.

Le lendemain, au point du jour, arriva une escorte de cavaliers et de fantassins envoyée par le sultan de Kiama, et chargée de me conduire vers la capitale. Le chef qui la commandait, portait une vaste chemise de coton blanc, couverte de charmes arabes écrits à la main, qui, à distance, la faisaient ressembler à du calicot imprimé. Au reste les gens de cette escorte n'étaient à proprement parler qu'une bande d'infâmes voleurs. En effet, aussitôt qu'ils m'eurent présenté les complimens de leur maître, ils se mirent à s'emparer de toutes les

chèvres et de toutes les volailles que renfermait le village. Les cavaliers s'élancèrent au grand galop à travers la faible barrière de nattes qui entoure les huttes, en brandissant leurs lances; les piétons les suivirent, et empoignèrent tout ce qui leur tomba sous la main. Après avoir traversé deux villages, où les soldats qui m'accompagnaient levèrent aussi de fortes contributions, j'entrai à neuf heures du matin dans la cité de Kiama, et je me dirigeai sur-le-champ vers la demeure du souverain. Après m'avoir fait attendre quelque temps à la porte sous un arbre magnifique qui répandait à l'entour un magnifique ombrage, il vint s'asseoir sous le porche de sa maison. C'était un homme de moyen âge, mais encore robuste et de bonne mine, habillé d'une large chemise blanche et portant sur sa tête un bonnet rouge à la moresque. Nous échangeâmes plusieurs poignées de mains; et quand j'eus répondu à quelques-unes de ses questions sur les motifs et sur le but de mon voyage, il me fit conduire par son premier ministre à un logement qui m'avait été d'avance préparé. C'étaient trois huttes, intérieures à un enclos carré, dont une me servit de magasin pour mes bagages; tandis que j'occupai moi-même la seconde, et que j'établis mes domestiques dans la troisième. A peine étions-nous installés, qu'Yarro m'envoya une grande quantité de vivres, et entre autres choses du lait, du fromage,

des œufs et des bananes; puis, quand la chaleur du jour fut passée, il vint en personne me rendre visite.

Le sultan montait en cette occasion un superbe coursier; il était accompagné d'un grand nombre de gens armés, les uns à pied, les autres à cheval, et de six jolies esclaves de quinze ou seize ans, nues comme à l'instant de leur naissance, sinon qu'elles avaient une bande étroite d'étoffe blanche nouée autour de la tête, dont les deux extrémités pendaient de six pouces par derrière, et portant chacune dans leur main droite une lance légère pour le cas où leur maître en aurait besoin. Celui-ci était vêtu d'une belle robe de damas rouge, et botté. Il mit pied à terre tandis que son escorte se rangeait sur une seule ligne en face de ma maison, et entra seul avec les six jeunes filles, qui toutefois avant de le suivre déposèrent leurs lances et s'attachèrent autour de la ceinture une écharpe bleue. Lorsqu'il se fut assis, qu'il m'eut demandé des nouvelles du roi d'Yarriba, et que je lui eus dit l'avoir laissé bien portant, je le priai d'accepter un léger cadeau. Il consistait en un vaste parasol de soie bleue, une grande épée, trois aunes de drap bleu, trois de drap rouge, quelques grains de verre et de corail, une chaîne de chrysocolle, deux bouteilles de rum, deux briquets phosphoriques, quatre couteaux, six paires de ciseaux, et plusieurs gravures. Je puis

dire que jamais homme ne fut à ma connaissance plus enchanté d'un présent que mon auguste visiteur. A mesure que j'exhibais chacun des objets mentionnés ci-dessus, c'étaient de sa part nouveaux cris de joie, nouveaux serremens de main, nouveaux remercîmens. Je crus donc l'occasion favorable pour lui dire que j'avais reçu du roi d'Angleterre mon maître l'ordre d'aller en Bornou, et que j'espérais en conséquence qu'il me faciliterait de tout son pouvoir les moyens de poursuivre ma route; que j'avais besoin de trente-six hommes pour porter mes bagages, et de deux chevaux sur lesquels monteraient mes domestiques, et que je désirais m'arrêter le moins long-temps possible. « Voici, ajoutai-je, que la saison des pluies approche. Si les pluies me surprennent en chemin, je périrai certainement avant d'être parvenu au terme de mon voyage, car elles sont toujours fatales aux hommes blancs. La preuve en est que trois de mes compatriotes qui avaient quitté l'Angleterre avec moi sont morts dans l'Yarriba. J'espère donc qu'il me sera permis d'accompagner la caravane qui est arrivée hier ici, venant de Gonja et d'Ashanty, et qui s'en retourne dans l'Haussa. » Telle était en effet la vérité; et le chef de cette caravane, dès mon arrivée à Kiama, m'avait offert de me conduire à Kano. « Ne vous fiez pas à cet homme-là, me répondit le sultan; non, non! Il vous emmènerait pendant un

jour ou deux, et le troisième vous abandonnerait sur la route. D'ailleurs comment ferait-il pour transporter tous vos bagages?... Ayez plutôt confiance en moi : je ne vous garderai que peu de jours, après lesquels je vous enverrai à Wawa. De cette ville on vous mènera à celle de Boussa, vous traverserez ensuite la rivière Quorra à Injaskie, et vous parviendrez sans peine dans le Bornou. » Charmé de ces promesses, je remerciai à mon tour Yarro avec effusion, et lorsqu'il se retira je lui fis la politesse de l'accompagner jusqu'à la porte. Dès qu'elles furent dehors, les six jolies esclaves qui l'avaient suivi dans ma hutte quittèrent leurs écharpes et reprirent leurs lances; il remonta lui-même sur son noble coursier, et ce fut un curieux spectacle que de le voir s'éloigner au galop parmi les six jeunes filles, à qui la légèreté de leurs formes, la vivacité de leurs yeux et leur aisance à courir donnaient en quelque sorte un air que n'ont pas de simples mortelles...

Kiama, capitale d'une province de ce nom dans le royaume de Borgou, est située sous 9 degrés 37 minutes 33 secondes de latitude nord, et sous 5 degrés 22 minutes 56 secondes de longitude est, méridien de Greenwich. Elle est gouvernée par un sultan dont le nom, *Yarro*, signifie le jeune *garçon;* et cette dénomination, comme il arrive souvent en Afrique, est quelquefois donnée à la pro-

vince et à la capitale. La province ne renferme qu'une population peu nombreuse, et la ville qui occupe un vaste espace de terrain est mal bâtie. Les maisons ne consistent toutes qu'en huttes de forme ronde, construites en terre et recouvertes en chaume. Un certain nombre de ces huttes, situées au milieu d'une enceinte carrée de nattes, ne forme ordinairement qu'une seule maison. La ville repose sur le côté méridional d'une chaîne rocailleuse, et est entourée d'une muraille d'argile, basse mais fort étendue, que le temps a fait écrouler en beaucoup d'endroits. Dans l'intérieur des murs il y a des plantations de grain et d'yams. La contrée environnante est couverte d'épaisses forets, et peu cultivée, mais abonde en gibier de toute sorte.

Kiama est une des villes par lesquelles passent les caravanes de l'Haussa et du Bornou qui se rendent dans la contrée de Gonja, et vers les limites de l'Ashanty, ou qui en reviennent. Elle commerce aussi d'une manière directe avec le Dahomey, l'Youri, le Niffé et l'Yarriba. Le droit de passage que doivent payer les marchands n'est pas fixe, mais le sultan exerce sur eux les plus violentes exactions. Les habitans sont païens, et suivent une religion fort commode, ne priant jamais que lorsqu'ils sont malades ou qu'ils ont besoin de quelque chose, et maudissant les objets de leur culte chaque fois que l'envie leur en vient. Les esclaves de l'Haussa qui

résident parmi eux sont musulmans, et se conforment en toute liberté aux cérémonies du mahométisme.

La ville, et je crois ne point exagérer, renferme au moins trente mille âmes. Les habitans sont réputés par tous ceux qui les connaissent comme les plus infâmes brigands de l'Afrique; et il suffit de dire d'un homme qu'il est né dans le Borgou pour désigner en lui un voleur et un assassin. Leur gouvernement est despotique, et, à ce qu'il semble, n'accorde aucune protection aux sujets, puisqu'une ville ne manque jamais de piller la ville voisine lorsque l'occasion s'en présente. Pour saluer un supérieur l'usage est de se coucher à terre de toute la longueur du corps, mais sans se couvrir de poussière, si c'est un homme qui salue; mais si c'est une femme, elle se met à genoux et s'appuie sur les coudes en montrant l'intérieur de ses deux mains. J'ai ouï dire aux habitans de Kiama qu'il y avait à huit jours de marche, et au nord de leur ville, une contrée appelée *Gourma*; que le Gonja était situé à l'ouest-nord-ouest; et qu'il y avait entre le Gonja et le Borgou un petit territoire nommé *Katakokie*. On trouve en abondance et à vil prix, sur le marché de la ville, du tabac brésilien en feuilles et en poudre, du carbonate de soude, des yams, des plantains, des bananes, du beurre végétal, des noix gooras et du miel. Les moutons et

les taureaux y abondent aussi; mais ces derniers sont presque tous en la possession des Felatahs qui habitent les bois, et se transportent d'un lieu dans un autre pour faire paître leurs troupeaux. Les naturels du Borgou ne souffrent jamais qu'ils portent aucune arme pour se défendre. Leurs meilleurs chevaux leur sont amenés par des marchands de l'Haussa et du Bornou.

Le sultan Yarro tint fidèlement sa parole. Le 18 il mit à ma disposition les porteurs et les chevaux que je lui avais demandés, et je poursuivis ma route le jour même. La caravane dont il a été question était partie la veille. Comme, malgré ce que m'avait dit Yarro, je n'avais pas tout-à-fait renoncé au projet de me mettre sous sa protection, je fis diligence pour la rejoindre, et j'allai camper au village de Bonaga.

Le 19, après quelques heures de marche, je la rejoignis en effet. Rien n'était plus curieux que de la voir cheminer à travers la campagne; car les hommes, les femmes, les chevaux, les ânes et les taureaux dont elle se composait, au nombre d'environ deux mille, s'avançaient tous sur une seule et même ligne à la queue les uns des autres. Nous fîmes halte dans l'après-midi sur les bords d'un petit ruisseau qui ne coule que dans la saison des pluies, et parmi des traces nombreuses de grosses gazelles, de buffles et d'éléphans. Les naturels, dit-

on, ne tuent jamais cette dernière espèce d'animal, parce qu'ils peuvent se procurer en abondance d'autre nourriture, et qu'aucun marchand ne veut leur en acheter les défenses. Ils détruisent les bêtes sauvages avec des flèches empoisonnées, dont une seule, à les en croire, cause la mort, même d'un éléphant dans l'espace d'une heure. Ils mangent cependant la chair des animaux ainsi tués, après en avoir jeté le morceau voisin de la blessure.

Le 20 nous atteignîmes dans la matinée le village de Barakina. Comme nous y arrivions, nous vîmes un des habitans qui s'en revenait de la chasse. Il avait sur le dos une peau de léopard; à la main une lance légère, sur l'épaule un arc et des flèches. Il était suivi par trois chiens aussi blancs que le lait, mais d'une race bâtarde de lévrier, et armés de colliers en peau de différentes couleurs. Le chasseur avec ses chiens traversa le village de l'air le plus indépendant que j'eusse jamais remarqué dans un homme sans faire la moindre attention à nous, sans même nous honorer d'un regard. Il était accompagné d'un esclave portant une gazelle morte qu'il avait tuée le matin. On dit que les peuples du Borgou sont les plus grands chasseurs de l'Afrique, et que les habitans de ce village, ainsi que des environs, ne vivent que du produit de leur chasse. Le peu de terre qu'ils ensemencent est toujours cultivé par les femmes. Après avoir quitté Barakina et marché

encore jusqu'à midi, je traversai la rivière Oli qui est pleine de rochers et qu'on dit être infranchissable, à cause de la vitesse du courant, dans la saison des pluies. En cet endroit elle coule de l'ouest-nord-ouest, et se dirige à l'est-sud-est. Le chef du village de Billa qui est situé en face du gué, et sur la rive méridionale, m'informa que l'Oli prenait sa source dans les montagnes au nord de Niki, passait au nord de Kiama, et se jetait dans la Quorra au-dessus de Raka. Au lieu où je franchis cette rivière avec mon bagage elle était à sec; mais tous les autres voyageurs qui ne sont pas au service d'un rōi sont obligés de la franchir dans une barque à un gué où il y a de l'eau, et de payer en conséquence un certain droit. A Billa, bien qu'on mît la meilleure hutte à ma disposition, je préférai pour plus de fraîcheur passer la nuit sous un arbre.

Le lendemain 21, à la pointe du jour, arriva une escorte de quatre cavaliers qui devaient me conduire à Wawa. Je me mis aussitôt en marche, et j'entrai vers dix heures dans cette ville. Dès mon arrivée, j'allai droit à la maison du gouverneur; mais au lieu d'être introduit sur-le-champ près de ce personnage, j'eus à l'attendre dans la rue à peu près jusqu'à midi. Finissant par m'ennuyer de rester à la porte, j'envoyai mes guides lui dire que s'il me laissait plus long-temps dehors, je m'en retournerais à Kiama. Il me fit répondre qu'il s'ha-

billait pour me recevoir, et que sa toilette était presque achevée. En effet, au bout de quelques minutes, un grand nombre d'hommes sortirent de sa demeure et vinrent s'asseoir en face sur deux rangées; puis on apporta un haut tabouret qu'on plaça sous le porche; après quoi le gouverneur lui-même, d'un pas lentement solennel, et tenant un long bâton à la main, se montra et prit place sur le siége d'honneur. Il me fit alors signe d'approcher. J'étais encore à cheval; j'en descendis aussitôt, et j'allai échanger avec lui une poignée de main, mais il tint la sienne enveloppée dans la manche de sa chemise, dans la crainte apparemment que le contact d'un homme blanc et infidèle ne lui donnât la mort. Comme je me préparais à lui apprendre qui j'étais et en quoi j'avais besoin de ses secours, il m'interrompit pour me dire qu'il satisferait à tous mes vœux, mais que je devais être fatigué, par conséquent désirer quelque repos avant que nous causassions d'affaires, et que je le reverrais le lendemain. Il me fit donc mener au logement qu'il me destinait. La maison était vaste et commode, mais excessivement chaude : le thermomètre de Fahrenheit y marquait à l'ombre 105 degrés. Or jamais il n'est monté plus haut pendant la durée de ma seconde expédition en Afrique. Dans l'après-midi, le gouverneur m'envoya une chèvre, des yams, du miel et des œufs.

Le lendemain j'allai lui porter mon cadeau qui consistait en sept aunes de drap rouge, sept de drap bleu et sept d'étoffe de soie; en un parasol, dix chapelets de grains de verre, et un briquet phosphorique. Ces différens objets lui causèrent un extrême plaisir. Je profitai alors des bonnes dispositions où il paraissait être à mon égard pour lui répéter sur le motif et sur le but de mon voyage ce que j'avais dit à ceux des souverains ses confrères dont j'avais déjà traversé le territoire. Il répliqua que, pour me rendre à Sackatou, j'avais à choisir entre deux routes; que l'une où il y avait la guerre était par l'Youri, dont le sultan combattait les Felatahs; que l'autre, au contraire, à travers le Niffé, était parfaitement sûre, et qu'il me conseillait de la suivre. Il ajouta que si je trouvais ce parti convenable, il me ferait conduire sous peu de jours au sultan de Boussa et l'engagerait à me faciliter les moyens de continuer ensuite ma route de compagnie avec des marchands de caravane par la contrée qu'il m'indiquait. Je le remerciai beaucoup de son obligeance, et en effet je fus au bout d'une semaine libre de repartir.

Pendant mon séjour dans la ville de Wawa, la maison dans laquelle je logeai appartenait à une veuve nommée Zuma, dont le mari avait été un des principaux officiers du gouverneur. C'était la seule des femmes du défunt dont celui-ci avait eu

des enfans, et pour cette raison elle n'avait pas été vendue comme esclave à la mort de son mari, mais était restée en possession de ses biens. Elle portait, suivant l'usage du pays, une première corde autour de la tête, une seconde autour du cou, et une troisième autour de la ceinture, qu'elle devait garder jusqu'à ce que son deuil fût fini ou même qu'elle se fût procuré un autre époux. En ce cas, j'ai bien peur qu'elle ne les garde jusqu'à l'instant de sa mort, car elle était d'une laideur horrible. Il paraît, cependant, si laide que je la trouvasse, que j'étais tout-à-fait de son goût... Après avoir inutilement cherché à mettre Richard dans ses intérêts, elle offrit à Pascoe, un autre de mes domestiques, une belle esclave pour femme, dans le cas où il pourrait me déterminer à recevoir ses faveurs. Entre autres visites, j'eus celle de la fille d'un Arabe, qui était fort jolie, riche et veuve, qui avait la prétention d'être une femme blanche, et qui, en conséquence, souhaitait un mari blanc. C'était, disait-on, le parti le plus considérable du Wawa; elle possédait la plus belle maison de la ville et mille esclaves. Elle regardait avec des yeux de convoitise mon domestique Richard, qui était plus jeune et de meilleure mine que moi. Mais elle avait passé sa vingtième année; elle était excessivement grasse, et quoiqu'elle eût été chez les Turcs une beauté du premier ordre, on n'aurait pu la qualifier chez nous,

que par l'expression vulgaire de *tonne ambulante*. Mais toutes ses cajoleries ne produisirent aucun effet sur Richard; elle ne put réussir à l'attirer chez elle, quoique je lui eusse donné la permission d'agir tout-à-fait selon sa volonté.

On me montra, dans les environs de Wawa, un arbre appelé *kongkonie*, dont la graine, me dit-on, fournit aux indigènes le fameux poison qui rend mortelle la blessure de leurs flèches. Cet arbre n'est peut-être, à proprement parler, qu'une plante grimpante, puisqu'il s'attache comme le lierre à d'autres arbres; mais il est lui-même près de sa racine gros comme la cuisse d'un homme, et projette une infinité de petits rameaux qui envahissent et enterrent le tronc et les branches de l'arbre au bas duquel il pousse. L'écorce des jeunes rameaux du kongkonie est comme la plus brune du noisetier; celle des tiges plus ancienne est douce et blanchâtre comme l'écorce du frêne. Les feuilles sont dures et épaisses, exsudant une sorte de gomme qui tient aux doigts. Du milieu des fleurs, qui ressemblent à nos primevères, sinon qu'elles sont d'un jaune plus foncé, sort une fibre de deux pouces; lorsqu'elles se fanent, cette fibre prend un grand développement et forme une gousse qui n'a guère moins d'un pied et demi de longueur et un pouce et demi ou deux pouces de circonférence, laquelle renferme les graines. Celles-ci ressemblent à du

carvi, et sont entourées d'une substance soyeuse; en les faisant bouillir dans l'eau, on en forme une espèce de pâte épaisse et noire, dont ensuite on enduit la pointe des flèches.

Pendant ma résidence forcée, j'eus occasion de m'entretenir plusieurs fois avec des habitans du Dahomey qui résidaient alors à Wawa; ils me dirent que Riki, et non Kiama, était la capitale du Borgou, qu'elle est à quinze jours de marche seulement du Dahomey; que le Borgou et le Dahomey se touchent et sont deux royaumes limitrophes; que pour venir à Wawa, ils avaient laissé à main droite la contrée de Maha; que Kiama est à cinq jours de Niki; enfin, que c'est du Dahomey que les peuples du pays dans lequel j'étais alors reçoivent tout leur rum et les autres objets venant d'Europe.

Le 28, comme le temps était clair, je pus, avant que la lune se levât, mesurer la hauteur méridionale d'une étoile de la constellation de la Grande-Ourse, ce qui me permit de calculer que la maison dans laquelle je logeais était située par 9 degrés 53 minutes 54 secondes de latitude nord, et par 5 degrés 56 minutes de longitude est.

Wawa est la capitale d'une province de même nom dans le royaume de Borgou : elle a la forme d'un carré, et peut contenir de dix-huit à vingt mille âmes; elle est entourée par un grand mur d'argile en bon état, et par un fossé sans eau. C'est

assurément la plus jolie, la plus compacte et la mieux fortifiée des villes qui se trouvent sur la route que j'ai suivie pour y arriver. Les rues sont larges, propres, régulières et bien aérées. Chaque maison se compose d'un plus ou moins grand nombre de huttes encloses dans une muraille de terre et ombragées de beaux arbres, servant les unes de chambres à coucher ou de salles de réception, les autres d'étables et d'écuries, celles-ci de granges pour serrer le grain, celles-là d'appartemens pour les esclaves. Une des huttes, située sur la rue, est percée de deux portes, et donne ainsi accès dans la cour intérieure sur laquelle ouvrent toutes les autres huttes.

Les mariages des Wawaniens sont fort simples. Païens, ils conviennent de la chose avec la jeune fille d'abord, puis font au père ou à la mère un cadeau, et tout est dit. Musulmans, ils lisent le premier chapitre du Koran, et cohabitent ensemble; ils le relisent et se quittent quand ils sont ennuyés l'un de l'autre. La vertu de chasteté n'existe pas, je crois, à Wawa. La veuve Zuma elle-même, comme toutes les autres personnes de la ville, loue à tant la nuit ses plus jolies esclaves. La sobriété n'est pas non plus mise au rang des vertus. Je n'ai jamais dans ma vie rencontré de lieu où l'ivrognerie fût si générale. Le gouverneur, les prêtres, les laïques, et même certaines dames, boivent avec le plus dégoûtant excès.

La fille du gouverneur vint trois ou quatre jours de suite et trois ou quatre fois chaque jour, peinte et badigeonnée avec toute l'élégance wawanienne, mais chaque fois à moitié ivre, me solliciter soit de boire, soit de coucher avec elle. Je ne pus me soustraire à ses importunités qu'en lui disant que je passais toute la nuit à prier et à regarder les étoiles, et que je ne prenais jamais de boisson plus forte que du *roa-in-zafir*, mot à mot de l'eau chaude, comme les indigènes appellent mon thé. Néanmoins, malgré leurs penchans à la débauche, les habitans sont des gens doux et bons qui m'ont toujours bien traités. Ils paraissent avoir en quantité toutes les choses nécessaires à la vie, et même un grand nombre d'objets de luxe dont quelques-uns leur sont plus nuisibles qu'utiles. Cette abondance provient de la position géographique de leur ville qui se trouve sur la route directe des caravanes venant de l'Houssa, du Bornou et du Niffé, et se dirigeant vers le Gonja, le Dahomey et la province de Jannah. En outre, depuis que la guerre s'est déclarée entre les Felatahs et les peuples de l'Yarriba, ils peuvent se procurer une multitude d'articles européens, tels que cruches et plats d'étain, écuelles de cuivre, poteries, cotons de Manchester. Les fruits, légumes, bestiaux, volailles et grains qui composent leur nourriture sont les mêmes que ceux des autres provinces de cette partie d'Afrique. Seulement ils y joignent

différens poissons que leur fournissent la Quorra et les ruisseaux qui en sont tributaires. Ceux que j'ai vus parmi eux étaient tous fumés.

Ils possèdent de nombreux esclaves qu'ils emploient, les hommes à tisser, à recueillir du bois ou de l'herbe, et à construire des maisons, les femmes à carder le coton ou la laine, à broyer le grain, à préparer les alimens, à fabriquer des gâteaux et diverses friandises, ou à vendre leurs denrées sur la place publique. Quelque genre d'occupation qu'on leur impose, leur tâche pour une journée, lors même qu'ils la trouvent énorme, est cependant si légère, que le moins actif des domestiques dans nos climats s'en acquitterait aisément dans l'espace d'une heure; mais si leur travail est mince, leur nourriture aussi est exiguë. Ils ne font que deux repas par jour, l'un à neuf heures du matin, l'autre au coucher du soleil, qui consistent presque toujours en une très petite quantité de pâte très claire, faite avec de la farine d'yams ou de millet; ils mangent quelquefois de la viande, des volailles, du poisson; mais les occasions en sont fort rares.

Au reste, leurs maîtres ne se nourrissent guère mieux; un peu de poisson sec, un maigre ragoût de temps à autre, principalement le mélange de cinq ou six gouttes d'huile de palmier ou d'un morceau de beurre végétal dans leur pâte, voilà

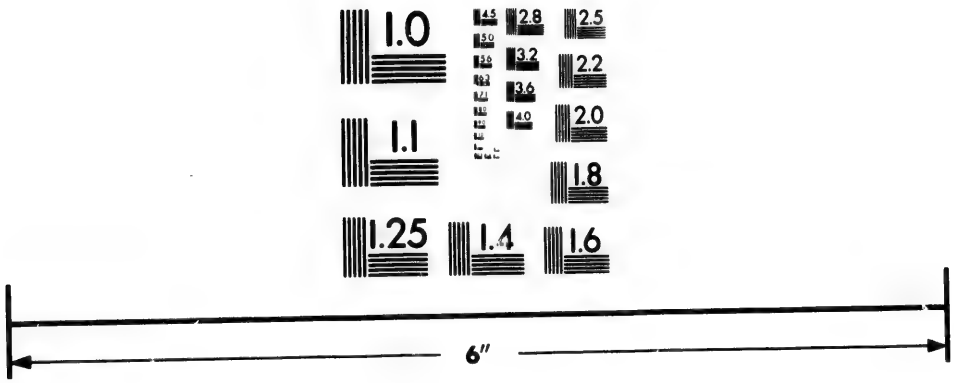
toute la différence de la nourriture des maîtres à celle des esclaves; mais les premiers consomment des quantités énormes de boissons fortes.

Quant aux troupeaux d'esclaves qui sont destinés à être vendus, je n'en puis guère parler, car un étranger les voit rarement. On ne l[illegible] perçoit presque jamais à moins qu'ils ne soient en route pour se rendre à quelque marché, ou qu'ils n'aillent le matin se baigner aux sources et aux rivières. Or, même dans ce dernier cas, ils sont tous attachés par le cou avec des lanières de cuir; et après qu'ils ont pris leur bain, on les ramène aussitôt dans des maisons d'où ils ne sortent jamais que pour un des deux motifs ci-dessus mentionnés. Quand ils voyagent, ils forment nuit et jour une longue chaîne, et portent en général des fardeaux. Aux heures de repos les mutins sont en outre chargés de fers. Ils ont une extrême frayeur d'être achetés à la côte de la mer, vu la croyance universellement répandue parmi eux que les blancs ne les achètent que pour les manger, nous renvoyant ainsi l'accusation de cannibalisme que nous ne craignons pas de leur imputer, et que nous méritons peut-être de la part de ces malheureuses créatures. Les esclaves qu'on vend à la côte sont généralement des prisonniers de guerre, ou ceux dont leurs maîtres d'Afrique ne peuvent obtenir ni travail ni soumission. Lors de mon deuxième voyage, c'était le Niffé qui produi-

sait le plus d'esclaves, par suite de la guerre civile qui désolait cette contrée.

Les habitans de Wawa sont prêts à échanger tous les produits de leur province contre des grains de corail ou de verre, des bracelets de cuivre et des ornemens de jambes du même métal, des plats d'étain et de terre, des [illegible]ons à brillantes couleurs et des calicots de M[illegible] Leurs armes sont l'arc avec des flèches e[illegible]nées, et une légère lance. Ils disent ne pas aimer la guerre, mais paraissent désirer que les autres peuples visitent le moins possible leur territoire, et préfèrent les Felatahs à leurs voisins de Kiama dont ils sont fort jaloux. Ils jouissent d'une bonne réputation d'honnêteté; sont gais, affables, hospitaliers; enfin les plus disposés de tous les naturels de l'Afrique à donner sur leur pays les renseignemens de tout genre qu'on leur demande; et, ce qui est le plus extraordinaire, je n'ai pas aperçu le moindre mendiant parmi eux. Ils nient leur origine Borgovienne, et se disent descendre des peuples du Niffé et de l'Haussa. Leur langue est cependant un dialecte de l'Yarribanienne; mais les femmes du Wawa sont fort jolies, tandis que celles de l'Yarriba ne le sont guère. Les hommes sont forts et bien faits, mais ont l'air débauché. Leur religion est en partie un mahométisme relâché, en partie un véritable paganisme. Les plus pieux mahométans peuvent à peine réciter

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

quelques prières, et se conformer aux rites du culte; néanmoins il se font appeler *malem* ou savans. Les païens portent le nom de *Kaffirs*. Je serais fort embarrassé de dire ce qu'ils adorent, car chacun choisit un dieu à sa guise, et le prie d'intercéder pour lui auprès de l'Être suprême, sacrifiant à ce dieu des moutons, des chiens, et quelquefois un taureau, suivant l'étendue de la faveur qu'il sollicite. Une femme, lorsqu'elle a un enfant à la mamelle, et qu'on vient à savoir qu'elle a des rapports avec un homme, perd son enfant, reçoit le fouet, est envoyée au marché et vendue.

Le 30, au lever du soleil, j'allai prendre congé du gouverneur qui me promit de faire transporter mes bagages à Koolfu, tandis que j'irais visiter Boussa. Comme je regagnais ma demeure pour me mettre en route, je rencontrai un guide que m'avait envoyé le sultan de cette dernière ville, et je partis sur-le-champ. A huit heures et demie je traversai un village situé à environ un quart de mille du flanc méridional d'une chaîne de basses montagnes rocailleuses qui s'étendait de l'est-sud-est à l'ouest-sud-ouest. A l'extrémité d'une gorge qui coupait la chaîne, était un beau pic en forme de cône qui dominait tous les alentours. Je le nommai *mont Georges* en l'honneur de sa majesté Georges IV. A dix heures, j'atteignis le village d'Injum, le premier qui dépende de la province de Boussa. Dans l'après-midi nous

arrivâmes à un village de Kumbries ou Cambries, race de Kaffirs habitant les bois des deux côtés d'une rivière qui coule en cet endroit. Ils mirent tant de mauvaise grâce à me donner un verre d'eau, que je ne voulus pas séjourner parmi eux. Poursuivant donc ma route, je ne tardai guère à rencontrer une branche de la Quorra, appelée *Menai*, à l'endroit de sa jonction avec une seconde branche. Le Menai, large d'une vingtaine de verges, en a deux de profondeur. Le courant est à peine visible, l'eau noire est bourbeuse. Au contraire, le bras dans lequel il se jette a trente verges de largeur et un courant très rapide qui occasione une espèce de reflux dans le Menai. L'île de l'autre côté du second bras est plus élevée, marécageuse et couverte de longs roseaux. L'un et l'autre avaient une eau rougeâtre et limoneuse, comme si c'eût été alors un moment de crue; mais le guide, à qui je communiquai ma conjecture, me répondit que j'étais dans l'erreur, et que, loin de croître, leur rivière était précisément au plus bas qu'elle descendît jamais; me montrant même une ligne sur la rive opposée du Menai, à environ quinze pieds de son niveau actuel, il ajouta qu'elle atteignait cette hauteur pendant les pluies. Les arbres sur les deux bords avaient presque le pied dans l'eau, et leurs branches trempaient dans le courant qui de temps à autre en arrachait quelques-unes et les entraînait

avec force. Cette circonstance, jointe à la saleté des flots, m'avait porté à croire qu'il y avait alors inondation; mais assurément les naturels devaient le savoir mieux que moi. Comme le canot dans lequel on traverse le Menai se trouvait amarré à l'autre rive, le guide se dépouilla de sa tunique et alla le chercher à la nage. Quand nous eûmes passé de la sorte, nous chevauchâmes encore un quart d'heure environ, et nous entrâmes dans Boussa par la porte occidentale. Les murailles paraissaient fort étendues, et on s'occupait alors de les réparer. Des bandes d'esclaves des deux sexes, accompagnées de tambours et de flûtes, et chantant en chœur, allaient à la rivière ou en revenaient avec de l'eau, afin de détremper la terre qui servait à bâtir. Chaque notable de la ville avait à relever la partie des murailles qui était en face de sa maison, comme les Juifs lorsqu'ils construisirent celles de Jérusalem.

Je fus fort surpris, dès que j'eus dépassé la porte, de voir seulement des groupes de huttes çà et là, et non une ville régulière, ainsi que je m'y attendais. Je restai à l'ombre d'un arbre, pendant que le guide alla prévenir le sultan de mon arrivée, et je me rendis ensuite auprès de ce personnage que je trouvai assis sous une petite projection du porche d'une de ses huttes, avec sa midaki, ou principale femme à côté de lui. La veuve Zuma m'avait conseillé de témoigner toute sorte d'égards à cette der-

nière, parce qu'elle jouissait d'un empire absolu sur son illustre époux. Le sultan me fit un accueil très bienveillant; et quand je l'avertis que mon dessein était, avec sa permission, de continuer ma route par Koolfu et par le Niffé, où il n'y avait pas de guerre, il m'approuva fort, et me répondit, que je serais parfaitement libre de prendre tel chemin qui me conviendrait le mieux.

Lorsque je me retirai, il commanda à son premier ministre de me conduire à une maison qui m'avait été préparée. Il aurait bien voulu m'accompagner lui-même, mais sa midaki le retint, et sa volonté s'anéantit complétement devant celle de sa compagne. Le lendemain, je retournai auprès du sultan, pour lui présenter un cadeau, et les différens objets que je le priai de recevoir le comblèrent de joie. Après avoir causé quelque temps avec lui de choses insignifiantes, je lui demandai des renseignemens sur certains hommes blancs qui avaient péri dans sa rivière, près de sa ville, il y avait une vingtaine d'années. Ma question parut l'embarrasser beaucoup, et je remarquai qu'il ne put me répondre sans balbutier. Il m'assura qu'il n'avait rien qui leur eût appartenu, et qu'il était encore très jeune lorsque l'événement était arrivé. Pour le rassurer un peu, je repartis que je désirais seulement qu'il me restituât leurs livres et leurs papiers, et me racontât avec exactitude la manière dont ils étaient

morts. J'ajoutai toutefois, que j'irais, avec sa permission, visiter l'endroit qui leur avait été si fatal. « Non, non ! s'écria-t-il, n'y allez pas. C'est un endroit fort dangereux. » Comme j'avais ouï dire qu'une partie de la chaloupe qui portait MM. Mungo-Park et Martyn, existait encore, je lui demandai si telle était la vérité. Il me répondit que ce rapport était faux ; que la chaloupe avait effectivement demeuré quelque temps sur les rocs après y avoir échoué, mais qu'elle avait été mise en pièces et emportée par la rivière depuis bien des années. Je lui répétai alors que s'il remettait entre mes mains les papiers et les livres des hommes blancs, ce serait la plus grande faveur qu'il pût m'accorder ; mais il m'assura de nouveau qu'il n'avait en sa possession aucune des choses que je réclamais, que toutes avaient passé entre les mains des savans de la ville, et que s'il parvenait à en découvrir le moindre reste, il s'empresserait de m'en gratifier. Je lui demandai si du moins il me permettait de questionner les vieillards du lieu au sujet de l'affaire en question, puisqu'il devait y avoir dans le nombre des témoins oculaires. Cette demande parut l'inquiéter beaucoup ; il ne répondit rien, et je fus obligé de renoncer à l'espoir de tirer de lui aucun détail.

Les habitans de la ville ne furent guère plus communicatifs que le sultan sur ce fait qui m'intéressait au plus haut degré. Tous parurent mal à leur

aise quand j'allai près d'eux aux informations, et dirent que l'événement était trop ancien pour qu'ils s'en souvinssent ou qu'ils ne l'avaient pas vu. Un vieillard seul consentit à m'avouer qu'il se rappelait confusément que la chaloupe dont je lui parlais s'était engagée entre deux rocs; que les hommes qui la montaient, après avoir jeté quatre ancres. avaient voulu regagner le bord à la nage; mais que l'eau se précipita avec une effrayante rapidité entre les rocs, et qu'ils s'étaient tous noyés. Je voulus savoir s'il était vrai, comme on me l'avait dit à Wawa, que les blancs eussent tiré sur les naturels qui étaient accourus en foule sur le rivage au bruit du malheur qui leur était arrivé, et qui ne cherchaient nullement à les secourir. Le vieillard me répondit qu'il était faux que les blancs se fussent servis de leurs armes à feu contre les naturels, et que ceux-ci ne les avaient pas secourus dans la crainte de se noyer eux-mêmes. Il ajouta qu'on avait après leur mort trouvé un grand nombre d'objets dans la chaloupe, des livres, des trésors, surtout des tranches de viande salée, et que tous ceux qui en avaient mangé étaient morts, parce que c'était de la chair humaine, dont tout le monde savait que les blancs se nourrissaient d'habitude..... On me montra l'endroit où avait échoué la chaloupe et où le malheureux équipage avait péri; mais ce ne fut qu'avec précaution et pour ainsi dire en cachette;

néanmoins les habitans, pour tout ce qui n'avait point rapport à cette affaire, s'empressèrent de répondre d'une façon nette et précise à chacune de mes questions, et je puis dire à leur louange que jamais je n'ai été de ma vie traité avec plus de bienveillance et d'hospitalité.

L'endroit fatal, s'il faut croire à l'exactitude de l'indication qui me fut donnée, est dans la branche orientale de la Quorra; cette rivière se divisant ici en trois branches, dont aucune n'a plus d'une portée de pistolet de largeur. Une île plate et basse, large d'environ un quart de mille, repose entre la ville de Boussa et l'endroit en question, qui de la maison du sultan se trouve en droite ligne avec un arbre à double tronc, revêtu d'écorce blanche, lequel pousse solitairement sur l'île. Cette île, à l'époque où je l'examinai, ne s'élevait que d'une dizaine de pieds au-dessus du niveau de la branche orientale, dont le cours est presque entièrement barré dans cette partie par une longue roche grisâtre.

La cité de Boussa est située sur une île, au milieu de la Quorra, que nous appelons *Niger*, par 10 degrés 14 minutes de latitude nord et par 6 degrés 11 minutes de longitude est. La Quorra, qui coule ici du nord-nord-ouest au sud-sud-est, a son lit, au dire des habitans, rempli d'îles et de rocs au-dessus et au-dessous de Boussa, aussi loin qu'ils l'ont jamais remontée ou descendue. Boussa est

située fort près de la branche la plus occidentale, que les naturels nomment *Menai;* les deux autres branches n'ont pas d'autre nom que celui de Quorra. Le cours du Menai est lent et imperceptible, tandis que celui des deux autres canaux s'élance avec impétuosité à travers des rocs qui, en différentes places, dépassent la surface de l'eau. L'île Boussa, comme j'appellerai celle qui porte la ville de ce nom, a trois milles de long du nord au sud, et un mille et demi dans sa plus grande largeur. Une chaîne de rochers, entièrement d'ardoise grise, court d'une extrémité à l'autre de l'île, formant un précipice haut de vingt à trente pieds du côté oriental, tandis qu'elle s'incline par une pente fort douce vers l'ouest. Au bas de ce précipice, une magnifique prairie occupant presque toute la longueur et large d'environ trois cents verges, s'étend jusqu'aux bords de la rivière, où sont plusieurs éminences rocailleuses, sur lesquelles des villages, au nombre de quatre, ont été bâtis. La muraille de Boussa est à environ un quart de mille des rives du Menai; elle se termine aux deux extrémités de la chaîne de rochers là où celles-ci viennent aboutir à la rivière, et peut avoir trois quarts de mille à un mille de long. Les maisons des habitans sont bâties par groupes, ou forment de petits villages intérieurs à la muraille d'enceinte, mais ne couvrent pas un dixième de l'espace enclos. Hors des murs, et sur

la même île, sont plusieurs villages, avec des plantations de grain, d'yams et de coton. La langue de la province de Boussa est la même que celle des autres états du Borgou, et paraît être un dialecte de l'yarribanien; mais celle de l'Haussa est comprise par toutes les classes, même par les Cambries... Je ne crois pas que le nombre des habitans qui ont élu domicile entre la muraille et la rivière, s'élève à plus de dix ou douze milles; mais on m'a affirmé que le Boussa était plus populeux que toutes les autres provinces du Borgou, et que le sultan de ce premier pays pouvait lever sur son territoire seulement plus de cavalerie qu'aucun prince entre l'Haussa et la mer, si toutefois on exceptait celui de l'Haussa. Les habitans sont en général païens, de même que le sultan, quoiqu'il se nomme Mahomet. Le lait est son fétiche, et en conséquence il n'en boit jamais une seule goutte. J'eus lieu de m'en apercevoir un jour qu'il prit le thé avec moi. Les indigènes mangent des singes, des chiens, des chats, des rats, du poisson, du bœuf et du mouton; mais de cette dernière viande aux grandes occasions seulement, ou quand ils sacrifient. Un matin, comme j'étais chez le sultan, son déjeuner lui fut servi, et il me pria de le partager. Il consistait en un gros rat d'eau grillé, non dépouillé de sa peau, en une jatte de très beau riz bouilli, en plusieurs poissons secs cuits dans de l'huile de pal-

mier, en œufs de crocodiles, préparés de diverses manières, et en une cruche d'eau fraîche puisée dans la Quorra. Je mangeai un peu de poisson et de riz; mais je fis beaucoup rire les assistans, pour ne vouloir goûter ni au rat ni aux œufs. Les armes dont les habitans se servent pour l'attaque sont l'arc, l'épée, la lance et un pesant gourdin long de deux pieds et demi, recourbé par le bout et muni de fer. Leur armure défensive est un bouclier de cuir de forme circulaire, outre les plis nombreux que leur large chemise forme autour de leur corps et qu'ils retiennent au moyen d'une ceinture.

En face de la maison du sultan, c'est-à-dire dans la direction du nord-nord-est, et à vingt-cinq ou trente milles de distance, on me montra une haute montagne dont le faîte était plat. Du côté sud-ouest de cette montagne est, dit-on, la ville d'Youri, non loin de laquelle passe la Quorra.

Je quittai Boussa le 2 avril.

Itinéraire de Boussa à Kano, par le Guari et le Zegzeg.

A la date indiquée plus haut, j'abandonnai vers dix heures du matin les bords de cette branche de la Quorra qui s'appelle *Menai*, et je rétrogradai par la route de Wawa jusqu'aux villages Cambries que j'avais traversés en me rendant à Boussa. Je tournai ensuite au sud-sud-ouest demi-ouest, et cheminant jusqu'à cinq heures de l'après-midi, j'allai faire

halte à un village nommé *Songa*, qui était encore habité par des Cambries. Les habitans me donnèrent la meilleure de leurs huttes, mais la meilleure était bien mauvaise, puisque des rats, des scorpions et des centipèdes l'infestaient, et que pour tout ameublement elle ne renfermait que de vieux filets, du bois pouri et des gourdes brisées. Je me hâtai donc d'en sortir, et je passai la nuit en plein air. Ces Cambries sont une race de nègres qui semblent être paresseux, mais inoffensifs. On dit qu'ils occupent tous les villages situés au milieu des bois, le long de la Quorra, dans les provinces de Boussa, de Wawa et d'Youri. Ils plantent un peu de grain et d'yams, élèvent quelques moutons et quelques chèvres. Les hommes emploient leur temps à chasser, à pêcher et à dormir, tandis que les travaux les plus rudes sont dévolus aux femmes. Ce sont des gens d'une grande douceur de caractère, autant que ma courte résidence parmi eux m'a pu permettre d'en juger. Ils ont en général la taille haute, et l'air plutôt stupide que sauvage. Leurs vêtemens sont toujours fort légers, et ne consistent le plus souvent qu'en une peau attachée autour de la ceinture. Les jeunes garçons et les jeunes filles restent entièrement nus, jusqu'à ce qu'ils aient cohabité : alors, suivant qu'ils en ont les moyens, ils prennent, ou une simple peau, ou une tunique. Comme ils ne sont nullement guerriers de leur naturel, on

abuse souvent de leurs dispositions pacifiques pour les maltraiter d'une manière indigne. Ainsi lorsque leurs chefs reçoivent de l'autorité supérieure une demande soudaine d'esclaves ou de moutons, ils font enlever aux pauvres gens et leurs enfans et leurs troupeaux. D'autres fois, ce sont les hommes de la suite des sultans qui séjournent dans leurs villages et y consomment toutes les provisions, comme si elles leur appartenaient. Les Cambries sont tous païens. A Songa, leur temple était une plate-forme élevée à cinq pieds du sol, sur laquelle étaient entassées des têtes d'hippopotames et de crocodiles. Leur langue diffère de celles des pays environnans.

Le 3 je quittai Songa de bon matin, et à dix heures et demie j'arrivai au village de Comie, ou de Wonjerque, ainsi qu'on l'appelle plus communément, mot qui signifie *le gué du roi*. En ce lieu, la Quorra ne forme qu'un seul courant, et c'est à ce gué que la franchissent toutes les caravanes qui se dirigent vers les côtes de l'Océan, ou qui reviennent dans l'intérieur de l'Afrique. Le village en question est situé sur la partie la plus haute de la rive qui s'élève presque insensiblement, et à certaine distance de l'eau; mais le plan incliné qui sépare le village de la rivière est couvert de huttes qu'habitent momentanément les marchands. Là, et dans le village, tout était bruit et confusion, car

une caravane qui allait vers le Gonja était arrêtée sur le bord oriental, et il y en avait une autre campée sur le bord opposé qui revenait de la même province. Partout on ne voyait que des hommes et des chevaux, les uns vêtus de leurs beaux habits, les autres garnis de leurs plus riches harnois. Là, les marchands offraient des chevaux à vendre; ici, des esclaves, des grains de verre, des cordons de soie, de la soie non travaillée, des tuniques et des habillemens de femme. Plus loin c'étaient des gens qui dansaient ou qui battaient du tambour; tandis que d'autres faisant un pire emploi de leur temps, buvaient et se querellaient. On me donna une bonne maison; et dès que mon arrivée fut connue, on m'apporta de toute part du lait, du miel, des œufs, des canards, des moutons et des chèvres.

Le 4, je fus obligé de retourner à Wawa, parce que le gouverneur de cette ville, qui, comme je l'ai dit, s'était engagé à faire porter mon bagage jusqu'à Koulfa, sur la route du Kano, ne paraissait nullement pressé de tenir sa promesse. Dès mon retour je me rendis auprès de ce personnage, et je lui reprochai son manque de parole. Il m'expliqua quel motif l'avait forcé d'agir de la sorte : c'était que la veuve Zama avait quitté Wawa une demi-heure après mon départ, précédée de plusieurs tambours, et suivie d'un nombreux cortége; enfin déclarant qu'elle avait l'intention de m'accompagner à Kano,

et de revenir ensuite faire la guerre au gouverneur comme elle la lui avait déjà faite plusieurs fois. J'eus beau protester que je ne devais pas être responsable des actions de la veuve, à toutes mes raisons celui-ci répondait : « Que la veuve revienne, et je vous « rendrai votre bagage, mais pas auparavant. » Le lendemain, à toutes mes objections même réponse. Je me désespérais. Heureusement, le 6, la maudite veuve, renonçant à ses belliqueux projets, rentra dans la ville, montée sur un coursier superbe, et commandant une forte troupe d'esclaves armés d'arcs, d'épées et de lances. Elle avait un large pantalon de soie rouge, des bottes de maroquin de pareille couleur, sur sa tête un turban d'une blancheur éclatante, et sur ses épaules un manteau de soie brochée d'or. Réellement, si elle eût été plus jeune et moins corpulente, on aurait pu être tenté d'embrasser son parti contre le gouverneur. Dès que ce dernier fut instruit de son retour, il m'envoya dire que j'étais libre de partir. Je revins en conséquence le 7 au village de Comiè, où je séjournai trois jours par suite d'une légère indisposition.

Le 10, traversant la Quorra avec mes effets et mes gens, je poursuivis ma route vers Kano. Après six milles de marche, je rencontrai un village ceint de murs et appelé *Dallu*. Cinq milles plus loin, je trouvai celui d'El-Wata qui paraissait n'être habité que par des forgerons; car, quoiqu'il fût très petit,

je comptai, en me rendant à la maison qui m'était destinée, plus de vingt forges. Les habitans furent très polis envers moi; ils me logèrent le mieux qu'ils purent, et m'envoyèrent une chèvre, des yams et du grain pour mes chevaux.

Les naturels du Borgou, dont j'ai maintenant pris congé, et à qui non-seulement les Arabes, mais encore toutes les nations voisines font une si mauvaise réputation de brigandage, se sont toujours conduits à mon égard, je dois le proclamer, de la manière la plus honnête. Souvent j'ai cheminé, j'ai chassé seul avec eux; souvent nous avons été à leur merci, moi, mes domestiques et notre bagage; jamais cependant ils n'ont touché à un cheveu de nos têtes, jamais ils ne nous ont dérobé le moindre objet. Je les ai toujours trouvés bons, affables, obligeans et communicatifs; ils sont plus guerriers qu'aucun des peuples environnans, plus indépendans aussi et plus audacieux. Par bandes de trois ou quatre, ils infesteront les routes des royaumes limitrophes, s'empareront des voyageurs que leur amènera le hasard, et iront les vendre comme esclaves. Le royaume de Borgou, comme je l'ai déjà indiqué, se divise en plusieurs petits états qui sont le Niki, la Kiama, le Wawa et le Boussa, dont ce dernier peut être regardé comme le principal. Les gouverneurs ou sultans de ces États sont tous héréditaires aussi long-temps qu'ils peuvent se main-

tenir sur la terre; ils se font quelquefois la guerre les uns aux autres; mais toujours celui de Boussa intervient et force les deux partis belligérans à payer son intervention. Le royaume est borné à l'est par la Quorra, au sud par l'Yarriba, à l'ouest par le Dahomey, et au nord par une vaste contrée appelée *Gourma,* habitée suivant les Borgowiens par des sauvages nus, mais, selon les Musulmans, par des peuples civilisés que gouverne un sultan redoutable. Le Borgou a onze journées de marche du nord au sud, et trente de l'est à l'ouest; ses montagnes sont la chaîne qui traverse également l'Yarriba, l'Youri, le Zamfra, le Guari et le Zegzeg. Il est arrosé par la Quorra, la Moussa et l'Oli. La contrée, dont la surface est en partie plane et en partie montagneuse, abonde en gibier de toutes les espèces communes à l'Afrique, et les habitans passent pour de fameux chasseurs; ils possèdent peu de bestiaux, mais beaucoup de grains, d'yams, de plantains et de limons. Leur religion est le paganisme, mais ils ne sacrifient pas de victimes humaines.

Le 11 je quittai El-Wata dont les alentours sont bien cultivés. Chemin faisant je rencontrai les plus hautes fourmilières que j'eusse jamais vues : elles avaient de quinze à vingt pieds de hauteur, et ressemblaient à autant de cathédrales en miniature. Je fis halte pour la nuit dans un autre village qui, comme celui d'El-Wata, ne paraissait habité

que par des forgerons. Dans tous les villages que je traversai ce jour-là, il y avait une maison consacrée aux fétiches, c'est-à-dire au culte païen, en bon état de réparation; ce qui montrait que les chefs et la majorité des habitans, quoique adonnés au paganisme, ne se croyaient cependant pas en droit de négliger toute religion. Des figures d'êtres humains, comme aussi de boas, de crocodiles et de tortues, étaient peintes sur les maisons.

Dans l'après-midi du jour suivant, je parvins à la ville de Tabra, au milieu de laquelle coule une rivière appelée *Mag-Yarrow*. On traverse cette rivière sur un pont grossièrement construit avec de grosses branches recouvertes de terre, fort long, et si peu large, que deux chevaux ne peuvent y passer à la fois. C'est le premier que j'aie vu en Afrique. La ville est entourée de murs, peut renfermer de seize à vingt mille âmes, et sert quelquefois de résidence à la famille royale du Niffé. Les habitans, à peu d'exceptions près, sont païens, et ont tous, hommes et femmes, la réputation d'être de grands ivrognes. Il y a peu de forgerons parmi eux, mais beaucoup de tisserands. Le May-yarrow, qui est ombragé de grands arbres, peut avoir vingt verges de largeur; ses rives, qui ne s'élèvent qu'insensiblement, sont couvertes de belles plantations d'yams et de millet. Les caravanes venant de l'Haussa longent le côté septentrional de la ville, mais ne

s'y arrêtent presque jamais. Là, pour la première fois, depuis que j'avais remis le pied en Afrique, et bien que les naturels fussent abondamment pourvus de toutes les choses nécessaires à la vie, telles que moutons, chèvres, plantains, limons et fruits de plusieurs sortes, je fus obligé non-seulement d'acheter des vivres, mais encore du bois pour les préparer et de l'herbe pour nos chevaux.

Je passai toute la journée du 13 dans l'attente qu'il me fût permis de rendre visite à la reine du Niffé, qui, lors de mon passage, résidait à Tabra. Mais vers le soir on m'envoya dire qu'elle ne pourrait me recevoir, à cause de l'absence de son illustre époux, qui était alors à Raba, ville distante de deux journées de marche. Le messager ajouta néanmoins que la mère du roi, qui remplaçait momentanément son fils dans le gouvernement de Tabra, me donnerait audience le lendemain dans la matinée, pour m'apprendre à quelle époque et de quelle manière je devrais continuer ma route vers Kano. En conséquence le 14, après déjeuner, je pris avec moi un châle de crêpe de Chine, des grains de corail, une chaîne de chrysocolle, et quelques aunes d'étoffe de soie, que je voulais offrir en présent à la reine-mère, et je me rendis à sa demeure. Dans la hutte extérieure de sa maison, je trouvai une peau de mouton étendue pour elle, et une simple natte pour moi. La hutte renfermait plusieurs de

ses officiers mâles, qui tous étaient extrêmement vieux et privés de leurs dents. Ils me tinrent compagnie pendant à peu près un quart d'heure, et alors arriva un certain nombre de femmes, déjà sur le retour, qui s'assirent sur des nattes disposées vis-à-vis de la mienne. Après que nous nous fûmes naturellement considérés quelque temps, et dans un profond silence, entra la mère du roi, habillée d'une large chemise blanche, et coiffée d'un bonnet de gros drap vert que bordait un ruban rouge. Elle était fort vieille, marchait en s'appuyant sur un bâton, et n'avait qu'un œil. Lorsqu'elle eut pris place sur sa peau de mouton, je lui présentai mon cadeau dont elle fut enchantée; puis je la priai de permettre que je poursuivisse mon voyage vers l'Houssa. Elle répondit qu'avant de le faire il me faudrait sans doute aller présenter mes hommages au roi son fils; que celui-ci résidait au camp de Ruba, qui n'était distant que de deux ou trois jours; qu'il serait assurément charmé de me voir, et qu'après m'avoir vu il me mettrait à même de continuer ma route. Comme je répliquai qu'une telle excursion m'occasionerait un retard qui pourrait m'être fort pernicieux à cause de la saison des pluies qui approchait, elle ajouta qu'elle avait, au surplus, expédié la nuit de mon arrivée un courrier vers son fils, et que l'envoyé, qui serait incessamment de retour, dirait si je devais ou non me

rendre au camp. Mais toute une semaine s'écoula sans que le courrier en question revînt; et alors, ennuyé de perdre à l'attendre un temps si précieux, je pris le parti, pour couper court à de nouveaux délais, de gagner moi-même Raba.

En conséquence, dans la matinée du 21, je quittai Tabra, accompagné d'un eunuque noir et d'un habitant de Mourzouk, qui devait me servir d'interprète et de domestique, et après une marche de vingt-sept milles je campai, pour une partie de la nuit, au village de Kitako. Vers une heure du matin, éclairés par les rayons de la lune, nous recommençâmes à marcher; mais lorsque le soleil se leva je me sentis si gravement indisposé, que ne pouvant supporter davantage le mouvement du cheval, je mis pied à terre et me couchai dans un endroit humide, sans même avoir la précaution d'y étendre mon manteau. Quand je me relevai au bout de quelque temps, j'étais mieux, mais j'éprouvai de cruelles douleurs dans les membres. Peu après nous traversâmes une ville en ruine, appelée *Jinne* ou *Janne,* autour de laquelle des plantations de coton et d'indigo étaient presque étouffées par les mauvaises herbes. L'air était froid et le ciel nuageux; quelques habitans en guenilles nous regardèrent passer, et deux ou trois misérables chevaux, les plus maigres que j'eusse jamais vus, le dos tout déchiré, étaient attachés à des pieux près d'une

douzaine de huttes à moitié rebâties; enfin, sans la verdure, dont les arbres étaient couverts à cause de la saison, sans un limpide ruisseau qui coulait au milieu de ces ruines, je n'eusse jamais contemplé de ma vie un plus affligeant spectacle. Avant midi nous parvînmes au camp que les naturels nomment *Sanson* dans leur langue. Le camp, de forme carrée, consistait en une multitude de petites huttes couvertes en paille et semblables à des ruches d'abeilles. Il était coupé par quatre vastes rues, et renfermait en outre une place immense.

Sans le grand nombre des courriers qui passaient autour des huttes, d'hommes qu'on rencontrait munis d'armes et de tambours qui retentissaient aux oreilles, on se serait cru dans un village ou plutôt dans une ville ordinaire; car on voyait de tous côtés, là des tisserands, ici des tailleurs, plus loin des femmes qui filaient du coton, d'autres qui le dévidaient, ou qui préparaient des yams et de la pâte, ou qui les criaient par les rues; puis sous chaque bouquet d'arbres c'étaient de petits marchés, ou de pieuses gens qui y récitaient leur chapelet, ou des esclaves dissolus qui buvaient des liqueurs fortes.

Le roi n'était pas au camp lorsque j'y arrivai. Sa Majesté faisait à cette époque la guerre contre un de ses frères qui lui disputait le trône, et avait été piller, à ce que j'appris, quelques villes qui s'étaient

déclarées pour le rebelle; mais il revint le jour suivant, et je me hâtai de lui rendre visite. Grâce sans doute à mon cadeau, il me reçut assez bien; et quand je lui expliquai la nature du service que j'attendais de lui, il me répliqua que je pouvais retourner à Tabra dès le lendemain et me remettre en marche pour Kano dans cinq ou six jours, vu que, pendant cet intervalle, il enverrait chercher un marchand de Koolfu, et conviendrait lui-même avec ce dernier du prix que j'aurais à payer pour le transport de mon bagage jusque dans cette ville.

Je quittai en effet le Sanson le lendemain 24, et je regagnai Tabra le 25; mais en dépit de toute la bonne volonté que m'avait témoignée le roi, je ne pus repartir que le 2 mai. Ce jour-là même, cheminant le long des bords du May-Yarrow, je rencontrai un village ceint de murs, qui porte le nom de *Gonda*, et après avoir traversé un ruisseau qui vient du nord et se jette dans la rivière mentionnée ci-dessus, j'entrai dans la ville de Koolfu, où le mauvais état de ma santé et de celle de Richard nous retint plus de quinze jours.

Koolfu, ou comme on l'appelle souvent, *Koolfie*, est la ville la plus commerçante, non-seulement du Niffé, mais encore de toute cette partie de l'Afrique centrale. Elle est située sur la rive septentrionale du May-Yarrow, et entourée d'un mur de terre haut de vingt pieds. Elle a quatre portes: sa

forme est celle d'un carré long, qui a son plus grand diamètre de l'est à l'ouest, et une rue irrégulière à laquelle vient aboutir une multitude de rues plus petites la traverse dans cette direction. Il y a vers les extrémités orientale et occidentale de la ville deux vastes places, où sont des boutiques pour les marchands, et des grands arbres dont l'ombrage protége contre la chaleur du soleil les personnes qui vont chercher leurs provisions. Outre ces marchés, qui se tiennent tous les jours, il y en a deux autres, les lundi et samedi de chaque semaine, où de nombreuses caravanes parties des différens points de la côte viennent vendre ou échanger toutes sortes de marchandises.

Les habitans de Koolfu sont au nombre de douze à quinze mille, en y comprenant toutes les classes, les esclaves et les gens libres; et la plupart d'entre eux, quoiqu'ils soient d'ailleurs teinturiers, tailleurs, serruriers ou tisserands, se livrent au commerce. Mais il est rare que pour vendre ou pour acheter, ils entreprennent de longs voyages, plus rare encore qu'ils aillent à la guerre, à moins que ce ne soit pour devenir acquéreurs des prisonniers que fait le parti victorieux. En effet, leurs marchés sont toujours encombrés d'esclaves, qu'ils vendent sans aucune distinction, sans la moindre pitié. Peu leur importe que parmi ces malheureuses créatures il y ait des vieillards, des infirmes, des idiots, même

des enfans à la mamelle! Toutes sont vendues dès qu'on leur en offre un prix convenable. Cependant les esclaves domestiques sont regardés comme de la famille, et toujours bien, toujours humainement traités. Les mâles sont souvent affranchis, et les femmes données en mariage à des hommes libres. D'autres fois on marie entre eux les esclaves de la maison; après leur avoir tout-à-fait, ou en partie, rendu la liberté, hommes ou femmes, ils sont toujours nourris à peu près comme leurs maîtres. Dans nos pays d'Europe, on croit assez généralement que quand un esclave nègre est attaché à son maître, il lui sacrifiera volontiers sa vie. Eh bien, qu'on sache que les exemples d'un tel événement sont moins communs qu'ils devraient l'être, lorsqu'on réfléchit que tous ces esclaves ont été dès l'enfance arrachés à leur patrie, qu'ils ne connaissent aucun de leurs parens et n'ont aucun protecteur, et que s'ils prenaient la fuite ou bien se conduisaient mal, au point qu'on fût obligé de les vendre aux marchands européens, la servitude leur serait encore bien plus cruelle hors de l'Afrique. Ceux qui ont déjà atteint l'âge mûr, ou seulement la jeunesse, lorsque le vainqueur, suivant la loi de la guerre, les réduit en esclavage, ceux-là fuient toujours dès que l'occasion s'en présente, emmenant avec eux une partie des bestiaux de leurs maîtres, les dépouillant de tout ce qui pourrait aider leur fuite. La

chose, pendant notre séjour à Koolfu, arrivait chaque nuit.

Les habitans de cette ville sont fort polis, mais de grands menteurs; et loin de se croire obligés d'en rougir quand on les surprend en mensonge, ils ne font qu'en rire. Les hommes, sans qu'on doive excepter les mahométans, sont tous adonnés à l'ivrognerie; et les femmes passent pour être généralement d'une vertu facile. Voici à peu près quel est l'emploi de leur journée : dès que le soleil paraît toute la famille se lève; les femmes commencent par nettoyer la maison, les hommes par se laver de la tête aux pieds; après quoi les femmes et les enfans se lavent aussi, mais avec de l'eau dans laquelle a bouilli la feuille d'un arbuste appelé *bambarnia*. On déjeune ensuite, et chaque homme a son plat séparé, tandis que les femmes et les enfans mangent à un plat commun. Quand elles ont fini leur premier repas, celles-ci, de même que les enfans, se frottent le corps avec la poudre d'un certain bois rouge mêlée à de la graisse pour donner à leur peau noire une teinte moins brune, se noircissent les yeux avec de l'antimoine cru, et se teignent en jaune les dents et la partie inférieure des lèvres, ainsi que la partie extérieure, les cheveux et les sourcils; alors ceux des esclaves qui doivent aller vendre quelques marchandises les préparent et les portent au marché. Ce sont d'ordinaire les plus

jeunes qui sont chargés de ce soin. Les vieilles demeurent à la maison, qu'elles tiennent propre et bien rangée, filent du coton, et font cuire les alimens. Quant aux hommes, les chefs de famille s'en vont d'habitude promener sur la place publique, ou s'asseyent à l'ombre devant leur porte, écoutent les nouvelles ou causent du cours des différentes denrées. Les esclaves tissent, recueillent du bois ou de l'herbe, et à l'approche de la saison pluvieuse labourent la terre où ils planteront du millet et du maïs; enfin, ils s'acquittent des diverses commissions de vente et d'achat que leur a donnés le maître ou la maîtresse. A midi, tout le monde rentre et dîne, pour ensuite retourner au travail jusque vers le coucher du soleil. Quand la journée est achevée, chaque esclave rend compte à la ménagère de l'emploi de son temps, ou lui remet le prix des denrées qu'il a vendues. On soupe alors, et avant de se livrer au sommeil, les jeunes gens vont danser et jouer s'il fait clair de lune; les vieux restent à babiller dans l'enclos découvert au milieu duquel est située la maison, ou dans la hutte qui ouvre sur la rue, jusqu'à ce que le froid de la nuit ou l'approche du matin les oblige à se coucher. La religion que professent les habitans de Koolfu, la manière dont ils célèbrent leurs mariages et donnent la sépulture à leurs morts, les mets dont ils se nourrissent, et les diverses productions de leur

territoire, sont les mêmes que dans les autres provinces de cette partie de l'Afrique. Leur langue est un dialecte de l'Yarriba; mais sur les places de marché on parle communément celle de l'Haussa.

Pendant mon séjour à Koolfu, un des habitans me fit, au sujet de la mort de Mungo-Park et de ses compagnons dont il avait été témoin oculaire, un récit tout-à-fait contradictoire à celui que j'ai rapporté plus haut. Malheureusement, me dit-il, à l'époque où ces voyageurs s'aventurèrent à descendre la Quorra dans leur chaloupe, les Felatahs venaient de prendre les armes et ravageaient le Goober et le Zamfra. Le sultan de Boussa, à la nouvelle que les gens qui montaient la chaloupe étaient des hommes blancs, et que cette chaloupe ne ressemblait à aucune de celles qu'on avait vues jusqu'alors, puisqu'elle portait une maison à l'une de ses extrémités, rassembla ses guerriers de toutes les villes voisines, puis attaqua et tua les voyageurs, ne doutant pas qu'ils ne fussent l'avant-garde de l'armée felataise qui ravageait le Soudan, conduite par le père du sultan actuel Bello. Un des blancs était remarquable par sa grande taille et sa longue chevelure; ils avaient combattu trois jours avant de succomber tous; et les naturels du voisinage, pensant qu'ils étaient venus soutenir la cause des Felatahs, avaient été si effrayés qu'ils s'étaient réfugiés en grand nombre

dans le Niffé et dans d'autres pays. Les personnes qui montaient la chaloupe n'étaient cependant que quatre, deux hommes blancs et deux noirs. On y avait ensuite trouvé d'immenses richesses et beaucoup de vivres; mais tous ceux qui avaient goûté aux vivres en étaient morts.

Le 19 je continuai enfin ma route, et je fis halte à un village ceint de murs et appelé *Kufu*, qui n'est situé qu'à deux ou trois portées de fusil du précédent. L'espace qui les sépare est toujours occupé par les tentes des caravanes qui se dirigent à l'est. Le lendemain, après avoir cheminé une grande partie du jour au milieu d'un pays boisé, je m'arrêtai pour la nuit au village d'Ekibli, le dernier qui appartienne à la province d'Youri.

Le 21 nous rencontrâmes sur notre chemin une multitude de villes et de villages, et nous parvînmes à une ville ceinte de murs nommée *Bullabulla*, en dehors de laquelle nous campâmes. Aussitôt que ma tente fut dressée, je fus environné d'habitans. Le chapeau que je portais pour coiffure leur sembla extraordinaire; et les femmes, quand elles reconnurent qu'elles avaient affaire à un étranger qui n'était pas musulman, me vendirent ce que j'eus besoin d'acheter à un prix triple de celui qu'elles auraient exigé de toute autre personne. Chaque deux ou trois femmes étaient accompagnées d'un homme armé qui veillait à ce que leurs marchandises leur

fussent exactement payées. Le 22 nous parvînmes, à travers une campagne couverte de belles plantations, à la ville de Rajadawa ou *Ragadowa*. Les habitans sont de la race des Combries et païens, à l'exception du gouverneur et d'une douzaine d'autres individus qui se disent mahométans. La ville, qui est ceinte d'une muraille de terre et d'un fossé, renferme une population de sept à huit mille âmes; les alentours sont bien cultivés. Le 24, après avoir dépassé de nombreux villages, nous parvînmes à Washu, la première ville de la province de Kotonkora, où les marchands de la caravane que j'accompagnais toujours eurent à payer un droit de deux cent cinquante cowries par tête d'âne, de taureau, de cheval ou de mule. Moi, en ma qualité d'homme blanc, je fus exempté de la contribution, et, traversant la ville avec mon bagage, j'allai camper à un mille au-delà dans la direction de l'est. Les habitans, qui sont tous Combries, célébraient ce jour-là je ne sais quelle fête, de sorte que nous ne pûmes rien leur acheter. La ville de Washu est bâtie sur le penchant d'une montagne de rochers, et défendue du côté du sud-est par un mur qui a deux portes : les flancs rapides de la montagne la défendent de l'autre côté. Le 26 nous dépassâmes successivement deux autres villes nommées *Wazo* et *Wormzo*, puis nous campâmes sur la rive orientale d'un petit ruisseau qui coulait vers le sud.

Le 28, après avoir cheminé les cinq jours précédens à travers une riche vallée et parmi des collines couvertes de bois, nous atteignîmes Womba, une des plus fortes villes de la province dont Kotonkora est la capitale. Cette dernière en est éloignée de trente milles dans la direction du nord. Toutes les caravanes venant de l'est et de l'ouest s'arrêtent un jour ou deux à Womba, et paient cinq cents cowries par chaque bête de somme. La ville est située par 10 degrés 35 minutes de latitude, et par 7 degrés 22 minutes de longitude. Elle s'élève sur une éminence entre trois montagnes de granit, une à l'est, l'autre au sud, et la troisième au nord, toutes à peu près nues de végétation; à l'ouest s'étend une large vallée. Un petit courant d'eau qui approvisionne la ville coule à petite distance de la porte orientale. Les vallées environnantes, sur un rayon de deux milles, sont entièrement défrichées, cultivées avec soin et plantées de millet, de maïs, d'yams et de coton, de même que tous les terrains qui dans l'enceinte des murs ne sont pas occupés par des maisons. Les murs ont de vingt à trente pieds de hauteur, et sont entourés d'un fossé sans eau. On entre par quatre portes dans la ville dont la population peut s'élever à dix ou douze mille âmes.

Le 30 nous dépassâmes deux villes nommées *Gilma*, et bâties l'une au faîte d'un mont rocailleux.

l'autre à quelques cents verges de sa base. A ce qu'il paraît, une guerre d'extermination durait depuis plusieurs années entre ces deux villes, et il se passait rarement un jour sans que quelques-uns de leurs habitans fussent tués. Des troupes de femmes, appartenant à l'une et à l'autre, travaillaient dans les champs à l'entour; mais des troupes d'hommes armés se tenaient à peu de distance, faisant sentinelle. Nous campâmes au milieu des champs.

Le 1er juillet, nous longeâmes dans la matinée la partie méridionale d'une ville nommée *Akingie*, qui était ceinte de murs, considérable et bien peuplée. A midi nous atteignîmes la ville de Curigie, où je fis halte. Les murs sont étendus, mais les maisons peu nombreuses, en partie construites sur une colline, et en partie dans la vallée. Le lendemain, à une heure de l'après-midi, nous parvînmes à une autre ville, également ceinte de murs, et appelée *Sabonque*, nom que portent un grand nombre de villes dans la province de Kashna. Dans la soirée, nous dressâmes nos tentes en dehors de Gubez-in-Dushie. Cette ville, dont le nom signifie *le Roc sans égal*, est située sur une éminence, et renferme dans ses murs plusieurs vastes blocs de granit. On y voit peu de maisons, excepté celles qui sont perchées sur ces blocs.

Le 3, lorsque nous commençâmes à approcher de Guari, la contrée devint fort montagneuse; les

vallées néanmoins étaient soigneusement cultivées. De nombreux voyageurs couvraient la route qui formait beaucoup de sinuosités, tandis qu'elle était à droite et à gauche bordée de camps occupés par les marchands des caravanes qui se dirigeaient vers l'est. A quatre heures du soir, nous arrivâmes aux murs de la vieille ville, et entrant par la porte occidentale nous franchîmes la haute colline dont elle occupe le sommet par un sentier qui a bien deux milles de longueur. Nous pénétrâmes ensuite dans la ville neuve par la porte orientale, et là je rencontrai quarante cavaliers que le chef de la province, qui a pour capitale la ville en question, m'avait fait l'honneur d'envoyer au-devant de moi. Je me rendis sur-le-champ, accompagné de cette escorte, à la résidence du chef qui vint me recevoir sur le seuil, m'accabla de politesses, me fit conduire par son premier eunuque à une maison qui avait été d'avance préparée, et m'envoya peu après d'abondantes provisions de bouche.

Le lendemain j'allai faire au chef une visite en règle et je lui portai un cadeau. Il m'en remercia beaucoup, et alors je lui expliquai que les objets dont il avait bien voulu agréer l'hommage ne m'appartenaient pas, mais à mon maître, le roi d'Angleterre, qui m'envoyait visiter une seconde fois l'Haussa et le Bornou, provinces que j'avais déjà visitées par ses ordres deux années auparavant.

J'ajoutai qu'en conséquence le puissant chef de Guari devait me prêter, autant qu'il était en son pouvoir, l'aide et la protection dont j'avais besoin pour accomplir ma mission. Il répondit qu'il ferait pour m'être utile tout ce qui dépendrait de lui; mais que, comme je devais le savoir, il était alors en guerre avec les Felatahs, et que s'il me faisait accompagner par un détachement de cavalerie à travers le Zegzeg, loin de me rendre service, il m'exposerait à l'attaque des ennemis qui infestaient la route sur la frontière des deux États; qu'il me ferait donc escorter par des gens à cheval jusqu'à la dernière ville de son territoire, et de là jusqu'à Fatika, la première qui fût au pouvoir des Felatahs, par des archers à pied qui me protégeraient mieux à travers les bois que j'aurais à traverser. Je dirai dès à présent qu'il tint fidèlement ses promesses.

La ville de Guari, capitale du district du même nom, est située par 10 degrés 54 minutes de latitude nord, et par 8 degrés 1 minute de longitude est. Elle repose en partie sur le côté nord-est d'une colline, en partie dans une étroite vallée, à travers laquelle coule un ruisseau bourbeux qui est à sec pendant les mois d'été. Ce ruisseau prend sa source à un jour seulement de marche, dans les montagnes au sud, parcourt un coin du Zamfra, sépare sur une certaine étendue les États de Katonkora et de Guari, et se joint à la Kodoma dans le Niffé. La capitale

a deux murailles, la vieille et la neuve : la première, beaucoup plus vaste que la seconde, tombe en ruines; mais celle-ci est encore trop vaste pour que les habitans puissent la défendre, et enclôt quelques maisons disséminées, quelques villages, non une ville.

Je quittai Guari le 7. Dans l'après-midi, je traversai la ville de Makundi où faisait halte une nombreuse caravane venant de l'est. La plupart des marchands qui m'avaient vu dans l'Yarriba et le Borgoo, accoururent à mon passage me souhaiter mille prospérités, lorsque j'étais si près de leur pays. Dans la soirée j'atteignis une autre ville ceinte de murs appelée *Cazigie,* où je passai la nuit.

Le 8 j'atteignis Fatika dont les murs sont fort étendus; mais je campai en dehors parce que les portes étaient trop étroites pour que les bêtes de somme y entrassent chargées. Le lendemain je fis halte à Moray; et le jour suivant, à deux heures après midi, j'entrai dans Zaria capitale du Zegzeg par une des portes qui regardent l'ouest; mais au lieu de trouver des maisons, je n'aperçus d'abord que des faîtes de toits au bout d'immenses champs de grains, car ils s'étendaient à distance d'un quart de mille dans toutes les directions.

La ville de Zaria est entourée par une haute muraille d'argile, qui a plusieurs milles de circonférence, et au milieu de laquelle est disséminée une

multitude de petits villages. La maison où je logeai est située sous 10 degrés 59 minutes de latitude nord, et sous 8 degrés 42 minutes de longitude est. Au centre de l'enceinte des murs s'élève la principale mosquée, bâtie en terre, qui a un minaret de quarante ou cinquante pieds. La place du marché, sur laquelle campent aussi les caravanes, est vers l'extrémité méridionale et dans l'intérieur de la ville. Quant au nombre des habitans qui sont presque tous Felatahs, je ne saurais rien dire de certain. Je sais seulement que la population de Zaria passe pour être plus considérable que celle de Kano, qui renferme de quarante à cinquante mille âmes au moins. Ces habitans sont pour la plupart armés de fusils français, qu'ils préfèrent à ceux de fabrique anglaise, tandis que la poudre d'Angleterre leur semble meilleure que celle de France. Il y a dans la ville une très grande quantité de beaux arbres qui poussent droits, et qui, taillés tous les ans pour faire du bois de chauffage, ressemblent de loin à de gigantesques peupliers. Des marais, des champs cultivés et des prairies, occupent le reste de l'enceinte que ne couvrent pas les maisons. Le Zegzeg, province dont Zaria est la capitale, produit en abondance des dattes, de l'huile de palmier, des melons, des plantains, du maïs, du millet, des yams, des pommes de terre, et surtout du riz. Les naturels prétendent même qu'ils récol-

tent en plus grande quantité que tout le reste de l'Haussa un riz meilleur. Chevaux, moutons et bêtes à cornes sont également nombreux dans chaque partie de la province, habitée par les Felatahs. On y rencontre aussi beaucoup de gibier, particulièrement des gazelles de toutes les différentes espèces. Les pintades et les perdrix y sont innombrables. Enfin l'éléphant et le buffle fréquentent le sud de la contrée, qui s'étend, dit-on, à douze jours de marche de Zaria, et qui ne se termine qu'à l'eau salée. Le Zegzeg est borné à l'est par la province de Kano; au sud-est par le Jacoba; au sud par les montagnes qui servent de retraite à des païens, et au-delà desquelles est la mer; au sud-ouest par le Niffé; au nord et à l'ouest par le Guari et le Kashna. Les environs de la capitale sont fort beaux; on voit çà et là de magnifiques bouquets de bois, et de petits ruisseaux; enfin les montagnes rocailleuses au nord et au sud ajoutent beaucoup à la grandeur de la scène.

Le 14, poursuivant ma route, j'atteignis la ville de Leokoro, à l'est de laquelle je campai pour la nuit. Cette ville est considérable, et ceinte de murs; mais les murs sont en très mauvais état. Les maisons au contraire sont bien entretenues, et les habitans nombreux. Le 15 je parvins à la ville de Roma, dont le nom dans la langue de la contrée signifie *soupe*, et j'y passai la nuit. A en juger par

l'étendue des murailles et le grand nombre de beaux arbres qu'elles renferment, la ville doit avoir été très populeuse; mais aujourd'hui, par suite de la guerre, les habitans pauvres et misérables ne sont plus qu'au nombre de quarante. Le 16 je fis halte à la ville d'Aushin, où je fus logé dans la meilleure maison de l'endroit. Comme c'était la fête de l'Aid Kébir, les habitans avaient tué un taureau, et leur chef m'en envoya ma part. Le 17, après avoir dépassé plusieurs autres villes, j'entrai à midi dans celle de Dunchow, qui est la première à l'ouest dans la province de Kano. Le lendemain j'arrivai à Baebaegie. Je me rendis aussitôt à la résidence du gouverneur, dont le principal officier partagea avec moi sa maison; et peu après que j'y fus installé, il m'envoya un mouton, deux volailles, du pain, le premier que j'eusse vu depuis mon départ d'Angleterre, et quantité de millet pour mes bêtes de somme.

La ville de Baebaegie est située par 11 degrés 34 minutes de latitude nord, et par 9 degrés 13 minutes de longitude est. Elle s'élève pour ainsi dire au milieu d'une vaste plaine; et d'un mont de granit situé à une portée de mousquet environ de la porte méridionale, on distingue à dix milles vers l'est les montagnes de Nova, à trente-cinq milles vers le sud celles de Surem, vers l'ouest un ou deux sommets de celles qui avoisinent Aushin dans le Zegzeg;

vers le nord, c'est une vaste plaine qui n'est bornée que par l'horizon; enfin, au nord-est on aperçoit au-dessus de la ligne horizontale les deux monts que renferme la ville de Kano. Du mont de granit dont j'ai parlé plus haut, et que je gravis jusqu'au sommet, la campagne, de quelque côté que je dirigeasse mes regards, présentait un charmant spectacle. Les grains avaient précisément assez d'élévation pour onduler au souffle du vent; de petites villes et des villages se montraient de toute part; les arbres, disséminés par bouquets, étaient couverts d'une riche verdure; des bestiaux d'une éblouissante blancheur, paissaient sur les terres en friche; des chevaux et des jumens étaient parqués dans les petits espaces qui séparaient les différentes plantations; enfin, plus de cent femmes s'occupaient à battre du grain sur les rochers plats qui entourent la base du mont, et à mesure le vent qui soufflait avec force de l'ouest s'acquittait pour elles de la besogne que leur eût coûté l'opération du vannage. A mes pieds s'étendait la ville qui a la forme d'un carré long, les quatre côtés regardant les quatre points cardinaux. Au centre est l'habitation du gouverneur, qui ressemble à un de ces vieux châteaux d'Écosse qu'on voit près des frontières. L'architecture en est moresque, comme l'est celle de presque toutes les habitations des gouverneurs dans l'Haussa. Quatre hautes tours de terre, percées d'une porte,

donnent accès par les quatre côtés dans l'intérieur d'un enclos carré dont elles dépassent la muraille qui a cependant vingt pieds d'élévation. Dans cet enclos sont des huttes pour les femmes, les eunuques, les esclaves et les chevaux. Dans les temps d'alarme et de danger, le haut d'une de ces tours est occupé par le gouverneur; le bas, par les gens de sa suite bien munis d'armes. Cette tour, qui comme les trois autres est bâtie en terre, a trois étages avec un toit plat et des créneaux au rez-de-chaussée; il y a dans chaque pan de mur, et au-dessus de la porte, des trous oblongs par lesquels les archers lancent leurs flèches, et qui servent en même temps à donner du jour aux divers étages. Ces espèces de fenêtres sont au nombre de quatre sur chaque pan, mais placées sans la moindre régularité. Elles ferment au moyen de nattes mises à l'encontre du vent, ou bien d'une multitude de petites tresses d'herbe diversement teintes, lesquelles attachées le long d'une baguette qu'on accroche en haut de l'ouverture retombent jusqu'en bas, admettant assez d'air et de jour, mais empêchant les mouches d'entrer. Ce moyen de clôture est aussi employé pour les portes des appartemens intérieurs, qu'on n'a de cette façon la peine ni d'ouvrir ni de fermer. Dans la ville, les maisons sont soutenues par des piliers que forme la réunion d'un nombre suffisant de longs bâtons liés ensemble, et qu'on

recouvre entièrement d'un épais enduit de terre, puis d'une couche de fiente de vache, pour empêcher les fourmis blanches et les autres insectes de ronger le bois. Les grandes poutres sont fabriquées d'après la même méthode. Pour faire le toit, qui toujours est plat, on pose d'abord plusieurs de ces poutres en travers sur les murs, et diagonalement sur ces poutres de petites branches aussi serrées que possible, qu'on revêt ensuite de cinq ou six pouces de terre et de gros sable délayés ensemble. Pour construire les murs, on commence par délayer de la terre avec de l'herbe hachée ou de la fiente de vache; puis on fait avec ce mélange des espèces de pains qu'on laisse sécher au soleil, et lorsqu'ils sont secs on s'en sert pour bâtir comme nos maçons se servent de pierres ou de briques, mettant un lit de boue en guise de ciment entre chaque lit de ces pains durcis, qu'on recouvre aussi de boue extérieurement. Les habitans sans cordeau, sans niveau, avec leurs mains seules, réussissent cependant à construire des murs parfaitement droits et des édifices qui sont bien d'aplomb. Avant la saison des pluies, ils ont toujours soin de recrépir les murs extérieurs, de réparer les toitures. et de reconstruire les parties qui semblent peu solides. L'eau qui tombe sur les toits s'écoule par de longs tuyaux de terre cuite, pareils à ceux qu'on place dans nos pays sur les cheminées, et très saillans,

de sorte qu'on serait tenté de prendre ces gouttières pour des canons. Dans tous les enclos qui ceignent les maisons il y a deux ou trois dattiers qui portent fruit deux fois l'année, comme ceux de Kashna et de Kano, la première avant la saison des pluies, la seconde un mois ou quarante jours après qu'elles ont fini de tomber. Dans chaque dattier sont suspendues, au moyen d'une corde, deux pièces de bois mobiles qui frappent l'une contre l'autre, et sont destinées à effrayer les chauves-souris et une espèce de geai qui détruisent beaucoup de fruits. L'ibis, la grue, la cigogne, et divers autres oiseaux, font leurs nids dans les grands arbres de la ville. Un marché qui tient chaque jour de la semaine, offre en abondance aux habitans et aux étrangers toutes les choses nécessaires à la vie. Il y a dans la ville plusieurs endroits consacrés à la prière, et une mosquée principale en face de la résidence du gouverneur. La population peut s'élever à vingt ou vingt-cinq mille âmes.

Je restai un jour à Baebaegie. Le 20, poursuivant ma route, je franchis dans la matinée un petit ruisseau qui coule vers le sud et se réunit à la rivière de Girkwa. Peu après je dépassai la ville de Madagie, qui est entourée de murs, et qui paraît bien peuplée. A midi j'arrivai sur le bord de la rivière qui baigne la ville de Girkwa, d'où elle tire son nom, et qui prend sa source dans les montagnes

avoisinant Aushin. Elle est à sec dans toute la longueur de son cours pendant six mois. Lors de mon passage elle avait de cent à cent vingt verges de large et cinq pieds de profondeur, de sorte que mon cheval qui était fort petit fut obligé de nager, et que je fus mouillé jusqu'au milieu du corps. Après une courte halte sur la rive opposée pour sécher un peu mes vêtemens, je poursuivis ma route, et j'arrivai à cinq heures du soir aux portes de Kano.

Itinéraire de Kano au camp de Bello, et de là à Sackatou. Résidence dans cette ville.

Dès mon arrivée à Kano j'allai directement à la demeure de mon ancienne connaissance Hadje-Hat-Salah. Mais je ne reçus pas de lui un très bon accueil, non plus que des autres Arabes qui résidaient dans la ville, parce qu'ils eussent préféré que je vinsse par l'est et pusse leur donner des nouvelles de la guerre qui existait alors entre le sultan des Felatahs et le souverain de Bornou. Cette guerre en effet, qui déjà durait depuis quelque temps, les gênait beaucoup en ce qu'elle interrompait toutes les communications avec le Fezzan et le Tripoli.

Le 21, je visitai le gouverneur, qui fut très poli, très causant avec moi, et me dit que le gadado était en route pour venir à Kano, mais que si je ne jugeais pas convenable de l'attendre j'étais libre de

poursuivre mon chemin vers le camp de Bello. Ce camp était situé à quelque distance de Sackatou. Je profitai de la permission qui m'était donnée au bout de quelques jours. Le 24, au lever du soleil, je partis, et à quatre heures du soir je fis halte à Toffa, ville ceinte de murs, mais en si mauvais état, qu'à moins d'être réparés ou même reconstruits ils auront entièrement disparu dans une année ou deux. Les maisons qu'ils entourent ne sont pas fort nombreuses, car la population ne s'élève qu'à deux mille âmes; mais il y a dans l'intérieur de la ville des champs immenses de grain. Les habitans m'apportèrent du lait et une espèce de pouding qui n'était autre chose que de la farine de millet bouillie dans de l'eau sans aucun accommodement. Ce ragoût fait généralement le second repas des naturels dans toute la contrée qui s'étend entre la Quorra et le Bornou, et même dans les parties de ce royaume où on récolte du millet.

Le 25, après avoir rencontré sur mon passage les villes de Kiawa et de Gagai, je fis halte à celle de Gongodi. Le jour suivant je cheminai à travers de belles plantations, et je franchis plusieurs cours d'eau qui se dirigeaient à l'est. Vers deux heures de l'après-midi, un violent orage qui se déclara tout à coup m'obligea de m'arrêter dans la ville de Koki dont les murs, comme ceux des villes précédentes, étaient dans un délabrement complet. On me donna

la meilleure maison de l'endroit, et les provisions ne me manquèrent pas. Le lendemain je dépassai à onze heures la ville de Duncamie ; après quoi la route devint abominable, ou plutôt il n'y eut plus aucune route. La surface du pays n'était qu'un marais dans lequel deux de mes gens qui voyageaient à pied avaient quelquefois de l'eau jusqu'à la ceinture pendant une demi-heure de suite. Lorsque nous arrivions enfin vers cinq heures du soir à un chemin meilleur, il se mit à pleuvoir, et mes domestiques quittèrent leurs vêtemens qu'ils cachèrent sous les peaux dont les bagages étaient couverts pour les conserver secs jusqu'à ce que nous fissions halte. Moi, quoique mouillé jusqu'aux os, je brûlais d'une soif ardente, et de temps à autre je pouvais à peine me tenir sur ma monture jusqu'à ce que je fusse soulagé par un abondant vomissement. Avec quel plaisir je me serais étendu quelque part! mais il n'y avait pas la moindre place qui ne fût inondée. Nos souffrances à tous ne cessèrent que lorsque nous arrivâmes à Jaza, ville qui dépend de la province de Kashna.

Bon gré mal gré, je m'emparai de la propre maison du gouverneur, qui ne voulait pas nous désigner un logement, et je me couchai auprès d'un bon feu après qu'on m'eut aidé à descendre de cheval. Je n'ai jamais le caractère doux ni commode, et j'entre toujours en colère dès qu'on me

cherche de mauvaises querelles. En cette occasion, je parlai d'abord poliment au gouverneur; mais ces ours de naturels du Kashna sont grossiers, quoiqu'ils se vantent d'être le peuple le meilleur et le plus honnête de l'Haussa, quoiqu'ils appellent infidèles tous les autres. Il me répondit donc insolemment, et alors je me mis dans une telle fureur que le pauvre homme me laissa la tranquille possession de sa demeure, et envoya même ses esclaves chercher des vivres pour mes gens et pour nos bêtes. J'eus toute la nuit la fièvre et des crampes qui me firent horriblement souffrir.

Le lendemain, comme nous allions nous remettre en route, arriva le gadado avec une nombreuse suite d'hommes à cheval et à pied. Les cavaliers étaient armés de lances, d'épées et de boucliers; les fantassins d'épées, d'arcs et de flèches. Par-derrière venait une multitude de femmes, les unes montées à califourchon sur des coursiers, les autres assises sur des chameaux; d'autres moins fortunées se servant de leurs jambes et portant des ustensiles de cuisine. Le premier ministre du sultan me revit avec plaisir, et quand il sut où j'allais, il me conseilla de retourner plutôt avec lui à Kano, prétendant que les routes étaient alors si mauvaises qu'il me serait impossible de m'en tirer. Il ajouta que nous ferions ensemble le voyage après la saison des pluies, et que dans l'intervalle je ne manque-

rais de rien. Ma mauvaise santé me fit accepter ces propositions.

(Il y a ici, dans le Journal de M. Clapperton, une lacune considérable dont le lecteur connaîtra bientôt la cause. A l'endroit où reprend la narration, on retrouve l'illustre voyageur aux environs de Zirmie, et retournant vers Sackatou.)

Le 11 octobre, dit-il, avant de me remettre en marche, je m'aperçus qu'on m'avait volé une partie de mes papiers, mes lunettes, mon écritoire, mes plumes et divers autres objets. J'eus beau les chercher et les réclamer, crier et tempêter, on ne me les rendit pas. Dans la journée je traversai un village considérable, et j'eus plusieurs fois à franchir la rivière que j'ai si souvent mentionnée comme prenant sa source dans les monts de granit au sud de Kashna. Elle fait dans cette partie de la contrée de nombreux détours et arrose une campagne couverte de magnifiques plantations. A midi je fis halte dans la ville de Quarrie.

Le 12 je dépassai plusieurs villages et une autre ville du même nom que la précédente; après quoi je franchis la rivière de Foutchir à un gué qui était profond de quatre pieds. La Foutchir avait en cet endroit, c'est-à-dire non loin de sa jonction avec la Quarrie qui coule vers le nord et que nous avions à notre droite, une largeur de cent verges et plus. Ses bords étaient bas, sablonneux et boisés. Nous

les suivîmes pendant une heure, et lorsque nous les quittâmes le pays ne présenta plus que des montagnes de sable, des marais ou un pais taillis dans lequel était campé le corps principal de l'armée du sultan, et je dressai ma propre tente dans le même lieu. Le seul ordre qui parût présider au campement de ces troupes barbares était le soin que prenaient leurs différens chefs de les établir à l'est, à l'ouest, au nord ou au sud, suivant la situation géographique des provinces d'où elles étaient venues; du reste, c'était une véritable confusion. L'homme le plus élevé en grade après le gouverneur de la province établissait sa tente près de la sienne, et ainsi de suite.

Le 13 je fis encore halte, avec l'armée, sur les bords d'un vaste lac qui est formé par les rivières de Zirmie et de Zarrie, ou à plus proprement parler, d'une chaîne de lacs et de marais qui s'étendait à travers la plus grande partie des plaines de Gondamie, presque jusqu'à Sackatou. Ces endroits marécageux servaient de retraite à une multitude d'éléphans et d'autres animaux sauvages. Le soir je fus, pour la première fois depuis mon départ de Kano, averti par le premier ministre qu'avant de gagner Sackatou, nous aurions à nous rendre près de Coonia, capitale du Goober, près de laquelle était campé le sultan avec une partie de ses forces, et qu'il comptait prendre avant de revenir à Sackatou.

Je me dirigeai donc le 14 vers Coonia, à la suite de la division que commandait le gadado, et le surlendemain 15, à midi, nous atteignîmes l'endroit où Bello avait établi son camp. Dès mon arrivée, sans me laisser même le temps de réparer le désordre de ma toilette, celui-ci m'envoya l'ordre de venir à sa résidence. Elle consistait en un grand nombre de huttes, qui à elles seules et entourées d'une pièce d'étoffe suspendue à des piquets, formaient un petit village. Son accueil fut des plus bienveillans. Il s'informa de la santé du roi d'Angleterre, me demanda si nous étions toujours en paix, et comment j'avais trouvé tous mes amis. Sa surprise fut grande quand je lui répliquai que je ne les avais pas vus, et que j'étais seulement resté quatre mois dans ma terre natale. Comme je voulais lui offrir les présens et la lettre que mon souverain lui envoyait, il me pria de remettre cette cérémonie à l'époque où il serait de retour dans sa capitale, vu qu'il devait consacrer tous ses instans aux préparatifs de la journée suivante, et me congédia. Il devait le lendemain donner l'assaut à la place en question. En conséquence, tous les chevaux du camp furent sellés dès le coucher du soleil, et des patrouilles de cavaliers, revêtus d'armures de coton piqué, firent bonne garde toute la nuit.

Le 16, après que les prières du matin eurent été dites, on marcha à l'attaque, moi comme les autres.

Elle ne commença cependant qu'à midi. La bataille dura jusqu'à la chute du jour, mais les assiégés, qui n'avaient pour toute artillerie qu'une carabine, firent si bonne résistance, et les troupes du sultan montrèrent si peu de courage ou plutôt tant de lâcheté, qu'elles se retirèrent battues, et prirent la fuite pour la plupart sans même rentrer dans le camp. Je revins y passer la nuit avec le sultan et le gadado, et le 17 au lever du soleil je les suivis vers Magaria, ville située parmi les montagnes au sud-est de Sackatou, à laquelle nous parvînmes le 19. Cette ville n'est à proprement parler qu'un Sanson, ou lieu de réunion pour les armées. Les principaux habitans de la capitale y ont bien tous des maisons, mais ils les font habiter par leurs esclaves, qui s'occupent à labourer la terre, à recueillir les moissons et à faire paître leurs troupeaux dans les environs. Le soir le sultan m'envoya dire que, comme il désirait rester quelques jours à Magaria pour voir si l'ennemi ne viendrait pas l'attaquer, j'étais libre, si bon me semblait, de gagner Sackatou et d'y demeurer jusqu'à ce qu'il me rejoignît.

J'usai de la permission et me mis en route dans la matinée du 20. Chemin faisant, je remarquai avec plaisir que tous les lieux susceptibles de culture étaient plantés de grains, et je rentrai à trois heures de l'après-midi dans Sackatou, où je repris possession de mon ancien logement. Quoique cette ville,

à laquelle les rebelles du Goober avaient mis le feu l'hiver précédent, me dit-on, eût été aux deux tiers brûlée, toutes les maisons en avant été si pareillement rebâties aux mêmes places et de la même forme, que je la retrouvai absolument telle que je l'avais vue deux années auparavant. La seule différence était que depuis l'insurrection du Goober elle avait onze portes.

Lorsque le sultan quitte la capitale, dix cadis ou juges, ainsi que notre vieux ami Gomsoo, gardent chacun une de ces portes avec leurs gens, jusqu'à son retour. Tant que dure l'absence du monarque, chaque gardien demeure dans une petite maison construite en nattes, près de la porte qui lui est confiée, en dedans des murs. Gomsoo m'envoya dire de quel côté il était posté pour que j'allasse lui faire visite, car il ne s'agissait de rien moins que de la peine capitale pour lui, au cas où il eût quitté son poste pour venir lui-même me voir. Je me rendis donc auprès de lui, et le trouvai assis sur le seuil de sa hutte. Il avait avec lui sept méchans fusils arabes, les uns sans pierre, les autres sans baguette; mais, malgré tout, sa porte, à cause de ses mousquets, était réputée imprenable.

Le 24 le sultan et son premier ministre m'informèrent par un courrier que, comme les rebelles étaient attendus de jour en jour près Magaria, ils ne savaient pas quand ils retourneraient à Sackatou.

En conséquence, ils me priaient de revenir près d'eux, et m'envoyaient un cheval, avec deux chameaux pour porter mes bagages. J'obéis à leur vœu, et je regagnai Magaria le 26 au soir, où un logement m'avait été préparé.

Le lendemain je reçus de bonne heure la visite du gadado qui venait m'annoncer que son maître était curieux de recevoir enfin la lettre et les présens que je lui avais rapportés d'Angleterre. En conséquence j'endossai mon uniforme, et je me rendis au désir du sultan. Le cadeau que j'étais chargé de lui remettre au nom de sa majesté Georges IV lui causa infiniment de joie; il consistait en un parasol de soie rouge à manche d'argent, et une canne à pomme d'or; en douze aunes de damas rouge, et autant de bleu-ciel; en douze de soie rouge et autant de bleue; en vingt-quatre de batiste; en deux livres de clous de girofle; en deux fusils de chasse, l'un à un coup et l'autre à deux; en une paire de pistolets pour son fils aîné; en deux épées courtes, deux boîtes de fusées, et quantité de poudre, de pierres, de balles et de petit plomb; en une rame de papier et deux paquets de crayons à la mine de plomb; en un grand nombre de gravures coloriées représentant des batailles; en plusieurs albums; en une douzaine de paires de bas et de paires de gants, les uns et les autres en coton blanc; en une belle pendule et une montre d'or; en deux chaînes de même

métal, quatre couteaux fermans, un nécessaire de toilette complet, et un magnifique miroir; en deux brides anglaises; en une collection de remèdes, et une multitude de livres arabes, tels que le Nouveau-Testament, la partie de l'Ancien qui a été traduite; le Koran, les Élémens d'Euclide, l'Histoire des Tartares sous Tamerlan, les Psaumes de David et plusieurs chapitres de la Bible.

Le jour suivant je fus visité par Sidi sheik, médecin en chef, et l'un des secrétaires de Bello, qui m'apporta un message de la part de son maître. Quand je sus ce dont il s'agissait, grande fut assurément ma surprise, mais j'eus soin de ne la laisser aucunement paraître. Le sultan m'envoyait dire par son serviteur que je serais libre de retourner en Angleterre par la route que je trouverais convenable de suivre, fût-ce celle du Bornou; mais que j'eusse bien à réfléchir avant de me décider à la prendre, vu que le sheik de cette contrée lui avait écrit deux années auparavant pour lui conseiller de me mettre à mort. Et la raison dont El-Kanemy appuyait son conseil était que, si les Anglais recevaient un trop bon accueil en Soudan, ils y viendraient tous les uns après les autres, et s'en empareraient, comme ils avaient déjà fait de l'Inde qu'ils avaient arrachée aux mains des Musulmans... Je répondis au médecin que je ne croirais pas le sheik de Bornou, qui m'avait toujours témoigné trop d'a-

mitié, capable d'une telle perfidie, à moins de voir la lettre en question; à quoi il répliqua que le sultan ne l'avait plus. Voulant savoir d'une manière positive ce à quoi m'en tenir sur un point aussi important, puisque je devais sous peu me rendre auprès du souverain qu'on m'annonçait être devenu mon ennemi, j'allai le 29 questionner le gadado; mais celui-ci m'assura qu'il ignorait absolument qu'une semblable lettre eût été écrite; que ce devait être un conte de l'invention de Sidi, et qu'au surplus il s'enquerrait de la vérité. Le 30 il vint à midi m'inviter à le suivre auprès de Bello. Quoique fort malade, je le suivis, et nous fûmes aussitôt introduits dans l'appartement du sultan qui était occupé à lire; mais quand nous entrâmes, il mit son livre de côté, et commença lui-même à me parler de la lettre. Comme je le pressais de me la montrer, après toute sorte de subterfuges, il finit par m'avouer qu'il avait effectivement reçu une lettre, mais qu'elle n'était pas signée du sheik; que cependant elle avait été écrite avec sa sanction par un saint homme de ses sujets, et que la teneur en était qu'il fallait, sinon me tuer, du moins ne pas me laisser franchir Sackatou, attendu que je n'étais qu'un espion. Telle fut, j'imagine, la voie détournée par laquelle Bello voulut d'abord s'approprier les présens que je destinais au sheik de Bornou. On verra plus tard qu'il chercha par la

suite à satisfaire plus ouvertement sa honteuse cupidité.

A la date du 1er novembre, Magaria qui un mois auparavant n'était encore qu'un village, se trouva changé en une ville considérable. Auparavant elle n'avait ni importance ni figure; mais alors tous les habitans de la campagne environnante, sur un rayon très étendu, avaient été enjoints de venir y demeurer; les maisons avaient été régulièrement disposées; chaque groupe de huttes était enclos d'une barrière de nattes; enfin on ne voyait plus dans la ville aucun espace qui ne fût occupé par des habitations ou des parcs à bestiaux. Une nouvelle muraille avait aussi été construite d'après le mode de fortification usité dans le Goober, qui consiste à bâtir un mur peu élevé qu'on entoure extérieurement d'un fossé profond, et sur lequel on établit une palissade de gros pieux solidement fichés droit. A travers les ouvertures de la palissade, les assiégés peuvent lancer leurs flèches et tirer leurs mousquets quand ils en ont. Comme la chose se pratique toujours en pareil cas, tous les habitans de la ville avaient contribué à l'érection de cette nouvelle muraille, sous l'inspection des principaux officiers du sultan, dont les esclaves avaient apporté le bois et les autres matériaux. A Magaria j'eus plusieurs fois l'occasion de voir les musulmans prier; car leur mosquée, qui n'était encore que

temporaire, consistait en un enclos carré de nattes soutenues par des bâtons et ouvert du côté de l'est. L'iman ou prêtre se tenait à quelque distance en avant des fidèles qui étaient rangés derrière lui. Il récitait à haute voix la prière que les assistans répétaient tous mentalement avec la plus grande régularité, à genoux et les mains baissées vers la terre. Magaria est situé dans la province d'Adir, qu'on appelle aussi *Tadela*, et qui renferme un grand nombre de villes. Cette province est couverte de basses montagnes rocailleuses et remplie de lacs et de cours d'eau.

Je retournai le 6 à Sackatou avec le sultan et son premier ministre. Le lendemain je visitai Bello, et sur sa requête, je montrai à un de ses gens comment on montait la pendule. Dans l'après-midi je reçus la visite de trois Felatahs : le premier, natif de Foota-Torra; le second de Tombouctou, et le troisième d'une ville voisine de la précédente. Le premier, Hadje-Omar, qui était un homme intelligent, me dit que quarante personnes étaient arrivées à Ségo avec Mungo-Park; que, sur ce nombre, trente-cinq étaient mortes de maladie, et que cinq seulement s'étaient embarquées avec lui sur la chaloupe que lui avait donnée le sultan de Ségo, et qu'ils avaient été sans cesse attaqués par les Tuaricks auxquels ils tuèrent beaucoup d'hommes. Le second de mes visiteurs, appelé Malem-Mahomed,

m'apprit que tout le district de Tombouctou était alors sous la domination des Tuaricks ; que la principale ville de ce district portait le même nom ; que le pays où elle est située ne produit pas d'or, et que celui dont les habitans sont bien pourvus leur vient d'Ashantie, de Gonga et de Bambarra, où ils l'échangent contre du sel avec les Tuaricks, contre des vêtemens avec les indigènes de Fez, de Ghadamis et de Tripoli ; enfin, que le Tombouctou n'était qu'un grand marché où toutes les caravanes de l'est et du nord rencontrent celles de l'ouest et du sud. Le troisième, qui était allé en pèlerinage à la Mecque, put m'indiquer la route qu'il avait suivie de Sackatou à Sennaar. Après avoir passé par Kano, il avait successivement traversé l'Adamowa, le Baghermé, le Runza, le pays des Kaffins, le Darfour et le Kordofan. Il m'assura que le Bahr-el-Abiad[1] n'est profond que de quatre pieds pendant l'été, de même que le Shary, au-dessus de Logan, avant qu'il ne reçoive la rivière d'Ashu qui vient du sud-est à travers le Baghermé. C'est le seul cours d'eau qui, pendant les mois de sécheresse, ne soit pas guéable entre la Quorra et le Bahr-el-Azreh.

Du 8 novembre au 18 décembre, espace de temps

[1] On sait que le Bahr-el-Abiad descend des montagnes de la Lune, et forme le grand Nil en se réunissant au Bahr-el-Azreh ou Nil bleu, qui a ses sources dans l'Abyssinie.

que je passai soit à Sackatou soit à Magaria, il ne m'arriva rien qui mérite d'être mentionné. Mais le 18, étant dans la première de ces deux villes, j'appris d'un voyageur qui arrivait de Kano, où j'avais laissé mes domestiques et ceux de mes effets et bagages dont je n'avais pas besoin, qu'ils s'étaient mis en route par ordre du sultan pour venir me rejoindre, et qu'ils avaient déjà atteint la frontière de Zamfra. La seule explication que je pus d'abord trouver à cette étrange conduite du sultan qui ne m'avait prévenu de rien, fut qu'il avait pensé que mes bagages seraient plus en sûreté près de moi. Plusieurs jours s'écoulèrent sans m'apporter aucun éclaircissement. Le 21 je me rendis chez le gadado, et après l'échange des complimens ordinaires je le priai de me dire pourquoi son maître avait cru devoir donner un pareil ordre. Il me répondit qu'il n'en avait pas eu la moindre connaissance jusqu'à ce que mes gens fussent arrivés à Magaria, et qu'alors le sultan lui avait confié qu'il désirait voir la lettre que le gouvernement britannique envoyait au sheik de Bornou. Je répliquai qu'on me couperait plutôt la tête que de me faire consentir à laisser ouvrir cette lettre, et je sortis. Le même jour, à trois heures de l'après-midi, mon domestique Richard Lander arriva avec toutes mes malles et Pascoe. Richard avait été fort malade en route; mais les habitans des différentes villes où il s'était arrêté, ainsi que le guide

que lui avait donné le gouverneur de Kano, n'avaient cessé de lui prodiguer toute sorte de soins. Le lendemain Bello me fit prier de me rendre près de lui avec Richard, disant qu'il n'avait pas encore vu d'autre chrétien que moi, et d'apporter la lettre écrite au sheik, non qu'il voulût me la prendre ou la lire, mais simplement parce qu'il désirait connaître la rédaction de l'adresse. J'obéis. Après s'être informé de ma santé et de celle de Richard, il me dit que j'allais apprendre quels motifs l'avaient poussé à se conduire envers moi comme il l'avait fait. « Vous ne me tromperez pas, reprit le sultan après une courte pause, ce n'est pas vers moi que vous a envoyé votre maître; votre but est de parvenir jusqu'au sheik de Bornou. Or, je suis en guerre avec le sheik; peu m'importe que vous soyez venu en ce pays de par le roi d'Angleterre, je ne vous permettrai pas d'aller vers mon ennemi. Vous avez d'ailleurs pour retourner en votre patrie trois routes à choisir, et je vous donnerai une escorte qui vous accompagnera par celle que vous choisirez. La première est la même que vous avez déjà prise pour vous rendre ici; la seconde par le Tombouctou; la troisième par l'Aghadiz et le Fezzan. — Je ne pourrais sans péril, répondis-je, parcourir de nouveau la route par laquelle je suis venu; car tout l'Yarriba et les autres contrées en guerre avec les Felatahs savent maintenant que mon maître m'a envoyé

vers vous avec des présens pour tâcher de mettre un terme à la traite des noirs. Quant à la voie du Tombouctou, elle est presque impraticable, car les Felatahs de Foota-Torra, de Foota-Ronda et autres lieux, qui sont arrivés ici depuis peu de temps, ont eu la plus grande peine du monde à passer seulement avec leur chemise et un bâton; en outre, vu la guerre, ils sont restés douze mois en route. Il est donc certain, si je prends ce chemin, que toute la contrée en sera instruite, et qu'avant douze mois de marche ma personne et mes bagages seront au pouvoir de vos ennemis. D'autre part, pour voyager par l'Aghadiz, il me faudrait un plus grand nombre de chameaux que je n'en puis présentement acheter, une énorme quantité de provisions, des outres, etc., car j'aurais à marcher sept jours avant de rencontrer un lieu où je puisse me ré-approvisionner de bois et d'eau. Puis les Tuaricks n'ont ni lois ni gouvernement; et s'ils me laissent passer, nul doute qu'ils ne me fassent payer cher mon passage, un prix peut-être de plusieurs charges de chameau en tuniques bleues et en turbans. Si cependant, ajoutai-je, vous permettez que je regagne la côte de la mer par le Bagharmi, le Darfour et l'Égypte, à tout risque j'essaierai de cette route. » Bello répliqua que ce serait m'en aller par le Bornou puisque j'aurais à traverser cette province depuis Adamowa jusqu'à Logan. Il demanda ensuite à voir

la lettre adressée à El-Kanemy, et, quand je la lui eus remise, à l'ouvrir. Le sang me monta alors au visage; je protestai que c'était une chose impossible; je rappelai au sultan avec toute l'énergie dont je fus capable que ce serait indigne à lui, lorsqu'il m'avait promis l'année précédente aide et protection si je revenais en Afrique, lorsque j'y étais revenu et lui avais apporté des présens considérables, de manquer à ses promesses, de violer sa parole, et de pousser l'audace jusqu'à prendre connaissance du contenu d'une lettre adressée à un autre. Mais sans presque m'écouter, il brisa le cachet, et me fit signe de sortir.

Le 23 Gomsoo, qui avait été témoin de la scène rapportée ci-dessus, vint me trouver, et m'engagea, pour couper court à tout différent avec Bello, de remettre volontairement à ce dernier les cadeaux que je réservais au sheik, sans quoi ils me seraient tôt ou tard pris de force. « Eh! que m'importe, après l'injure d'hier? répondis-je. On a violé hier en ma personne tous les droits les plus saints : il ne peut maintenant m'arriver rien de pire. Qu'on vienne me prendre tout ce qu'on voudra; qu'on me prenne la vie! je suis seul au milieu d'une nation d'étrangers, et incapable de lutter contre cette nation entière, ma mort sera facile. Mais je le déclare, la mort ne m'épouvante pas après l'outrage que j'ai déjà reçu. »

Le 26 ce fut le gadado qui me visita, accompagné de plusieurs de ses gens. Il m'annonça que le sultan, qui avait lu la lettre adressée à El-Kanemy, l'envoyait chercher différens objets dont elle faisait mention, entre autres s[illegible] usils, deux boîtes de balles et une de poudre. Je répondis que c'était faux, qu'il ne pouvait rien y avoir de semblable dans la lettre, et que ma hutte renfermait seulement quatre fusils, le mien, celui de mon domestique, et ceux de mes deux compagnons de voyage qui étaient morts dans l'Yarriba. En preuve, je fis déballer sous les yeux du ministre les caisses qui renfermaient le cadeau que je me proposais d'offrir au sheik. Mais, quoiqu'elles ne continssent aucune espèce d'armes ni de munitions, ne voulant pas sans doute retourner les mains vides près de Bello, et protestant qu'il n'était venu pour prendre aucun objet qui m'appartînt, il déclara cependant qu'il emporterait tout ce qu'on pourrait regarder comme étant destiné au sheik, attendu que ce dernier leur faisait une guerre injuste, et qu'ils devaient lui nuire par tous les moyens imaginables. Je répliquai au gadado qu'ils se comportaient à mon égard comme des voleurs, foulant aux pieds toute bonne foi; qu'aucun peuple du monde n'oserait agir de même; que j'eusse mieux aimé qu'ils me coupassent la tête que de m'insulter à ce point, mais que je supposais qu'ils en viendraient là lorsqu'ils n'auraient plus rien à me voler.

M'entendant parler ainsi, le gadado prit la fuite d'un air très courroucé, et ses gens le suivirent chargés des présens que le gouvernement de Sa Majesté Britannique avait destinés à El-Kanemy.

Pendant deux mois et plus, après cet acte de violence, je refusai toute communication avec Bello, bien qu'il tentât plusieurs fois un raccommodement. Il me sembla que, pour ne pas lui garder rancune, j'avais contre lui de trop violens motifs de haine. De quel crime en effet m'étais-je rendu coupable pour qu'il se crût en droit de me persécuter si cruellement à ce second voyage en Afrique, lui qui, lors de mon premier, m'avait si bien accueilli ? Et pourquoi, en outre, dans les nombreuses visites que nous avions échangées, n'avait il jamais été question entre nous ni de l'abolition de la traite des nègres, ni des relations amicales qui devaient s'établir entre les Felatahs et les Anglais, non plus que du médecin ou du consul que Bello venait d'envoyer à Funda, toutes choses néanmoins faisant l'objet de la lettre qu'en 1825 il avait écrite au roi d'Angleterre ?

Mais, le 11 mars, ennuyé enfin de rester ainsi dans l'inaction, et, tout malade que j'étais, je me ravisai en quelque sorte, et je résolus de tenter auprès du sultan un dernier effort pour sortir d'Afrique. L'occasion m'en parut favorable, car il venait de recevoir la nouvelle de la défaite complète d'El-

Kanemy. Elle lui était parvenue par un courrier du gouvernement de Bouchi, qui même avait apporté une partie des dépouilles prises sur le sheik, savoir une tente, un cheval, deux jumens et deux tambours. La tente fut dressée sur la place devant la demeure de Bello, et deux esclaves reçurent ordre d'aller auprès battre des deux tambours enlevés à l'ennemi. Toute la population de Sackatou accourut les voir, et la nuit se passa en réjouissances. Dans la journée le sultan me fit mander près de lui. Je crus ne pas devoir bouder plus long-temps, et je me rendis à son invitation. Je le trouvai seul, et de fort bonne humeur, par suite sans doute de l'heureuse nouvelle qu'il avait reçue. Après m'être informé de sa santé, je lui demandai s'il apercevait le moindre inconvénient à me permettre de gagner l'Adamowa, et à écrire au gouverneur de cette province de me laisser remonter le cours du Shary aussi loin que possible, et examiner tout ce que la province renfermait de curieux. Je me rendrais à Bouchi sans revenir à Kano, de Bouchi à Zori, où j'attendrais que les pluies fussent passées, et de Zari à l'autre Kano, puis à la mer. Au moment où il allait me répondre, l'arrivée des principaux habitans de la ville, qui venaient le féliciter de la victoire qu'avaient remportée ses troupes, mit fin à notre conversation. Il me congédia en me désignant un jour ultérieur pour faire réponse à ma demande.

(Ici se termine le Journal de Clapperton, interrompu par la maladie qui peu après le conduisit au tombeau. Aucune note postérieure à la dernière date mentionnée ci-dessus n'a été trouvée parmi les papiers de l'illustre voyageur. Pour y suppléer, nous ferons du Journal tenu après sa mort par son fidèle domestique Richard Lander, dont le nom est devenu si célèbre, la matière du paragraphe suivant.)

JOURNAL DE RICHARD LANDER.

Mort de M. Clapperton. Départ de Sackatou.

Pendant les premiers temps de la longue résidence que nous fîmes, mon maître et moi, dans la capitale des Felatahs, notre santé se maintint assez bonne; mais le 12 mars 1827, ce fut avec épouvante que je le vis attaqué de la dyssenterie. Les deux jours précédens, il s'était plaint d'éprouver une chaleur extraordinaire dans l'estomac, sans toutefois ressentir aucune autre espèce de souffrance. Du moment qu'il tomba malade, il transpira abondamment, et de grosses gouttes de sueur ne cessèrent de couler sur toutes les parties de son corps, ce qui bientôt le rendit d'une extrême faiblesse. M'imaginant reconnaître à divers symptômes qu'il avait été lentement empoisonné, je lui demandai s'il ne pensait pas comme moi que les Arabes et les Tuaricks, dans quelqu'une des nombreuses visites qu'il leur avait rendues, eussent mêlé du poison au lait de chameau qu'il aimait beaucoup, et dont il

buvait toujours avec eux. « Non, mon cher garçon, me répondit-il, non; mais te rappelles-tu certaine partie de chasse que nous avons faite ensemble aux environs de Magaria vers le commencement de février?... Après avoir marché depuis le matin à travers une campagne sur laquelle dardaient les brûlans rayons du soleil, je me sentis vers le soir tellement fatigué, que je ne pus résister au plaisir de m'étendre sous un arbre. Or, la terre était humide, et je gagnai un rhume qui dure encore. Voilà l'origine véritable de la maladie qui me ronge à cette heure, et dont, je crois, je ne me relèverai jamais. » Hélas! ces tristes pressentimens n'étaient que trop bien fondés.

En effet, l'affaiblissement de mon pauvre maître fit dès le lendemain de rapides progrès. Comme l'atmosphère était embrasée à ce point que le thermomètre de Fahrenheit se maintenait dans l'endroit le plus frais de notre habitation entre 107 et 109 degrés, je l'éventais aux intervalles de loisir que me laissaient mes nombreuses occupations, car j'étais son seul domestique. Mais je n'apportais ainsi qu'un mince soulagement à ses douleurs, je ne rafraîchissais qu'à peine ses membres enflammés par la fièvre. Il me pria donc de lui préparer une couche hors de la hutte sous un arbre. J'obéis, et cinq jours de suite je l'y transportai dans mes bras dès que paraissait le soleil, le rapportant dans l'inté-

rieur de la hutte dès que la nuit arrivait; mais le sixième, ses forces étaient déjà si épuisées que je ne pus le lever hors du lit sur lequel il était étendu. Cependant il disait ne souffrir presque pas, pour me consoler sans doute, car il me voyait désespéré. Jusqu'à la fin du mois, il déclina peu à peu, mais visiblement. Son corps, si robuste naguère et si vigoureux, devint d'une maigreur effrayante, et ne fut bientôt plus qu'un squelette qui retenait encore quelque reste de vie. Dans le cours de ce premier période de la maladie, il n'essaya qu'une fois d'écrire; mais avant même que j'eusse le temps de lui apporter de l'encre et du papier, il retomba sur son oreiller, évanoui par suite de l'infructueuse tentative qu'il avait faite pour se tenir sur son séant.

Le 1er avril son état fut encore plus alarmant; et quoique le repos parût lui être nécessaire, son sommeil était de moins en moins calme. De violens accès de délire venaient le troubler à de fréquens intervalles. Mon maître prit alors quatre fois par jour, et pendant trois jours de suite, huit gouttes de laudanum; mais il discontinua ne s'en trouvant pas mieux. Ce fut, outre deux paquets de poudre de Seidlitz et quatre onces de sel d'Epsom, le seul médicament dont il fit usage jusqu'à l'heure fatale. Toutefois, le 9, un naturel du Bornou, qui l'avait connu lors de son premier voyage en Afrique, lui

apporta douze onces d'écorce verte d'arbre à beurre, prétendant que ce remède était infaillible. En dépit de toutes mes remontrances, il ordonna sur-le-champ qu'on lui en préparât une décoction. Le Bornowien lui-même fit bouillir l'écorce dans une assez grande quantité d'eau, et le malade avala tout en moins de deux heures. « Personne ici ne voudrait ma mort, » répétait-il. Mais le matin suivant il se trouva pire qu'il n'avait encore été, et regretta bien de n'avoir pas suivi mon conseil. Vers onze heures, me prenant la main : « Richard, dit-il, je ne serai bientôt plus, je me sens mourir... Après ma mort, aie soin de mon journal et de mes papiers, et ne manque pas, lorsque tu seras de retour à Londres, de les remettre toi-même au ministre des colonies... Quand tu m'auras enterré, adresse-toi à Bello, emprunte de lui quelque argent pour acheter des chameaux et des provisions afin de traverser le désert, et retourne en Europe par la voie du Fezzan, à la suite d'une caravane de marchands arabes. La seule recommandation que j'aie à te faire, c'est de consigner avec soin par écrit pendant ta route, non-seulement les noms des villes et des villages par lesquels tu passeras, mais encore tout ce que les différens chefs du pays te pourront dire... — Mon cher maître, répondis-je avec émotion, si la volonté de Dieu est que je vous perde, comptez du moins que j'exécuterai chacun de vos désirs avec le plus grand

zèle dont un homme soit capable; mais j'espère que le Tout-Puissant vous épargnera, et que vous reverrez votre patrie. — Non, hélas! non, répliqua-t-il, tout sera bientôt fini pour moi en ce monde... » Après cette conversation que je n'ai rapportée qu'en substance, mais qui dura deux heures, la fatigue qu'elle lui avait causée le plongea dans une espèce d'assoupissement assez tranquille. Mais quand il se réveilla au bout de quelque temps, ce fut pour s'écrier d'une voix lugubre qu'il avait entendu très distinctement une cloche sonner un glas de mort. Je le calmai du mieux que je pus, en lui rappelant que l'imagination des gens malades leur faisait souvent voir et entendre des choses qui n'avait aucune réalité. Il ne répondit rien.

Le 11, à six heures du matin, comme je lui demandais s'il se trouvait mieux : « Vraiment oui, Richard! répliqua-t-il d'un ton satisfait; aussi, rase-moi, je te prie. » Il n'eut cependant pas assez de force pour se lever de dessus son oreiller; et après l'avoir rasé d'un côté de la figure, il me fallut pour le raser de l'autre lui tourner moi-même la tête. Quand j'eus fini, il désira que je lui apportasse un miroir qui était accroché à un des murs de la hutte. Lorsqu'il s'y fut regardé, il observa que lors de son premier voyage en Bornou, il avait eu une tout aussi mauvaise mine; et que puisqu'il avait déjà résisté si long-temps à la maladie, il pourrait bien en sortir

vainqueur. Le lendemain, il m'assura que sa santé s'améliorait de plus en plus, et je commençai moi-même à me flatter d'une douce espérance. Il mangea ce jour-là un peu de volaille en hachis, tandis que depuis le commencement de sa maladie il n'avait vécu que de bouillon coupé d'eau et de lait. Mais le 13, quand je m'éveillai, quel ne fut pas mon effroi d'entendre un râlement qui retentissait dans la hutte, et qui ne pouvait partir que du gosier de mon maître! Comme l'épouvante me tenait immobile : « Richard! » dit-il d'une voix basse et oppressée. En une seconde je fus près de lui; je le trouvai sur son séant, qui promenait des yeux hagards autour de la chambre. Je le pris dans mes bras, et lui appuyant doucement la tête sur mon épaule gauche; je considérai un moment ses traits pâles et altérés : ses lèvres s'agitèrent comme s'il voulait prononcer quelques mots; il essaya, mais en vain, de leur donner passage... et rendit le dernier soupir.

Après avoir quelque temps donné cours à ma juste douleur, j'envoyai demander à Bello qu'il me permît d'ensevelir le corps de mon maître à la manière de notre pays, et qu'il m'indiquât en quel lieu je devais déposer ses restes. L'esclave que j'avais chargé de cette commission m'apporta bientôt pour réponse que le sultan consentait à la première partie de ma requête; et vers midi un de ses officiers entra dans ma tente, accompagné de quatre

esclaves qui étaient chargés de creuser la fosse. Ils me prièrent de les suivre avec le cadavre. Je le plaçai donc sur mon chameau, et les priai à mon tour de me montrer le chemin. Marchant à pas lents, nous gagnâmes un petit village appelé *Jungarie*, et situé sur une éminence à environ cinq milles sud-est de Sackatou. Lorsque la fosse fut creusée, j'ouvris un livre de prières que j'avais apporté avec moi; et avec des torrens de larmes, je lus celles que l'Église d'Angleterre récite près des morts avant de les confier à la terre. Personne ne fut présent à cette cérémonie, pas même les esclaves, qui tant qu'elle dura allèrent se quereller à distance, mais assez haut pour que ma voix fût couverte de leurs cris... Lorsque tout fut terminé, je distribuai de petits présens aux principaux habitans du village, en les priant de veiller à ce que personne ne troublât les dépouilles de mon intrépide et généreux maître. Je leur donnai en outre 2,000 cowries pour qu'ils élevassent sur la tombe une maison haute de quatre pieds, et ils promirent de le faire. Je regagnai alors triste et découragé mon habitation solitaire; et là, versant d'abondantes larmes, appuyant ma tête sur mes mains, je ne pus m'empêcher de réfléchir avec effroi à la périlleuse situation dans laquelle je me trouvais. En effet j'étais à cent cinquante jours de marche des côtes de la mer, au milieu d'une race d'hommes

égoïstes et cruels; mon seul ami, mon seul protecteur venait de descendre dans la tombe; enfin j'étais moi-même dévoré par une fièvre brûlante! Après une nuit passée sans sommeil, je retournai au lieu où j'avais déposé la veille les restes de l'homme que je regrettais si vivement. Rien encore n'avait été fait sur la fosse, et les habitans du village ne paraissaient nullement disposés à tenir leur promesse. Sachant bien que toute remontrance serait inutile, je louai le jour suivant deux esclaves à Sackatou, qui se mirent aussitôt à l'ouvrage, et le 15 l'endroit où l'on avait creusé la tombe fut recouvert d'une maison.

Les grandes fatigues que m'avait occasionées la maladie de mon maître, et plus encore, je puis le dire, le chagrin de l'avoir perdu, faillirent mettre un terme à ma propre vie. Le 16 je me trouvai si souffrant, que je pus à peine me traîner hors de ma hutte, et que me couchant sur une natte en plein air, je n'en bougeai pas d'une dizaine de jours. J'attendais la mort d'un instant à l'autre... Le 27 néanmoins ma santé s'améliora d'une façon vraiment miraculeuse, et je me levai le lendemain tout-à-fait bien portant. Dans la journée, le premier ministre de Bello vint faire l'inventaire de tous mes bagages, et le lui porta. J'avais heureusement pris la précaution de cacher sur moi les deux montres de M. Clapperton et celle de M. Pearce. Peu

après, le ministre revint avec un ordre du sultan qui m'enjoignait de lui remettre les différens objets que j'indique ici : une carabine, un fusil de chasse à deux coups, deux sacs de balles, une boîte de poudre, une autre de balles, une rame et demie de papier, et six chaînes d'or. Le sultan s'engageait à me donner en retour tout ce que je lui demanderais. Je lui demandai 250,000 cowries qui me fussent payées à Kano par Hadje-Hat-Salah. Il souscrivit à ma requête, et m'envoya une lettre par laquelle ce dernier recevait l'ordre non-seulement de me compter la somme convenue, mais encore de me fournir toutes les provisions qui me seraient nécessaires pour traverser le désert.

Mais ce n'était encore qu'à moitié bien d'avoir réussi à me procurer l'argent dont j'avais besoin pour traverser une partie de l'Afrique, et retourner en Angleterre ; il fallait aussi, et là gisait la grande difficulté, obtenir la permission de quitter Sackatou. J'allai en conséquence le 29 trouver Gomsoo, l'ami de mon maître ; je lui donnai un présent, afin de gagner ses bonnes grâces, et je le priai ensuite d'user de l'influence dont il jouissait auprès de Bello pour que celui-ci me laissât sortir de sa capitale, et reprendre le chemin de mon pays. Gomsoo me rendit de très bonne grâce le service que j'étais venu lui demander. Il visita tout de suite le sultan, lui représenta combien ce serait injuste et maladroit de

retenir plus long-temps un sujet du roi d'Angleterre; le persuada de consentir à ce que l'époque de mon départ fût rapprochée le plus possible, et finit par insinuer que si je mourais aussi dans ses domaines, le bruit ne manquerait pas de se répandre qu'il avait assassiné le maître et le domestique, bruit honteux pour sa réputation. Le sultan se laissa convaincre par la vigoureuse argumentation du vieil Arabe, et m'envoya immédiatement après l'ordre de paraître devant sa personne. Lorsque nous eûmes échangé quelques mots préliminaires, Bello me demanda quelle route je préférerais suivre. Quoique mon maître m'eût engagé, au moment de mourir, à gagner le Fezzan en compagnie des Arabes, je craignais beaucoup d'être dépouillé des papiers confiés à mes soins, et même assassiné par cette race d'hommes rusés et pervers, dont la conduite à l'égard de mon maître, depuis notre arrivée dans l'Haussa, m'avait toujours déplu. Aussi j'eusse mieux aimé m'en remettre, sans armes ni protection aucune, à la bonne foi des indigènes, que voyager avec les autres. D'après ce motif, je répondis au sultan que, comme je souhaitais retourner en Angleterre dans le plus bref délai, la route de Kubbi par Boussa me semblait la meilleure à prendre. « Il est impossible, répliqua Bello, de voyager dans cette direction; les pluies ont déjà commencé, les rivières sont débordées pour la

plupart et inondent le pays en beaucoup d'endroits. Vous ne pourriez par ce chemin arriver sain et sauf aux côtes de la mer. Mieux vaut assurément que vous traversiez le désert, et pour vous en faciliter les moyens j'écrirai à Hadje-Hat-Sabah qu'il cherche une personne sûre pour vous accompagner. Il vous fournira en outre tout ce dont vous aurez besoin, chameaux, vivres, argent. — Fort bien! repartis-je. — Et vous partirez, ajouta-t-il, dans deux ou trois jours. » Sur ces mots il me congédia, et je n'eus pas l'honneur de le revoir.

Itinéraire de Sackatou à Dunrora.

Dans la soirée du 2 mai, le sultan Bello m'envoya l'ordre de me tenir prêt à partir le matin suivant. Je quittai donc Sackatou le lendemain au point du jour, accompagné de deux indigènes, appelés l'un *Pascoe,* l'autre *Mudey,* que mon maître avait pris à son service, et d'un guide que m'avait donné le gadado. Cheminant avec toute la diligence dont j'étais capable, je gagnai dans l'après-midi une petite plaine située à cinq milles, et à l'est de Magaria, où était réunie une foule immense de marchands et de pèlerins qui comme moi se rendaient à Kano, et qui pour leur sûreté mutuelle voyageaient de compagnie, avec une multitude considérable de bêtes de somme. Il y avait au nombre des voyageurs le roi de Jacoba qui regagnait sa

province après avoir visité Bello, dont il est tributaire, et qui pendant la route se prit de grande amitié pour moi. Je campai pendant la nuit au milieu de la plaine en question, sous un arbre immense qui poussait au bord du petit lac.

Le lendemain 4 je poursuivis ma route avec tout le monde sans malencontre jusqu'à trois heures dans l'après-midi du 6, lorsque Boussa Jack, le cheval que je montais, et qui avait été donné en cadeau à feu mon maître par le roi de Boussa, faillit tomber de lassitude. En outre, le temps était alors d'une chaleur insupportable, et la poussière, qui tourbillonnait en nuages épais dans toutes les directions, m'entrait dans les yeux et les narines, pénétrait dans les pores même de ma peau. J'étais donc moi-même suffoqué, haletant. Incapable de continuer la route, j'ordonnai à Pascoe, dont la monture était encore pleine d'ardeur, de rattraper les chameaux qui étaient en avant avec Mudey, et de rapporter de l'eau. Je mis alors pied à terre; je me couchai au bord du chemin sous un arbre dont les branches ne me garantissaient qu'à peine des rayons d'un soleil d'Afrique, et, tenant la bride de ma pauvre monture dans ma main, je suppliai les centaines de Felatahs et de Tuaricks qui passaient de me vendre une goutte d'eau; mais tous ces misérables restèrent froids à mes ardentes prières, se disant les uns aux autres : « C'est un infidèle;

qu'il meurre! » Enfin cependant un jeune homme, voyant que je restais en arrière, s'approcha de moi, et s'écria : « Chrétien, chrétien, marche donc! — Je suis faible et malade faute d'eau, répondis-je; personne ne veut m'en donner. » A ces mots il m'en présenta très obligeamment une petite calebasse. J'en bus une partie, et avec le reste je lavai les naseaux du pauvre Boussa Jack, ce qui nous causa à tous deux un extrême soulagement. Les naturels, qui virent le jeune homme accomplir cette généreuse action, l'accablèrent de toutes sortes d'injures, parce qu'il avait secouru un chrétien; mais lui, leur montrant un fusil à double coup, leur riposta qu'il l'avait reçu de mes compatriotes, que nous étions tous de braves gens, et ne faisions aucun mal. Ces paroles calmèrent un peu l'irritation de la foule. Je me remis alors en marche; mais au bout de quelques milles, mes souffrances recommencèrent aussi aiguës que la première fois; mes jambes étaient singulièrement enflées, et je ressentais dans tous les membres d'horribles douleurs. Au moment où j'allais être forcé de m'étendre encore à terre, j'aperçus enfin Pascoe, qui m'avait quitté depuis trois ou quatre heures, commodément couché sous un arbre, et qui paraissait se délecter avec Mudey, tandis que les chameaux paissaient à quelque distance. J'eus envie d'envoyer une balle dans le cœur de ce vieux coquin, car il sa-

vait qu'en ne revenant pas, il m'exposait à mourir de soif. Réfléchissant toutefois que la sûreté de mes papiers et même ma propre vie étaient en quelque sorte entre ses mains, je réussis à me contenir, et lui demandai seulement pourquoi il n'était pas revenu vers moi avec de l'eau. « J'étais fatigué, » répondit-il avec un admirable sang-froid.

Le 25 j'arrivai à Kano sans que le reste de cette première partie de mon voyage offrît aucun autre incident digne de remarque. Je me rendis le jour même auprès de Hadje-Hat-Salah, à qui je présentai la lettre du sultan Bello. Après l'avoir lue, il me déclara qu'il ne me paierait pas une seule cowrie. Quant aux différentes marchandises et à l'esclave que Bello lui enjoignait de mettre à ma disposition, il s'empressa de me les fournir; mais il fut inexorable sur l'article de l'argent. Je reçus donc de lui une femme vigoureuse qui, avec ma permission, épousa Pascoe, et une quantité considérable de soie brute, de bonnets écarlates et de grains propres à former des colliers. Je vendis mes chameaux qui étaient épuisés de fatigue, au prix de 15,000 cowries chacun, et je congédiai leur gardien Mudey. Comme je n'étais pas assez riche pour en acheter d'autres, non plus que des provisions pour traverser le désert, ni des cadeaux pour me gagner les bonnes grâces des chefs que je rencontrerais sur la route du Fezzan, je me vis obligé de prendre une route

différente, et je résolus de regagner Badagry en passant par la ville de Funda. En conséquence, je fis acquisition d'un cheval et de deux ânes.

Le 29 je quittai Kano à une heure de l'après-midi, et je parvins en quatre heures de marche au bout d'une rivière appelée *Kogie,* laquelle était tellement gonflée que nous n'osâmes pas la franchir le jour même. Le lendemain elle nous sembla plus guéable que la veille; nous eûmes cependant beaucoup de peine à la traverser à cause de la force et de la rapidité du courant. Nous n'eûmes pas plus tôt atteint la rive opposée, que quatre esclaves armés nous entourèrent. Ces gens envoyés par le vieux Gomsoo réclamaient de Pascoe une somme de 4,000 cowries que ce dernier devait à leur maître, déclarant que s'il ne payait pas sa dette sur-le-champ ils allaient l'emmener avec eux. Pascoe eut beau répliquer qu'il avait laissé à Sackataou, en habillemens d'Angleterre et en argent, une valeur d'au moins 50,000 cowries, et que Gomsoo pourrait prendre dessus ce qu'il lui envoyait demander, les esclaves se préparaient à l'entraîner de force. Aussi me fallut-il extraire de ma propre bourse, déjà si mal garnie, la somme en question.

Le 31 nous arrivâmes dans l'après-midi à Madubie, petite ville ceinte de murs. Le chef m'invita à loger dans sa maison, mais j'aimai mieux rester dans ma tente que j'avais établie en dedans des

murs près de la porte. Dans la soirée la fille du chef m'apporta d'abondantes provisions pour souper.

Le 1er juin, poursuivant notre route dans la matinée, nous rencontrâmes bientôt une rivière étroite, mais profonde et rapide, appelée *Gora*. Nous la franchîmes sans accident, et nous ne tardâmes guère à gagner la ville de Bebaegie. Là je fis marcher mes gens en avant, et je les suivis à quelque distance, dans la crainte que les habitans ne me retinssent s'ils me reconnaissaient. Une demi-heure après nous arrivâmes à un endroit où la route se divise, menant d'un côté dans la province du Niffé, de l'autre dans celle de Funda. Mon maître, avant sa mort, m'avait dit que si je m'en retournais par le Niffé et par l'Yourriba, les indigènes de ces contrées, qui auraient appris que nous avions offert des présens à Bello, avec lequel ils étaient en guerre, ne manqueraient pas de m'assassiner. En outre, me sentant un invincible désir de visiter la ville de Funda, située sur les bords du Niger, et de descendre cette rivière en canot jusqu'à Bénin, je n'hésitai pas à choisir l'embranchement qui devait me conduire à cette fameuse capitale. Nous le suivîmes donc, et à six heures du soir nous campâmes à peu de distance d'une ville ceinte de murs et nommée *Koufa*. Cette ville est bâtie au pied d'un roc immense sur lequel il n'y a pas la moindre trace de végétation; elle a deux milles de circonférence, et

paraît bien peuplée. A l'est de Koufa est une chaîne de hautes collines, courant du nord au sud aussi loin que l'œil peut atteindre. Leurs flancs présentent un très bel aspect, et la végétation qui les couvre est abondante et pleine de force.

Le 2 nous atteignîmes à midi la petite ville de Cookie, qui est également ceinte de murs; et le 3 celle de Carifo, semblable pour la forme et l'étendue à la précédente. Mais dans le cours de cette journée nous traversâmes une grosse rivière et deux plus petites, dont personne ne put me dire les noms, qui coulaient dans la direction de l'ouest.

Le 4 nous arrivâmes vers onze heures du matin au pied d'une montagne haute et sourcilleuse, formée par des blocs gigantesques de granit qui, empilés d'une manière effrayante les uns au-dessus des autres, semblaient prêts à tomber sur les champs d'alentour. Un de mes gens me conta l'histoire suivante à propos de cette montagne : « Il y a cinq cents ans, me dit-il, que la reine d'un état voisin se prit de querelle avec son époux au sujet d'un tabouret d'or, s'enfuit avec un grand nombre de ses sujets, et vint bâtir une ville qu'elle nomma *Almena,* au bas de ces rochers qui portent aujourd'hui le même nom. » La ville était entourée d'un mur de pierre, comme l'attestent des ruines encore visibles. Nous franchîmes dans la journée trois cours d'eau qui se dirigeaient vers le nord-ouest, et après

avoir rencontré une petite ville appelée *Gowgie*, nous campâmes à celle de Gatas.

Le 5 nous en atteignîmes une autre nommée *Damoy*, dont les habitans m'apprirent que la chaîne de montagnes mentionnée plus haut s'étendait jusqu'à la mer, et qu'elle était habitée par les féroces Yamsyams. Ces peuples, ajoutèrent-ils, et la chose me fut confirmée sur toute la route, étaient cannibales. Ils faisaient autrefois un commerce fort étendu avec les naturels de l'Haussa, échangeant avec eux des vêtemens de différentes sortes contre des dents d'éléphans. Mais, cinq années auparavant, ils avaient assassiné et mangé toute une caravane de marchands, et depuis cette époque les étrangers ne fréquentaient plus leur pays.

Le 6, après avoir cheminé quelque temps à travers une contrée montagneuse et stérile, couverte de petites pierres, nous arrivâmes sur le bord méridional d'une large rivière qui coulait au nord-ouest. Comme le premier village en était encore très éloigné, et que j'avais une fièvre brûlante, il me fallut camper près de la rivière que les naturels nomment *Accra*, et y demeurer jusqu'au jour suivant sans aucune espèce de nourriture.

Le 7 nous cheminâmes au sud-ouest et nous atteignîmes vers midi une ville ceinte de murs appelée *Nammaliek*, dont la partie nord-est est défendue par une montagne et le reste par un grand

mur de terre. La montagne est presque perpendiculaire et couverte de bois épais. Des milliers d'hyènes, de tigres, de jackals et de singes l'habitent, et le bruit affreux qu'ils firent pendant la nuit m'empêcha de fermer l'œil. Ces animaux sont si rapaces, que les pauvres habitans du lieu ne peuvent garder ni taureaux, ni moutons, ni chèvres. Aussi n'y avait-il pas de viande parmi les provisions de bouche qu'ils nous apportèrent. Ce jour-là j'eus le malheur d'être aperçu par deux Felatahs au service du sultan de Zegzeg, qui me demandèrent où j'allais. Dès que je les eus instruits, ils partirent aussitôt; et comme je l'appris plus tard, retournant à Zaria, ils annoncèrent à leur maître que je me dirigeais vers le Funda, avec deux ânes chargés de richesses et un beau cheval, que je voulais offrir en présent au roi de cette contrée.

Le 8 nous traversâmes quatre cours d'eau dont je ne pus apprendre les noms, et nous parvînmes à Fullindushie, ville frontière du Cotica. Les habitans sont les premiers indigènes d'Afrique que j'aie vu dédaigner de faire usage du moindre vêtement. Ils poussèrent de longs éclats de rire en me voyant vêtu des pieds à la tête, tandis que pour ma part leur complète nudité me parut assez comique. Ils furent bientôt avec moi sur le pied de la plus complète familiarité, et me parurent aussi bons que simples. Mais ils étaient ignobles dans leurs

manières et sales sur leurs personnes. Moutons, chèvres, volailles, tous leurs animaux enfin, mangent et couchent avec eux dans une même hutte, d'où s'exhale toujours une odeur infecte. En outre, ils ne paraissent pas avoir la moindre affection pour leur progéniture : un père vendra son enfant pour la plus légère bagatelle, sans plus de remords ni de chagrin que s'il s'agissait d'une volaille. Ils portent généralement un gros morceau de verre bleu en forme de demi-cercle dans chacune des lèvres, et à chaque oreille ils suspendent une pièce de bois rouge qui a la grosseur du pouce. Ils se frottent la tête et le corps avec une terre rougeâtre, délayée dans de l'huile, ce qui n'embellit aucunement leur extérieur. Les traits de leur visage ne ressemblent en rien à ceux des nègres, mais sont fins et beaux, analogues à ceux des Européens.

Le 9 nous parvînmes, vers trois heures de l'après-midi, à La Zumie, petite ville bien peuplée, entourée d'un fossé large et profond, qui paraît avoir été autrefois rempli d'eau. La campagne autour de la ville est bien cultivée, mais les habitans du Cotica, ou Bowchie, ne possèdent pas une seule bête à cornes. Le 10, cheminant au sud-ouest, nous gagnâmes une petite ville ceinte de murs, et nommée *Coorokoo*. Le 11 nous remontâmes à midi une vaste rivière appelée *Coodoonia*, qui se dirige au nord-ouest et se réunit au Niger, près de Funda.

Nous campâmes sur le bord jusqu'au lendemain. Le 12 nous la traversâmes avec de l'eau jusqu'au menton; et aussitôt nous cheminâmes vers Luttup, que nous atteignîmes en trois heures de marche. Comme j'avais sur ma route entendu dire une foule de choses contradictoires sur cette ville, sur ses richesses, sur sa population et son célèbre marché, je fus assez surpris de trouver qu'elle ne consistait pas en moins de cinq cents petits villages, se tenant presque l'un l'autre, et dont la totalité couvrait une vaste et belle plaine, ornée d'arbres magnifiques. Là, pour la première fois, depuis mon séjour en Afrique, je vis des plataniers, des palmiers et des cacaotiers, non-seulement très nombreux, mais encore pleins de vigueur. Le pays, du reste, ressemblait d'une manière frappante à quelques parties de l'Yarriba.

Je fis un cadeau au sultan, en retour duquel il m'envoya un mouton, un quartier de bœuf, et du riz bouilli en quantité suffisante pour rassasier cinquante personnes. Un jour ou deux après mon arrivée, dix de ses femmes vinrent me rendre visite, et m'apercevant qu'elles convoitaient les boutons dorés de mon gilet, je les arrachai et les leur offris. Croyant qu'ils étaient d'or, elles les suspendirent aussitôt à leurs oreilles, et je ne jugeai pas nécessaire de les détromper. Bien différent des princes de l'Haussa, du Borgou, du Niffé, du Kotonkora, et

d'autres provinces centrales, le sultan de Cuttup laisse à ses femmes une entière liberté.

Je demeurai dans sa capitale jusqu'au 16. Poursuivant alors ma route, j'atteignis vers le soir une petite ville appelée *Coojie*. Le 17 nous remontâmes une large rivière nommée *Rary*, qui coulait au sud-est, tandis que nous marchions au sud-sud-ouest, et nous gagnâmes une autre ville, dite *Dungoora*. Nous parvînmes à Dunrora le lendemain. Pendant la plus grande partie de ce jour, il nous fallut cheminer à travers des rocs escarpés et sourcilleux, où souvent le sentier était si étroit qu'une seule bête de somme y pouvait passer. Le cheval qui portait le journal de mon maître, les papiers, les montres et d'autres objets de prix, rencontra dans un de ces endroits périlleux une pointe de roc qui le fit trébucher et il roula le long des flancs d'un précipice, à une distance de quatre-vingts verges, où les cordes qui attachaient son chargement l'empêchèrent de rouler davantage. Je fus frappé d'horreur en voyant le pauvre animal bondir ainsi sur la pente qui ne se prolongeait pas à moins de sept cents pieds, et je tremblai qu'il ne fût mis en pièces et que tout son précieux bagage ne fût anéanti. Mais heureusement il fut arrêté par des ronces et n'eut que des égratignures; cet accident, néanmoins, nous occasiona deux heures de délai. Après avoir ensuite cheminé quel-

que temps, nous parvînmes à un endroit d'où on avait une vue magnifique de la contrée environnante. Nous portions facilement nos yeux à huit jours de marche devant nous; aussi m'arrêtai-je un moment pour contempler la belle et noble scène qui se développait autour de moi. A une demi-journée vers l'est s'élevait une superbe montagne, au pied de laquelle reposait la vaste cité de Jacoba. Un de mes guides m'assura qu'à demi-mille de cette cité coulait une rivière appelée *Shar* ou *Shary*, laquelle prend sa source dans le lac Tchad, et que des canots pouvaient en toute saison aller de ce lac au Niger. Le Shary se jette à Funda dans ce dernier fleuve, qui lui-même, après avoir baigné les villes de Cuttum-Cuwrijie, de Gattoo et de Jibboo, va se jeter dans la mer... Mais en quel endroit? C'est ce que ne put m'apprendre au juste mon guide, qui n'avait jusqu'alors jamais ouï parler de Bénin. Funda est situé à l'ouest de Dunrora. Ne sachant pas que le gouverneur de Dunrora fût un grand personnage, je lui envoyai seulement comme cadeau une paire de ciseaux et cinquante aiguilles. Mais elles me furent bientôt rapportées avec prière que je les donnasse à quelque individu de moindre importance. C'était une manière détournée de piquer ma curiosité; mais je fis la sourde oreille. La ville renferme quatre mille âmes.

Retour à Zaria, capitale du Zegzeg.

Le 19 dans la matinée, comme je faisais charger les bêtes de somme et me préparais à continuer ma route, je vis quatre hommes armés se diriger au grand galop vers la résidence du gouverneur. Leurs chevaux étaient couverts de sueur et d'écume. Le gouverneur ne fut pas plus tôt instruit de leur mission, qu'il vint me trouver, suivi d'une foule immense, et me donna à entendre que je devais sur-le-champ suivre les quatre cavaliers qui étaient arrivés, et retourner avec eux vers le roi de Zegzeg qui désirait me voir. A toutes les objections que je pus imaginer contre cet ordre injuste, il répondit que s'il me laissait poursuivre mon voyage, il aurait certainement la tête tranchée. Comme donc mes raisonnemens et mes prières ne servaient à rien, bon gré mal gré je fus contraint d'obéir. Ainsi, ce fut lorsque dix-sept jours de marche et de périls s'étaient déjà écoulés depuis que j'avais quitté Kano; lorsque je me flattais que vingt autres jours ou trente au plus m'eussent conduit à Funda, pour de cette ville gagner la mer en quelques jours de navigation; lorsqu'une contrée tout-à-fait neuve s'ouvrait devant moi, et que je me berçais avec ravissement dans l'idée de résoudre enfin le problème géographique qui avait si long-temps échappé à la solution des Européens, savoir, de déterminer avec

exactitude l'endroit où le Niger se joint réellement à l'Océan dans cette direction; eh bien! ce fut alors qu'il me fallut renoncer soudain à mes douces, à mes chères espérances, pour rétrograder jusqu'au Zegzeg, et aller de là, le Seigneur seul savait où! Je laisse à penser quel dut être mon découragement...

Nous quittâmes Dunrora le jour même, et je rentrai le 21 dans Cuttup par la route que j'avais déjà parcourue une fois. Une violente attaque de dyssenterie m'obligea d'y séjourner quatre jours, à l'extrême mécontentement de mes gardes. Le 25 nous repartîmes par un chemin différent, et après avoir marché jusqu'à midi dans une direction septentrionale, nous parvînmes à un village sans importance, qui toutefois faisait encore partie de la dernière ville. Le 26 nous ne fîmes halte qu'à dix heures du soir, et encore dans une clairière au milieu d'un vaste bois. Le lendemain après une journée très fatigante, nous arrivâmes à un village de Bowchie, nommé *Cokalo*, dont les habitans étaient fort pauvres. Mais le soir de notre arrivée le chef, à la suite de quelque cérémonie religieuse, fit rôtir un chien, cuire dans de l'huile et de l'eau un énorme serpent, et bouillir une assez grande quantité de grain; puis il invita ses administrés à partager sa bonne chère, et ceux-ci ne se firent pas prier deux fois. Une petite écuelle de grain bouilli, qu'enrichissait

un morceau du reptile, et qu'on avait arrosée de la sauce dans laquelle il avait cuit, me fut envoyé de la table du chef. Croyant que c'était du poisson, j'en mangeai une ou deux bouchées; mais comme je leur trouvais un goût singulier, quoique non désagréable, je demandai par hasard à une personne qui se trouvait près de moi quelle espèce de poisson venait de m'être servie; mais quand je sus que c'était du serpent, il me fut impossible de continuer mon repas. Pascoe, toutefois, ne fut pas si difficile; il mangea mon reste, déclarant que dans son opinion le serpent était bien meilleur que la morue sèche.

Le 28 nous arrivâmes à neuf heures du matin sur les bords de la Coodonia; mais en cet endroit elle était plus large, plus profonde et plus rapide qu'à Cuttup. En essayant de transporter une de mes caisses sur la rive opposée au moyen d'un petit radeau de bambous, je trouvai que ce radeau ne la pouvait porter, et je l'en retirai au moment où il allait enfoncer dans l'eau. Craignant donc de traverser la rivière avant qu'elle n'eût baissé, je refusai fermement d'accéder aux désirs de mes conducteurs qui me pressaient de gagner Zaria dans le plus bref délai possible, et prétendaient en conséquence que ni ma personne ni mes effets ne couraient aucun risque sur une aussi frêle embarcation. Ils m'adressèrent les plus grossières injures

quand ils me virent résolu à ne pas céder, et menacèrent, si je refusais, d'aller avertir leur roi de mon refus. Je répliquai qu'ils en étaient parfaitement libres, et que même je les priais de présenter mes respects à Sa Majesté. Ils me quittèrent en grande colère, me prodiguant mille imprécations, tandis que je regagnais lentement avec mes chevaux et mes ânes le village que j'avais quitté le matin.

Je ne saurais dire si les envoyés du roi de Zegzeg se rendirent ou ne se rendirent pas auprès de leur maître, mais ils ne revinrent que le 11 juillet suivant. Je restai tout ce temps à Cokalo, fort malade, et sans autre nourriture que du grain bouilli, car les rôtis de chien des habitans ne me tentaient en aucune façon. Ces habitans, qui chaque jour venaient me visiter par centaines, ne portaient pas le moindre vêtement; mais néanmoins se comportaient avec modestie et décence. Les hommes ne paraissaient se livrer à aucune occupation, et passaient leur temps à vagabonder de côté et d'autre. Les femmes travaillaient ordinairement la plus grande partie de la journée à extraire l'huile d'une petite graine noire.

Le 11 juillet, comme je l'ai dit plus haut, les envoyés furent de retour, et d'un ton fort soumis m'invitèrent à les accompagner, vu que le roi ne jugeait pas convenable de me permettre d'aller quelque part que ce fût avant que je l'eusse visité.

J'obéis; nous passâmes sans accident la rivière qui avait été cause de la querelle, et marchant au nord-est jusqu'au coucher du soleil, nous dressâmes notre tente sur une enceinte près d'un petit ruisseau. Le 12 nous fîmes halte pour la nuit en dehors d'une petite ville ceinte de murs, appelée *Nammaliek*, et la première de ce genre que je rencontrasse depuis que j'avais quitté Accoran. L'extrémité occidentale de la ville est défendue par un immense roc nu, et les autres parties sont protégées par un mur de terre et par un fossé profond. Elle est habitée par des naturels du Bowchie, misérablement pauvres, qui ne purent nous vendre ni une chèvre ni même une volaille.

Le 13 nous atteignîmes Cowrob dans l'après-midi, et j'y séjournai trois jours pour laisser à mes gens et à mes bêtes de somme le temps de se reposer. Les habitans de cette ville sont la plupart indigènes de l'Haussa. Le 17 nous cheminâmes au nord-est, et nous gagnâmes une vaste rivière coulant au sud, et nommée *Makammie*, nom qu'elle emprunte à une ville voisine. Nous la franchîmes dans un canot, ce qui nous coûta cent aiguilles et soixante cowries. Après avoir débarqué sur la rive opposée, nous marchâmes aussitôt dans la direction de l'est, et nous parvînmes à la ville de Makammie vers deux heures du soir. Le 18 nous voyageâmes au nord-est jusqu'à midi, et nous fîmes

halte à Wautoroh, autre ville entourée de murs. Le lendemain, comme la matinée était humide et brumeuse, mes guides ne voulurent pas se remettre en route, me disant que je pouvais aller seul si bon me semblait. J'ordonnai en effet à Pascoe et à sa femme de charger nos bêtes, et nous partîmes sans eux. Malheureusement je me trompai de chemin; au lieu du véritable, j'en pris un qui menait à quelques jardins des habitans de l'endroit. Au bout d'un certain temps, je reconnus mon erreur, mais au lieu de revenir sur mes pas, je voulus couper à travers champs, et je m'égarai pendant plusieurs heures. Quand j'eus enfin retrouvé la véritable, je la suivis l'espace de deux ou trois milles, et je dressai ma tente sous un arbre.

Le 20, après avoir franchi une vaste rivière qui se dirige au sud, j'entrai dans une ville spacieuse, située au milieu d'une campagne magnifique, et nommée *Eggebie,* dont le gouverneur est un des plus illustres guerriers du roi de Zegzeg. Eggebie est une ville extrêmement propre, aussi bien que vaste. Elle renferme six ou sept mille habitans, remarquables par la rigoureuse propreté de leurs personnes et de leurs huttes. Le 21, après avoir cheminé jusqu'à deux heures de l'après-midi, la fatigue nous obligea de faire halte au milieu d'un bois, et comme aucun village n'était proche, nous n'eûmes rien à manger.

Le 22 nous entrâmes à midi dans Zaria, capitale du Zegzeg. Tout le long de la route, à partir de l'endroit où cesse la forêt vierge, la contrée est riche et fertile, et généralement divisée en jardins. Je ne vis pas le roi ce jour-là; mais il me fit loger dans la maison d'Abbe. Crême où j'avais déjà séjourné avec mon maître lorsque nous allions ensemble à Kano, et m'envoya le soir d'abondantes provisions. Le lendemain j'offris un cadeau à Sa Majesté, qui alors m'apprit que c'était dans mon seul intérêt qu'il m'avait envoyé l'ordre de revenir à Zaria. « Le sultan Bello et le roi de Funda, me dit-il, sont actuellement en guerre; et ce dernier n'eût pas manqué de vous assassiner, s'il avait su quels présens vous aviez faits à son puissant ennemi. Remerciez-moi donc du service que je vous ai rendu. » Le fils du roi fut aussi gratifié par moi de divers objets; et en retour, comme faveur spéciale, il me conduisit dans ses appartemens intérieurs voir ses femmes. Lors de mon arrivée, elles étaient assises au nombre d'une cinquantaine en dehors de leurs huttes, et s'occupaient avec ardeur à carder du coton, à le filer et à le tirer en étoffe. Le prince leur dit : « Voici que je vous amène le Chrétien. » Mais elles ne m'eurent pas plus tôt aperçu qu'elles laissèrent toutes leur ouvrage, et coururent ou plutôt s'enfuirent dans leurs huttes; de sorte que je ne les vis pas davantage. Quatre de ces dames

habitent ensemble dans une hutte. Dans le courant de la journée le prince m'offrit une jeune et jolie esclave pour femme! J'acceptai avec reconnaissance, sachant bien qu'elle me serait utile pendant mon voyage, et que j'aurais d'ailleurs le plaisir de lui donner la liberté quand j'arriverais à la côte de la mer.

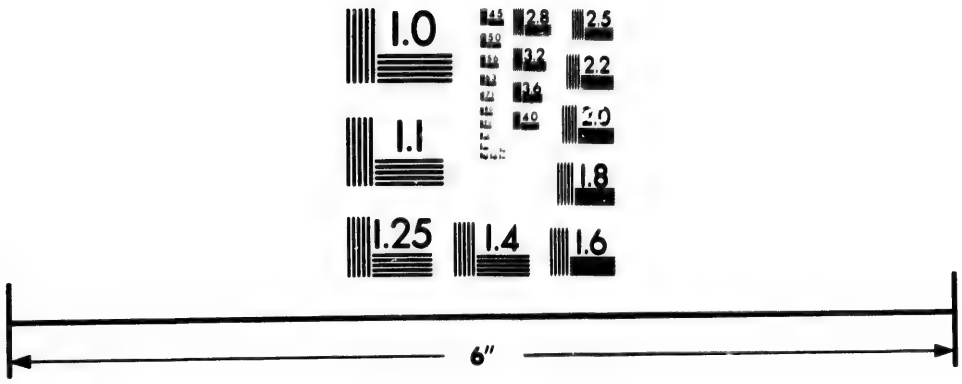
Le roi et son fils étaient à la guerre lorsque nous avions traversé leur territoire en nous rendant à Kano. Ce fut donc, je pense, pour satisfaire leur curiosité, qu'ils firent interrompre, hélas! si malheureusement, mon voyage vers Funda.

Du reste, Sa Majesté me permit de quitter Zaria le lendemain même de mon arrivée.

De la capitale du Zegzeg à Badagry.

Le 24 je me remis en route à six heures du matin, et dans l'après-midi je campai à Waurie, ville ceinte de murs. Le 25 j'atteignis Fatica, où le roi Zegzeg avait envoyé un exprès enjoindre au gouverneur qu'il nous pourvût d'une escorte pour traverser un bois qui était infesté de voleurs. Le 27, après un jour de repos, je sortis de Fatika escorté par huit hommes armés à cheval et par quatre à pied; je traversai sans accident le bois en question, et j'établis ma tente près la ville de Kuzagie. Nous avions alors quitté la contrée d'Haussa et nous étions entrés dans celle de Guari.

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8
1.1
1.0

Le 28, avant que je pusse poursuivre mon chemin, j'eus à payer au gouverneur de la ville ci-dessus nommée un droit de 600 cowries. Marchant alors jusqu'à trois heures de l'après-midi, je m'arrêtai aux portes d'une petite ville ceinte de murailles et appelée *Makundi*. Là je rencontrai une caravane de marchands qui se rendaient à Koolfu, et qui me vendirent une petite chèvre au prix de 1,800 cowries. Le 29, à midi, je dressai ma tente en dehors des murs de la cité de Guari, dont le roi m'envoya d'abondantes provisions de bouche. Le lendemain je ne pus franchir la rivière qui coule au sud. Le 30 je visitai le vieux roi à qui je portai un petit présent. Il me demanda pourquoi j'avais mis un temps si long à venir de Kano, car il savait par des marchands que mon départ de cette ville était déjà ancien. Je répondis que j'avais été contraint de revenir sur mes pas. Il répliqua alors que, si je souhaitais de reprendre ladite route, il me donnerait un guide, et ne doutait pas que je n'atteignisse sain et sauf Funda, dont le roi était son ami particulier. J'exprimai tout mon regret de ne pouvoir accepter cette offre bienveillante, vu que mes cadeaux étaient presque épuisés, et que je n'avais rien d'assez précieux à offrir au souverain dont je traverserais les états. Je séjournai quatre jours à Guari.

Le 5 août je me remis en marche au point du

jour, et j'allai camper à Fullindushie. Le jour suivant une forte pluie, qui ne cessa que le soir, nous empêcha de plier la tente. Le 5 nous gagnâmes Kazzagebubba, ville ceinte de murs. Le 6, après avoir franchi une large rivière dans un canot à trois heures de l'après-midi, nous campâmes au milieu d'une cinquantaine de petites huttes en herbe qui, alors inhabitées, avaient été quelques mois auparavant construites par des marchands comme un asile temporaire. La nuit les mosquites furent si nombreux et si importuns qu'il nous fallut, pour les chasser, mettre le feu aux huttes.

Le 7, cheminant jusqu'à six heures du soir, nous arrivâmes à Womba, qui est une ville considérable. Comme je me trouvais court d'argent, je fis vendre au marché des aiguilles dont j'avais une ample provision, et qui, vendues au prix de 15 cowries environ chacune, m'en rapportèrent une somme de 3,400. Le jour suivant je rendis visite au roi, qui insista pour nous donner un guide, parce que les routes n'étaient pas sûres. Nous quittâmes donc Womba le 9, accompagnés d'un guide, et à six heures du soir, franchissant uue vaste rivière, nous campâmes sur la rive opposée au milieu d'une réunion de huttes semblables à celles dont j'ai parlé à la date du 6.

Le 10 nous atteignîmes la ville de Beari, dont le chef m'envoya des vivres dès qu'il apprit mon ar-

rivée. J'allai en retour lui rendre visite et lui porter un léger cadeau. Lorsque j'approchai de la résidence de ce grand personnage, un de ses officiers qui m'aperçut tira d'une énorme trompette de cuivre un son aigu et prolongé, dont le retentissement fit accourir tous les principaux habitans mâles de l'endroit; ils entrèrent dans sa hutte où je fus introduit, et s'assirent en cercle autour de leur souverain et de moi. Cette hutte est la plus vaste que j'aie jamais vue en Afrique, et, je pense, n'a guère moins de quatre-vingts verges de circonférence. Pendant toute la durée de ma visite, un homme se tint à côté du chef, lui répétant et ce que j'avais à dire et ce qu'il avait à me demander ou à me répondre. Je crois cette singulière coutume propre à Beari, car je ne l'ai observée dans aucune autre ville d'Afrique. Le chef m'adressa toutes les questions d'usage sur le roi mon maître et sur mon pays. Beari est entouré d'une haute muraille et d'un fossé profond, et contient à peu près quatre mille âmes.

Le 11 nous atteignîmes Bagada, et nous campâmes en dehors des murs pour que nos montures et nos bêtes de somme pussent paître l'herbe qui y était fort abondante. Le 12, malgré une pluie battante qui dura jusqu'au soir, nous allâmes dresser notre tente un peu à l'ouest de Wittesa. Nous fûmes obligés de faire halte le 13, afin de faire sécher nos bagages. Le 14 nous traversâmes à midi les ruines

d'une vaste ville appelée *Kabojie*, et trois heures après nous parvînmes à Dogo; mais ne nous y arrêtant que pour payer le droit de passage accoutumé, nous fîmes halte un peu à l'ouest. Dans la soirée plusieurs femmes respectables de la ville vinrent à ma tente et m'apportèrent des vivres, en retour desquels je leur distribuai des grains de verre.

Le 15 j'entrai à Koolfu dans l'après-midi. Je rencontrai à la porte de la ville la femme dans la maison de qui nous avions logé en allant à Kano, et qu'accompagnait la plus grande partie du beau sexe de l'endroit. Toutes ces dames témoignèrent la joie la plus vive de me revoir; mais quand je leur dis que mon père, c'était ainsi que les Africains appelaient M. Clapperton, était mort à Sackatou, elles parurent profondément affligées, et poussèrent de lugubres lamentations. Quoique la ville fût pleine de marchands, et sa propre maison occupée par plusieurs d'entre eux, notre bonne vieille hôtesse renvoya ses locataires pour me donner le meilleur de ses appartemens. Après cinq jours que je passai à Koolfu, lorsque je me préparai à repartir, elle sembla en éprouver un vif chagrin, et me fit promettre de revenir dans deux ans. Elle me chargea aussi de lui acheter dès mon arrivée en Angleterre des miroirs et divers objets pour les lui rapporter. Pour diminuer son chagrin, on pense que je pro-

mis tout ce qu'elle voulut. Je portai un présent au gouverneur de la ville, et le priai de ne pas me contraindre à rendre visite au sultan qui était alors à Sanson, parce que je n'avais aucun cadeau à lui faire. Le gouverneur me répondit que si je désirais ne pas visiter son maître, il me fallait en ce cas partir au plus vite, sans quoi celui-ci m'enverrait infailliblement chercher. Je profitai du conseil, et après avoir vendu pour 5000 cowries d'aiguilles, je poursuivis ma route le 20. Vers le soir de ce jour je campai en dehors de Makonja. Ne pouvant me procurer dans cette ville aucune provision de bouche, je pris mon fusil et tuai un héron, sans savoir que cet oiseau, en sa qualité de fétiche, ne pouvait être mangé que par les chefs. Un des principaux habitans, informé de mon audace, vint à moi avec une carabine chargée, et menaça de me briser la tête. Il se contenta néanmoins de m'accabler d'injures.

Le 21, continuant ma route à six heures du matin, je fis halte vers midi à Dalho, sur les bords de la rivière Quontakora. Après avoir pris quelque repos, je la franchis; et cheminant encore jusqu'au coucher du soleil, j'atteignis le pied d'une montagne située à cinq milles à l'est du Niger, où je campai pour la nuit. Le lendemain j'arrivai à onze heures sur les bords du Niger, qui était à cette époque de cent verges plus large que lorsque nous l'avions traversé

pour aller à Sackatou. Un esclave appelé Jowdie par lequel j'avais remplacé Mudey, et qui n'avait encore jamais vu de sa vie une pareille étendue d'eau, fut saisi de frayeur et refusa long-temps de passer. A force toutefois de persuasion, je parvins à le faire entrer dans le canot; mais quand il eut atteint la rive opposée, il s'évanouit au moment de mettre le pied sur la terre ferme. Nous abordâmes à Inguazhilligie, où les principaux habitans voulurent nous retenir; mais espérant gagner un autre village dans la soirée, je poursuivis ma route le plus promptement possible. A six heures néanmoins nos bêtes se trouvèrent si fatiguées que nous fûmes obligés d'établir la tente dans un endroit marécageux couvert de broussailles, et nous ne campâmes point faute de vivres. Le lendemain nous atteignîmes à une heure de l'après-midi un petit village où nous séjournâmes jusqu'au jour suivant. Les habitans étaient fort pauvres et ne comprenaient pas la langue de l'Haussa. Une petite volaille maigre fut tout ce que je pus tirer d'eux en leur parlant au moyen de signes.

Le 24 nous entrâmes à trois heures du soir dans l'agréable ville de Wawa ou *Wowow*, une des plus belles, sinon la plus belle, de l'Afrique centrale. Il nous avait fallu deux jours et demi pour venir d'Inguazhilligie, tandis que dans la saison sèche nous y avions été facilement en un seul. Le 25 je rendis

visite au vieux roi qui, d'abord charmé de me voir, fut ensuite très chagrin quand je lui annonçai la mort de mon maître. Il s'étonna que je fusse encore vivant moi-même, après avoir parcouru la contrée des Felatahs qui étaient, suivant lui, les plus barbares de tous les peuples; protesta que ma conservation était miraculeuse, et que je devais être un des favoris de Dieu. Je fus obligé d'accéder à la prière qu'il me fit, ou plutôt à l'ordre qu'il me donna, de rester près de lui quelques jours pour nettoyer sept fusils et trois pistolets qu'il m'apprit ensuite avoir appartenu aux hommes blancs qui s'étaient noyés à Boussa. Le 26 j'obtins la permission d'aller présenter mes respects au roi de la province dont cette dernière ville est la capitale.

Je me mis en marche le jour suivant, pour n'aller toutefois qu'à moitié chemin, tant les pluies avaient rendu la route mauvaise; et je revins à Wawa le 28. Le 30 ma besogne fut finie, et je demandai au roi qu'il me laissât partir. Mais le vieillard, souriant, me répondit que je n'en serais pas quitte à si bon marché : il avait besoin de six charmes que moi seul pouvais écrire. Par le premier de ces charmes il devait résulter que si les ennemis du roi formaient la résolution de lui déclarer la guerre, ils oublieraient de l'exécuter; par le second, que s'ils marchaient un jour contre sa capitale pour y mettre

le siége, ils seraient forcés de rétrograder au bout de quelque temps; par le troisième, que s'ils lançaient leur flèches contre ses sujets, elles rejailliraient à leur propre face et leur donneraient la mort; par le quatrième, que ses fusils n'éclateraient pas; par le cinquième, que s'ils éclataient ils ne feraient mal à personne; par le sixième enfin, qu'il serait lui-même le plus fortuné des hommes. Le 31 j'eus terminé cette nouvelle besogne; mais Sa Majesté ne voulut pas encore me permettre de continuer ma route. Elle insista pour que, auparavant, je lui vendisse ou lui donnasse mon fusil et ma paire de pistolets, les seules armes qui me restaient. Je résistai de toutes mes forces, mais en vain; je ne réussis à garder qu'un de mes pistolets. En retour de l'autre et du fusil, le généreux souverain me fit compter 4,000 cowries, un peu plus d'un dollar!... Il est juste de dire que le lendemain il m'envoya en cadeau une belle petite jument.

Le 3 septembre je pus enfin quitter Wawa. J'en sortis en même temps qu'une troupe de marchands qui se rendaient à Kiama, parce que la route menant à cette ville était infestée de voleurs. A midi nous traversâmes la rivière d'Oli dont le courant était fort rapide, et nous campâmes sur le bord opposé. Le lendemain, trouvant que les marchands voyageaient avec trop de lenteur, je les devançai avec mes gens; et après avoir cheminé tout le jour

sans rencontrer les voleurs en question, je campai au milieu d'un bois.

Le 5 nous atteignîmes une petite ville nommée *Gorkie,* dont le gouverneur nous envoya quantité de vivres. En retour, je lui donnai une paire de ciseaux et quelques aiguilles. Le 6 nous atteignîmes après le coucher du soleil un autre village de huttes abandonnées, dans une desquelles nous passâmes la nuit. Ce jour-là, en franchissant une rivière qui semblait peu profonde, mon cheval perdit tout à coup pied et me jeta dans l'eau. J'eus beaucoup de peine à regagner le bord en nageant, et j'appris plus tard à Kiama que je devais m'estimer heureux d'en avoir été quitte à si bon compte, vu que la rivière était remplie de crocodiles.

Le 7 nous atteignîmes Yaro, d'où la pluie nous empêcha de repartir le lendemain. Le 9 nous entrâmes à midi dans la ville de Kiama. J'allai aussitôt à la résidence du roi qui, dès qu'il m'aperçut, me demanda comment j'osais pénétrer dans sa capitale sans l'avoir auparavant instruit de mon approche par un courrier. Je répondis que je lui avais envoyé un de ses propres sujets depuis trois ou quatre jours pour l'en informer. « Qu'importe! répliqua-t-il, il fallait en envoyer un autre ce matin. Montez donc tout de suite à cheval, et retournez à une heure et demie de marche par la route par laquelle vous êtes venu. Alors députez-moi un exprès, et je ferai

marcher à votre rencontre une escorte convenable qui vous amènera ici d'une manière digne de votre rang et de votre mérite. » Je me préparais à exécuter cet ordre bizarre, lorsque Sa Majesté me rappela : « Chrétien, chrétien ! je vous pardonne pour cette fois, mais que je ne vous y reprenne plus. »

Le 14, après cinq jours de résidence à Kiama, nous poursuivîmes notre route, et nous parvînmes à Subia dans le milieu de la journée. Le 15 nous cheminâmes jusqu'à dix heures du soir par une route pleine de bourbiers, et nous fîmes halte dans un taillis. Le 16 nous gagnâmes Moussa, ville située sur les bords d'une rivière de même nom, qui sépare l'Yarriba du Borgoo. La rivière était débordée, et le courant fort et rapide. En conséquence les habitans de la ville n'osèrent pas nous passer dans leur canot. Nous ne prîmes aucune nourriture ce jour-là. Le lendemain je demandai au guide que nous avait donné le roi de Kiama, pourquoi on avait tant peur de franchir la rivière qui nous arrêtait, et je lui dis que j'en avais franchi à la nage un certain nombre de plus larges et de plus rapides, entre autres le Niger. L'homme, la figure toute bouleversée, me supplia, si je tenais à la vie, de ne pas mentionner des noms de rivières à portée des oreilles de la Moussa, qui était une rivière femelle et avait beaucoup de rivales dans l'affection du Niger son mari. Elle était, disait-il, capricieuse, jalouse, cruelle;

et si j'avais l'imprudence de me mettre en son pouvoir après avoir si légèrement parlé d'elle, assurément elle ne manquerait pas de m'engloutir. Elle était sans cesse en querelle avec son époux qu'elle trouvait trop familier avec quelques-unes de ses voisines; et que pour cette raison ils faisaient avec leurs disputes un bruit infernal à l'endroit où ils se rencontraient... Quand le guide m'eut sérieusement conté ces amours du Niger et de la Moussa, je faillis étouffer de rire, ce qui le scandalisa beaucoup et lui donna sans doute une bien mauvaise idée de moi.

Comme le chef ne nous envoyait pas plus de nourriture que la veille, j'allai le trouver et le priai de me dire si son intention était que nous mourussions de faim. Le vieux drôle avait un jardin dans lequel il cultivait beaucoup d'yams, mais il refusa de m'en vendre un seul, disant qu'il n'en avait pas. Je lui demandai alors de permettre que Pascoe coupât de l'herbe pour nos bêtes dans le jardin en question, soupçonnant qu'il nous mentait. Il n'y consentit qu'en rechignant; et en effet, Pascoe revint le soir avec une botte d'herbe dans laquelle était caché un certain nombre d'yams qu'il avait eu le bonheur de découvrir. Sans ce vol, que nous récidivâmes les 18, 19, 20 et 21 suivans, nous aurions certainement péri de disette.

Le 22 nous passâmes non sans peine la Moussa,

et deux heures après nous fîmes halte à Wantatah, première ville de l'Yarriba. Le 23 nous gagnâmes Hogie où nous demeurâmes un jour. Le chef m'envoya un cochon, des yams, du grain; et en retour je lui donnai un bonnet rouge et cinquante aiguilles, cadeau qui le transporta de joie.

Le 25 je rentrai dans Katunga, capitale de l'Yarriba, et je logeai dans la même maison que lors de mon premier séjour en cette ville. Le lendemain, comme il pleuvait par torrens, le roi, craignant sans doute que je ne me mouillasse les pieds, vint lui-même me rendre visite avec cinq cents de ses deux mille femmes et les principaux habitans. Il m'exprima le chagrin que lui causait la mort de mon maître, et me questionna minutieusement sur les motifs qui nous avaient portés à pénétrer dans l'intérieur des terres. Sur ma réponse que c'était pour voir si les produits de la contrée méritaient qu'on vînt en faire commerce, il parut ne pas désirer d'autres explications.

Le 30 je l'informai que j'étais à court d'argent, et il m'envoya généreusement 4,000 cowries, mais en revanche, l'eunuque, premier ministre de Sa Majesté, me demanda mon dernier pistolet, deux dollars que j'avais encore et un bonnet écarlate, d'un ton si impérieux, qu'il me fallut bien les lui donner. Il avait aussi besoin, disait-il, de mon âne pour en faire un fétiche; mais sur ce point je re-

fusai net. Autant eût néanmoins valu ne pas refuser, car j'envoyai le soir le pauvre animal paître dans un pâturage voisin, et on lui lança dans les côtes deux flèches empoisonnées, dont il mourut cinq ou six jours après. Lorsque le roi en fut instruit, il envoya aussitôt couper le corps en quartiers, qu'on apporta dans la maison; puis il les fit cuire de différentes façons, et s'en régala comme d'un mets exquis avec ses femmes et ses officiers. Ne voulant pas d'ailleurs s'être régalé gratis, il me paya mon âne mort par une chèvre et 1,000 cowries.

Les naturels de l'Yarriba ne sont nullement délicats sur le choix de leurs alimens; ils mangent grenouilles, singes, chiens, chats, rats, souris et diverses autres espèces d'animaux immondes. Un chien gras se vend toujours parmi eux plus cher qu'une chèvre. Les sauterelles et les fourmis sont réputées comme délicieuses. Les chenilles aussi sont fort recherchées des gourmets. On fait ordinairement cuire les chenilles dans l'eau pour les manger avec des yams, et frire dans le beurre les fourmis et les sauterelles. Je ne pus jamais me décider à goûter de ces différens insectes; mais Pascoe ne s'en rassasiait pas, et les appelait des crevettes de terre. D'après la coutume à Katunga, quand un roi meurt, son fils aîné, sa première femme, et tous les principaux dignitaires du royaume, boi-

vent du poison sur le bord de sa tombe, et sont ensuite enterrés avec lui. Aucun des fils du roi ne monte jamais sur le trône. Après la mort du souverain, son successeur est choisi entre les plus sages du pays, et c'est généralement un vieillard qu'on préfère.

Je restai à Katunga jusqu'au 21 octobre. Ce jour-là j'allai prendre congé du roi, qui me donna encore 4,000 cowries et une certaine quantité de carbonate de soude pour la vendre sur la route. Il commanda en outre à ses principaux guides de m'accompagner, et d'enjoindre de sa part aux chefs de toutes les villes par lesquelles nous passerions de pourvoir, suivant leurs moyens, à notre subsistance.

Je me remis donc en route le 22, et après un voyage rapide, pendant lequel il ne m'arriva rien d'important, j'atteignis Engwa le 9 novembre. Le 12 je parvins à Jannah où je demeurai deux jours, et le 21 je rentrai dans Badagry. La contrée que je traversai ainsi pour la seconde fois était inondée sur presque toute la longueur de ma route, ce qui en rendit le trajet ennuyeux et désagréable.

Le roi de Badagry fut charmé de me voir, et me céda sa propre maison, construite en bambous, pour aller lui-même, à mon extrême regret, se loger dans une misérable hutte en terre. Peu de temps après mon retour, trois Portugais, marchands d'es-

claves, qui résidaient dans la ville, se rendirent un jour auprès du roi et lui déclarèrent, ainsi qu'à ses principaux officiers, que j'étais un espion envoyé par le gouvernement britannique, et que s'il me laissait partir je reviendrais bientôt avec une armée pour conquérir ses états. Naturellement crédules, les indigènes ajoutèrent tous foi à ces discours, me traitèrent dès lors avec froideur, et ne vinrent plus que rarement me visiter. Enfin les notables se rassemblèrent, et décrétant, après une mûre délibération, que je boirais un fétiche, ils m'envoyèrent l'ordre de comparaître devant eux. Chemin faisant, plus de cinq à six cents personnes se réunirent autour de moi, et je ne pus avancer sans beaucoup de peine. Un grand nombre de ces gens était armé de haches, d'arcs et de lances, et ils restèrent en dehors de la hutte jusqu'à ce que j'en ressortisse. Quand j'y entrai, un des notables me présenta une écuelle au quart remplie d'un liquide assez semblable à de l'eau pure, et me commanda de l'avaler, disant : « Si vous êtes venu avec de mauvaises intentions, ce breuvage vous tuera; sinon, il ne vous fera aucun mal. » Je n'avais pas d'autre ressource... Aussitôt, donc, et sans hésiter, je bus la fatale potion; et me hâtant de regagner à travers la foule armée ma propre demeure, je pris un violent vomitif et une énorme quantité d'eau chaude; de sorte que je rendis sans délai tout ce que j'avais

sur l'estomac, et que je ne fus aucunement incommodé du fétiche. Cette boisson avait un goût amer et désagréable, et on m'assura qu'elle était d'ordinaire mortelle.

Quand le roi et ses sujets virent, au bout de cinq jours, que je me portais comme par le passé, ils redevinrent extrêmement affables, m'envoyèrent chaque jour des provisions, et ne cessèrent de répéter que j'étais le protégé de Dieu, puisqu'il n'était pas au pouvoir des hommes de me faire le moindre mal.

Je séjournai deux mois à Badagry; mais pendant tout ce temps le roi me recommanda toujours de ne jamais sortir sans armes, attendu que les Portugais ne prenaient pas la peine de cacher leur haine invétérée contre moi, et qu'ils ne manqueraient pas de m'assassiner dès que l'occasion s'en présenterait. Différentes personnes allèrent souvent de Badagry au cap Côte, dans des canots; mais bien que je promisse une forte récompense, personne ne voulut se charger d'une lettre de moi pour ce dernier lieu, tant les Portugais attachèrent d'importance à me priver de tout moyen de communication avec mes compatriotes...

Il y avait cinq factoreries à Badagry, dans lesquelles étaient plus de mille esclaves des deux sexes, enchaînés les uns aux autres par le cou, et attendant que des vaisseaux vinssent les emmener.

Enfin, cependant, le capitaine Morris, du brick *Maria* de Londres, apprit je ne sais comment l'embarras où je me trouvais. Il vint obligeamment m'y chercher de Whida, je montai à son bord le 21 janvier 1828, et j'arrivai au cap Côte le 31 du même mois. J'en repartis le 3 février sur le sloop de guerre l'*Esk*, et j'arrivai en Angleterre le 30 avril suivant.

FIN DU DEUXIÈME VOYAGE DE CLAPPERTON.

GRAY ET DOCHARD.

VOYAGE DANS L'INTÉRIEUR DE L'AFRIQUE OCCIDENTALE, NOTAMMENT DEPUIS LA GAMBIE, A TRAVERS LE WOULLI, LE BONDOU, GALAM, KASSON, KAARTA ET FOULIDOU, JUSQU'AU NIGER.

(1818-1821.)

Arrivée de l'expédition au Sénégal. Ville de Tallabunchia. Départ de Robbuggia. Arrivée à Pandjetta ou Panjetta.

Il est sans doute dans la mémoire de plusieurs de mes lecteurs qu'une expédition destinée à explorer l'intérieur de l'Afrique, depuis sa côte ouest jusqu'au Niger, dont le cours et la source étaient le principal but, quitta l'Angleterre vers la fin de 1815, sous le commandement du major Peddie, ayant avec lui le capitaine Campbell, du corps royal de l'état-major, et le chirurgien-major Cowdrey. Ce dernier étant mort dans le Sénégal, victime du climat, je fus désigné pour le remplacer, et j'allai rejoindre l'expédition en février 1816, au Sénégal même.

La première démarche du major Peddie fut d'envoyer au roi de Ségo un messager porteur d'une lettre pour lui donner avis de l'intention où nous étions de le visiter, et le prier de nous envoyer au Sénégal quelques-uns de ses chefs pour nous conduire dans ses domaines. La personne que

nous employâmes était un naturel de Ségo, nommé *Lamina;* il nous promit de revenir au bout de trois mois avec la réponse du roi.

Le capitaine Campbell alla à Sierra-Leone en mars 1816, afin de recueillir des renseignemens sur le chemin à suivre par le Fouta-Djallon, et à son retour il pressa tellement le major Peddie de pénétrer dans l'intérieur par le Rio-Nunez, qu'il se décida à le faire, et fixa son départ du Sénégal au milieu de novembre.

Tous les préparatifs étant faits, et les renseignemens nécessaires recueillis, nous nous embarquâmes sur quatre bâtimens frétés à cet effet, et partîmes du Sénégal le 19 novembre 1816.

L'expédition était alors composée du major Peddie, du capitaine Campbell, de Madolphus Kummer, Allemand, à bord en qualité de naturaliste, de M. Partarrieau, natif du Sénégal, doué d'une parfaite connaissance de l'arabe, du dialecte maure, et de quelques langues africaines, et enfin de moi. Nous avions avec nous un détachement de soldats et d'habitans, au nombre de cent individus, et une troupe de deux cents animaux. Nous nous rendîmes à Gorée, où nous restâmes jusqu'au 26. A cette époque un bâtiment venant des îles du Cap-Vert nous rejoignit, ayant à bord des chevaux et des mules pour notre usage; nous partîmes et arrivâmes après un ennuyeux passage de seize jours,

à Ka-Kundy, factorerie appartenant à M. Pearce, sur la rive gauche du Rio-Nunez.

Pendant que nous attendions la marée à l'embouchure de cette rivière, nous visitâmes une petite île formée par des alluvions, et qui se nomme *Ile de Sable* [1], parce que son sol est entièrement sablonneux. Elle est longue d'un mille environ, et a d'un quart à un demi-mille de largeur; au centre s'élève doucement une petite éminence couronnée d'un bouquet de palmiers. Nous y rencontrâmes environ vingt hommes de la tribu de Bagou, qui y étaient venus recueillir du vin de palme pour célébrer une cérémonie funèbre sur un de leurs chefs, mort peu de temps auparavant, à une courte distance de l'endroit où nous les rencontrâmes; il y a un berceau, et comme nous en approchions, on nous arrêta en nous disant que ce lieu était sacré et contenait leurs idoles.

Tallabunchia, que nous visitâmes également, est situé sur la rive nord de la rivière, quatre milles environ au-dessus de Sandy-Island, dans une plaine ombragée de hauts palmiers, et abondante en oranges, en limons, en bananes et en plantains. La ville est irrégulière, et contient deux cents habitans environ. Les maisons ont à peu près seize pieds de hauteur, et sont partagées, par une séparation en cannes fondues, en deux chambres, l'une qui

[1] Sandy-Island.

sert de magasin pour le riz, et l'autre pour l'habitation. Les hommes sont robustes et bien faits, mais leur apparence est extrêmement sauvage. Tout leur costume se compose d'une grande pièce d'étoffe de coton qui entoure leur taille. Ils ont la coutume de se tailler les dents incisives, et de se tatouer les bras et la poitrine. Ils se percent le gras de l'oreille d'un grand trou où ils mettent des morceaux d'une grossière espèce d'herbe. L'habillement des femmes est encore moins décent. Une bande de coton autour des reins est leur seul vêtement; un lien d'herbe tortillée à la partie supérieure de la cuisse, un autre immédiatement au-dessus du genou, un troisième au-dessous, et un quatrième sur la cheville, constituent leurs parures de femme. Les enfans sont entièrement nus, et ont de grands anneaux de cuivre suspendus au cartilage du nez.

Bientôt une maladie répandue parmi les Européens nous força de passer de Ka-Kundy à Robugga, factorerie située à quatre milles dans l'est, où M. Bateman, le propriétaire, nous accueillit. Malgré ces soins, le 1er janvier 1817, le major Peddie mourut. Ce fut un triste commencement d'année, et l'impression que fit cet événement fut si profonde, qu'il devint très difficile de persuader à quelques-uns d'entre nous de ne pas abandonner l'entreprise. Les convalescens furent envoyés en avant, sous la conduite et les soins de M. Nelson.

aux frontières du Fouta, sur la rivière Tingalinta, de façon à pouvoir être ramenés s'ils n'étaient pas suffisamment rétablis quand nous les aurions tous rejoints.

Nous quittâmes Robugga dans l'après-midi du 1er février, et après une marche très fatigante de quatre heures, nous arrivâmes à Harrima-Kona, petit village peuplé d'esclaves appartenant à un chef Mandingue, nommé *Kairra Mahomedou*, qui demeure près de Kakundy.

Partis de Harrima-Kona à deux heures après midi, nous cheminâmes assez bien jusqu'à un passage difficile dans un bois où nous fûmes tous mis en désordre par un essaim d'abeilles : quelques-uns de nos chevaux en périrent, plusieurs ânes furent incapables de se relever, et tout le reste de la caravane était dispersé : nous ne pûmes tout rallier que vers le coucher du soleil, et il était neuf heures quand nous arrivâmes sur le bord de la rivière Tchandgêballé [1], mais l'obscurité de la nuit nous empêcha de la traverser.

Le 3 cette attaque des abeilles avait mis nos bêtes de somme peu en état de voyager, et nous ne pûmes partir que le soir à la fraîcheur pour aller passer la nuit sur le bord de la rivière Pompo, et le lendemain nous atteignîmes à dix heures le Falgori dont la traversée nous prit une heure. Ensuite,

[1] En anglais, *Changéballé*.

après avoir franchi une montagne, nous entrâmes dans une plaine aride et couverte de rochers, où nous fîmes douze milles sans trouver d'eau.

Là nous fûmes rejoints par Mahomedou-Mariama, messager dépêché du Sénégal en août précédent par le major Peddie, avec une lettre adressée à l'almamy ou *roi de Timbo;* il était accompagné d'Abdul-Hamed, un des frères de l'almamy, et de trois autres chefs avec leurs femmes et leur suite. A quatre heures après midi nous arrivâmes au village de Tingalinta, et campâmes pour la nuit sur le côté d'une montagne qui domine la rivière. L'aspect général du pays était extrêmement aride, et notre marche s'était dirigée au sud-est. Nous trouvâmes nos convalescens très faibles encore, et la rareté du riz qui pesait sur nous ne contribuait pas à les rétablir. Nous attendions cependant d'heure en heure des provisions de Kakundy. Nous ne pûmes nous procurer qu'un peu de lait dans le village qui prend son nom de la rivière, et renferme environ cent habitans, presque tous esclaves appartenant à M. Pearce, qui leur a promis de s'y établir pour cultiver et entretenir des relations avec le Fouta-Djallon. Le riz arriva le 8.

Dans la matinée du 9, Abdul-Hamed apprit au capitaine Campbell que l'almamy avait donné l'ordre qu'un blanc fût envoyé à Timbo pour lui faire connaître l'objet que nous avions en vue en entrant

dans ses domaines, et que nous ne pourrions aller en avant que quand il serait pleinement satisfait sur ce point. Un de nos sergens, natif du pays, que le gouverneur de Sierra-Leone avait déjà chargé de semblables missions, partit le 10 février, accompagné d'Abou-Baccary, un des princes de la suite d'Abdul-Hamed.

Dans la soirée, les animaux et les bagages traversent le Tingalinta qui a en cet endroit cent pieds environ de large, et deux à trois pieds de profondeur. A peu de distance au-dessous du gué était un pont suspendu, fait de cannes et de cordes d'écorce, un *nyankata*, qui offrit un très sûr passage aux piétons.

Nous étions en marche dans la matinée du 12 par un chemin très escarpé et très raboteux, et, arrivés à un point où ce chemin se sépare en deux branches, l'une conduisant droit à Timbo, l'autre à Laby, nous fîmes halte jusqu'à ce que le capitaine Campbell nous eut rejoints, et, après une conférence avec Abdul-Hamed, il nous ordonna, contrairement à l'avis du prince, de suivre le chemin de Laby. La raison que le capitaine donnait pour avoir choisi Laby était l'espérance de profiter de l'appui du chef de cette ville, qui était très influent dans le pays. A une heure après midi nous traversâmes le Diudilicouric, ruisseau qui coule au nord, et à six heures nous fîmes halte pour la nuit

sur une éminence à environ deux milles à l'est du courant d'eau.

Il était plus de huit heures du matin, le 13, quand nous nous remîmes en marche, et après avoir traversé pendant un mille et demi une plaine en pente douce, nous arrivâmes à un petit ruisseau nommé *Kalling-Ko*. Ici le pays était moins stérile : nous y trouvions de l'herbe et des arbustes, et nous passâmes la nuit près d'un autre ruisseau à peu de distance du Kalling-Ko. Le lendemain matin nous partîmes à huit heures, et au bout de vingt minutes nous traversâmes un beau ruisseau nommé *Sappacouri*, lequel coule au sud-sud-est. A onze heures nous aperçûmes à un quart de mille sur notre droite un grand lac entouré de bois épais. Ce lac se nomme *Silla-Dharra;* à midi nous en vîmes un plus petit, et à une heure après midi nous arrivâmes au Cogan, belle rivière, et fîmes halte pour la nuit sur le bord oriental.

Le 15, à trois heures après midi, nous entrâmes dans une riche vallée où, à notre droite, nous vîmes une petite ville, la première que nous eussions rencontrée depuis notre départ de Tingalinta. A quatre heures et demie nous arrivâmes au Serriwoumba, où nous fûmes obligés de faire halte pour nous ouvrir un passage à travers les cannes touffues qui le bordaient. Nous tirâmes plusieurs coups de fusil pour avertir de notre arrivée les habitans des vil-

lages voisins, et au bout de deux heures ils parurent de plusieurs points apportant du blé, du riz et des pistaches pour les vendre.

Le 18, après un repos indispensable pour les hommes et les bêtes, nous traversâmes le Kuling, belle rivière qui coule au nord-nord-est, et nous fîmes halte pour la nuit sur l'autre bord. Nous avions à peine déchargé les animaux que les grandes herbes sèches prirent feu, et, comme nous étions sous le vent, il fallut la plus grande activité pour sauver tous nos bagages.

Dans ces contrées il faut que les voyageurs soient extrêmement sur leurs gardes pour le choix des lieux de halte; car les sentiers traversant ordinairement des herbes de six ou sept pieds de long, très sèches en cette saison, la plus petite étincelle suffit pour embraser un espace de plusieurs milles. Nous partîmes le 19 à huit heures du matin, et, descendus d'une montagne escarpée dans une plaine, nous traversâmes trois petits ruisseaux dont le premier coule au nord-nord-est, les deux derniers au sud, et au sud par l'ouest. A une heure nous commençâmes à gravir des hauteurs escarpées, et au bas de ces hauteurs nous eûmes à traverser le lit desséché et rocailleux d'un torrent, puis un autre très difficile, près duquel nous fîmes halte dans une petite vallée sur le bord d'un ruisseau nommé *Bontong-Ko*.

Le 20, après des difficultés qui nous arrêtèrent tout le jour, nous arrivâmes à onze heures du soir sur le bord d'une petite rivière nommée *Pousa*, et nous y campâmes. Ici le prince ayant remarqué le capitaine Campbell assis sur un tapis devant sa tente, approcha de lui, accompagné d'un de ses serviteurs nommé Salihou, et sans plus de façon s'asseyant près de lui, il se mit à détruire une partie de cette vermine dont en ce pays la royauté même est couverte. Ils entamèrent une conversation sur la partie périlleuse du pays que nous allions traverser. Tout ceci avait pour but d'engager le capitaine Campbell à lui faire un présent; celui-ci ne parut pas y faire attention; alors Salihou prenant les culottes du prince, qui par parenthèse étaient en mauvais état, et les montrant, demanda si c'était là un costume dans lequel le frère de l'almamy dût se montrer devant un blanc; mais cette apostrophe même n'ayant eu aucun effet, ils terminèrent la conversation, et mirent fin en même temps à leur dégoûtante occupation.

Le lendemain matin nous quittâmes le Pousa à neuf heures, et à onze nous entrâmes dans une vallée très belle et très fertile, qui nous conduisit en un profond ravin où le ruisseau Lagoudy coule au nord-est. Nous atteignîmes bientôt la plaine de Parowell où nous passâmes la nuit.

Le 23, dès le matin, nous nous remîmes en route.

Au bout d'une demi-heure nous passâmes encore dans un ravin, puis nous traversâmes une plaine longue d'un mille, dont le chemin continuait sur le flanc d'une montagne escarpée. Nous descendîmes toujours jusqu'au Koba, courant d'eau qui coule au nord sur un fond de roche comme la plupart des ruisseaux. Nous y campâmes pour la nuit. Un des nôtres qui était malade fut très cruellement traité par les Foulahs que nous avions loués pour le porter : ils le forcèrent à marcher jusqu'au Parowell, et s'il n'avait trouvé là un cheval qu'on lui prêta, il aurait succombé à ses fatigues. Quand il arriva au camp son pouls était à peine sensible, et il était couvert d'une sueur froide.

Nous quittâmes la Koba le 24 à deux heures du matin, et après avoir passé quelques rochers perpendiculaires, nous traversâmes le Yangally, petite rivière qui coule à l'est sur des pierres et du gravier. Nous entrâmes bientôt après dans une vallée sans traces de culture, qui est bornée à droite par des rochers de forme hardie, derrière lesquels s'élève une chaîne de hautes montagnes qui va au sud-est et au nord-ouest. A deux heures après midi nous traversâmes un petit ruisseau qui se réunit au Dunso, et bientôt après nous entendîmes le bruit d'une chute d'eau qui, me dit-on, résultait de la jonction de cette rivière et de la Thouminea. C'est de ce côté que nous campâmes pour la nuit à en-

viron quatre milles. Au nord-est du campement s'élevait un haut rocher perpendiculaire de pierre de sable, qui ressemblait beaucoup aux ruines d'une cathédrale.

Nous quittâmes le Dunso le 26 à sept heures et demie du matin, et après avoir traversé une vallée entourée de hautes roches, ainsi qu'une petite rivière coulant à l'est par le sud, nous arrivâmes vers midi à la rivière de Kankinhang où nous dressâmes nos tentes.

Sur les observations du prince nous attendîmes là jusqu'au 2; mais les provisions nous manquant, nous nous remîmes en route. Une marche de quatre heures que rendait extrêmement pénible l'état marécageux du chemin, et au moins quatorze gués qu'il fallut traverser, nous amenèrent sur les bords de la rivière Pandjetta, et nous fîmes halte sur sa rive orientale. Ici le prince Abdul-Hamed nous notifia expressément que nous ne pouvions avancer sans la sanction du roi. Comme la position devenait très alarmante, puisque les provisions manquaient absolument, le capitaine Campbell se décida à envoyer le lieutenant Stokoe avec des présens pour lui et deux de ses principaux chefs, en lui demandant la permission de traverser sans délai le pays.

L'expédition fait halte. Longues difficultés. Départ de la Pandjetta. Arrivée à Kakundy. Arrivée à Sierra-Leone. Description du Fouta-Djallon.

Au moment où le lieutenant Stokoe allait se mettre en marche le 4 au matin, le sergent Tuft et Abou-Baccary, ces messagers envoyés de Tingalinta au roi, revinrent avec la nouvelle que le roi ne pouvait permettre le passage par le Fouta-Djallon que quand il aurait reçu du capitaine Campbell des présens convenables. Il fut donc jugé à propos de renvoyer Tuft à la place du lieutenant Stokoe, et il partit le 5 muni de grands présens pour aller trouver Sa Majesté, qui était alors à Pappadarra, village près de Laby, s'occupant d'une expédition guerrière.

Le 7 un chef, nommé Omerhou-Cano, arriva à notre campement, et s'étant assis avec toute la solennité imaginable sous un arbre, il appela le capitaine Campbell et déclara que l'almamy l'avait envoyé pour examiner rigoureusement l'état et le nombre des gens de l'expédition : c'est ce qu'il fit, et il ne nous quitta que le 8 avec les trois cents cavaliers armés qui l'accompagnaient.

Cependant on avait répandu pour nous arrêter des bruits de toute sorte : nous venions dans le pays pour renverser la religion, et nous nous étions à cet effet pourvus de machines qui tuaient à distance, et nous étions escortés de cent grands

chiens, chacun capable de faire face à cent hommes. Ces rumeurs acquéraient du crédit, car cette nation est la plus ignorante de la terre.

Le 13 le sergent Tuft ayant donné avis au capitaine Campbell que sa présence lui semblait nécessaire pour décider le roi, il partit le 16, et bientôt après nous reçûmes de Lamima, envoyé du Sénégal à Ségo, en 1816, la nouvelle qu'il venait à notre rencontre avec quelques gens du roi. Il était temps, car la maladie, la famine et la saison des pluies nous assaillaient à la fois.

Le capitaine Campbell revint le 27 sans réponse décisive du roi, qu'il avait trouvé dans un village appelé *d'Hountou,* à la veille d'entrer en campagne contre quelques chefs voisins. Il lui dit que devant commander lui-même son armée, il ne pourrait pourvoir à notre sûreté dont il était responsable, et qu'il avait des ordres pour que l'on portât nos bagages à Woundé, ville près de Laby, et où nous devions l'attendre; et cependant le 10 avril nous étions dans la même position, faute de porteurs.

Brahima, qui avait été chargé d'observer les manœuvres de l'almamy, nous vint dire que plusieurs discussions avaient eu lieu relativement à nous. Quelques chefs proposaient de nous piller. L'almamy s'y opposait, mais il assurait que nous paierions cher le passage; d'autres insistaient pour que la contrée ne fût pas souillée par la présence d'un

si grand nombre de cafirs (infidèles), et soutenaient que le crime qu'ils commettraient en nous laissant passer était de beaucoup aggravé par cette circonstance, que c'était pour porter des choses précieuses chez leurs ennemis, le roi de Ségo, cafir lui-même. Ceci prouvait évidemment que notre destination pour Ségo était le grand obstacle.

Notre situation devenait alarmante, nos hommes tombaient successivement malades, le capitaine Campbell l'était, et il reconnut la nécessité de ne plus rester les jouets de vaines promesses et de retourner sur nos pas. Notre retraite fut encore plus lente et plus pénible, et ce n'est que le 1er juin que nous arrivâmes tous accablés par la maladie chez M. Batiman, à Robugga. C'est là que le 12 mourut le capitaine Campbell, et le 14 nous déposâmes ses restes près de ceux de son ami le major Peddie. Nous mîmes alors immédiatement à la voile pour Sierra-Leone, et nous y arrivâmes exténués et mourant de faim.

Le lieutenant Stokoe, à qui était dévolu le commandement, voulut aller à Timbo pour entrer, s'il était possible, en arrangement avec l'almamy, afin qu'il garantît par des otages le libre et sûr passage à l'expédition du Niger. Il ne réussit pas, et, comme ses prédécesseurs, revint mourir après quelques jours de maladie.

Fouta-Djallon, dont Timbo est la capitale, est un

pays d'une étendue considérable, situé entre les rivières de Sierra-Leone et de la Gambie. Quand ce pays était la possession des Djallon-Keas, les habitans aborigènes, il se nommait Djallonk, nom qui s'est adouci en celui de Djallo, et le nom de Fouta, y étant ajouté, c'est comme si l'on disait les Foulahs de Djallo. Voilà soixante ans que les Foulahs sont maîtres du Djallo. Le gouvernement est de forme mixte, plutôt république que monarchie, et se compose des états de Timbo, Laby et Timbi, avec leurs dépendances. L'almamy ne peut rien sans le consentement des chefs. Ils sont mahométans.

Les hommes sont de taille moyenne, bien faits, intelligens et très actifs. Le bonnet est ordinairement d'étoffe écarlate : ils ont des sandales et portent ordinairement une longue canne ou une lance. Leur caractère est à un haut degré de ruse, de duplicité, d'égoïsme et d'avarice. Les femmes sont jolies, ont un air gracieux et les traits proéminens comme les femmes d'Europe. Elles prennent grand soin de conserver leurs dents d'un blanc de perle en les frottant avec une petite branche de tamarin, qui remplace parfaitement la brosse à dents. Elles aiment beaucoup, comme toutes les Africaines, l'ambre, le corail et les grains de verre, qu'elles se répandent à profusion sur la tête, le cou, les bras, la taille et les chevilles.

Le major Gray prend le commandement. Arrivée à Kayayc. Description du pays. Les habitans, leurs divertissemens. Arrangemens de départ.

L'expédition était en cet état quand j'en pris volontairement le commandement en novembre 1817. Le 14 décembre nous mîmes à la voile à bord du brick colonial le *Discovery*, de Sierra-Leone pour la Gambie, et nous quittâmes Bathurst le 3 mars après beaucoup d'allées et de venues pour nous procurer des bêtes de somme.

En remontant la rivière, nous nous arrêtâmes à Tendebar pour acheter des chevaux. Je débarquai aussi à Kawour, dans le Salum. Cette terre ne produit que quelques ognons. La ville est considérable, et peut avoir de cinq à huit cents habitans. Les huttes sont faites de cannes et de hautes herbes desséchées: elles sont très propres et très commodes. Les naturels, mélange de Sousous et de Jaloffs, sont une race très inoffensive et adonnée au commerce, excepté quand les pluies les rappellent à leurs champs de blé et à leurs rizières. Les parties du pays voisines de la rivière sont basses et portent des traces d'inondation; elles sont très boisées. Cette rivière est peuplée d'hippopotames et d'alligators en abondance. Les habitans les chassent et en trouvent la chair délicate.

Bientôt après avoir quitté Kawour, je passai sur la rive droite de la rivière avec l'intention d'aller

à Yani-Marou, accompagné de Lamnia et de deux hommes armés. Après avoir franchi quelques montagnes, j'arrivai à des huttes où je ne vis qu'un vieillard qui me dit avec de grandes marques d'effroi de me retirer, et semblait vouloir appuyer son invitation par la force, car il prit son arc et quelques flèches. Je m'efforçais en vain de lui faire entendre au moyen de mon interprète, qu'il n'avait rien à craindre. Un peu de tabac et quelques grains de verre le décidèrent, et je l'amenai encore avec beaucoup de difficulté à aller chercher ses compagnons qui, à notre approche, avaient pris la fuite dans les bois. Il revint au bout d'un quart d'heure avec toute la population. Les femmes et les enfans ne purent jamais toutefois se résoudre à approcher de nous à plus de trois cents pas. Leur nombre ne dépassait pas quatre hommes, autant de femmes et dix ou douze enfans, ceux-ci totalement nus. Ils sont d'une couleur cuivrée, très foncée, et appartiennent à la tribu d'Hyandjele, dont le chef réside dans un désert de trois journées de marche, entre les royaumes de Jaloff et de Bondou. Ils séjournent pendant toute la saison des pluies, parce qu'alors ils trouvent assez de pâturages et d'eau pour leur bétail; mais quand janvier est passé ils sont obligés d'errer à la recherche de l'un et de l'autre. Ils paraissent très pauvres et très malpropres. Leur mobilier se compose de quel-

ques nattes pour coucher, de quelques tasses de bois et calebasses, et d'un petit nombre de sacs de cuir. Ces derniers leur servent pour battre le beurre et pour transporter l'eau quand ils sont campés à distance d'un puits ou d'une rivière.

Les hommes portent un bonnet de coton graisseux auquel ils ajoutent quelquefois, en forme d'ornement, le bout d'une queue de vache teinte en bleu ou en rouge : ils sont très superstitieux, et portent aux bras, aux jambes et au cou un grand nombre de gris-gris : ils couvrent ces amulettes d'étoffe rouge qu'ils aiment passionnément; leurs armes sont de longues lances, des arcs et des flèches, et quelquefois un long fusil. Nous visitâmes aussi la ville de Yanimarou, qui est dans une belle position sur le bord de l'eau, située sur une éminence ombragée d'arbres hauts et épais, de l'espèce de l'acajou, et entremêlés d'arbres toujours verts et d'arbrisseaux, et aussi de beaucoup de ces palmiers qui produisent le vin de palme.

Il y a sur les bords de la rivière, un peu au-dessus de Yanimarou une grande quantité de pieds d'arbres qui se consume. Nous n'en vîmes jamais en feu ni même fumant encore; mais à leur apparence on pouvait supposer qu'ils avaient été brûlés.

Kayaye est un très petit et très insignifiant village qui n'est remarquable que par son site, et la résidence d'une dame mulâtre qui a dans le pays une

grande influence. Tous les habitans sont des parens ou des dépendans de madame Éliza-Tigh, en l'honneur de laquelle les naturels nomment ce lieu *Tigh-Cunda,* ville de Tigh. La population de ce village et des endroits environnans est un mélange de Mandingues et de Sousous; ces derniers viennent du côté sud de la rivière.

L'habillement de ces peuples est loin d'être sans élégance et incommode. Les hommes ont un bonnet fait de soie de différentes couleurs tricotées. Une courte chemise de coton, étroite, couvre le corps du cou aux hanches, et l'on met par-dessus une autre chemise très grande et de la même étoffe avec de longues manches lâches. Celle-ci descend au-dessous des genoux et est brodée, dans le même genre que le bonnet aux épaules et sur la poitrine. Les culottes qui sont très larges dans le haut, descendent à deux pouces au-dessous du genou, où elles sont tout juste assez larges pour n'être pas trop serrées. Cette partie du vêtement est ordinairement bleue. Ils ont les cheveux coupés très près, et ne font point usage de la graisse ou du beurre rance dont les Jaloffs sont si prodigues. Des sandales complètent leur garde-robe.

Le costume des femmes n'est ni si décent, ni si propre. Le corps de la taille à la tête est presque toujours nu, hormis chez les femmes enceintes, auquel cas le cou et l'estomac est couvert d'une che-

mise courte et sans manches. Elles arrangent leurs cheveux en quantité de petites tresses, mais elles sont si prodigues de beurre et d'huile de palme pour leur chevelure et leur peau, qui est d'un très beau noir, qu'on ne peut approcher d'elles sans s'apercevoir du résultat de ces onctions que double encore une transpiration continuelle et abondante.

La danse et la musique, qui sont les principaux divertissemens de ces peuples, commencent chaque soir à une heure avancée au centre du village, où un grand feu est allumé quand la lune n'est pas là pour les éclairer : ces danses sont toujours dirigées par les sons du balafou.

J'ai aussi observé une autre sorte d'amusement, nommé par les naturels *kongcorongo* : un homme couvert de la tête aux pieds de petites branches d'arbres, parut dans l'après-midi près de la ville et donna avis aux femmes et aux filles qu'il leur rendrait visite après le coucher du soleil; à l'heure dite il entra dans le village, précédé du tambour, et je me rendis au lieu de réunion, où tout le monde était pour le recevoir avec le chant et la musique. Il dit d'abord qu'il venait pour prémunir les femmes et les engager à être très circonspectes dans leurs relations avec les blancs, voulant faire allusion aux gens de l'expédition; puis il rapporta quelques circonstances peu à leur avantage et dont il se disait bien informé; mais comme c'était la première fois,

ajouta-t-il, il ne voulait ni les nommer, ni leur infliger la fustigation ordinaire. La fustigation, comme on voit, est commune dans les pays nègres: elle est administrée par ce personnage appelé généralement parmi eux *Munbo-Djumbo*. Tout ce qu'il disait était répété en chœur par les filles et accompagné de claquemens de mains. Chacune de celles qui avaient quelque chose à craindre de son autorité inquisitoriale lui fit un présent, et je remarquai qu'aucune fille ne se dispensa de fournir cette preuve de la crainte de sa langue ou de la conscience de sa faute. Il resta là jusqu'à près de minuit.

Un exemple de la manière dont les garçons se procurent des femmes dans ce pays nous frappa aussi. Un habitant d'un des villages voisins avait placé son affection ou plutôt ses désirs sur une jeune fille de Kayaye, et il fit à la mère le présent ordinaire de quelques Colas. Alors la mère, sans en avertir en rien sa fille, consentit à ce que ce garçon s'en mît en possession comme il le pourrait. En conséquence, pendant que la pauvre fille était occupée à préparer du riz pour le souper, elle fut saisie par son futur mari, aidé de trois ou quatre de ses camarades, et ils l'emportèrent de vive force. Elle fit beaucoup de résistance, mordant, égratignant, frappant du pied et poussant de grands cris. Des hommes et des femmes qui savaient l'affaire

étaient témoins de cette scène, riaient et la consolaient en lui disant qu'elle s'accoutumerait bientôt à sa position.

Bientôt après notre arrivée à Kayaye, nous allâmes rendre visite au roi de Katoba, qui réside dans une ville à vingt milles au nord de Kayaye : il nous accueillit bien, nous promit assistance et protection, et ajouta que quand nous désirerions poursuivre notre chemin, il nous fourni[illegible] [illegible]ide pour le Woulli.

Le 18 le roi, dont nous avions dési[illegible] [illegible]sence pour lui faire un présent, arriva accompagné d'environ cinquante hommes armés de lances et de fusils. Il était lui-même monté sur un très misérable animal à forme de cheval et était suivi d'une troupe de tambours et de *djellikeas* (chanteurs), qui faisaient de très hideux essais de musique vocale et instrumentale.

Au bout de quelques minutes nous allâmes le voir. Il était assis au milieu de ses gens dans une hutte tellement enfumée de tabac et d'autres vapeurs, que nous fûmes contraints de le prier de passer dans une de nos huttes : ceci fait et un présent assez considérable offert à l'appui de notre demande, il consentit à nous donner un guide pour nous conduire à Madine, capitale du Woulli. Il était ivre et très bruyant : cependant la conférence se termina fort amicalement par une danse à la-

quelle il assista. Ce chef est ivre tant qu'il a en sa possession du rum, et mon dernier cadeau consista en deux bouteilles de cette liqueur. Il nous quitta le 19. Nous fixâmes alors notre départ au 25, nous confiant bien à tort, nous le reconnûmes, aux renseignemens donnés par Lamina, notre guide de Sego.

L'expédition quitte Kayaye, — entre dans le Woulli. Départ de Madina. Arrivée à Kussaye.

Nous ne quittâmes Kayaye que le 27, et voyageâmes à l'est, au taux de deux milles par heure, par un pays plat, clair-semé de baobabs, de tamarins, de rhamnus lotus et d'autres arbres à fruits. A neuf heures du soir environ nous atteignîmes un petit village nommé *Djaroumi*. Ici commencèrent les difficultés. Le chef refusa de nous laisser puiser de l'eau aux puits à moins de payer. M. Dochard refusa très sagement de se soumettre à cette exigence et envoya les animaux à la rivière, éloignée de deux milles environ. Ceci convainquit notre homme qu'il était dans son tort et il vint le soir s'en excuser. Le pays a de grandes plantations de coton et d'indigo, et bien qu'il ne tombât pas de pluie en cette saison, les champs étaient verts.

Le 26 à six heures nous partîmes du Djaroumi et fîmes route à l'est par une campagne bien boisée jusqu'à sept heures et demie; nous arrivâmes alors

dans une petite ville nommée *Djonkakonda,* habitée par des Boucherinnes [1], et située très agréablement sur une petite colline à l'ombre de quelques grands arbres ressemblant à des châtaigniers. A huit heures et demie nous atteignîmes un autre village nommé *Lemaine,* où un jeune chef nous reçut bien, et après un repos de quelques heures, nous partîmes dans l'après-midi, et arrivâmes à cinq heures et demie à Counting, tous très fatigués. La terre était toujours bien cultivée en coton et indigo ; mais en général le pays était couvert de petits taillis, hormis dans le voisinage des villes où le terrain a été éclairci pour la culture ou pour se procurer du bois de chauffage.

Counting est une ville assez considérable, entourée d'un mur de terre haut de six pieds. Ce mur est séparé en trois divisions par des espaces vides d'environ deux cents pas où s'élèvent quelques beaux arbres toujours verts, à l'ombre desquels les habitans passent la plus grande partie du jour à causer, à jouer un jeu qui ressemble au jeu de dames auquel ils sont très habiles, ou à dormir, récréation très générale dans le pays. Cette ville est entourée de diverses éminences couronnées de bois ; et des puits de neuf brasses de profondeur lui donnent de l'eau en abondance.

Nous résolûmes de rester là pendant quelques

[1] En anglais, *Bushreens.*

heures, et le principal prêtre de la ville nous rendit visite, en nous apportant un présent de lait et de volaille. Nous allâmes le voir dans la soirée, et il nous conduisit chez l'alcaïde[1] ou *chef*, homme d'une apparence vénérable, qui nous dit, quand il connut le but de notre voyage, qu'il avait vu, et se le rappelait parfaitement, M. Park lorsqu'il se dirigea pour la dernière fois dans l'est; il nous témoigna son regret de ce qu'il n'avait pas reparu dans son pays, et nous souhaita un autre sort. Nous leur fîmes à l'un et à l'autre un petit présent dont ils furent très reconnaissans.

Nous quittâmes Counting à quatre heures du matin le 28, et allâmes vers l'est. A un mille de Counting nous entrâmes dans un bois touffu de roseaux et de halliers si épais qu'il nous fallut abattre les branches et quelques arbres pour faire passage aux chameaux. Là le pays commence à s'élever considérablement, et à être coupé de vallons et de collines boisées et fertiles.

A midi nous passâmes près d'une petite ville murée, Kollicorri; mais sa misérable apparence nous détourna de l'idée d'y faire halte, et nous continuâmes notre marche à l'est-sud-est. A deux milles au-delà nous arrivâmes à Tandikunda, ville très respectable défendue par une forte palissade à laquelle s'enlacent des buissons épineux, et entière-

[1] En anglais, *alcaid*.

ment peuplée de boucherinnes. La ville de Pisania, autrefois à peu de distance de Tandikunda, n'était plus qu'un amas de ruines; car M. Amsley l'avait abandonnée depuis quelques années, à cause des avanies qu'il éprouvait de la part des peuples de Bondou et de Woulli.

Nous quittâmes Tandikunda le 29 à cinq heures du matin, et allâmes à l'est par un pays bien cultivé, à Sami, petite ville murée contenant cent vingt huttes environ, auprès de laquelle nous fîmes halte sous un grand arbre. Quand la chaleur extrême du soleil eut un peu diminué, nous nous remîmes en route à l'est-nord-est; nous aperçûmes à quelque distance un campement foulah. Des femmes et des enfans entièrement nus vinrent sur le bord de notre chemin, et furent frappés d'étonnement à la vue de notre peau blanche et de nos chameaux. Nous fîmes halte ensuite pour la nuit sous quelques grands arbres au sud du village de Djindey, à moins d'un quart de mille à l'ouest de Walli à Creek. Le chef du Wallia, province de Katoba, réside à cinq milles environ de ce lieu. Comme il a quelque importance dans le pays, nous lui fîmes un présent, ainsi qu'au chef de Djindey. Nous nous dirigeâmes le 30 à six heures du matin vers la crique, et nous la traversâmes en moins d'une heure. De la rive orientale, j'avais une très jolie vue du village, du pays environnant et du pont de cannes jeté sur la

crique. Le thermomètre se tenait à 97 degrés à l'ombre, et à 80 dans l'eau.

Cette crique se joint à la Gambie à environ cinq milles du point où nous la traversâmes, et à deux fois cette distance au-dessus du pont, elle est navigable pour des bateaux. A quatre heures et demie nous nous dirigeâmes vers Pakeba, ville éloignée de trois milles et demi, où nous arrivâmes à six heures pour y passer la nuit. La ville est petite, composée de cent cinquante huttes environ, et peuplée de Sonikeas, sujets de Katoba, nominalement du moins, car plus une ville s'éloigne de la capitale, moins le roi a d'action sur elle.

Le 1er mai nous quittâmes Pakeba à six heures du matin, et voyageâmes au nord-est par l'est, jusqu'à neuf heures, et nous arrivâmes alors à Sandou-Madina. Trois milles environ en avant de cette ville nous remarquâmes quelques pierres d'une forme curieuse, rougeâtres, et dans lesquelles étaient incrustés de petits cailloux siliceux. Elles avaient l'apparence de colonnes brisées, les unes debout, les autres étendues à terre. D'après l'espace qu'elles renferment, on peut supposer qu'elles servaient à soutenir un toit : la plus grande de ces pierres a quatre pieds de circonférence et sept de hauteur.

Sandou-Madina est un très petit village muré, habité par des Jomkeys, et est sujet de Katoba. A une courte distance dans le nord-ouest se trouve

une petite ville boucherinne, nommée *Couta-Cunda*, où l'eau est bonne et abondante, et la culture très active.

Nous reçûmes la visite du chef de Djambarou, petite province indépendante du Jaloff-Woulli, située à quinze milles environ au nord de ce village. Nous achetâmes de lui, au moyen de quatre-vingt-cinq barres en ambre et en émail, ce qui n'excédait pas la valeur de cinq livres sterling, un petit cheval très robuste.

Ayant quitté Sandou-Madina le 2 à quatre heures du matin, nous eûmes un chemin très agréable jusqu'à Fodia-Cunda, la première ville du Woulli où nous arrivâmes à neuf heures et demie, après avoir passé près des ruines de deux villes détruites par le peuple de Bondou dans leurs guerres avec ce pays. Dans le voisinage de ce lieu se trouvaient des Foulahs errans avec de grands troupeaux de bestiaux. Ces gens fournissent aux habitans des villes qui n'élèvent pas de bétail, du lait et du beurre en échange de coton, de grains de verre et de tabac.

Le 3 nous quittâmes Fodia-Cunda à six heures du matin, et à neuf heures nous arrivâmes à Madina; nous bivouaquâmes sous un grand arbre à cinq cents pas environ au nord de la ville. Madina est une ville bien murée, contenant deux cent cinquante huttes, et de huit cents à mille habitans,

tous Sonikeas : elle est capitale du royaume de Woulli, et résidence du roi. En dehors de la ville il y a de beaux ombrages de figuiers et de palmiers : son intérieur ne répond pas à son apparence extérieure ; ce sont des huttes accumulées sans symétrie, et entre lesquelles sont entassées des immondices de toute espèce. A peu de distance dans le sud est une grande ville boucherinne nommée *Barra-Cunda,* qui peut contenir de mille à quinze cents habitans, et est défendue par une légère palissade enlacée par des buissons épineux. C'est là le seul rempart que les Mahométans adoptent dans ce pays ; ceci vient de ce qu'ils ne s'engagent jamais dans des guerres, et ne sont jamais sujets à d'autres attaques de la part d'une armée d'invasion que celles qui concernent leurs provisions qu'ils ont en abondance, étant plus industrieux et plus sobres que les idolâtres dont le riz, le blé et autres productions en grande partie s'échangent contre des liqueurs enivrantes. Le costume de ces derniers n'est pas non plus aussi bon et aussi propre que celui des premiers qui est presque invariablement blanc ou bleu. Les Sonikeas sont peu soigneux de leur personne et de leur vêtement, ce qui, joint à leur habitude de fumer et de boire, en fait les plus sales gens que nous eussions jamais vus.

Nous remarquâmes en dehors de la ville en suspendu à un poteau, un costume fait d'écorce d'arbre

coupée en franges de manière à couvrir tout le corps de la personne qui le porte; c'est une espèce d'épouvantail nommé *Mumbo-Djumbo*, et dont il a été question ci-dessus.

Immédiatement après notre arrivée nous envoyâmes dire au roi que nous étions là, et attendions qu'il nous désignât une heure pour recevoir notre visite : on nous répondit alors qu'il était ivre et ne pouvait traiter en ce moment d'affaires.

Enfin, à cinq heures de l'après-midi, nous allâmes chez le roi accompagnés de M. Burton, de Lamina et du sergent Tuft qui nous servait d'interprète; nous trouvâmes Sa Majesté, si ce n'est pas prostituer étrangement ce titre, assise sur un escabeau de bois, hors de sa maison, et entourée de tous les grands de la ville qui, ainsi que le roi, ne paraissaient pas entièrement remis de la débauche du matin; comme, suivant leurs coutumes, cette première visite ne pouvait être qu'une cérémonie, même le roi eût-il été *compòs mentis*, nous fûmes obligés de nous retirer sans avoir eu un mot décisif et détaillé sur la protection qu'il nous promit vaguement par la bouche de Modiba, mais celui-ci nous assura qu'il veillerait à ce que le lendemain matin le mansa[1] ne bût pas de rum avant de nous avoir vus. Le lendemain donc nous nous rendîmes avec le présent requis chez le roi, et nous fûmes intro-

[1] Titre des rois de Woulli.

duits dans l'enclos extérieur du palais, lequel était, s'il est possible, plus sale que le reste de la ville. Là nous trouvâmes le souverain assis sur une peau de lion à laquelle étaient attachés quantité de gris-gris, à l'ombre d'un misérable couvert en forme de balcon, en dehors de la porte de sa chambre à coucher; il était entouré de quatre à cinq de ses chefs ou ministres; et nonobstant la promesse de Modiba, la bouteille de rum avait circulé. Après plusieurs questions sur notre pays, l'expédition, son but, etc., il daigna regarder notre présent : l'ambre le fit sourire; mais après avoir examiné quelque temps le corail et les dollars, il dit que ce présent ne pouvait être accepté, parce qu'il était trop mince, et qu'il savait que j'en avais fait un plus beau à Kâtoba qu'il regardait comme un très petit chef. Pour ne pas perdre de temps davantage, je me décidai à l'augmenter d'une valeur de quarante-cinq barres.

Vingt-une heures après arriva le tour de son fils Mansafarra qui se précipita au milieu de nous, avec cinq ou six hommes armés de lances et de fusils; il témoignait une grande colère de ce que nous ne lui avions pas présenté nos hommages, et finit par tourner bride, s'en allant aussi furieux qu'il était venu, et renversa un faisceau d'armes; puis il trouva sur son chemin un soldat, et lui donna trois coups de pied. Il lui aurait tiré un coup de fusil, si ses gens ne l'en eussent empêché. Nous eûmes grande

peine à nous contenir, mais le prince était ivre comme une brute, et nous savions quelles funestes conséquences aurait la moindre violence exercée sur un membre de la famille royale : nous ne fîmes donc pas grande attention à cette insulte, et ordonnâmes à nos gens de reprendre paisiblement leurs armes.

Les gens de la ville nous voyant si insensibles en apparence aux attaques de leur prince, s'imaginèrent sans doute qu'ils pourraient nous piller impunément, et agirent en conséquence; mais c'en était trop, et nous ordonnâmes aux soldats de charger leurs armes et de se replier; comme il était presque nuit, nous transportâmes les bagages à quelque distance de l'arbre où nous campions, et plaçâmes à l'entour trois sentinelles.

Dans la matinée du 5 Modiba vint nous dire que le roi demandait encore une addition à son présent, en nous menaçant de nous envoyer ses gens si nous refusions. Ceci exigeait une démonstration décisive : je répondis donc à Modiba qu'il pouvait dire au roi de venir dès qu'il lui plairait, et que nous étions prêts à leur faire la réception que sa manière de se présenter exigerait. Alors les cornets sonnèrent aux armes, et les soldats formèrent le carré autour des animaux et des bagages.

Modiba, qui fut plus que surpris de la réponse et des préparatifs, finit par demander pour lui dix

dollars, et nous fûmes enfin informés que nous pourrions partir avec des guides dès le matin; ces guides vinrent en effet, et nous commençâmes à sortir de Madina, ce nid de voleurs; mais l'avant-garde avait à peine quitté les murs qu'une populace immense se réunit pour tâcher de nous piller, et il fallut tuer un ou deux hommes pour nous en délivrer.

Nous fîmes au sud-est et par l'est treize milles jusqu'au misérable village de Bambako qui ne contient que vingt huttes de la plus pauvre espèce; il est en compensation situé admirablement au sommet d'un plateau élevé, ombragé de hauts cotonniers, de tamarins, de baobabs et de palmiers. Nous y passâmes la nuit, et le 7, à sept heures du matin, nous fîmes route au sud-sud-est. A onze heures ant midi nous étions à Kanopé, où les naturels voulaient nous défendre l'approche des puits, à moins de paiement. Des remontrances et aussi des démonstrations leur firent changer d'avis.

Nous quittâmes ce village inhospitalier le même jour à trois heures, et deux heures après une marche agréable dans un beau pays, nous arrivâmes à un petit village qui se nomme *Kussaye* ou *Metofodia-Cunda*. Nous avions passé, à deux milles en avant, près des ruines de Madja-Cunda, autrefois très grande ville murée et résidence de Modiba qui lui-même l'abandonna et la détruisit, parce que le sol envi-

ronnant ne produisait pas de bonnes récoltes. Nous nous déterminâmes à faire halte ici pour un jour, et établîmes notre bivouac à l'ombre de quelques grands arbres hors de la ville.

Départ de Kussaye. Arrivée à Fabi, première ville du Bondou. Arrivée à Boulibani, capitale du Bondou.

Le 9, à six heures du matin, nous nous mîmes lentement en route dans la direction de l'est-nord-est, et à midi nous fîmes halte aux ruines d'une ville nommée *Bantanto*, dans les bois de Simbarri, où le puits, profond de treize brasses, était bon encore, et nous donna beaucoup d'eau, mais d'un mauvais goût et d'une odeur désagréable par suite de l'état de stagnation où elle était depuis longtemps.

Le 10, à six heures du matin, nous partîmes de Bantanto, et à neuf heures du soir nous étions aux ruines de Montobe. Cette ville, qui devait être très grande et heureuse dans sa belle situation, avait été dévastée un an auparavant par le peuple de Bondou, et la plupart des habitans avaient été faits esclaves. C'est une destinée qui n'est point rare dans ce pays où le plus fort trouve toujours prétexte à faire la guerre au plus faible, et emmène alors souvent des villes entières en esclavage. On ne pouvait trop vanter les bienfaits de la civilisation à la vue des débris sinistres de quelques cadavres qui gi-

saient hors des murs de cette ville autrefois riante sans doute. Le 11, à six heures du matin, nous quittâmes Montobe, et, après avoir marché vers l'est jusqu'à midi, nous arrivâmes à Sansanding, petite ville, et la dernière du royaume de Woulli. Elle est très bien située sur une éminence entourée de hautes terres, dans la vallée desquelles serpente une branche de la Gambie qui était presqu à sec alors; ses bords sont couverts d'acacias, de roseaux et de mimosas qui nous abritaient parfaitement du soleil; nous nous décidâmes à y faire une halte d'un jour pour reposer les animaux et laver notre linge, car nous allions entrer dans un pays inhabité où l'eau manquerait.

Dans l'après-midi du 13 nous partîmes à six heures, et nous entrâmes dans le désert dans lequel nous marchâmes vite à l'est jusqu'à midi : nous arrivâmes alors à un espace libre dans les bois, où nous remarquâmes des traces d'inondation durant les pluies, et qui est, dit-on, le lieu où les éléphans viennent en troupe chercher de l'eau : leurs pas étaient marqués dans toutes les directions, et un homme qui s'était un peu écarté du sentier en vit deux.

Là était autrefois une ville appartenant au Woulli : il n'en restait plus qu'un vestige, c'est-à-dire quelques arbres qui sont près de toutes les villes d'Afrique. Nous profitâmes de leur ombrage; ce lieu se nomme

Sabi-Lourou. Nous le quittâmes après avoir rempli d'eau nos soufrous, à six heures du soir, et le 14, à sept heures du matin, nous étions à Sabi, grande ville murée et située dans une plaine étendue qui s'élève doucement à l'est-sud-est, et que bornent des montagnes. A travers cette plaine coule un petit courant d'eau qui était alors presque à sec, et que les habitans nomment le *Nirico.*

Les habitans de cette ville sont Mahométans et Serrawoullis, venus originairement du Kadjaga ou *Galam.* Ils nous parurent tout-à-fait inoffensifs, et étaient non-seulement mieux vêtus, mais plus propres de leur personne que les habitans du Woulli. La latitude de Sabi est par 85 degrés 22 minutes 6 secondes, et le thermomètre à l'ombre marque 14 degrés 10 minutes 58 secondes.

Le 15 nous nous remîmes en marche à six heures et demie vers le sud-est, par un pays découvert, très cultivé et très varié, et nous arrivâmes à Djumjoury, grand village mal construit, situé sur une éminence, et que nous quittâmes à six heures du matin, le 16, pour nous rendre dans l'est à Didey, petit village que nous ne fîmes que traverser; nous nous rendîmes à Lonchea, qui est à l'est-sud-est de Didey. Là nous fîmes halte sous quelques grands arbres, au bord d'un ravin considérable, dont le fond était de fange, mais qui dans la saison des pluies doit être le lit d'un torrent qui court au sud-sud-ouest.

Ici nous avions épuisé la provision de riz apportée de Kayaye, et nous n'avions pas pu nous procurer encore assez de couscous et de farine pour nous faire chaque jour une demi-ration : un de nos chameaux qui évidemment allait mourir fut tué, et nous fournit pour un jour une chair aussi bonne que celle du meilleur bœuf.

Ayant reçu du chef de la ville une quantité de couscous suffisante pour six jours, nous continuâmes à marcher, à cinq heures de l'après-midi, vers l'est-nord-est par un pays plat et coupé de lits de torrens desséchés, bordés d'acacias et de mimosas, et par suite de quelques accidens nous n'arrivâmes qu'à minuit à Gongally; nous quittâmes ce lieu à quatre heures de l'après-midi, le 19, pour nous rendre à Datchadounga, que nous n'atteignîmes qu'après trois heures et demie d'une marche fatigante, dans un pays inégal et couvert de bois.

La perte de nos chameaux, de nos chevaux et de nos ânes nous contraignit de faire halte pour tâcher de nous en procurer d'autres, et nous ne partîmes que le 22 à sept heures du matin, pour arriver à onze à un autre petit village nommé *Ganado*, où nous passâmes la nuit. En cet endroit nous perdîmes quatre chevaux et six moutons qui avaient mangé des feuilles d'un arbre nommé *tali*, poison actif qui a un goût très agréable : les naturels de

quelques contrées en composent une infusion qu'ils font boire à ceux qui sont accusés de sorcellerie, pour voir s'ils sont ou non coupables; l'accusé est obligé de boire une certaine dose de cette boisson qui produit des vomissemens, des douleurs d'entrailles et souvent la mort : dans ce cas, il est regardé comme coupable; mais s'il y résiste, soit par l'effet de la faiblesse de la dose, soit que l'on ait payé la personne qui l'administre, soit enfin, grâce à des antidotes donnés à temps et à une constitution robuste, il est reconnu innocent. C'est la preuve, par le poison, commune dans beaucoup de pays de l'Afrique.

Nous partîmes de Ganado le matin du 24 à 7 heures, traversâmes deux petits villages situés dans un pays découvert et bien cultivé, et entrâmes dans Goundery à midi, après avoir fait la rencontre d'une bande énorme de singes noirs qui étaient gros la plupart comme des mâtins. A notre approche ils poussèrent un horrible cri un peu semblable à un aboiement, et s'enfuirent dans les bois. Goundery est un petit village éparpillé, habité par des Serrawoullis et des Foulahs. Là, nous nous établîmes dans des huttes pour attendre la décision de l'almamy, près de qui j'avais envoyé M. Dochard. Il revint le 21 sans l'avoir vu; mais il me dit que le roi lui avait fait témoigner tout le plaisir que lui causait notre arrivée, et tout son désir de nous être

utile : il avait promis de nous couvrir de sa protection jusqu'au Foulidou, à travers lequel pays il nous faisait escorter d'un de ses chefs qui faisait une sauvegarde suffisante; mais il fallait l'attendre où nous étions, et la perspective de la saison des pluies qui allait bientôt rendre très difficile et très périlleux tout voyage, me contrariait à l'extrême. Cependant, comme aller en avant sans être d'accord avec l'almamy eût été folie, nous dûmes enfin nous résigner.

Depuis notre arrivée ici nous étions assaillis par des mendians de tout genre; des princes et leurs femmes en grand nombre venaient nous trouver avec des présens insignifians, dans l'espoir de recevoir en retour une valeur double, et leur suite n'était pas moins incommode. Les Goulahas ou chanteurs, qui en Afrique s'amassent par essaims autour de tout homme qui a quelque chose à donner, nous faisaient un horrible bruit sans relâche, réunis par douzaine, rugissant en notre honneur des chants improvisés, avec accompagnement de tambours et d'une espèce de guitare : on ne s'en débarrassait pas d'ailleurs avec une bagatelle, car ces gens reçoivent quelquefois de leurs chefs des présens qui s'élèvent à la valeur de plusieurs esclaves. Ma patience n'a jamais été plus long-temps exercée.

Le 5 juin, Saada, fils aîné de l'almamy, accompagné de deux des ministres de Sa Majesté et de

trois autres grands, vint annoncer l'arrivée de son père : ils firent d'abord quelques objections à me venir trouver, et j'aurais mis de côté toute cérémonie quand Lamina me dit qu'ils portaient un message de l'almamy, et que ce n'était point à moi à aller à eux. Ils se décidèrent enfin à venir à nous, et entrèrent en matière avec toute l'indifférence et toute la hauteur imaginables. Sando lui-même ne voulut pas découvrir sa bouche et son nez qu'il avait couvert d'une partie de son turban qui pendait, de crainte de respirer l'air d'un infidèle. Il me fut dit enfin d'un ton d'autorité, et très lent, que l'almamy était prêt à me recevoir dans une petite ville à cinq milles à l'est. Je partis accompagné de MM. Dochard et Partarrieau, ainsi que de Lamina et de Masiri-Cabba. Un de mes gens devait me servir d'interprète.

Il y eut, à propos du présent qu'il trouvait trop faible, et que nous augmentions toujours sans le satisfaire, des difficultés qui nous conduisirent jusqu'au 18. Comme le roi avait appris que nous étions à l'étroit quant aux provisions, il nous envoya un joli petit garçon Maure de huit ans environ pour nous servir à acheter des taureaux; mais quelque affamés que nous fussions, nous préférâmes souffrir que de manger aux dépens de cet enfant, dont la terreur visible nous annonçait qu'il se croyait destiné à être dévoré. Il parlait bien la langue, et

nous pûmes lui expliquer l'heureux changement survenu dans sa position, mais il fut plusieurs jours sans paraître y croire.

Les présens aux princes et aux chefs ne suffirent pas, il en fallut aux goulas et aux bilos (forgerons) qui ont sur leur maître tant d'influence, qu'il ne décide rien sans leur avis. Il était donc très nécessaire de se concilier ces gens ; nous y réussîmes enfin, et quittâmes Goundery le 18 juin à cinq heures et demie, et fîmes halte pour la nuit au village, où avait séjourné l'almamy. Là, il nous fallut laisser derrière nous un de nos hommes, trop malade pour aller en avant.

Il était déjà tombé beaucoup de pluie, et la végétation activée par la chaleur du soleil et l'humidité du sol allait très rapidement. Nous traversâmes cependant encore à pied sec le lit d'un torrent qui coule au nord-ouest pour aller se décharger dans le Sénégal.

Nous quittâmes Goundery (il y a dans ce détroit plusieurs villes de ce nom, qui vient d'un peuple sorti autrefois d'une ville ainsi nommée des *Galam*) le 19 à 7 heures du matin, et après une marche de 5 heures et demie au nord et à l'est, par un pays bien cultivé et très peuplé, nous arrivâmes à une grande ville, ou plutôt une réunion de petits villages nommés *Baigh-Baigh,* parfaitement situés sur de petites éminences qui dominent des deux

côtés une profonde vallée où coule un torrent considérable qui contribue au débordement périodique du Sénégal. Les champs de blé commençaient à verdir, et tout le pays prenait l'apparence du printemps.

Le lendemain matin nous nous dirigeâmes vers le nord de l'est à travers des collines et des vallons et grand nombre de petits villages. A environ cinq milles à l'ouest du Boulibany nous traversâmes une chaîne de petites montagnes qui courent à peu près nord et sud, et sont composées de pierres d'un brun foncé pareilles à un produit d'une irruption volcanique et qui ont une attraction magnétique très forte. Un morceau, poli comme du métal, attirait de petites aiguilles placées à trois quarts de pouce.

Nous arrivâmes à Boulibany à midi, et des huttes nous furent distribuées dans la ville, dont une partie fut mise entièrement à notre disposition par l'almamy, avec la faculté d'en éloigner la foule. Cette dernière opération me sembla très difficile à amener à fin sur des visiteurs de tout âge et de toute sorte qui venaient voir pour la première fois un homme blanc. Bientôt après notre arrivée, nous reçûmes d'une des femmes du roi deux ou trois grandes calebasses pleines de bon lait et des couscous, présent qui ne nous a pas paru devoir être dédaigné et qui valait mieux que toutes les misérables poignées de blé et de riz que les grands nous apportaient pour rece-

voir en retour de l'ambre, de la soie et des étoffes de coton.

Description de Boulibany. Délais et contrariétés. Établissement d'un camp à Samba-Contaye pour passer la saison des pluies. Mort de l'almamy Amady.

Boulibany, capitale du Bondou, est situé dans une grande plaine au pied d'une chaîne de rochers qui en sont éloignés d'un quart de mille à l'est. Vers l'ouest le lit d'un torrent considérable borde la plaine, et dans la saison des pluies conduit l'eau qui descend en mille courans des montagnes au Falune et au Sénégal. La population de cette ville, que nous croyions plus grande, n'excède pas quinze ou seize cents habitans dont la plus grande partie se compose de la suite de l'almamy qui y réside.

La ville est entourée d'une forte muraille de terre glaise de dix-huit pieds de haut et de seize pouces d'épaisseur, avec des meurtrières, des angles saillans et des tourelles ou bastions aux portes. C'est la place la mieux fortifiée que j'eusse encore vue en Afrique : le palais du roi et ceux de sa famille sont également fortifiés.

La mosquée était dans un pauvre état, car le chaume avait en partie disparu du toit. C'est une espèce de grange dont le toit déborde de chaque côté de six ou sept pieds et forme à l'entour comme une galerie couverte. La ville est divisée en rues ou plutôt en ruelles étroites, sales et irrégulières.

Les maisons sont carrées et à toits plats, ou rondes et à toits coniques. Les portes très basses servent de porte, de fenêtre et de cheminée.

Les maisons de l'almamy, de son fils, de son neveu et de quelques autres présentent le même aspect de formes diverses. L'intérieur de chacun de ces palais peut contenir un acre de terrain environ, divisé en petites cours par des murs de terre peu élevés; dans les unes sont les chambres des femmes et des concubines; dans les autres les magasins d'armes, de munitions, de marchandises et de blé. Les murs extérieurs ont treize pieds de haut environ, et sont bordés à l'intérieur de petites cabanes de terre carrées qui servent de cuisine, d'étable, de logement aux esclaves; ces cabanes ont des toits plats, et en cas d'attaque les meilleurs tireurs y montent, et protégés par cette partie de la muraille extérieure qui dépasse le toit, en forme de parapet, ils peuvent agir très positivement contre l'assaillant.

La mère de l'enfant que nous avions reçu de l'almamy vint à nos huttes pour le voir. Il avait alors si bien acquis la conviction de sa position actuelle, qu'il nous implorait à genoux et les larmes dans les yeux pour que nous amenassions un changement semblable dans la situation de sa mère, qui, avec son frère, tout enfant, était dans un déplorable état de servitude en la possession de Mousa-Yeona-Malick, neveu du roi. Il est inutile de dire que nous

lui promîmes de faire tout ce qu'il serait possible en sa faveur, et nous tînmes la promesse, mais, hélas! sans effet. A l'offre que nous fîmes à son maître inhumain de la valeur de trois esclaves ou du prix qu'il demanderait, il répondit : *Qu'il valait bien mieux que nous lui fissions présent de l'enfant, qui jouirait ainsi de la société de son frère et de sa mère.*

Les difficultés de chaque jour, soutenues par l'almamy pour empêcher notre marche en avant, et la dyssenterie qui nous menaçait, nous déterminèrent à passer dans le Bondou la saison des pluies, et nous nous établîmes le 17 juillet, après beaucoup de fatigues, à Samba-Contaye, petit village à vingt-sept milles au nord de Boulibany, et j'envoyai en même temps à Ségo pour faire savoir au roi que l'almamy nous retenait. M. Dochard se chargea donc de cette mission, accompagné de douze à treize hommes, et le détachement partit le 23 à quatre heures de l'après-midi.

Nous établîmes dans notre camp, qui était sur une éminence à un quart de mille à l'ouest du village, un marché régulier de blé, de riz, de lait, de beurre et de volaille, où les habitans venaient de sept ou huit milles à la ronde, et cette abondance nous soulageait dans notre position, car la dyssenterie était horrible et déjouait tous les remèdes. Nous eûmes bientôt déposé les restes de

MM. Burton et Nelson sous deux grands tamarins. Je fus malade aussi; mais en convalescence j'appris la langue foulah, puis je fis dans la ville voisine des excursions quand le temps n'était pas trop humide. Nous entourâmes le camp d'une forte palissade pour nous garder des habitans que nous ne pouvions autrement éloigner, et aussi des bêtes féroces qui nous donnaient chaque nuit des sérénades.

Dans une de nos chasses nous réussîmes à tuer une grande lionne qui troublait le village et ses alentours. Nous étions, en cette circonstance, accompagnés de quelques habitans de Samba-Contaye, dont l'un avait porté à la bête le premier coup. Il fut en conséquence désarmé par le reste de ses camarades et conduit prisonnier, les mains liées derrière le dos, à la ville, à l'entrée de laquelle ils furent tous accueillis par les femmes chantant et battant des mains. L'animal mort, couvert d'un linge blanc, était porté par quatre hommes sur une bière construite à cet effet, et accompagnés des autres, applaudissant, tirant des coups de fusil et dansant. Comme je n'étais pas peu surpris de voir cet homme, que je jugeais digne de récompense pour avoir mis hors de combat la lionne, à part et désarmé, je demandai une explication, et l'on m'apprit que, comme il n'était qu'un sujet, il était coupable d'un grand crime pour avoir tué ou blessé

un souverain, et qu'il devait subir cette punition jusqu'à ce qu'il fût relevé par les chefs du village qui, reconnaissant qu'il avait détruit un ennemi, le loueraient de sa bonne conduite. Je cherchais à me faire rendre compte de l'origine de cette coutume, on me répondait, comme fait souvent l'Africain, que c'était l'usage des ancêtres.

J'étais inquiet de M. Dochard, et je fus agréablement surpris de voir arriver deux de ses hommes qu'il m'avait envoyés de Kasson avec des lettres où il me rendait compte de ses opérations depuis son départ. Le 25 juillet il était arrivé à Nayer, ville du Bondou sur les bords du Falemmé, à trente-quatre milles de Samba-Contaye; il traversa cette rivière le 27, et le 1er août, après beaucoup de difficultés, à travers des courans qui vont au Sénégal, il arriva à Mamier, résidence de Hawah-Demba, prince de Kasson. Cette ville est à quatre-vingts milles du Falemmé, et est très petite; le prince n'y réside que par occasion; il y retint M. Dochard jusqu'au 17, pour avoir un présent, et enfin partit avec un homme de Hawah-Domba pour le Soulidou, qui commence à quatre milles de Mamier. Il ne put quitter Savusirie, autre ville du Kasson, que le 21, et même ce fut contre l'avis des habitans qu'il reconnut fondé quand, au bout de quatre milles, il trouva le Tandjina ou *Tangina*, qui coule vers le Sénégal, tellement profond et si rapide, que chercher

à le traverser sans canot eût été une folie; il fut donc obligé de revenir à Djamounia, petite ville à un mille de la rivière. Les pluies et les grosses eaux le retinrent là jusqu'au 25. Ils traversèrent ce jour-là la rivière sur un tronc d'arbre jeté d'un bord à l'autre, et, après avoir vu plusieurs villages, il passa la nuit dans une ville murée nommée *Dhiamu*. Ils eurent encore, au sortir de ce lieu, d'autres rivières à traverser. Ils firent halte pour la nuit à Tanaki, grande ville ceinte de murs, appartenant à un prince nommé Ségo-Amadi qui s'appelle roi, et que le peuple traite comme tel. Les mêmes importunités et les menaces pour le fait du présent retinrent M. Dochard jusqu'au 29; alors il se rendit sur les bords du Bangaygo, rivière considérable qui coule au nord, et la traversa après avoir voyagé long-temps dans des marécages. La marche du 30 ne fut pas moins fatigante que celle du 29; de profondes vallées fangeuses ou de hauts rochers se succédaient sans cesse, et il fallait les gravir ou aller à gué. Ils passèrent la nuit dans un village dont le chef demeurait sur une montagne accessible seulement par un sentier étroit. Ce lieu s'appelle *Mousa Caré*.

Le 31 août au matin, il partit à sept heures, et voyagea sans s'arrêter, toujours par des pays marécageux, jusqu'à trois heures de l'après-midi, et ils arrivèrent alors à une rivière appelée le *Gouloukucko*,

qu'il était impossible de traverser sans canot. Ils furent donc obligés de faire halte, et de se mettre aussi bien à l'abri qu'ils le purent. Ils ne furent pas peu désappointés quand la personne qu'ils avaient envoyée au village prochain pour demander un canot revint avec des habitans n'ayant avec eux que des calebasses qui devaient en faire l'office; ils traversèrent en conséquence très péniblement, surtout ceux qui ne savaient pas nager.

La manière de naviguer par ce moyen n'est nullement propre à inspirer de la confiance. Une de ces grandes calebasses est mise dans l'eau, et remplie des articles à transporter : deux hommes entrent alors dans l'eau, et, la prenant chacun d'un côté, nagent en la poussant, ou plutôt en la tirant entre eux. Quand une personne qui ne sait pas nager a une rivière à traverser, elle saisit la calebasse à deux mains, ce qui l'empêche d'enfoncer, tandis qu'un homme nage près d'elle et pousse la calebasse en avant. C'est de cette façon que M. Dochard et deux de ses gens qui ne nageaient pas traversaient les rivières, au grand divertissement des habitans du pays qui partagent cette opinion commune aux Africains de l'intérieur, que nous vivons dans l'eau, et sont par conséquent très étonnés de voir un blanc qui ne sait pas nager.

Ils arrivèrent à un petit village à maisons éparses, nommé *Diaperey*, sur les bords du Bafing, et,

comme il était tard, ils y passèrent la nuit et le jour suivant pour reposer les chameaux; il leur fallut alors traverser une rivière large et profonde où, grâce à une forte pluie dans l'après-midi, ils furent mouillés de tous les côtés, ainsi que les bagages.

Le 4 ils arrivèrent à Sumbula, ville du Kasson; les caisses ayant été mouillées, il fallut les ouvrir, et on s'aperçut qu'un paquet de dollars appartenant à Lamina avait disparu; il était indispensable de le remplacer, et c'est à cet effet que M. Dochard m'avait expédié ces messagers. Ils eurent beaucoup de peine à refaire la route, l'un d'eux n'étant pas nageur; je remplaçai alors ce dernier, et les renvoyai vers M. Dochard avec les dollars, le 21 septembre.

Plusieurs incidens faillirent nous mettre mal avec l'almamy, mais je remédiai à tout avec de l'argent : le dernier et le plus grave fut le meurtre par accident d'une négresse qu'un de nos soldats noirs tua d'un coup de son fusil dont il était à nettoyer la capucine. Comme il était dans une hutte de paille, la balle perça facilement le mur, et alla frapper la malheureuse qui était sur la place du marché occupée à compter quelques deniers qu'elle avait reçus en paiement d'un peu de blé. Cette excuse fut suffisante pour empêcher le soldat de devenir esclave à la place de la victime; mais nous fûmes obligés de nous en procurer une autre pour

remplacer cette femme. Cet incident du reste ne parut pas faire plus d'impression chez les habitans que la mort d'un taureau.

L'arrivée d'une flotte française de Saint-Louis du Sénégal pour commercer dans le Galam, commandée par le capitaine Duchastelieu que j'avais vu au Sénégal, et qui, en allant à Boulibany m'avait fait visite, nous donna du courage, et j'allai le visiter quelquefois: l'almamy m'envoya le 7 novembre un messager pour me prier de l'accompagner jusqu'aux vaisseaux. Je le fis et j'allai avec lui à Guinion, village de Bondou, à quatre milles environ de Conghell, ville du Galam sur les bords du Sénégal. Chemin faisant, il fut tout à coup saisi d'une indisposition grave, et il était si faible, qu'il ne pouvait se tenir à cheval que soutenu par un homme de chaque côté.

Je restai deux jours à Conghell avec les officiers français; car ils s'étaient dirigés vers Baguelle, autre ville du Galam, où ils avaient l'intention de construire un fort et de former un établissement de commerce. Celui-ci, qui est situé entre le Fouta, le Bondou, le Djidemagh, le Kaarta, le Kasson et le Bambouk, était excellent pour cet effet. Les Maures de la tribu Dwoüseh, grands trafiquans de gomme, devaient y trouver un meilleur débouché qu'aux marchés situés plus bas sur les bords du fleuve.

A mon retour au camp, je trouvai l'almamy extrêmement mal; il était étendu sur une natte, et

entouré de quatre de ses favoris qui voyaient bien sa fin venir, et s'efforçaient d'obtenir de lui tout ce qu'ils pouvaient avant cet événement; il arriva cependant le 8 janvier, et l'almamy Amady laissa ce jour-là la succession de son trône à trois personnes. L'élection n'eut pas lieu avant le 20 du mois, et, bien que les concurrens et leurs partis en fussent venus aux coups, l'affaire se termina plus paisiblement qu'il n'est ordinaire en Afrique, où les malveillans prennent presque toujours avantage de l'interrègne pour commettre toutes sortes de crimes dont ils ne peuvent être punis, parce que pendant ce temps, les lois sont sans force en conséquence de l'absence du roi avec lequel ils pensent que les lois sont mortes. Cependant le 1er janvier 1819, que j'avais regardé avec bonheur comme le jour de mon départ pour avancer à l'est, était loin déjà : le ciel avait depuis long-temps pris cette sérénité qui succède aux pluies et donne aux voyageurs un temps extrêmement favorable. Je ne recevais pas de nouvelles de M. Partarrieau ni de M. Dochard : j'étais donc très tourmenté quand je me rendis chez le nouvel almamy, qui me reçut avec beaucoup d'égards, et me dit que l'almamy l'avait engagé avant sa mort à m'aider de toute sa protection, recommandation qu'il promettait d'observer.

Le Bondou. Étendue. Limites. Costume des habitans. Leur manière de vivre. Equipemens militaires. L'almamy ordonne à l'expédition de lever le camp de Samba-Contaye. Départ pour Boulibany.

Bondou est situé entre le 14e et le 15e degré de latitude nord, et le 10e et le 12e de longitude ouest, est borné au nord par le royaume de Kadjaga, au sud par le Tenda et le Dentilla, à l'est par le Falemmé, le Bambouk et le Logo, et à l'ouest par Fouta-Toro, les bois de Simbani et le Woulli. Sa plus grande étendue de l'est à l'ouest n'excède pas quatre-vingt-dix milles, et soixante du nord au sud.

Le gouvernement de Bondou est monarchique, et quoique les lois de Mahomet semblent devoir balancer et dominer son pouvoir absolu, les prêtres ou imans, bons courtisans, décident tous les cas en faveur de Sa Majesté. Les revenus se composent de dîmes perçues sur tous les produits de l'agriculture et le sel apporté pour l'intérieur, et des droits payés par les marchands qui traversent le pays, sous peine d'être dévalisés; les présens et les offrandes de paix ne sont pas une médiocre partie des finances du roi.

La religion est celle de Mahomet, mais elle est moins strictement observée dans le Bondou que dans les autres états de l'ouest de l'Afrique : quand les habitans prient, ils se dépouillent de tout ce

qui est costume de guerre, de leur bourse et de leur poche à tabac.

Il y a des écoles presque dans chaque ville, et l'étudiant est à vrai dire le domestique du maître qui l'emploie à tous les détails les plus serviles. Quand les écoliers ne sont pas à leurs leçons, ils vont par le pays, mendiant et cousant pour celui qui en a besoin. Le produit de ces excursions est pour le prêtre, leur maître et professeur.

Le peuple du Bondou est un mélange de Foulahs, de Mandingues, de Serrawoullis et de Jaloffs, mais il parle exclusivement la langue des Foulahs, dont ils ont plus particulièrement les mœurs et les usages. Ils sont de taille moyenne, bien faits et très actifs. Leur teint est légèrement cuivré, et leurs traits approchent de ceux des Européens, beaucoup plus que ceux des autres habitans de l'ouest, les Maures exceptés; leur chevelure aussi est moins courte et moins laineuse que celle des noirs; leurs yeux, enfin, avec l'avantage d'être plus grands et plus arrondis, sont d'une plus belle couleur et ont plus d'expression. Les femmes, en particulier, ont plus de vivacité de caractère et de délicatesse de traits que les Serrawoullis, les Mandingues ou les Jaloffs. Elles sont extrêmement propres sur leurs personnes et leurs habits. Elles mêlent à leur chevelure des grains de verre avec des petits boutons d'argent ou d'or, et portent tou-

jours sur la tête un voile jeté négligemment : il est de coton et n'imite pas mal notre mousseline. Elles aiment passionnément les parfums de toutes sortes, et particulièrement le musc et l'essence de roses ou de lavande ; mais comme elles peuvent rarement s'en procurer, elles les remplacent par des clous de girofle pilés et réduits en une poudre qu'elles mélangent avec une sorte d'amande qui a le parfum de la fève de Tonquin, et qu'elles pulvérisent également; enfin, avec un peu d'eau de gomme, elles forment de cette substance des grains de la grosseur d'un pois vert. Elles les enfilent et les suspendent à leur cou; elles se contentent quelquefois de colliers de clous de girofle, mais la manière de les porter qu'elles préfèrent consiste à les enfermer dans des sacs de soie de couleur éclatante qu'elles s'attachent au cou. Leur chevelure, soigneusement nattée et tressée, leur pend sur les épaules et est attachée autour du front par quelques rangées de petits grains de verre, pour les jeunes filles, et par une étroite bande de soie tordue, pour les femmes mariées. Pour compléter leur costume, une paire de grands pendans d'oreilles leur descendait sur les épaules, et leur grand poids déchirerait les oreilles s'ils n'étaient soutenus par une petite lanière de cuir rouge, attachée par un bouton à un pendant d'oreille, et qui va joindre l'autre en passant par-dessus la tête. La démarche des femmes est gra-

cieuse et a de la majesté, et bien que leur ensemble puisse paraître un peu étrange à un Européen, elle est loin d'être dépourvue d'élégance.

Les couleurs favorites des hommes sont le blanc et le bleu. Les riches remplacent les produits de leurs manufactures par les mousselines de l'Inde brodées de soies de différentes couleurs. Le bonnet toujours blanc a une forme très gracieuse et est brodé aussi, mais en blanc. Les marabouts et les hommes avancés en âge portent le turban blanc, avec des calottes rouges ou bleues, et quelquefois un chapeau d'herbe ou de jonc, à forme longue, qui a un grand bord. Quand ils sont à cheval ou qu'ils vont en guerre, ils s'attachent derrière le cou les longues manches de leurs robes, après les avoir levées jusqu'aux épaules, et le corps du vêtement qui, attendu sa largeur, serait très gênant aussi, est assujetti autour de la taille au moyen d'une ceinture qui sert en même temps à serrer leur grigri ou amulette du côté gauche, et à droite leur cornet à poudre et leur sac à balles. Ces objets sont suspendus à de fortes cordes de soie rouge, verte ou jaune, qui se croisent de la même manière que les buffleteries de nos soldats. Un poignard long de neuf pouces environ ou d'un pied tombe sur le côté droit, au bout de la lanière qui sert à tenir les culottes sur les hanches. Un fusil simple ou double complète en général leur équipement.

Les princes ou chefs y ajoutent cependant une épée qui est attachée à droite par la ceinture, et un ou deux pistolets qui pendent dans des fontes de cuir mince, de diverses couleurs, au-devant de leur selle. Un autre sac pour l'eau, un autre encore pour renfermer leur provision de couscous sec; une musette et des entraves de cuir, pour le cheval, terminent le catalogue de leur bagage de route. Tout cela est attaché avec des lanières de cuir à la partie postérieure de la selle, dont la meilleure est une pauvre chose. Elle est faite de plusieurs morceaux de bois réunis par des bandes de cuir de vache cru; et qui, étant mouillé, s'étend de façon qu'elle laisse le bois entier en contact avec le dos du cheval, ce qui lui fait de sérieuses blessures. Quand l'almamy veut entrer en guerre, il se rend avec sa suite immédiate dans quelques villages voisins de la capitale, et y bat le tambour de guerre. Ce tambour est composé d'une grande caisse de trois pieds de diamètre, couverte de trois peaux, dont l'une, dit-on, est une peau humaine, la seconde une peau de hyène, la troisième une peau de singe. Cette dernière est couverte de caractères arabes et de passages du Coran. Les villages environnans répètent ce son de tambour; et de cette façon l'appel aux armes parcourt tout le pays, et chaque ville ou village y répond sans délai. Ces sortes de guerre ont ordinairement pour but le

pillage des frontières et l'enlèvement des bestiaux, des esclaves et aussi des armes, des munitions et des différentes marchandises d'Europe. La partie la plus active de l'armée de l'almamy se compose de Joloffs et d'habitans de Woulli, dont la bravoure est proverbiale.

Cependant quand nous arrivâmes une guerre plus générale que de coutume existait depuis plusieurs années entre le Soota-Toro, le Kasson, le Karta et Bondou; une assemblée eut cependant lieu à Marsa, ville de Bondou; et la paix qui s'ensuivit fut conclue pendant notre séjour dans le pays.

En février les dispositions de l'almamy changèrent totalement à notre égard, et un soir, à mon retour de Baquelle, j'appris par un messager que l'almamy me demandait pour me communiquer quelque chose d'important. Je pensai tout aussitôt à des nouvelles de M. Dochard, et je me hâtai de me rendre à l'invitation; mais quelle fut ma surprise et mon désappointement, quand l'almamy me dit en présence de toute sa cour, que je devais sans délai transporter mon camp de Samba-Contaye à la capitale où je serais mieux à l'abri d'une armée de Kartans qu'il attendait de jour en jour!

Bien que cette allocution me donnât à penser toute autre chose que ce qu'elle exprimait, je m'efforçai néanmoins de le remercier de sa sollicitude pour notre sûreté, en exprimant le désir de rester

et en lui faisant comprendre quel embarras me causerait le déplacement de mon bagage et la formation d'un nouveau camp; ce fut en vain, et il me promit toute l'assistance désirable. Ainsi poussé à bout je refusai formellement, mais il m'en donna l'ordre d'un ton de colère.

Un refus eût été imprudent, puisque j'étais en son pouvoir et qu'il voulait dès le moment me retenir; je fus donc obligé de dire que je ferais ce qu'il voulait, et il eut beaucoup de peine encore à me laisser partir pour la campagne, avec un détachement destiné à me faire tenir ma promesse. Cette dernière précaution me dérouta, car j'avais l'intention de me rendre à marches forcées à Baguelle et de me soustraire ainsi à la puissance de l'almamy : il n'y fallait plus songer. Je passai donc la nuit bien agité; l'almamy me trahissait-il? voulait-il m'interdire un passage vers l'est?

Deux jours, le 11 et le 12 février, furent employés à préparer notre marche, et le 13 février, à cinq heures du matin, nous partîmes. Nous fîmes halte pour la nuit à Gamly, et le lendemain nous entrâmes dans la capitale à huit heures et demie. L'almamy, qui était venu au-devant de nous avec sa suite, m'aida à choisir un emplacement pour le camp. Une petite éminence, environnée d'un grand tamarin, fut le lieu que je préférai, car il y avait à quelques pas des puits; nous déchargeâmes là nos

chameaux, et dès le lendemain matin nous commençâmes une palissade de pieux et de buissons épineux autour de notre poste, lequel travail et le creusement d'un puits de quinze pieds fut achevé en quelques jours.

Il n'y avait pas long-temps que nous étions établis, quand Allay Lowe, l'un des hommes que j'avais envoyés à Samba-Contaye à M. Dochard, avec les dollars, revint : il n'avait pas pu passer par le Kasson, où il avait été volé, et il avait eu peine à sauver sa vie. J'étais accablé de ce contre-temps, et le mois de mars se passa dans ces anxiétés sur le compte de M. Dochard et de M. Partarrieau.

Dans le cours de ce mois, l'almamy reçut par un message précipité de la frontière nord-est, la nouvelle que l'armée de Karta était à un jour de marche de la capitale, où régnait la plus grande confusion par suite de la terreur des habitans des pays voisins qui venaient s'y réfugier. La foule était si grande qu'il y en avait beaucoup qui ne trouvaient pas de place pour se coucher dans les rues.

Un jour, toutes les femmes étaient activement occupées à puiser de l'eau avec quelques hommes, quand l'alarme fut donnée par des gens qui gardaient des troupeaux à l'est de la ville, au puits, d'où ils accouraient dans une extrême confusion. Les altercations autour du puits et les scènes animées qui s'y passaient se terminèrent bientôt par

plus de trouble et de tumulte encore. L'approche de l'ennemi ne leur fut pas plus tôt annoncée, que tous, comme par enchantement, laissèrent tomber leurs jarres, leurs calebasses, leurs sacs de cuir, et qu'ils se mirent à se précipiter à toutes jambes sur la porte de la ville la plus proche d'eux, et qui, étant trop étroite, fut si foulée, qu'un vieillard et une jeune fille de huit ans y furent foulés aux pieds.

Un conseil de guerre fut régulièrement tenu, et l'almamy m'ayant aperçu à cheval dans le voisinage, il m'appela pour me demander mon avis, et j'émis celui d'envoyer avant tout des éclaireurs; mais personne ne se présentait pour cette mission; enfin, un Jaloff de la suite de l'almamy s'offrit en demandant un cheval et un autre homme : le cheval se trouva, mais non point l'homme, et le Jaloff fut contraint de partir seul. Il n'était pas très loin quand on découvrit que l'alarme avait été donnée par un des gardeurs de troupeaux qui, voyant tant de foule aux puits, trouva ainsi le moyen de la dissiper pour en avoir le libre accès. Bien que le résultat de ce tour d'adresse eût été la mort d'une jeune fille et d'un vieillard, il parut si plaisant que l'on n'en inquiéta nullement l'auteur. La confusion et le tumulte que causait à Boulibany la foule immense qui s'y entassait est au-delà de tout ce dont j'ai jamais été témoin. Cependant le man-

que de provisions force chacun à retourner chez lui.

M. Partarrieau arrive de la côte. L'expédition entre dans le Fouta-Toro. Mon retour à Baquelle. Description de la plaine de Hourey. Royaume de Galam. M. Dochard. Ma nouvelle détermination.

Le 30 avril je reçus de M. Partarrieau une lettre qui m'annonçait son arrivée à Balla où il était retenu par le manque de bêtes de somme; je lui en envoyai dès le lendemain, et le 3 mai je partis pour aller au-devant de lui. Le lendemain matin je le rencontrai à Patako, petit village à environ trente milles à l'ouest-sud-ouest de la capitale, et le 7 au matin nous allâmes chez l'almamy, que nous trouvâmes assis dans un petit magasin. Je lui amenai M. Partarrieau, et après lui avoir annoncé les présens destinés à son prédécesseur, je lui notifiai l'intention où j'étais de partir sur-le-champ. Il me répondit qu'il était prêt à me seconder de tous ses moyens, le répéta à plusieurs reprises, et me dit qu'il m'enverrait des personnes chargées de recevoir le présent. Ces personnes néanmoins n'arrivèrent qu'à minuit, et je trouvai qu'il était trop tard pour entamer cette affaire, surtout ayant la ferme volonté de ne pas laisser enlever le présent sans obtenir un engagement en langue arabe, signé de l'almamy, pour m'assurer protection dans le Bondou et pendant la suite de mon voyage.

Je ne pus terminer ces transactions que le 9, et dès lors me croyant bien sûr de mon fait, j'allai chez l'almamy, dans la soirée du 10 mai, l'informer de mon départ le lendemain matin pour Baquelle, où les Français devaient me fournir quelques objets nécessaires. Il trouva encore un moyen de m'empêcher de faire ce que je désirais, et jusqu'au 21 il lutta pour nous retenir ou nous engager dans un chemin où une multitude de petits princes ses amis se seraient ligués pour nous barrer le passage à l'est, et qui de plus était très difficile par suite de l'infinité de rivières qu'il faudrait traverser. Pour achever les démonstrations de sa malveillance à notre égard, il mit un jour son armée devant notre camp pour nous interdire les puits. Voyant cette hostilité manifeste, je lui dis que mon intention était désormais de retourner à la côte par le Fouta-Toro.

Mon but, en adoptant ce plan, était, en quittant le Bondou, de tourner au nord-est, et ainsi de gagner le Sénégal, que je traverserais pour sortir des terres de l'almamy, et arriver à Baquelle sans être tracassé. De Baquelle j'aurais sans difficulté atteint Karta, où j'espérais avoir des nouvelles de M. Dochard, et recevoir de Modiba, roi de ce pays, la permission de me rendre à Ségo.

Nous quittâmes Boulibany le 22 mai à six heures et demie du matin, et l'almamy, avec une partie

de sa suite, nous accompagna jusqu'à Léwa, village près duquel nous passâmes la nuit.

Un neveu de l'almamy, indigné d'un ordre de son oncle à notre égard, vint nous donner avis que les guides avaient pour instruction de nous conduire dans le Haut-Ferlo, province du Bondou sur la frontière sud-ouest, si misérablement dénuée d'eau, que souvent les habitans sont obligés de la quitter à certains temps de l'année. Il nous conseilla aussi de ne pas quitter Lewa avant que l'almamy fût de retour à Boulibany avec tous ceux qui l'accompagnaient parce qu'alors nous serions délivrés d'une foule de pillards. Cet avis me décida à rester jusqu'au 24 à Lewa, et à dix heures du matin nous partîmes. Après avoir fait douze milles à l'ouest, et par un pays horriblement brûlé, nous arrivâmes à dix heures à Djioulé, misérable village où nous achetâmes à grand prix un peu d'eau pour nous et nos bêtes.

A une heure avancée dans la soirée je fis avouer aux guides qu'en effet l'almamy les avait chargés de nous conduire vers le Haut-Ferlo. Je leur montrai alors un chemin plus au nord, traversant un village nommé *Dindouli,* et le 25 nous prîmes cette direction. Une marche de onze milles dans le nord-ouest nous amena au village de Gouine, où nous fîmes halte près d'un puits dont l'eau excellente nous fut fournie sans difficulté.

Nous étions sur le point de nous mettre en mar-

che le 26 au matin, quand un détachement de quarante hommes environ se précipita sur le camp. Ils prétendirent que l'almamy les avait envoyés pour voir si nous exécutions ses ordres quant au chemin à suivre.

Cet incident nous retint toute la journée, et nous contraignit de veiller la nuit. Elle fut très tranquille, et le lendemain à six heures du matin nous partîmes allant au nord. Nous n'avions pas fait trois milles qu'une violente trombe de l'est-sud-est nous arrêta littéralement, et quand la pluie cessa, après une heure et demie, nous reprîmes notre marche à l'ouest du nord, et au bout de deux heures nous étions à un petit et misérable village nommé *Gari-Eli,* où nous passâmes la nuit. Nous n'étions pas depuis long-temps bivouaqués quand un neveu de l'almamy vint nous dire que nous eussions à suivre le chemin prescrit; nous lui répondîmes que nous ne le prendrions pas, et il se retira très mécontent.

Nous quittâmes Gary-Eli le 28 à six heures du matin, et fîmes dix milles au nord par est jusqu'au petit village de Bokey-Guiley, où nous passâmes la nuit. Le lendemain matin à sept heures nous étions en route; et nous arrivâmes à midi à Dindoudi après avoir fait dix milles au nord-nord-est. Les habitans de ce pays nous firent mille chicanes pour l'eau, à l'instigation de nos guides, et nous

restâmes dans le village toute la journée du 30 à parlementer avec les naturels.

Nous continuâmes ensuite notre marche au nord-est, et dans environ deux heures nous avions atteint le petit village de Lougounoudi, où nous trouvâmes deux hommes qui se présentaient comme chargés par les chefs de Fouta-Toro de nous conduire dans leur pays; mais comme le chemin qu'ils nous montraient allait trop à l'ouest pour nous convenir, nous lui répondîmes que nous voulions aller plus dans l'est, à la ville de Gowdé-Bofé, où nous nous proposâmes d'attendre le retour de la personne que nous comptions envoyer aux chefs de Toro pour traiter avec eux. Ces gens s'y opposèrent formellement, et je jugeai prudent de quitter Bokey-Guiley et de revenir sur nos pas, même dans le Bondou, qui était moins redoutable encore que le Fouta. Après des efforts qui durèrent jusqu'au 4 juin pour arranger mes affaires, je me décidai à dire à ceux de Fouta-Toro de nous conduire à Gowdé-Bofé, et, s'ils refusaient, que nous nous ferions un passage par la force vers Baquelle. Cette menace eut l'effet désiré; ils accédèrent à nos propositions, et les guides de Bondou se voyant désormais inutiles, décampèrent.

Nous quittâmes donc Bokey-Guiley le 4 à quatre heures de l'après-midi, et après avoir passé la nuit à Dindoudi, nous arrivâmes le lendemain matin à

huit heures à Lougounoudi, d'où nous dépêchâmes un de mes hommes, accompagné de deux guides foutas avec des présens pour les chefs, en les priant de désigner deux personnages importans pour entrer en conférence avec nous à Gowdé-Bofé sur notre passage à travers leur pays; mais je prenais ce moyen pour persuader aux habitans de Fouta que j'avais l'intention de pénétrer dans leur pays, et endormir leurs soupçons relativement à notre désir de nous rendre à Baquelle. Ces gens nous quittèrent le 5, et le lendemain matin à cinq heures nous traversâmes dans l'est un pays aride qui nous conduisit à Siendou, ville considérable, où nous fûmes accostés par un homme à la tête d'un fort détachement qui nous dit qu'il était envoyé par Thierno-Bayla, chef de Hourey, district du Fouta, pour nous forcer à prendre le chemin de sa ville. Je refusai en les menaçant de résistance. Ils restèrent donc sous les armes toute la nuit. Enfin, il fut convenu que nous enverrions un de nos guides avec un d'eux à Gowdé-Bofé; ils revinrent le même soir du 7, nous apportant la réponse que Thierno-Amadou avait consenti à nous recevoir en amis dans son village : alors tout le détachement se retira en maugréant.

Après une nuit calme, comparativement, nous partîmes le 8 juin à six heures, et à neuf heures nous étions à Loubougol, où Thierno-Bayla, le

chef qui nous avait envoyé le détachement, arriva accompagné d'hommes à pied et à cheval : il voulut nous détourner d'aller à Gowdé-Bofé, et montra le désir que nous l'accompagnassions dans sa ville, à vingt-cinq milles de là. Sur notre refus il ordonna aux habitans du village de ne pas nous donner une goutte d'eau. Les animaux n'en avaient pas eu depuis le 7, et les hommes n'en avaient pas non plus pour ce jour, le 9. Dans ce cruel embarras je me résolus à aller à Baquelle, demander une trentaine d'hommes aux bâtimens français pour intimider les naturels. Je partis donc avec deux soldats indigènes, et après avoir traversé deux villages dans la nuit et un autre au point du jour, j'arrivai le 10 à Tuabo, capitale du Lan-Galam, à huit heures du matin, et nous nous rendîmes sans retard à Baquelle qui est à plus de cinquante milles de Loubougol. A Baquelle je trouvai Isaaco, le même qui accompagna Mungo-Park dans sa dernière tentative, et il me proposa de venir avec moi et trois de ses hommes. J'eus un renfort de quinze Français, et j'allai par eau débarquer à Djowar, ville du Galam située sur la rive sud du Sénégal. Les Maures qui nous servaient de porteurs et les taureaux de charge traversèrent la rivière à Tuabo, et arrivèrent une demi-heure avant nous.

Nous restâmes à Djowar jusqu'à deux heures du matin, le 12, et une belle nuit nous favorisant,

après avoir chargé de soufras pleines d'eau les chameaux; nous allâmes à l'ouest du sud jusqu'au point du jour, et bientôt nous eûmes en vue Gowdé-Bofé, où Isaaco me proposa d'aller pour savoir des nouvelles de M. Partarrieau, et je l'y laissai aller.

A neuf heures et demie nous traversâmes le village de Gandjele, et entrâmes bientôt dans un bois; après y avoir long-temps cheminé durant une pluie violente, quelques hommes de notre détachement s'égarèrent, et plusieurs coups de feu tirés par mon ordre ne les rallièrent pas : comme il faisait extrêmement nuit, nous fîmes halte dans le bois et allumâmes un feu près duquel nous passâmes la nuit, et qui sécha un peu nos vêtemens que la pluie avait traversés.

Au point du jour le lendemain nous continuâmes d'aller à l'est, et au bout d'une heure nous entendîmes dans cette direction le mugissement du bétail : un quart d'heure après nous aperçûmes un village à quelque distance, mais nous y trouvâmes un rassemblement d'hommes armés qui eurent avec nous une escarmouche. Il y avait déjà trois blessés de part et d'autre quand le chef y mit fin. Il n'y avait pas à songer à résister, et il fallut le suivre. Le 14 au matin nous partîmes, et après une marche rapide jusqu'à deux heures après midi, nous atteignîmes un grand village épars, que l'on me dit s'appeler *Samba-Djamendjele*, et à douze milles

à l'ouest de Fadgar où était allé M. Partarrieau. Là, quelques enfans et quelques jeunes gens qui n'avaient apparemment pas encore vu de blancs, s'approchèrent de moi, et après avoir examiné mon visage avec surprise et crainte, me favorisèrent des épithètes d'*incroyant*, de *fils de porc*, d'*homme haïssant Dieu*, et de *produit d'une liaison illégitime*. Une vieille femme qui avait apparemment la vue très basse, et me prenant sans aucun doute pour un des gens du village, s'avança près de mon cheval et allait me tendre sa main, quand elle s'aperçut que la mienne était blanche, et tomba presque à terre de frayeur en poussant un grand cri. Le 16, le chef Bayla désigna quelqu'un pour nous conduire à Fadgar; je quittai Samba-Djamendjele le 17 juin à deux heures du matin, et j'arrivai au camp à cinq heures et demie. A mon grand étonnement je le trouvai abandonné : alors pensant que tout mon monde était à Baquelle, je retournai immédiatement à Samba-Djamendjele pour m'arranger avec Bayla à l'effet de me rendre à Baquelle, et mon départ fut enfin fixé pour le 21 juin au matin.

Le village de Samba-Djamandjele, qui est d'une étendue considérable, est un de ceux qui composent le district de Hourey, et est, avec les autres, situé dans une vaste plaine nommée *Ainsi*, dont la vue est bornée au sud et à l'ouest par une chaîne de montagnes boisées : au nord, ce sont quelques

montagnes isolées, et à l'est l'œil se perd sur une surface onduleuse de quelques milles, où s'élèvent çà et là de grands arbres.

Après une marche très fatigante de trois heures, nous atteignîmes un petit village nommé *Bundjuncole,* où nous nous reposâmes jusqu'à deux heures et demie. A six heures du matin nous arrivâmes à Djowar, et j'aurais bien eu le désir d'aller le soir même à Baquelle, mais une fois assis il n'y eut plus moyen de me relever. Le lendemain matin nous nous rendîmes donc à Baquelle par le bord de l'eau. J'y fus très bien accueilli. Mes hommes avaient établi leur camp sur la rive nord du fleuve et avaient déjà construit quelques huttes, mais prévoyant que cet emplacement était sujet à des inondations, je fis transporter le camp sur une éminence dominant l'autre rive.

Le 28 juin je reçus de M. Dochard des lettres à la date du 10 mai. Il m'informait que le 9 novembre il était arrivé à Dhaba, ville du Bambarra, où Lamina le quitta pour aller trouver le roi à Ségo-si-Korro, et lui annoncer l'arrivée de M. Dochard. Ce ne fut que le 11 qu'il reçut dans le petit village de Ko, situé à quelques milles de Nyamina, l'ordre du roi d'attendre là que des gens vinssent le trouver de sa part; et ce ne fut que le 14 que ces personnes, au nombre de trois, arrivèrent avec Lamina. Il fut d'abord question du point principal,

le présent, qui fut sur-le champ réglé, et remis aux gens que Dha, le roi, avait chargés de le recevoir. Ensuite ils lui apprirent que par ordre du roi, il devait se rendre à Bamma-Kou : il n'y eut pas moyen de résister, et le 17 un canot était prêt à conduire M. Dochard à Bamma-Kou, au lieu de Ségo. Il arriva le 18 février à Cumency sur la rive sud du Niger. Le fleuve avait là un demi-mille de large. Après avoir laissé en arrière plusieurs villes sur l'un et l'autre bord, il atteignit le 20 Koulikorro. et le 21 à midi, il était à Manabougou.

La population de Koulikorro, ville considérable, est entièrement composée de meurtriers, de voleurs et d'esclaves échappés, qui vivent là, à l'abri du châtiment, par l'effet d'une pierre qu'ils portent sur eux, laquelle pierre est extraite d'une montagne dans le voisinage de la ville, et qui, dans les idées superstitieuses des Bambarrans, irait immédiatement tuer quiconque la toucherait. Telle est la terreur qu'inspire ce lieu, que l'on ne doit pas même en prononcer le nom devant le roi.

Comme la rivière n'était pas alors navigable plus haut, ils débarquèrent et allèrent à pied à Bamma-Kou où des huttes leur furent préparées.

Le 25 avril 1819, M. Dochard n'avait encore reçu aucune nouvelle de Ségo, et je fus laissé par cette lettre dans la même anxiété qu'auparavant.

Le 12 septembre, j'allai faire une visite au Tonca

de Tuabo, capitale du Bas-Galam. Le fleuve était si gros alors qu'il avait débordé et inondé toutes les basses terres. La vue de la ville de Tuabo était très frappante alors : elle avait toute l'apparence d'une ville flottante rendue plus pittoresque encore par les dattiers, les tamarins et les autres grands arbres qui l'ombrageaient. Les habitans étaient dans la plus grande consternation; car si l'eau montait encore, ils étaient obligés de quitter la ville; c'était une scène d'une terreur difficile à imaginer. Le Sénégal, qui a là environ un demi-mille de large, et qui était alors plus haut que ne le virent jamais les plus vieux habitans, se précipitait avec la vitesse de quatre milles par heure, couvert de petites îles flottantes et d'arbres sur lesquels se dressaient de grandes *aigrettes*. Leurs plumes blanches éclatantes, et dont un vif soleil doublait l'éclat, formaient un agréable contraste avec les roseaux verts ou les troncs brunis des arbres sur lesquels elles se tenaient. La verdure riche, qui revêtait la base même des montagnes que le flot baignait, complétait le tableau.

La fin de novembre approchait, et je n'avais point encore de nouvelles de M. Dochard; cette incertitude dura jusqu'au 30 juin, époque à laquelle un marchand serrawoulli, qui venait en droite ligne de Dhyage, capitale du Karta, m'apprit que M. Dochard était arrivé de Ségo dans cette ville. Je n'ajoutai pas entièrement foi à ce rapport, et le 6 juin, je

me rendis au fort Saint-Joseph où je fus agréablement surpris de trouver M. Dochard, mais dans un état complet de maladie et d'épuisement. Il put à peine se lever de sa natte pour me donner la main, et je craignais de le voir bientôt expirer. Il était effroyablement maigre; cependant il était assez gai, et parut convaincu que le plaisir de me revoir et un peu de repos le rétabliraient bientôt; sentant bien quelle était mon impatience relativement au résultat de son ambassade, il me dit en deux mots que Dha ne pouvait nous accorder le passage tant que durerait la guerre. Ainsi, on nous disait à présent d'attendre, pour continuer notre voyage, l'issue très incertaine d'une guerre avec les Massina-Foulahs. Le premier soin qui devait m'occuper était le transport de M. Dochard à Baquelle, et un lieutenant français s'en chargea.

Les circonstances où nous étions réduits, et aussi d'autres rapports sur l'état du pays que je voulais traverser, me décidèrent à renvoyer à la côte M. Dochard, M. Partarrieau, et tous les hommes, à l'exception de quinze. Les vaisseaux qui emmenaient les compagnons dont je me séparais ne mirent à la voile que le 30 septembre. Je les accompagnai jusqu'à Tuabo. Cette séparation me fut on ne peut plus douloureuse, mais elle était indispensable, vu l'impossibilité reconnue d'amener à fin l'expédition avec tant de monde.

Nous quittâmes Baquelle dès le matin du 17, et marchâmes dans l'est-sud-est jusqu'à six heures, et tous très fatigués, nous fîmes halte pour la nuit près d'une eau fangeuse dans les bois. Le pays que nous traversâmes portait les traces d'une inondation. Nous rencontrâmes plusieurs troupeaux de porcs sauvages et d'antelopes, et vîmes aussi les vestiges récens des éléphans et des hippopotames dans le voisinage des petites criques que nous traversâmes. Le lendemain, à trois heures après midi, nous arrivâmes à Gousela, petite ville murée du Djidumagh, où nous passâmes la nuit. Cette ville, misérable en apparence, est située sur une hauteur à cinq cents pas de la rivière.

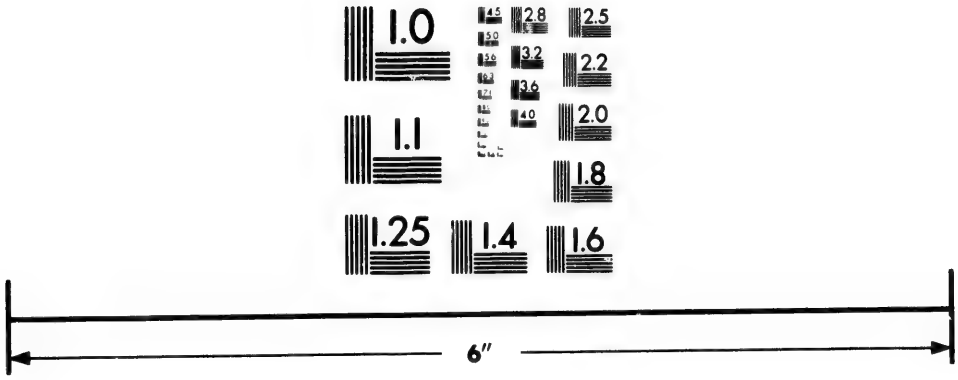
Le 1er janvier 1821 était passé, et je n'avais pas encore vu arriver de Ségo un messager qui m'était annoncé. Cependant des marchands venus du Karta m'assurèrent qu'il venait de quitter ce pays.

Le 11 j'assistai, à Dramanit, à une assemblée des chefs du Haut-Galam, relative à la nomination d'un nouveau tonca. A notre arrivée à l'arbre du Bentang, près duquel est située la mosquée, le plus remarquable édifice de ce genre que j'eusse encore vu dans l'intérieur, on nous présenta des nattes sur lesquelles nous prîmes place au milieu d'une nombreuse foule de spectateurs et de chefs qui étaient tous assis comme nous. Le tonca, dont on paraissait

attendre impatiemment l'arrivée, s'avança bientôt, précédé de quantité de chanteurs et de tambours qui faisaient un bruit horrible. Quand il descendit de cheval, on lui étendit une natte près du tronc de l'arbre, et la place fut arrosée par une vieille femme avec de l'eau contenue dans une cruche de terre : ceci était dans le but de sanctifier, ou, pour mieux dire, de chasser tous les mauvais esprits de cet endroit. Cette cérémonie s'étant terminée dans le silence et un respect apparent, et le tonca étant assis, les discussions commencèrent par la proclamation que fit à voix haute un *griot* ou *poète*, de l'objet de la réunion, en exprimant le vœu que ceux qui avaient quelque chose à dire sur le point en question le fissent. Chaque chef présenta alors ses respects au tonca, en l'appelant par son surnom (Batchiry) et en lui souhaitant un règne long et heureux. Chaque phrase était ordinairement suivie de deux ou trois coups de tambour, et quelquefois chaque mot provoquait un applaudissement. Tout se passait d'une manière qui n'aurait point été déplacée au milieu du parlement le plus éclairé. Chacun parlait à voix basse, personne ne s'interrompait, et ce qui avait été dit était répété à haute voix par les *griots* ou *poètes* des chefs.

Le 26 janvier j'appris que Modiba, roi de Karta ou Kaarta, me donnait un guide pour me conduire dans ses États, et qu'il me protégerait aussi loin que

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
3.6
4.0
2.5
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

son bras pouvait s'étendre. Ce guide ne tarda pas du moins, et le 28 il était près de moi; mais il me dit que le désert que nous devions traverser étant infesté de brigands, il ne pouvait entreprendre de m'y engager avant d'avoir une forte escorte, et pour se la procurer, il fallait qu'il retournât dans le Kaarta : désappointement nouveau! Je tâchai de lui persuader que j'étais sans crainte, et que nul détachement n'oserait nous attaquer; mes remontrances furent vaines, et il fallut me soumettre à un nouveau retard; il était cependant intolérable; je voyais mes ressources s'épuiser, le beau temps s'en allant rapidement, et je ne trouvais pas plus de sincérité dans Modiba que dans Almamy.

Le 13 mars, cependant, je fus averti que les Kaartans avaient été dans le Bondou en excursion de pillage le matin même, et qu'après un peu de repos ils viendraient en exécution des ordres de Modiba me prendre pour m'emmener dans le Kaarta: c'est ce que j'attendais impatiemment. Toutefois ce fut pour moi un sujet de beaucoup de chagrin de savoir qu'ils avaient profité de l'occasion qui les amenait de ce côté pour troubler le peuple de Bondou et commettre des actes de cruauté et de rapine. A huit heures du soir environ, ils commencèrent à se montrer en détachemens de dix à douze cavaliers, ce qui continua jusqu'à minuit.

Dès le matin du 14 mars je vis Garran, le chef

kaartan, neveu de Modiba, qui me dit que nous partirions dès qu'il aurait réglé quelques affaires dans le Haut-Galam. Les Kaartans avaient fait dans cette excursion cent sept prisonniers, femmes et enfans surtout, et avaient enlevé environ cent quarante têtes de bétail : plusieurs des captifs m'étaient connus. Les hommes étaient attachés deux à deux par le cou, et les mains liées derrière le dos. Les femmes étaient attachées par le cou seulement, et leurs mains étaient libres, mais ce n'était point par humanité de la part de leurs maîtres; ils avaient voulu leur laisser la faculté de porter les immenses charges d'étoffes, de blé ou de riz qu'ils leur faisaient tenir sur la tête, ainsi que ceux des enfans qui ne pouvaient marcher ou se tenir en croupe.

Le 18 mars, au point du jour, nous nous mîmes à faire passer sur la rive nord du fleuve les animaux et les bagages, ce qui était fini à huit heures. On chargea immédiatement, et nous marchâmes à l'est-sud-est par des terres à blé sur le bord de l'eau jusqu'à onze heures; nous arrivâmes alors à Maghem-Yaghere, misérable ville murée, habitée par quelques Djidumaghs, qui préfèrent mener une vie précaire et presque dans la servitude sous les despotes Maures et Kaartans, au chagrin de quitter le sol natal.

J'eus l'occasion de voir pendant cette courte marche ce que sont les souffrances qu'endurent les esclaves dans les premiers jours de leur esclavage.

On les poussait en avant, liés comme je l'ai dit, presque au pas de course, comme le font de leurs bœufs fatigués les conducteurs de troupeaux que l'on mène à la boucherie. Il y avait beaucoup de femmes vieilles et tout-à-fait hors d'état d'endurer de pareils traitemens. J'en remarquai particulièrement une qui aurait excité la compassion de tout autre homme qu'un barbare Africain. Elle avait au moins soixante ans; elle était dans le plus misérable état de maigreur et de débilité, presque ployée en deux, et traînant avec difficulté ses jambes tremblotantes: pour achever ce tableau déchirant, elle était nue de la taille à la moitié des cuisses. Tout cela n'empêcha point l'inhumain cavalier qui l'avait prise de lui faire porter une charge pesante d'eau, tandis qu'avec une corde qu'elle avait autour du cou il la poussait devant son cheval; et toutes les fois qu'elle paraissait vouloir s'arrêter, il la battait sans miséricorde avec un bâton. Je fis tout ce que je pus pour acheter à Garran la liberté de cette pauvre femme; mais bien que je lui disse d'en fixer le prix, je ne pus l'amener à consentir au marché; il me répondit que rien ne pouvait se faire avant que le roi ait vu toute la prise. Alors je lui représentai que, suivant toute apparence, cette vieille succomberait à ces durs traitemens avant d'arriver dans le Kaarta. Ces sauvages tournèrent ma compassion en ridicule, et Garran dit alors que des gens si sen

sibles aux souffrances de leurs ennemis ne pouvaient pas être bons guerriers.

Nous quittâmes Maghem-Yaghere le 10 à six heures du matin, et à six et demie après avoir passé près du petit village nommé *Gokoro,* tout-à-fait sur le bord de la rivière, nous arrivâmes à midi aux ruines de N'-Gani-N'-Gorè. Ce fut une ville considérable, que les mêmes gens qui nous escortaient avaient détruite deux ans auparavant. Après avoir passé la chaleur du jour sous quelques grands arbres ombreux qui avaient naguère été un frais et délicieux abri pour les habitans de la ville, et qui maintenant défendaient du soleil leurs destructeurs, nous partîmes à quatre heures et demie et n'arrivâmes qu'à huit heures du soir aux ruines d'une autre ville Djidumagh nommée *Soman-Kité.* La première partie de notre marche fut à l'est-sud-est, et la dernière au nord-est. A cette époque de l'année, le Sénégal, près de Soman-Kité, avait seulement seize pouces d'eau. Sur le côté sud et tout-à-fait vis-à-vis est Dyaghan-Dappé, grande ville du Galam.

Comme il n'y avait pas d'eau, à la prochaine halte nous remplîmes tous nos soufras, et le 20, à une heure après midi, nous entrâmes dans le désert, où nous marchâmes jusqu'à neuf heures, sans aucun sentier tracé. Nous avions traversé le lit alors à sec de plusieurs rivières, et vu trois masses

extraordinaires de rochers. Elles avaient chacune cent pieds de haut environ, et étaient composées de pierres rondes énormes (du granit, je crois,) entassées en forme de cône irrégulier. On les voit dans une immense plaine couverte d'un bois rare et à une distance convenable de toute autre éminence.

Les souffrances des malheureux captifs pendant cette marche de près de huit heures, en grande partie sous un soleil brûlant et le vent d'est, chargés d'eau, qu'on leur distribuait avec parcimonie, voyageant nu-pieds sur un terrain dur et inégal, couvert de longs roseaux secs et de broussailles épineuses, ces souffrances ne sauraient se décrire. Une jeune femme, qui venait d'être mère pour la première fois deux jours avant d'être enlevée, et dont l'enfant, trouvé trop jeune pour être ainsi sauvé, avait été jeté vif dans la chaumière en flamme, souffrait tellement de son sein gonflé, que l'on entendait de quelques cents pas ses cris, quand elle suppliait son infernal maître de terminer son existence. C'eût été là un trop grand sacrifice à l'humanité, et quelques coups d'une croupière de cheval faisaient avancer la misérable créature. Un homme aussi s'était jeté à terre, et ni coups, ni prières, ni menaces de mort ne pouvaient le décider à bouger. Alors on le mit en travers sur un cheval, la tête pendante, les pieds et les mains se réunissant en un

seul lien sous la poitrine du cheval; il alla ainsi quelque temps; cette position amena toutefois bientôt une difficulté de respirer et presque la suffocation; certainement l'existence du malheureux eût été bientôt terminée s'ils ne l'avaient placé droit sur le cheval, mais il était si épuisé qu'il fallait deux hommes pour le tenir sur la selle. Je n'aurais jamais cru qu'un être humain pût résister à de pareilles tortures. Je ne vis pas la vieille femme et ne pus m'assurer de ce qu'elle était devenue.

Le 21 nous partîmes à trois heures du matin et fîmes route à l'est par les bois jusqu'à sept heures, et alors nous étions au pied d'une haute chaîne de rochers qui court au nord et au sud, que les Kaartans disent être la suite de ces rochers qui coupent le cours du Sénégal à Felou. A dix heures et demie nous étions à Conian Age, c'est-à-dire l'eau de Conian, où autrefois était une ville du Kasson, détruite par les Kaartans.

Après avoir rempli d'eau putride nos soufras, nous fîmes route à l'est-nord-est, à cinq heures après midi, et après avoir traversé jusqu'à huit heures des bois épais, nous arrivâmes à un lieu nommé *Mama Niarra,* où nous ne trouvâmes pas d'eau ni de sommeil.

Le 22 à quatre heures du matin, nous allions encore à l'est-nord-est; nous traversâmes à sept heures Lekollé-m-Bimi, ou Crique noire, qui joint

le Sénégal un peu au-dessus de Felou. Alors notre route changea et nous allions à l'est, sur le sol marécageux d'une forêt immense de hauts *rons*, sorte de palmiers; nous marchâmes ainsi jusqu'à Kerridjou, la première ville du Kasson, où nous arrivâmes à dix heures et demie. Le chef Safiré nous accueillit bien; quand j'allai lui rendre visite, il me fit beaucoup de questions, mais rien ne le surprit autant que d'apprendre que nous combattions sur terre à cheval, car il partageait la croyance commune, qui veut que nous vivions sur la mer dans des vaisseaux, et que nous ne mangions que du poisson, ce qui explique la blancheur de notre peau.

Nous quittâmes Kerridjou le 24 mars à quatre heures du matin, et jusqu'à cinq heures et demie nous marchâmes dans le nord sur le chemin du Djafnou; tournant ensuite à droite, nous traversâmes à l'est un bois sans chemin tracé jusqu'à deux heures après midi, et nous entrâmes dans Mounia, lieu que Modiba avait désigné pour notre halte.

Ne voulant pas perdre un moment, je résolus d'envoyer un message à Dhyage avec des présens pour Modiba et ses chefs, mais le *jour à boire* de Sa Majesté étant le lundi et aucune affaire ne se traitant ce jour-là, je fus obligé de le remettre au mardi. Bodjar qui, comme son père, fait toujours un sacrifice de deux jours par semaine à l'ivresse, vint me trouver avec une calebasse pleine de bière de

blé fermenté qui eut bientôt son effet sur lui et sa suite. Ils étaient tous de très bonne humeur, et le désir que le prince avait de me voir content était tel, qu'il envoya chercher une de ses sœurs et me la présenta comme une compagne destinée à charmer mes heures d'oisiveté et à m'apprendre la langue bambana : chacun remarqua mon manque de galanterie en cette occasion, et l'on me demanda si j'avais une femme dans mon pays, ou bien si je ne trouvais pas celle qu'on m'offrait assez belle pour être acceptée. Pour éviter de pareilles faveurs sans outrager Son Altesse noire, je fus obligé de dire que j'étais marié, et que je n'osais enfreindre les lois de mon pays, qui punissaient de mort un homme qui prenait plus d'une femme. Cette réponse fit faire au prince plus d'une remarque, et il me dit qu'on lui avait rapporté que les femmes blanches étaient si complétement maîtresses des hommes, que tous les soins et le soutien de la famille étaient du ressort de ces derniers. Après beaucoup d'autres observations, et quand Bodjar fut si repu de son breuvage qu'il ne pouvait plus se lever sans aide, il prit congé, et en souhaitant une bonne nuit, il s'en alla chancelant et accompagné de ses favoris, qui étaient aussi vaillans que lui.

Ici surgirent de nouvelles difficultés de tout genre qui me retinrent jusqu'au 21 avril ; je comptais partir ce jour, mais comme c'était alors un samedi,

jour que les Kaartans regardent ainsi que le dimanche comme malheureux pour commencer un voyage dans l'est, je ne pus décider mon guide à partir avant le lundi. Nous partîmes alors de Mounia et nous nous dirigeâmes à l'est-sud-est par un pays très peuplé et bien cultivé, qui au bout de trois heures de marche nous amena au pied d'un précipice de rochers s'étendant aussi loin que la vue pouvait porter au nord-est et au sud-ouest. Le sentier par lequel nous le gravîmes était étroit et escarpé, et tellement intercepté par des rocs brisés que nous reconnûmes nécessaire de décharger les ânes pour qu'ils pussent passer. Le soleil s'étant alors couché nous fûmes bientôt dans les ténèbres; nous continuâmes cependant à marcher ou plutôt à aller à tâtons dans la même direction jusqu'à neuf heures; alors nous parvînmes à une petite ville murée que dominent de hauts rochers, autour de la base desquels le chemin tournant au sud-sud-ouest, nous amena bientôt à Sandjarra, où nous fîmes halte pour la nuit, avec l'intention de continuer le soir suivant. Nous étions sur le point de repartir, quand il me vint de Dhyadge un ordre par lequel Modiba me prescrivait d'attendre à Sandjarra que j'entendisse parler de lui. Cela me foudroya, mais il fallut me soumettre.

Le 4 mai cependant l'interdit paraissant levé, nous partîmes à trois heures et demie de l'après-

midi, nous dirigeant à l'est-nord-est, le long du pied des montagnes qui enclosent la vallée de Sandjarra au sud et à l'est, et à cinq heures et demie nous étions dans un défilé formé par ces montagnes. Ce défilé nous conduisit au sud-sud-est, le long du lit desséché alors d'un torrent considérable : au bout d'une heure nous nous trouvâmes au point de jonction de deux montagnes, où un sentier extrêmement escarpé et rude nous restait à gravir. Cette opération nous tint une heure: nous étions à peine arrivés au sommet que la brune vint, et que tout annonçait la pluie, ce qui nous contraignit à faire halte pour la nuit dans les bois.

Nous étions sur pied le 5 dès quatre heures, et nous marchâmes à l'est-sud-est jusqu'à neuf heures: alors le chemin tourna au sud-est, et au bout d'une demi-heure nous arrivâmes à Gunning-Djedy, petite ville murée, habitée par des Serrawoullis. Le chef de la ville nous donna des huttes, et le 6 à six heures du matin nous allions encore à l'est-sud-est; nous marchâmes dans cette direction jusqu'à dix heures : alors la chaleur du jour nous engagea à faire halte à Asamangatary, grande ville murée, très bien située dans une vaste plaine couverte de baobabs, de tamarins et de figuiers. A un demi-mille de cette ville environ, dans le sud, est un grand village foulah, derrière lequel on voit les sommets de hautes montagnes qui donnent leur

nom à cette plaine. C'est ici que commence le Kaarta proprement dit : tout ce qui a été décrit jusqu'ici comme en faisant partie était, il y a quelques années encore, dépendant du Kasson. Nous quittâmes Asamangatary à quatre heures de l'après-midi, et suivant la même direction que le matin, nous atteignîmes à six heures et demie Somantare, autre ville ceinte de murs.

Ici j'appris de Bodjar que je ne pouvais aller plus avant, parce que toutes les villes avaient été détruites sur le chemin : alors je ne pus me contenir, et je m'emportai contre Bodjar, contre son père, et je leur reprochai amèrement leur perfidie : cela n'aboutit qu'à me faire notifier par Bodjar l'ordre de quitter le pays, et de tourner le dos à l'est. Il fallut prendre le parti de se soumettre et de renoncer au fruit de trois ans passés dans l'espérance d'accomplir ma mission.

Ma retraite de Kaarta. Retour à la côte. Visite à l'établissement des nègres capturés.

Nous commençâmes donc notre retraite à cinq heures et demie du matin, le 8 mai, et à onze heures nous fîmes halte à Gunning-Djedy pour y laisser passer la chaleur du jour : nous étions accompagnés par Bodjar et sa division, avec les prisonniers qui souffraient cruellement.

Le lendemain à neuf heures et demie nous étions

à Sandjarra, et je fus témoin dans cette ville d'une cérémonie extraordinaire accomplie par un des jeunes princes qui allait être circoncis. Vêtu d'une longue tunique blanche, et la figure et les épaules couvertes d'un masque de bois ressemblant à peu près à un cheval, et ayant au front et sur les naseaux une paire de cornes, il courait de ville en ville escorté de musiciens, et levant des contributions qu'il extorquait en piquant tout le monde avec les cornes du masque, pendant que sa suite l'éventait avec des branches d'arbre.

Le 20 arrivèrent des ordres de Modiba pour nous conduire de force, s'il était besoin, à la ville de Mounia; alors je vis clairement qu'il s'agissait de me piller, et dans cette persuasion j'employai ce que la rapacité des Kaartans m'avait laissé, à racheter deux femmes de Bondou : j'eus d'autant plus de peine à y réussir qu'Ali, le maître de ces femmes, voulait en grossir le nombre de ses concubines qui déjà s'élevait à douze.

La polygamie est portée à l'excès dans le Kaarta; plusieurs particuliers ont dix femmes et autant de concubines : les princes pour la plupart n'en comptent pas moins de trente de chaque classe, et l'on m'a dit que Modiba avait cent femmes et deux cents concubines. Je crois, en vérité, qu'un tiers des habitans libres du Kaarta est du sang royal.

Partis de Missira le 22 à six heures du matin,

nous étions à dix heures à Mounia, mais nous y étions à peine que le pillage que j'avais prévu commença par une troupe avancée. On me croyait propriétaire de la charge d'un âne en argent, et l'on fut fort désappointé à l'inspection de mes bagages; tellement que rien ne me fut enlevé.

J'attendis encore jusqu'au 8 juin pour obtenir la permission de me rendre dans le Galam, et j'y arrivai le 18 avec des marchands serrawoullis qui conduisaient à Baquelle une caravane considérable d'esclaves.

J'appris alors qu'il n'y avait pas à songer à retourner en Gambie par terre à cause de l'état de guerre qui existait contre tous les pays et même avec les Français qui venaient de détruire Baquelle pour venger le meurtre de quelques officiers, et se liguaient avec Bondou pour attaquer Tuabo. Enfin, le 24 septembre, la flotte de Saint-Louis qui revenait m'ayant donné un passage pour moi et mes hommes sur un bateau à vapeur, nous descendîmes la rivière qui était très grosse alors, et le 8 octobre nous étions à Saint-Louis du Sénégal.

J'y attendis pendant quinze jours dans l'espoir de trouver un vaisseau pour la Gambie ou Sierra-Leone, mais aucun ne paraissant, je me rendis par terre à Gorée, où j'arrivai le 3 novembre, et j'y trouvai un vaisseau prêt à mettre à la voile pour Bathurst de Gambie, colonie naissante qui est dans

une progression constante et croissante toujours de prospérité et de richesse, et de là je retournai à bord d'un bâtiment de l'État à Sierra-Leone.

Le gouverneur, nouvellement arrivé d'Angleterre, était alors à inspecter les établissemens des nègres délivrés; je prenais trop d'intérêt à cette matière pour ne pas me joindre à ceux qui l'accompagnaient, et j'eus l'occasion la plus favorable d'examiner ces villes qui ont toute la régularité et l'apparence des villages anglais, avec église, école et habitation commode pour les missionnaires. En descendant les montagnes, j'étais surpris de voir tout à coup apparaître des villages propres et bien bâtis là où quatre ans auparavant il n'y avait que des taillis impénétrables; mais en y entrant c'était bien un autre sentiment que la surprise. Les habitans étaient remarquables par leurs manières; les jeunes gens et les enfans surtout qui, de toutes les villes, s'assemblaient pour venir saluer leur *père*, le gouverneur. Il visita les écoles : celle de Regent-Town, en particulier, était distinguée par des progrès en arithmétique, en géographie et en histoire, bien supérieurs à ce que l'on eût pu espérer des nègres.

Les changemens rapides que ces villages ont subis depuis 1817 me donnent la conviction que la colonie de Sierra-Leone rivalisera dans peu de temps avec les colonies de l'Amérique : elle produit tout ce que

produisent les climats des tropiques, surtout le café qui paraît très bon.

La capitale de la péninsule, Freetown, est considérable et très bien située sur un plan incliné que dominent le fort et d'autres bâtimens publics. Elle s'étend en grandes rues larges, coupées par d'autres rues parallèles à la rivière et à angles droits. La ville est parsemée de cocotiers, d'orangers, de citronniers et de bananiers. Les vignes de Madni et de Ténériffe viennent très bien dans les jardins de quelques particuliers, et tous nos produits végétaux y croissent.

Maintenant que j'ai terminé ma narration, je vais jeter un coup d'œil d'ensemble sur tout ce que j'ai observé pour en faire le résumé. Je dois en premier lieu combattre cette opinion qui a placé le nègre entre la brute et l'homme, opinion accréditée par les Espagnols et maintenue par eux pendant des siècles. On ne peut contester que des esclaves auront toujours les vices des esclaves, la perfidie et la ruse; il est même douteux que les affranchis puissent arriver rapidement à être des membres dociles de la communauté; je le pense: donnez cependant à ces hommes que j'ai visités des procédés plus ingénieux d'agriculture; par une sage politique élevez le nègre dans sa propre estime; apprenez au chef que le bien a été fait pour tous, quoiqu'à parts inégales, pour le serviteur aussi bien que

pour le maître, et ils se relèveront. Leurs besoins sont très limités, leur sol leur fournit les nécessités de la vie; mille dialectes divers les divisent, et, hormis en guerre, ils quittent rarement les limites de leur champ de blé; ce sont là autant d'obstacles à leur civilisation; mais il faut par malheur y ajouter la conduite des blancs avec eux.

Les principales difficultés qui me barrèrent le passage peuvent être réduites à la cupidité et à la fourberie des chefs, à l'existence de l'esclavage que nous cherchons à abolir, et surtout à l'influence redoutable de la foi musulmane qui est toujours en progrès.

La duplicité des rois de Woulli, de Ségo et de Bondou ressort de mon récit. Quant à l'esclavage, les marchands maures et nègres traversent de tout leur pouvoir les démarches qui tendent à en propager l'abolition; car dès qu'ils voient des voyageurs qui cherchent à pénétrer dans l'intérieur, ils leur supposent cette seule intention; ils ne peuvent se persuader que l'on travaille à étendre les connaissances géographiques à tant de risques et de dépenses : autant vaudrait leur dire qu'un blanc n'a jamais acheté un esclave. Les Maures surtout, qui font généralement le commerce et visitent dans ce but tous les pays de l'intérieur, veillent à ce qu'aucun encouragement ne soit donné par les chefs à des relations directes et amicales qui dé-

truiraient leur commerce et leur influence extrême comme Marabouts, qu'ils exercent contre nous avec succès.

Il est donc bien clair que les princes et les marchands ont un pressant intérêt à maintenir l'esclavage; bien plus, on a quelquefois à combattre les préjugés des nègres. Il y a dans l'habitude de l'esclavage quelque chose de plus difficile à guérir que les plus invétérées et les plus violentes passions des hommes civilisés : c'est un abaissement qu'on ne trouve dans aucune autre position, qui semble enchaîner les hommes, tout juste à leur longueur et à leur largeur sur le sol, comme si leur existence n'avait pas d'autre but.

Mais, je le répète, la plus décisive influence qui nous combatte est la religion de Mahomet qui date d'un siècle au plus : les nègres, les chefs principalement, ont perdu le peu d'honnêteté et de sentimens naturels dont ils étaient doués. Quelque bien, quelque morale que puisse prescrire le code mahométan, j'ai reconnu toujours qu'à l'application il entretient, si même il ne les engendre, la ruse, la perfidie et une soif intarissable de chicane et de vengeance. Le mahométisme les a faits hypocrites en les laissant esclaves, et les Marabouts sont nos plus grands ennemis. Ajoutons que les nègres, en se faisant musulmans, tirent cet avantage, qu'en cas de guerre faite contre eux par une puissance ma-

hométane, les horreurs d'une guerre africaine leur sont épargnées. La polygamie est encore une funeste source de divisions dans les États nègres mahométans.

Bref, tant que le nègre ne pensera rien au-delà de la pure existence animale, il sera parfaitement fait pour être esclave; mais mettons-lui devant les yeux quelque chose de plus haut, apprenons-lui un métier ou un commerce, mettons-le dans cette position, et, sans se révolter contre son chef, il sentira qu'il n'a point été jeté sur la terre à part pour être un misérable esclave indigne de pitié.

FIN DU VOYAGE DE GRAY ET DOCHARD.

HUTTON.

VOYAGE OU AMBASSADE DANS LE PAYS DES ACHANTIS, AFRIQUE OCCIDENTALE.

(1820.)

Mœurs, coutumes, climat des Fantis.

Avant de quitter Cape-Coast, chef-lieu des établissemens anglais sur la côte d'Afrique, et de faire brièvement le récit des causes qui nécessitèrent l'ambassade de M. Dupuis, alors consul anglais sur la même côte, ambassade que je vais raconter et dont je faisais partie, je dois préalablement rapporter quelques remarques générales sur les Fantis de la Côte-d'Or, pays voisins et alliés des établissemens britanniques dans ces parages.

Le Fanti ou *Fantyn* est une république bornée à l'ouest par un petit ruisseau à sept milles ouest de Cape-Coast; à l'est par Accra, au nord par Assim, et au sud par l'Océan. Il a sur la côte de l'est à l'ouest, une étendue d'environ quatre-vingt-dix milles. Cet état peut avoir soixante-dix milles carrés, et contient quarante mille habitans.

Les naturels sont idolâtres. Ils paraissent cependant avoir quelque idée d'un être suprême qu'ils nomment *Yaung Coumpon,* et quand ils entendent

le tonnerre, ils disent quelquefois que c'est Yaung Coumpon qui passe dans sa voiture. Leur manière ordinaire d'offrir un sacrifice consiste à casser des œufs et à les laisser sur la terre, en les consacrant aux Fétiches. Les uns attachent un bout de cordon autour d'une pierre et le laissent sur le grand chemin; d'autres taillent une petite image de bois et la suspendent à leurs portes pour l'adorer chaque jour.

A Dixcove, dans le Ahanta, les habitans adorent le crocodile; c'est l'hyène à Accra, et les vautours sur toute la côte. On révère le serpent à Dahomey, et des Anglais qui avaient détruit un de ces animaux furent tous massacrés.

Dans l'Achanti des centaines, quelquefois des milliers de personnes sont offertes en sacrifice à la mort de quelqu'un de distinction, ou au commencement de la saison des ignames. C'est ainsi qu'en Dahomey, au commencement de la moisson, soixante-cinq êtres humains furent égorgés. Ces horribles usages se pratiquent une fois par an, plus souvent même. Des coutumes également barbares existent sur d'autres points de la côte; à Apollonia, s'il faut en croire Bosman, le dixième enfant est toujours enterré vif, et dans le Bénin, s'il naît des jumeaux, ceux-ci, et même la mère aussi doivent périr. Si le père est prêtre, c'est à lui de détruire ses enfans. Dans le même pays, dit Robertson dans

ses notes, on empale fréquemment une fille vierge en sacrifice, à l'effet d'étendre le commerce et de favoriser la navigation. Quand une personne meurt on garde le corps plusieurs jours vêtu d'une robe et d'un bonnet de soie ou de coton, et ainsi habillé, tenu dans une position droite, il est entouré de ses parens et de ses amis, qui passent des nuits et des jours à hurler de la plus effrayante manière. Les ornemens d'or et de soie du défunt sont enterrés avec lui dans la maison de la famille. La polygamie est permise parmi les nègres, et des Européens même se dégradent en ayant deux ou trois femmes à la fois. L'adultère est puni par l'esclavage.

L'habillement des Fantis est très simple : ce n'est qu'un morceau d'étoffe qu'ils attachent autour de la taille avec une ceinture. Quant aux femmes elles sont très propres, mais fort peu pudiques; j'en ai vu à Cape-Coast des centaines dans un complet état de nudité, se lavant de bon matin et s'oignant ensuite le corps d'un peu d'huile pour se rendre la peau luisante. Sur leur robe, qui est de soie ou de coton, elles portent une ceinture plusieurs fois roulée autour des reins, ce qui leur fait en arrière un large bourrelet appelé *cankey*, sur lequel elles placent leurs enfans. Les jeunes filles sont fières en général de montrer leur gorge, mais les mulâtres la couvrent d'une chemise de lin.

Quand une femme devient enceinte pour la pre-

mière fois, ils ont la bizarre coutume de la conduire au bord de la mer et de la laver; c'est, dit-on, pour empêcher que l'enfant et la mère ne meurent à l'heure de la naissance. Des enfans s'assemblent sur son chemin pendant qu'on l'entraîne vers la mer, et la couvrent de boue et d'ordures de toutes sortes. Si l'enfant devenu homme tue un ennemi considérable dans une bataille, il prend un nom additionnel, un surnom que l'on appelle son nom *grand* ou *fort*.

Quand les hommes sont à la guerre, leurs femmes se blanchissent le corps avec de la craie, revêtent des habits blancs et se réunissent pour danser des danses très immodestes par les mouvemens du corps et les attitudes lascives.

L'aspect général du pays est beau, le gibier y abonde et le sol est fertile; les animaux de basse-cour sont abondans aussi, mais la nourriture la plus commune des habitans de la côte est le poisson et le cankey, pain des nègres que les femmes font avec le maïs.

Les chefs des îles du golfe de Guinée, d'Anna-Bona, de Saint-Thomas, des Princes et de Fernandopo, ont une étrange coutume : c'est celle de conduire leurs femmes à bord des vaisseaux dès qu'ils arrivent, et de les laisser au capitaine ou au subrécargue en gage de leur exactitude à fournir l'ébène, les bois de teinture ou les denrées qu'ils se sont en-

gagés à lui livrer. Pendant ce temps, le dépôt est à la disposition du capitaine. En effet les habitans ont pour usage de se prêter leurs femmes. Ces chefs, quand ils étaient à bord, se mettaient devant la figure la main ou un mouchoir, et s'ils n'avaient pris ce soin, disaient-ils, leurs ennemis auraient eu pendant ce temps le pouvoir de leur nuire.

Les hommes et les femmes nattent leurs cheveux qui pendent sur leur cou et leurs épaules. Les femmes de distinction portent une baguette de cuivre roulée autour de leurs jambes, de la cheville au genou.

On m'a parlé dans ces parages d'une nation de l'intérieur dont les habitans se nomment *Kaleys*, qui fabriquent et travaillent le fer. J'ai rapporté de leurs armes, et aussi des nattes très habilement nuancées. On dit que ce peuple est cannibale, et que non-seulement les prisonniers sont leur proie, mais encore leurs propres morts qu'ils mangent dès que la vie a quitté le corps. *On a souvent vu un père manger ses enfans* [1]. On m'a décrit aussi un singe de l'espèce des orangs-outangs, nommé *ingrena*, et qui est beaucoup plus grand qu'un homme. Quand un de ces animaux rencontre un homme dans les bois, il arrache une branche d'arbre et le bat souvent jusqu'à la mort. J'ai vu le squelette de la main d'un ingrena, qui était plus grande à coup sûr que nos mains.

[1] A father has frequently been seen to eat his own child.

Route du Cap-Coast à Coumassie.

Je vais dire en peu de mots quel événement donna lieu à la mission que je rapporte. Quand le roi des Achantis [1] revint de la guerre avec les Bountakous ou Adinkaras, il envoya, comme il est d'usage en ces occasions, à Elmina, à Commenda, à Accra et à Cape-Coast-Castle plusieurs os de mâchoires pour convaincre les habitans de ces villes qu'il avait triomphé de son ennemi Adinkara. A Commenda, établissement anglais à vingt milles de Cape-Coast-Castle, les Pynins ou chefs chassèrent de la ville les envoyés du roi sans leur permettre de boire une goutte d'eau, et les enfans les huaient en leur jetant des pierres.

Les envoyés Achantis ou *Aschantis*, ainsi expulsés de Commenda, allèrent à Cape-Coast-Castle se plaindre de ce traitement; mais au lieu d'une réparation quelconque, on les renvoya au roi sans leur avoir même accordé l'hospitalité.

Quand Sa Majesté noire en fut informée, elle dépêcha au gouvernement de Cape-Coast-Castle un messager demandant satisfaction pour la conduite insultante des commandans, en établissant tout d'abord qu'ils étaient sous la protection des naturels de Cape-Coast-Castle. « En conséquence, disait le roi, vous me donnerez satisfaction dans le cas ac-

[1] En anglais, *Ashantee*, qu'il faut prononcer *Achanti* ou *Aschanti*.

tuck. » Comme le message était conçu en termes inconvenans, au point de donner au gouverneur le conseil outrageant d'élever les murs du château, parce que les Achantis devaient arriver en quarante jours à la côte si la demande était repoussée, le gouverneur la repoussa, en répondant que le roi pouvait envoyer son armée en vingt jours, et qu'il était prêt à la recevoir. Le roi étant alors en guerre avec les Bountakous, il ne fut plus question de rien pendant quelques mois; mais enfin la colère du roi des Achantis se manifesta par l'interdiction de tout commerce avec Cape-Coast-Castle. Cependant, au commencement de septembre, le roi envoya un nouveau messager pour éclaircir la question, ce qui eut lieu, et eut pour résultat le départ de l'ambassade qui portait les présens au roi.

Je partis en avant avec M. Benjamin Salomon, aide-chirurgien, le 5 février 1820; je voyageais dans un hamac porté par deux hommes, et M. Salomon dans un panier plat que portaient sur leur tête deux hommes aussi. Le soleil descendait à l'horizon quand nous quittâmes Cape-Coast-Castle, et nous n'avions pas encore fait un mille qu'une vieille femme fétiche nous arrosa d'eau en nous souhaitant bon voyage et bon retour. En suivant à l'est la côte nous traversâmes à deux milles une petite ville nommée *Mumford,* établissement hollandais, et dans la même direction, deux milles

plus loin, *Mouri*, autre comptoir hollandais. Après une courte marche dans de mauvais chemins, puis une halte dans les bois, autour de deux feux que nous avions allumés, les rosées qui tombent la nuit, et aussi la crainte des bêtes féroces me déterminèrent à quitter ce lieu à la lueur des torches, et il était onze heures quand nous arrivâmes au croum (village) de Tom-Coffee. Ce village est sur la route directe qui mène à Paintrey, et à dix milles et demi de Cape-Coast : nous y passâmes la nuit.

Dès le matin à cinq heures nous étions partis pour Paintrey, et nous traversâmes plusieurs croums abandonnés par suite de dissidens avec les Achantis. Notre route était principalement par les bois, mais à l'occasion nous nous trouvions dans une plaine dont le paysage pittoresque et sa riche verdure étaient d'un agréable effet.

A cinq milles du croum de Tom-Coffee nous passâmes à gué un grand étang, et nous traversâmes un petit ruisseau. Un demi-mille avant d'arriver à Paintrey, nous trouvâmes tout auprès un petit village de vingt huttes environ nommé *Asoungua*, où, à notre entrée, l'homme qui portait devant nous le pavillon le déploya : c'était le signe que nous étions près de Paintrey où nous entrâmes dix minutes après. Le dimanche matin, 6 février, à neuf heures, nous y déjeunâmes bien, car nous n'a-

vions pas mangé depuis le déjeuner de la veille.

Paintrey, ainsi nommée ordinairement du nom de son cabocir ou *cabocier*, mais plus convenablement *Dounqua*, est un village propre et sain, bien situé et composé d'une seule rue principale, ayant environ cent verges de longueur du nord au sud, et environ quarante pieds de large. On y compte cent cinquante huttes ou maisons de nègres, et, je le suppose, sept cents habitans : ces maisons sont de terre ou de bambous, et des feuilles de palmiers ou des roseaux secs les couvrent. Les habitans vivent principalement de bananes, d'ignames et de poissons secs qu'ils tirent de la côte. Ils font aussi de la soupe avec de la chair de cerf ou de singe, et quelquefois avec de l'huile de palme.

Pendant le jour, dans l'oisiveté, les principaux personnages s'amusent à boire du vin de palmier, ou à débattre un sujet quelconque, exercice dans lequel ils sont très habiles. Ils ont aussi un jeu nommé *ouorri* ou *ouorra* que je n'ai jamais pu comprendre. Bowdich dit qu'on le joue en Syrie; mais, pas plus que moi, il n'en peut dire autre chose, sinon que ce jeu est une petite planche percée de quatorze trous assez grands pour recevoir une bille, et que ces billes sont poussées d'un trou à l'autre par les deux joueurs. Ils passent une grande partie de la matinée à se laver, ce qu'ils font en s'asseyant sur un tabouret bas au milieu de leur cour, et quelque-

fois en pleine rue, car ils tiennent peu au mystère en ces occasions. Après l'ablution des pieds à la tête, ils se graissent la peau avec une graisse végétale nommée *graisse achanti*, extraite de l'intérieur d'un arbre nommé *timkya*. On peut supposer que c'est le beurre *schea* mentionné par Mungo-Park.

A Paintrey le cabocir vint me voir. Il a, dit-on, cinq cents esclaves; mais son père étant Fanti, et sa mère Achanti, en temps de guerre il se déclare neutre, bien que la coutume du pays veuille que l'on se mette du côté de la nation du père.

Le 11 février nous étions encore à Paintrey, et M. Dupuis y était arrivé; nous comptions en partir le vendredi, mais ce jour était le jour fétiche de notre guide Achanti, et il nous déclara qu'il ne pourrait se mettre en route que le lendemain. Nous partîmes à sept heures du matin, et entrâmes dans un pays bordé qui s'ouvre de temps en temps en belles et pittoresques vallées, et qui est parsémé de plantations. Au bout d'un mille et demi de marche nous traversâmes un village nommé *Yancumfodey*, entre lequel lieu et Paintrey une rivière pure et rapide coule au nord-est entre des rives marécageuses. A huit milles du point de départ nous fîmes halte à Kultakoumakasa, village qui contient quelques habitans misérables, près d'une belle eau qui va à l'est. Après un court repas nous partîmes pour

Mansue, où nous arrivâmes à cinq heures environ, après avoir vu quatre courans d'eau toujours allant à l'est, et nous y passâmes la nuit. Mansue n'est autre chose qu'un point de repos pour les marchands achantis, composé d'une demi-douzaine d'appentis faits de pieux et de feuilles de bananiers : il n'y a point là d'habitans à demeure.

Le samedi, 13 février, nous quittâmes Mansue à sept heures du matin : la route était par les bois. Au bout de deux milles nous traversâmes une rivière nommée *Asounearah*, qui coule à l'est. A quelque distance au-delà nous passâmes près de *l'Oki*, rivière qui, dit-on, se jette dans la mer près de Tantum. Après une marche de neuf milles nous prîmes un léger repas sur le bord d'une rivière qu'on appelle *Aniabirim*, et ensuite après avoir passé près de deux courans d'eau qui vont au sud-ouest, traversé la rivière de *Quatouah*, dont le cours est à l'est, nous arrivâmes à six heures à Abandou, où nous vîmes deux beaux singes qui jouaient sur les branches d'un énorme cotonnier. Ils avaient la face et la tête blanches, le cou et le dos noirs.

Le lundi, 14 février, d'Abandou, que nous quittâmes à sept heures, nous continuâmes toujours par des bois sombres jusqu'à Fousou. Par bonheur les rivières étaient abondantes, car la chaleur excessive et la fatigue nous tenaient dans un état continuel de soif.

Nous restâmes à Fousou une heure environ, et allâmes traverser un autre petit croum nommé *Yancomassie*, à huit milles de Fousou. De Yancomassie nous nous rendîmes pour la nuit à Acomfodie, après avoir traversé plusieurs petites rivières appelées *le Beatinsin*, *le Soubin*, *l'Aprinessie* et *l'Annua*, qui vont toutes à l'est et au sud-est, et passent entre Fousou et Acomfodie.

Le lendemain matin nous partîmes d'Acomfodie à sept heures, et trouvâmes que la route traversait une forêt plus sombre et plus morne encore. A un mille environ d'Acomfodie nous traversâmes une rivière qui porte ce nom, et un peu plus loin nous en trouvâmes une autre, la Berrakou, qui se décharge dans le Bousempra. A quatre milles de là nous atteignîmes Dansamsou, petit croum sale qui consiste en quelques misérables huttes qu'habitent une quarantaine de malheureux, la plupart affligés du pian[1] et de la petite vérole. Au sortir de ce lieu nous passâmes par un croum abandonné, nommé *Meakering*, et à trois milles de cet endroit nous fûmes heureux d'arriver sur les bords de la Bousempra, grande rivière qui arrose un beau pays boisé, et se jette dans la mer près de Chuma, établissement hollandais sur la Côte-d'Or. Le paysage était d'autant plus agréable à nos yeux que nous

[1] Maladie des nègres, excroissances fongueuses qui ressemblent à des fraises. Le mot pian signifie *fraise*.

sortions d'une forêt sombre où nous étions depuis quatre jours. Après avoir traversé la Bousempra, nous partîmes pour Kikiwhiri à deux heures et demie. A un mille environ de la rivière nous entrâmes dans Prasou, jolie petite ville, aux grandes acclamations de joie des habitans qui paraissaient avoir revêtu leurs habits de fête pour notre arrivée. Nous étions à trois heures et demie à Kikiwhiri qui est à douze milles d'Acomfodie. On expédia immédiatement un messager au roi pour lui donner avis de notre approche, et, après avoir pris quelques rafraîchissemens, nous nous mîmes en grande tenue, chose essentielle pour frapper les yeux des habitans, puis nous sortîmes pour voir la ville. Pendant toute notre promenade une foule paisible et respectueuse nous entourait.

La latitude de Kikiwhiri est de 6 degrés 10 minutes nord, et sa longitude de 2 degrés 1 minute 30 secondes ouest. Elle renferme de deux à trois cents maisons, et, je le suppose, de douze à quatorze cents habitans. Après un séjour de quarante-huit heures dans cette ville, et le 17 février à huit heures du matin, nous nous remîmes en route, et, immédiatement au sortir de la ville, nous entrâmes dans une forêt. Au bout d'un mille nous traversâmes la rivière Ading : bientôt nous arrivâmes au croum de Tchebou, nommé *Numeasu*. Près de ce croum est une petite rivière du même nom qui coule par

le sud-est au Pra. Nous passâmes au-delà par le croum d'Apeaga et d'Atobiasie, auprès duquel sont les rivières d'Atobiasie et de Prensah. A deux milles de là nous trouvâmes le Prapong qui va aussi par le sud-est à la Bousempra, et, après avoir traversé Becquama, nous fîmes halte au bout de huit milles, et prîmes quelques rafraîchissemens à un petit croum nommé *Acharaman*, ce qui veut dire *ville heureuse*. A midi et demi nous poursuivîmes notre route, et, après avoir traversé deux courans d'eau qui vont à l'est, et un croum qui est en dehors du chemin dans la même direction, nommé *Adadji*, nous arrivâmes à Ansah à neuf milles et demi de Kikiwhiri.

A Ansah, qui avec Kikiwhiri était la seule ville importante que nous eussions vue depuis Cape-Coast, nous fûmes accueillis par une cérémonie, après laquelle nous passâmes une bonne nuit. Cette ville contient environ quinze cents habitans.

Le 18 février au matin nous dépêchâmes au roi des Achantis un envoyé avec un pavillon de soie pour lui faire part du vif désir que nous avions d'être admis dans la capitale aussi vite que le comporterait le cérémonial de la cour, puis nous partîmes à sept heures, et à quatre milles d'Ansah nous passâmes près de la rivière Foum qui coule au sud par l'est, et un mille plus loin nous traversâmes le Parralloumé. Après avoir pris quelques rafraîchisse-

mens près de cette rivière, nous nous rendîmes à six milles de là à Acroufroum, par 6 degrés 20 minutes de latitude nord, et 2 degrés 7 minutes de longitude ouest. Ici nous remarquâmes pour la première fois des tentatives d'ornemens aux murs intérieurs des maisons. Celui-ci est un grand croum de deux mille habitans environ.

Comme nous avions l'intention d'arriver à Doumpassi le jour suivant, nous partîmes dès six heures du matin, et, immédiatement au sortir de la ville, nous passâmes une rivière qui coule à l'est, et, après une éminence escarpée et encore un peu de chemin par la forêt, nous traversâmes une seconde fois la rivière Parrakoume qui va au sud-est. Après avoir traversé Moinsey, qui est un peu à l'est du chemin direct, nous allâmes nous asseoir sur le bord d'une eau belle et pure nommée *Bohmen* (source d'éloquence), où les Achantis, grands discoureurs, viennent, dit-on, se désaltérer une fois dans l'année. Ensuite nous gravîmes une haute montagne qui s'étend à l'est et à l'ouest, et forme ainsi une barrière naturelle entre les pays Achanti, Assin et Fanti. Au pied de cette montagne nous entrâmes dans Quesa, petit croum, et à environ un mille nous en trouvâmes un second petit et propre nommé *Fohman* ou *Fohmani*. A un mille et demi au-delà nous arrivâmes à Doumpassi pour y passer la nuit; situé par 6 degrés 30 minutes de latitude nord, et

2 degrés 11 minutes 40 secondes de longitude ouest. Cette ville était plus grande autrefois, mais elle a été aussi brûlée par l'ordre du souverain, parce que le cabocir avait eu une intrigue avec une de ses femmes. Nous y restâmes très bien traités jusqu'au 21, et dans la partie intérieure de la maison que nous occupions, nous remarquâmes un pot de terre, fixé au bout d'un pieu de six pieds planté en terre, contenant des œufs entourés de plumes; ils étaient consacrés au fétiche, et le maître du logis les adorait chaque matin régulièrement.

Le lundi, 21 mai, nous quittâmes Doumpassi et nous traversâmes encore la forêt, puis un petit ruisseau qui va au nord-ouest, sur les bords duquel est un petit croum nommé *Tarbosou*, d'où nous nous rendîmes à Sanquanta, à un mille de ce dernier croum, et en laissant un autre un peu sur la droite, nommé *Meadowma;* et après avoir passé une petite rivière, nous fîmes halte pour la nuit à Datchafou, mot qui signifie *boue;* nous y fûmes infestés de grands rats. Ici nous reçûmes du roi un présent de deux moutons, d'un gros porc et de deux onces d'or pour nous nourrir jusqu'au jour de l'entrée dans la capitale. Le lendemain matin nous quittâmes celui-ci avant sept heures, et à un mille et demi nous entrâmes à Adadouassi, qui est bâti sur un roc; en quittant ce croum nous traversâmes une rivière qui va à l'ouest, nommée

Dankaran, près de laquelle est Samfou, où nous arrivâmes à neuf heures, et fîmes halte. C'est un joli croum de cinquante ou soixante maisons à peu près. A un mille de là nous traversâmes la rivière Yansi qui va à l'est.

Ici le pays prend un aspect tout différent; les croums sont très nombreux sur la route, et les divers chemins aboutissans au nôtre annoncent qu'il en existe dans le voisinage. Après Samfou nous trouvâmes Coroman, Aguanassi, et enfin Amahfou, grand croum où nous restâmes jusqu'au 26, et ce jour-là, samedi, nous partîmes de bonne heure pour Sirassou, afin d'être le 28 assez près de Coumassie pour n'avoir pas une marche fatigante le jour même de notre entrée dans la capitale. Nous traversâmes alors un petit croum nommé *Gouabin*, puis Assiminie, grand village d'où nous montâmes à Biposso, très joli petit croum sur une hauteur; ensuite, après avoir traversé plusieurs rivières, nous arrivâmes au croum d'Adjemum, après lequel nous fîmes sept milles dans la forêt avant d'arriver à Yoko, où nous vîmes une machine à tisser. A un mille et demi de là nous trouvâmes Aboyentum, Apotiage et Fiasi, grands croums séparés l'un de l'autre par un demi-mille, et nous allâmes faire halte à Sirassou, petit croum situé sur une éminence au pied de laquelle coule la rivière Dah. Entre chaque croum j'avais passé une rivière et quelquefois deux. Nous re-

çûmes à notre arrivée un porc en présent; mais nous nous étions promis de nous abstenir de cette chair, car on nous avait avertis que ces animaux étaient souvent chez les Achantis nourris avec des corps morts.

Le lundi, 28 février, jour fixé pour notre entrée dans la capitale, nous partîmes de Sirassou à neuf heures, et passâmes bientôt par les petits croums de Kilipata et [illegible]gogou, et nous étions alors à deux milles de la capitale. Nous fîmes halte dans un petit croum, à l'est, pour mettre nos uniformes.

Entrée à Coumassie.

Après nous être mis en grande tenue, nous déployâmes sur nos hamacs nos plus belles soieries, et M. Dupuis couvrit du plus riche taffetas une espèce de palanquin; nous nous mîmes alors en marche dans l'ordre suivant : M. Dupuis, dans son palanquin, ayant en avant le porte-pavillon, suivi de deux porte-épées, et précédé de l'interprète et du sonneur de cor; puis deux soldats, le capitaine Achanti avec un capitaine inférieur derrière lui, l'un et l'autre portant des épées à poignée d'or, et trois de ses suivans, dont un en habit de guerre. Je suivais M. Dupuis dans mon hamac, et j'avais aussi devant moi un homme qui portait un drapeau de soie; MM. Salmon, Collins et Graves, venaient ensuite dans leurs hamacs également; suivaient plu-

sieurs fils du roi, qui étaient venus au-devant de nous, et étaient portés sur les épaules de plusieurs hommes, derrière lesquels leurs esclaves portaient leurs siéges merveilleusement sculptés et polis. Les fils du roi étaient cinq jolis garçons de dix ou douze ans, et ils avaient la tête rasée, hormis à deux ou trois endroits où des touffes de cheveux avaient été ménagées afin d'y attacher de petits morceaux carrés d'or et d'argent. Leurs habits étaient larges et de belles étoffes du pays, en coton ou en soie, et leur peau était d'un très beau noir.

A notre entrée nous fûmes accueillis par un concours immense, que je pourrais évaluer à cinquante mille spectateurs sans compter les guerriers : les principales rues et les rues aboutissantes étaient foulées au-delà de toute description. Les femmes nous saluaient de la main, les jeunes filles, les enfans nous suivaient, et les acclamations de la multitude, le bruit du tambour, des cors et des flûtes, couvraient le son de notre cor qui sonnait pourtant toujours. Il était venu des curieux de trente milles à la ronde.

Quand nous arrivâmes au palais, nous trouvâmes une haie de gardes du corps du roi dans l'uniforme que portent nos soldats, et ils montraient beaucoup de discipline en écartant la foule; le capitaine Adou Quamina, dont le costume était remarquable, avait le corps couvert de fétiches dans des étuis d'or

et d'argent, son bonnet avait des cornes de bélier dorées, surmontées de plumes d'aigle. Après avoir attendu une heure environ, un message nous fut apporté par l'exécuteur chargé d'ornemens d'or massif, et qui avait sur la poitrine une petite hache d'or plein. Il portait aussi le bonnet de guerre à plumes d'aigle et avait le visage peint. Ce message nous annonçait que le roi était prêt à nous recevoir.

Nous entrâmes d'abord dans le cercle des chefs et des cabocirs. C'était un spectacle splendide : au moins vingt mille guerriers avec des mousquets éclatans s'y déployaient, et une centaine de troupes de musiciens commencèrent à jouer à la fois. Le roi et tous ses capitaines, dont plusieurs avaient été appelés exprès de loin, étaient tous vêtus des plus beaux habits et ornés de parures de l'or le plus pur; leurs bannières et les drapeaux des diverses nations de la côte flottaient au milieu de cent grands parasols. L'air majestueux des cabocirs, la richesse des costumes, l'éclat de l'or qui scintillait aussi loin que l'œil pouvait atteindre, tout était imposant; nous n'étions cependant point encore en présence du roi, que nous vîmes bientôt ayant à sa gauche le chef maure Ali-Baba, coiffé d'un turban blanc, au milieu duquel était un miroir et entièrement vêtu de soie blanche. Sa Majesté était assise sur un siége bas, dont le dos était surchargé de clous d'or et orné de petits morceaux de ce

métal. Une petite haie était formée en avant de lui par sa suite, de façon que nous eûmes à sortir du cercle pour approcher du trône. Le roi et tous ses capitaines étaient garantis du soleil par de grandes ombrelles ou de larges dais d'étoffe écarlate ou autres, capables de protéger de trente à quarante personnes, et ces dais étaient couronnés de croissans, d'éléphans et d'autres figures en or.

Le roi paraissait avoir quarante-cinq ans, il portait une robe de soie verte et un collier d'or et de la pierre précieuse aggri. Des saphis[1] dans des gaînes d'or lui tombaient sur l'épaule, ses doigts étaient chargés d'anneaux d'or, et il avait au petit doigt et au pouce des castagnettes d'or; des bracelets de ce métal et d'aggri étaient à ses poignets, à ses genoux et à ses chevilles; enfin, ses sandales étaient de cuir blanc. Ses traits étaient beaux, sa tête rasée et sa barbe avait au moins trois pouces de long; l'or était à profusion sur tous les chefs, et la vaisselle de Sa Majesté était tout étalée et resplendissante.

Après avoir défilé au milieu de ces magnificences, nous allâmes nous asseoir sous un arbre pour recevoir à notre tour les hommages du roi et des capitaines. Quelques-uns des chefs, en passant devant nous, étaient soutenus à la taille par leurs esclaves principaux et précédés de capitaines qui criaient à

[1] Espèce de talisman fait par les Maures.

leurs oreilles leurs grandes actions ou leurs *noms forts*. Chaque cabocir ou chef de ville me serrait la main en passant, et pendant ce temps l'exécuteur qui portait le billot taché de sang, vint près de nous et l'agita probablement pour nous avertir de n'être pas traîtres. Comme une grande clochette y était suspendue, le bruit qu'elle produisait, joint à l'aspect effrayant de l'exécuteur et à la vue repoussante du billot, nous donnait de tristes sensations.

Il était sept heures quand le roi reparut. Sa Majesté était précédée de petits garçons portant des torches et des vases d'or pleins d'huile pour les y tremper. Le roi paraissait ivre, car il se jeta sur nous. Puis il nous secoua la main, mais il était évidemment trop troublé pour nous parler. Ses sœurs et d'autres membres de sa famille nous donnèrent aussi la main, et la cérémonie fut terminée.

Transactions de l'ambassade. Mœurs, coutumes.

La première remarque que l'on doit faire avec satisfaction, c'est qu'il n'y eut ni tortures ni sacrifices dans la capitale lors de notre entrée ou pendant notre séjour : ceci témoigne évidemment d'un adoucissement dans les mœurs ou au moins du désir de ne pas attrister les yeux des Européens par de tels spectacles, et ce sentiment est déjà une amélioration. Aujourd'hui les sacrifices de moutons et de poulets remplacent très souvent les sacrifices

humains : ce sont les Maures qui leur ont appris à sacrifier des moutons, car ils sont comme nous très ennemis de ces barbaries, aussi bien que de l'absurde et ridicule usage de porter des fétiches. On m'a parlé d'un Maure, le schoriff Abraham qui rejette les fétiches, et s'éloigne des sacrifices humains. Je dois rapporter ici que ce Maure m'assura qu'il venait de Boussa, où *il avait vu noyer Mungo-Park :* un autre chef maure que je vis au Sénégal, m'assura que Mungo-Park avait été *tué* par un chef maure nommé *Bordaau.* De ces rapports contradictoires, et d'autres encore, pourrait-on conclure que Mungo-Park n'a point cessé de vivre?

Pour que l'on puisse juger quelle effroyable extension avait prise la féroce coutume des sacrifices humains, il suffit de rapporter le tableau de celui qui eut lieu à l'occasion de l'Adaï, pendant que M. Hutchison était résident à Coumassie quelques mois après le départ de M. Bowdich en 1817. C'est M. Hutchison qui parle.

« Quand une exécution publique ou un sacrifice doit avoir lieu, les cors d'ivoire du roi le proclament à la porte du palais : *wow! wow! wow!* (mort! mort! mort!) et à mesure que l'on coupe les têtes les musiciens jouent jusqu'à la fin de l'opération.

« Le plus grand sacrifice humain qui fût célèbre durant mon séjour à Coumassie, eut lieu la veille de la coutume Adaï, dans les premiers jours de

janvier. J'en fus averti deux jours avant : mes domestiques ayant reçu l'ordre de sortir, on me donna cet avis : « Chrétien, prends soin de toi, et veille sur ta famille : l'ange de la mort a tiré son glaive, et frappera sur le cou de bien des Achantis. Quand le tambour battra à la veille d'Adaï, ce sera le signal de la mort de plusieurs : fuis le roi si tu le peux, mais ne crains rien. » Quand le tambour vint à retentir, je réfléchissais aux horreurs de la nuit qui s'approchait, et j'étais un peu troublé de l'idée d'une convocation possible de la part du roi.

« Ce sacrifice avait pour motif une idée du roi : il s'était imaginé que s'il lavait les ossemens de sa mère et de ses sœurs mortes pendant qu'il était sur le trône, les fétiches seraient favorables et la guerre heureuse. On avait donc retiré les ossemens des cercueils pour les plonger en grande cérémonie dans de l'eau et du rum. Ensuite on les essuya avec de la soie, on les roula dans de la poudre d'or, et on les enveloppa de fil d'or pur, de chapelets de gris-gris et de toutes choses aussi précieuses ; on envoyait chercher successivement ceux qui avaient déplu au roi, et ils étaient égorgés dès qu'ils entraient, afin que leur sang *arrosât les tombeaux*. Pendant toute la nuit les exécuteurs coururent la ville, *entraînant au palais tous ceux qu'ils trouvaient*, et les jetant dans les fers. Le lendemain, qui était la coutume Adaï, toute la ville était déserte et si-

lencieuse, et Sa Majesté se rendit au sacrifice des moutons, suivi seulement de sa famille et de sa cour. Il paraissait agité et fatigué.

« Dès qu'il fut nuit, les sacrifices humains recommencèrent. Les victimes, les mains liées au dos, précédaient les os des morts qui furent transportés au tombeau sacré de Bantama. Cette procession revint le lundi à trois heures après-midi; alors le roi prit place au lieu du marché avec sa petite suite, et ses cors répétèrent mort! mort! mort! Il était assis un gobelet d'argent plein de vin de palmier entre les mains, et quand une tête était coupée, il imitait sur son siége un mouvement dansant. Un peu avant la brune, il mit fin aux terreurs de ce jour. Il n'osait faire sortir mes gens de peur de les exposer à être massacrés. Le sacrifice dura jusqu'au prochain Adaï, *dix-sept jours!* »

Ces horribles cérémonies ont lieu à la mort de toutes les personnes considérables : quatre mille périrent à la mort d'un roi, et la fête des ignames en coûta plusieurs centaines.

Le 1er mars nous fûmes appelés par le roi sur la place du marché pour lui faire part de l'objet de notre visite, et nous lui annonçâmes le présent que nous lui apportions de la part du roi d'Angleterre. Ensuite nous parlâmes affaire; mais peu de temps pour cette fois encore, et nous retournâmes à notre quartier au bout d'un quart d'heure.

Le lendemain à onze heures et demie le roi nous fit appeler pour lui porter nos présens; nous fûmes admis dans une cour intérieure qui fait office d'antichambre, et après avoir attendu là une demi-heure, nous fûmes conduits devant le roi. Nous le trouvâmes alors dans la chambre du conseil, entouré de ses principaux conseillers *Quatchi Quofi, Odumata, Apokou* et *Amanguatea* qui composent l'aristocratie, et des interprètes *Adousey, Cancum* et *Oti.* Ces officiers avec Adou Quamina, l'eunuque, quelques esclaves de l'intérieur et quelques-unes de ses femmes favorites, n'ayant pas plus de dix à douze ans, étaient les seules personnes autorisées à être présentes. Ces femmes suivent ordinairement Sa Majesté. Chacune d'elles a un gros morceau d'or massif suspendu au cou, et du poids de dix ou douze onces.

Nous nous assîmes et nous fîmes ouvrir les caisses des présens, ils étaient tous du goût du roi, mais il se gardait de montrer la moindre surprise, et tâchait au contraire de paraître indifférent. Après nous avoir fait servir à boire, il nous fit plusieurs questions sur le roi d'Angleterre, et en particulier sur son nom et sur celui de sa résidence; et comme il avait de la difficulté à prononcer *George* et *London,* il en riait cordialement. Il nous adressa aussi des questions sur Bonaparte, dont le nom est arrivé jusqu'à lui.

Le lendemain matin le capitaine Adou nous vint dire de la part du roi qu'il nous attendait à midi. Là tout s'arrangea; et quand le roi noir apprit que le roi d'Angleterre lui envoyait un résident spécial, il fut très flatté de cette marque de considération. Alors les capitaines brandirent leurs épées teintes de sang, presque sur le nez de M. Dupuis, le nouveau consul, et après eux le roi fit le serment d'alliance avec Sa Majesté britannique. Le roi finit par mettre dix mille Achantis à la disposition de Georges IV.

Le lendemain le roi nous fit ses présens; ensuite les traités furent conclus, lus, ratifiés, et je demandai l'autorisation de repartir.

Mon court séjour et les occupations qui me retinrent sans cesse me permirent peu d'observations sur les mœurs et coutumes : je vais les rapporter.

Le roi est héritier de tout l'or de ses sujets, du plus élevé au plus humble. La loi, toutefois, peut être éludée tout-à-fait ou à peu près par le père, s'il présente avant sa mort la plus grande partie de son or à ses enfans. Comme la coutume est d'enterrer une quantité d'or considérable avec le cadavre de toute personne riche, celui qui est inhumé avec les membres de la famille royale est sacré et ne peut être employé qu'à racheter la capitale des mains d'un ennemi, ou dans une grande pénurie publique. Être convaincu de lâcheté, c'est être condamné à

mort. Voler le roi ou avoir des intrigues avec une des femmes attachées à la famille royale, est un délit puni par la castration; mais le crime d'adultère commis[1] avec la femme d'un homme ainsi puni, entraînerait la mort. Si un grand personnage tue son égal en rang, on lui accorde la faveur de se donner lui-même la mort. Dans le cas ou un procès insignifiant a été engagé, le plaignant doit un repas à la famille et aux amis de celui qui a été acquitté. Il n'est permis à personne de vanter la beauté de la femme d'un autre homme. Il n'est permis qu'à un capitaine de tuer sa femme pour cause d'infidélité, ou de la vendre. Quand la famille d'une femme infidèle est trop puissante pour que son mari puisse se risquer à la mettre à mort, il la prend par le nez et en fait la femme d'un de ses esclaves. Toute femme qui décèle un secret perd la lèvre supérieure; et si son mari la surprend à écouter une conversation qu'il fait à part, il lui coupe une oreille. L'accusation de sorcellerie conduit à la torture jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Il y a parmi les Achantis une tradition qui veut que dès les premiers jours du monde, Dieu ait créé trois hommes blancs et trois noirs avec un nombre

[1] To rob the king, or intrigue with the female attendants of the royal family, is punished by emasculation; but criminal conversation with the wife of a man who has been so punished, is death.

égal de femmes, et pour que ces créatures n'eussent point lieu de se plaindre à lui dans la suite, il leur donna le choix du bien et du mal. Une grande boîte ou calebasse fut mise à terre avec un morceau de papier scellé sur un des côtés. Dieu donna d'abord le choix aux noirs; ils prirent la boîte s'attendant à y trouver quelque chose de bon, mais en l'ouvrant ils n'y virent qu'un morceau d'or, un morceau de fer et plusieurs autres pièces de métaux dont ils ne savaient pas l'usage : les blancs ayant ensuite ouvert le papier, y apprirent tout. Dieu laissa alors les noirs dans les bois; mais il conduisit les blancs au bord de l'eau, communiqua avec eux chaque nuit, et leur montra à bâtir un petit vaisseau qui les emporta dans un autre pays (car tout ceci se passe en Afrique), et ils en revinrent long-temps après. Ils croient que les cabocirs du roi et la classe supérieure vont demeurer après la vie avec la divinité suprême, et c'est pour les accompagner qu'ils se livrent aux sanglans sacrifices que j'ai signalés. Les esprits d'un ordre inférieur habitent, dit-on, dans un état d'indolence, les maisons du fétiche. Ceux qui sont doués d'une sagesse supérieure sont les gardiens de ceux qui connaissent le fétiche; mais ils ont leurs mauvais esprits aussi bien que leurs bons. Il y a deux ordres d'hommes-fétiches, le premier habite avec le fétiche qui a ordinairement une petite maison ronde à quelque distance de la ville :

l'autre classe se mêle au peuple, et ressemble beaucoup à nos diseurs de bonne aventure. La science occulte de ces hommes consiste à nouer et dénouer derrière le dos des cordons et des lanières de cuir. Les Achantis, comme les Fantis, ne boivent jamais sans, avant tout, verser un peu de ce qu'ils boivent à terre en offrande aux fétiches; et quand ils quittent leurs siéges, ils les mettent de côté pour empêcher le diable, qui suivant eux est blanc, de se glisser à la place de leurs maîtres.

Les suicides sont fréquens parmi les Achantis. La mort d'une personne importante est annoncée par une décharge de mousqueterie : en un instant tous les esclaves se précipitent hors de la maison dans l'espoir de s'échapper; mais il y en a toujours un ou plusieurs de sacrifiés à la porte. A la mort d'un roi, les fils de son frère et ses autres neveux, affectant la démence, font feu sur la foule, et il n'y a pas de rang qui protége.

Le roi a trois mille trois cent trente-trois femmes, et ce nombre mystique est toujours exactement observé. Ces femmes vivent très recluses. Le souverain a une petite troupe d'enfans qui portent les arcs-fétiches et les flèches-fétiches; ce sont des pillards patentés. Tout ce qu'ils peuvent prendre est de bonne prise. Les poids du roi sont plus pesans d'un tiers que ceux de ses sujets; ce qui donne de grands bénéfices à la maison royale.

Quand un général est désigné pour commander une armée, il reçoit de la main du roi une épée à poignée d'or, dont le souverain le frappe doucement trois fois sur la tête, et il jure de ne la rendre que couverte du sang de ses ennemis.

Voici à quoi se borne la tactique d'une armée Achanti. Elle ne poursuit jamais quand le soleil est prêt de se coucher : le général est toujours en arrière, les capitaines en second mènent les soldats en avant, tandis que les capitaines en premier, avec quelques personnes de choix, les poussent avec leurs lourdes épées, et abattent tout homme qui voudrait reculer.

Voici un des refrains d'une chanson populaire à Coumassie : « Si je combats, je meurs ; si je fuis, je meurs ; mieux vaut aller en avant et mourir. » Le général a son ombrelle étendue et toute sa garde a plusieurs mousquets tout chargés, puis les soldats qui peuvent être désarmés. Sa bande de musiciens joue pendant tout le temps, et il est d'étiquette de s'amuser à quelque jeu pendant qu'on lui apporte les têtes des blessés de l'armée ennemie, de quelque rang qu'ils soient, pour qu'il mette le pied dessus. Quand le résultat d'une action importante est attendu avec anxiété, le roi est toujours en public jouant sur son ouorra d'or, et c'est ainsi qu'il reçoit les nouvelles pour donner confiance au peuple.

Chaque capitaine en chef a pour son cor une fanfare particulière à laquelle est adaptée une courte phrase que l'on recommence toujours, et que le premier Achanti que vous rencontrez dans la rue reconnaît au moindre fragment de la fanfare. Le cor du roi dit : « Je passe tous les rois du monde. » Celui d'Apokou, achantis : « Êtes-vous bien maintenant ? » Celui de Djimma : « Tant que je vivrai nul mal ne peut venir. » Celui de Bundahanne : « Je suis le fils d'un grand roi. » Celui d'Amangua : « Personne n'ose me troubler. »

Retour à Cape-Coast-Castle.

Mon départ étant autorisé, j'avertis mes porteurs de hamac de se tenir prêts, et le 10 mars dans l'après-midi je quittai Coumassie. Les habitans me dirent adieu, et voulurent même charger mes porteurs. J'entrai bientôt dans la forêt, et comme mes porteurs allaient bon pas nous traversâmes bientôt les croums d'Agogou et de Kilapata, à quelque distance duquel le pays devient moins boisé et la terre mieux cultivée.

Après avoir passé la rivière Dah, j'entrai immédiatement dans Sirassou, et j'allai passer la nuit à Apotiaga. Là, des messagers du roi vinrent me trouver avec un présent d'or et des souhaits de bon retour.

Le lendemain avant cinq heures nous partîmes.

et après avoir monté à Aboyentum, j'allai quatre milles plus loin et traversai Yoko, Adjemum, Biposs, Assiminia et Gouabin, croums tous situés dans l'espace de six milles, et au bout de dix milles j'entrai dans Amafou, où je me reposai et pris quelque nourriture. D'Amafou je continuai mon voyage par Agouanassé, Coroman, Samfou, Adadouassi, Dachasou, Asanquanta et Cabo, et au bout de vingt-quatre milles j'entrai dans Doumpassi. De là je poussai jusqu'à Quesa, où j'arrivai à sept heures, après avoir traversé d'abord Fohman à deux milles au sud de Doumpassi.

A mon arrivée à Quesa, qui est la dernière ville Achanti en retournant à la côte, le cabocir nommé Amanquea me laissa dans les rues pendant près d'un quart d'heure avec mes gens, sans se déranger en rien pour me procurer un logement. Ayant remarqué cela, je chargeai mon domestique de lui demander s'il avait envie que le roi des Achantis envoyât chercher sa tête. Il comprit parfaitement, se leva immédiatement de son siége et alla à la meilleure maison de l'endroit, d'où il fit déloger les habitans pour me faire place ainsi qu'à mes gens; puis il m'envoya un poulet et deux paquets de bananes avec des œufs pour mon souper, puis le matin je ne me séparai du cabocir qu'après avoir bu avec lui.

Parti à six heures du matin, j'arrivai à midi à

Acroufroum, je m'y reposai et me rendis ensuite à Amah et à Ascharaman. Mes gens désiraient rester pour la nuit dans ce dernier lieu, et quelques-uns d'eux qui étaient derrière y firent halte; mais comme je ne voulais point m'arrêter tant qu'il ferait jour, je fis marcher ceux qui étaient avec moi. Bientôt après, à l'approche de la nuit, le frémissement du haut des arbres m'annonça ce qu'il y a de plus redoutable pour un voyageur en Afrique, une trombe, qui en quelques minutes éclata et fit rage pendant une heure. Toute la forêt semblait en commotion. Les torrens inondaient le chemin, et comme nous plongions à tout instant jusqu'aux genoux dans la fange et l'eau, c'est avec la plus grande peur que je parvins au prochain croum. On entendait le vent hurler et de hauts cotonniers tomber avec de terribles craquements; mais de plus grandes peines m'attendaient encore, car à peine arrivés à ce croum, nommé *Atobiasi*, je m'aperçus que j'étais sans provisions et sans bagages, j'avais laissé en arrière mes porteurs. Je fus donc obligé de quitter mes habits mouillés et de m'envelopper dans le sale manteau d'un noir. Un vêtement de campagne fut mon seul lit, et je n'eus pour oreiller qu'un morceau de bois, et de plus, de grands rats qui coururent toute la nuit sur moi et me privèrent de tout sommeil. Cependant les gens de la maison avaient veillé toute la nuit pour faire sécher mes habits,

et je les trouvai en bon état le matin : je quittai Atobiasi à huit heures.

Nous passâmes la nuit suivante à Acomfodia contre mon gré; mais il n'y eut pas moyen de faire marcher mes porteurs de hamac; prières, persuasion, menaces, rien ne fit, car ils voulaient attendre leurs camarades restés en arrière, dont quelques-uns reparurent dans la soirée. A cinq heures le lendemain, nous passâmes la nuit à Abondou. Dès quatre heures du matin le lendemain, nous quittâmes ce lieu et voyageâmes pendant quelque temps à la lueur des flambeaux.

Nous arrivâmes à midi à Mansue après une désagréable marche sous la pluie. Nous restâmes deux heures dans ce croum et allâmes de là à Cuttocomacasa, que nous traversâmes comme il commençait à faire nuit, et à neuf heures environ nous fîmes dans la forêt un feu à l'effet de préparer des torches pour aller passer la nuit à Paintrey, s'il était possible; mais dès que mes gens virent le feu allumé, ils s'assirent à l'entour dans le plus grand calme, et me parurent apprêtés à y finir la nuit. Je ne m'y serais point opposé, car j'étais las moi-même, si je n'avais su que nous n'étions qu'à trois ou quatre milles de Paintrey, que j'étais résolu à rejoindre pour y trouver bon gîte et bon souper. Je fus en ceci cruellement désappointé; et bien que j'eusse réussi à forcer mes gens à quitter le

feu, ils ne furent pas long-temps avec moi, car ayant consenti à quitter mon hamac pour marcher, ils m'abandonnèrent. Comme je n'avais pas la moindre idée de leur fuite, je marchai quelque temps sans regarder derrière moi, et quand je le fis, je m'aperçus qu'ils avaient décampé. C'est en vain que je les rappelai à grands cris, et je me remis en marche avec l'espérance d'atteindre bientôt Paintrey. Mon domestique (Quaschie), petit nègre, allait devant moi, une torche à la main, pour me guider dans ce mauvais sentier. La fumée de la torche me faisait mal aux yeux, et j'osais les ouvrir à peine pour me conduire; mes pieds étaient horriblement déchirés, et si je venais à heurter les racines d'un arbre, c'était une douleur si vive qu'il fallait que je m'arrêtasse un instant pour me remettre d'une sorte d'évanouissement. Je souffris aussi beaucoup du manque d'eau, car mes gens avaient emporté avec mon hamac une bouteille que j'avais remplie à la rivière que nous avions rencontrée en dernier lieu : ils avaient aussi emporté ma boussole de poche, de façon que je ne pouvais savoir si j'allais bien ou mal. Enfin ma soif était si grande que je tombai avec avidité sur l'eau fangeuse d'une mare que mon nègre avait découverte en y plongeant son pied. J'arrivais enfin à un endroit découvert, et quelques plantations m'annonçaient le voisinage de Paintrey ou de Yanco-

madi; mais voilà qu'à ce moment même mon nègre, qui m'éclairait toujours, se mit à pousser des cris: *Majeh! Majeh!* (mon père! mon père!) en sautant comme un fou. Je fus bientôt averti de la cause de ce délire soudain par des piqûres de grandes fourmis qui plongeaient leurs forceps dans mes jambes blessées. Ce sont de ces fourmis blanches, noires ou rouges dont parle Bosman, qui vont par myriades en bon ordre, et *aucun animal ne peut leur résister*. Bosman dit qu'elles attaquaient souvent la nuit un membre vivant, et le matin c'était le squelette le mieux disséqué qu'il eut jamais vu; les rats mêmes n'y échappaient point par leur vitesse, et dès qu'une de ces fourmis l'avait attaqué, il fallait qu'il périt inévitablement. Mon nègre, ainsi assailli, et dans la douleur qu'il éprouvait, jeta bas la torche, et ce dernier malheur, celui de rester sans lumière dans cette forêt, m'était arrivé.

Nous réussîmes à nous délivrer réciproquement des fourmis, mais il fallait renoncer à aller plus avant ou à retourner sur nos pas. Je m'assis donc dans la forêt, et j'attendis là avec anxiété le matin, chantant toute la nuit les airs les plus bruyans que je pusse me rappeler pour éloigner les bêtes féroces que nous n'avions point de feu pour tenir à l'écart, et mon nègre m'aidait de son mieux quand il ne succombait pas au sommeil; alors je le réveillais avec la poignée de mon sabre.

Enfin le jour parut, et en moins d'une demi-heure j'étais à Yancomfodie, et de là je me rendis à Paintrey, où je fus très bien reçu et dédommagé de mon horrible nuit. Un de mes porteurs arriva avec mon linge et je pus changer. Ensuite arrivèrent les porteurs du hamac, s'excusant de ce qu'ils m'avaient quitté, en disant que je marchais trop vite et qu'ils ne pouvaient me suivre, et ils m'offrirent en réparation de me porter à Cape-Coast : je n'acceptai pas, parce que j'avais l'intention de me plaindre d'eux, et j'en pris d'autres. Enfin à cinq heures nous arrivâmes à Monri où je revis la mer avec une frégate anglaise à l'ancre. Cette vue me remit de toutes mes souffrances, et j'arrivai à Cape-Coast à la nuit tombante.

FIN DU VOYAGE DE HUTTON.

BOWDICH.

VOYAGE A COUMASSIE, CAPITALE DES ACHANTIS, AFRIQUE OCCIDENTALE.

(1817-1819.)

La relation de Hutton, dont le voyage eut lieu peu de temps après celui de Bowdich et dans les mêmes pays, ayant emprunté plusieurs fragmens de ce dernier voyageur et de quelques autres, nous n'aurons point à donner ici des développemens aussi étendus, puisque le lecteur serait exposé à trouver des redites ou des doubles emplois. Avant de retracer l'expédition de Bowdich nous dirons un mot des peuples qu'il a visités.

Les Achantis forment aujourd'hui le royaume le plus puissant de la Guinée. On en ignorait à peu près l'existence, lorsqu'en 1807 une armée de cette nation s'avança pour la première fois jusque sur les bords de la mer, à la poursuite d'autres indigènes du voisinage d'Anamabou, alors factorerie hollandaise. Les Européens de ce comptoir eurent beaucoup de peine à repousser les agresseurs, qui firent un horrible carnage, en tuant à leurs adversaires près de dix-huit mille hommes, et en en perdant eux-mêmes plus de trois mille. Les Anglais établis au Cap-Corse ou Cape-Coast-Castle intervinrent dans le conflit et réussirent à fonder quelques relations

amicales avec le roi des Achantis, en même temps qu'ils obtinrent la cessation des hostilités.

Mais bientôt ce prince turbulent fit une nouvelle invasion sur le territoire des Fantis, en 1811, et une troisième en 1816. Ce fut pour mettre un terme à ces boucheries entre les naturels que le gouverneur du Cap-Corse ou de Sierra-Leone envoya des messagers au roi des Achantis pour demander la permission de lui expédier une ambassade, permission qui fut accordée.

L'ambassade partit donc en 1817; elle avait à sa tête sir Hope Smith, lequel était accompagné de MM. Hutchison et Tedlie, le premier comme secrétaire, le second comme chirurgien assistant. Bowdich eut [illegible] rtie des recherches scientifiques.

L'ambassade fut d'abord bien reçue; mais comme sir Smith ne sut répondre que d'une manière évasive et ambiguë à des explications provoquées par le roi nègre au sujet d'Anamabou, les choses allaient devenir tragiques, lorsque Bowdich prit la parole avec une telle adresse et une telle énergie qu'il parvint à calmer l'orage. Cet événement le plaça dès lors à la tête de la mission. Après un séjour de cinq mois à la capitale des Achantis, un traité de paix fut signé, et un des Anglais, M. Hutchison, resta à Coumassie en qualité de résident. Il y demeura trois mois encore après le départ de Bowdich et de ses compatriotes.

De retour sur la côte, Bowdich eut à soutenir des discussions animées avec les autres envoyés britanniques, et dut revenir en Europe, ce qui n'empêcha point une seconde ambassade, laquelle fut confiée à M. Dupuis, et dont M. Hutton fit partie, ainsi que ce dernier l'a lui-même raconté.

A la suite de cette ambassade il y eut encore un moment de paix entre les indigènes; mais deux ans plus tard, c'est-à-dire en 1822, sir Charles Mac-Carthy, nouveau gouverneur général des établissemens anglais de la côte occidentale d'Afrique, depuis la Gambie jusqu'à la Volta, fut provoqué à repousser d'autres agressions. Il réunit, en 1823, plus de trente mille guerriers indigènes, et pénétra dans l'intérieur des terres. Ayant eu l'imprudence de diviser ses forces, il se vit entouré par dix mille Achantis, qui taillèrent les Anglais en pièces; deux officiers et une cinquantaine de soldats échappèrent seuls au massacre, et cette déroute ne put être vengée que trois ans après, dans une bataille rangée, le 7 août 1826, à la plaine d'Accra, où les Achantis laissèrent plus de six mille morts sur le terrain, avec les équipages de guerre du roi qui reçut trois blessures, et abandonna plusieurs de ses femmes ainsi qu'un riche butin avec la tête du brave et infortuné Mac-Carthy, soigneusement conservée dans une peau de tigre. Il y avait eu onze à douze mille hommes en ligne

du côté des Anglais, et dix-huit mille du côté des Achantis. Revenons au voyageur Bowdich.

Nous avons dit tout à l'heure qu'à la suite de violentes discussions avec quelques-uns de ses compatriotes sur la côte, Bowdich était retourné en Europe. Il passa d'Angleterre en France, et vint attendre à Paris la justice qu'il avait réclamée de son pays, et qui fut très tardive. Il était accompagné de sa jeune et courageuse épouse qui avait osé le joindre en Afrique, et était venue le retrouver en Angleterre. Enfin il obtint du gouvernement britannique une nouvelle mission pour la Gambie, où la mort l'enleva le 10 janvier 1824, au moment où il allait recommencer ses explorations.

A l'égard du voyage à Coumassie, Bowdich était parti du Cap-Corse le 22 avril 1817. Il se rendit d'abord à Mouré et Anamabou, puis à Quama et à Bouka; ce dernier lieu est placé dans une situation très pittoresque. De là continuant à s'avancer dans l'intérieur, il franchit Paintrie, Cottacoumacasa, lieu charmant; Mansoue, autrefois grand marché d'esclaves; Fonsou, lieu autrefois considérable; Kikiwherrey, ville importante et assez propre, située par 5 degrés 56 minutes 40 secondes de latitude nord, 1 degré 57 minutes de longitude ouest; Moisie, ville du royaume d'Assim, située au pied de trois grandes montagnes qui marquent la limite

du royaume d'Achanti, dont le premier village que l'on trouva fut Quescha, un peu avant la ville de Fohmannie, qui est assez étendue. On traversa ensuite un grand nombre de villages et de rivières avant d'atteindre Sarassou, ville située par 6 degrés 20 minutes 30 secondes de latitude nord, 2 degrés 6 minutes 30 secondes de longitude ouest, et dont les alentours sont très fertiles et nourrissent beaucoup de cochons; la rivière de Dah coule près de Sarassou. En quittant ce dernier lieu on traversa bientôt le marais qui entoure Coumassie, capitale du royaume d'Achanti, où l'on entra le lendemain.

Plus de cinq mille hommes, la plupart militaires, étaient venus au-devant de l'ambassade anglaise avec une musique guerrière étourdissante. Les drapeaux anglais, hollandais et danois flottaient de toutes parts; on faisait des décharges continuelles de mousqueterie; tous les capitaines du roi des Achantis étaient en grand costume de guerre, et leurs bras nus tenaient des queues de léopards. Lorsque l'ambassade arriva au palais, elle eut à passer au milieu d'une double haie de soldats, pour aller déposer les présens et les bagages dans la maison destinée aux voyageurs anglais.

Avant d'y arriver ceux-ci eurent à supporter la vue de plusieurs individus que l'on torturait avant de les sacrifier. L'un de ces hommes avait les mains

liées derrière le dos; une lame de couteau lui traversait les deux joues; une de ses oreilles était portée devant lui au bout d'un pieu, l'autre ne tenait plus à la tête que par un morceau de peau; il avait sur le dos plusieurs entailles faites avec un instrument tranchant; un couteau était passé dans sa peau au-dessous de chaque omoplate; une corde lui traversait le nez et servait à le conduire comme une bête de somme. Bientôt nos voyageurs parurent devant le roi, entouré de ses capitaines et de toute sa cour.

Les rayons du soleil réfléchissaient leur éclat sur les ornemens d'or massif qui brillaient de toutes parts; la musique faisait un vacarme effroyable; une centaine de grands parasols ou dais dont chacun pouvait mettre à l'abri au moins trente personnes, étaient agités continuellement par ceux qui les portaient. Les messagers du roi portaient sur la poitrine de grandes plaques d'or; en un mot une profusion d'or, d'argent ou de soie se faisait remarquer dans cette cérémonie imposante qui avait réuni peut-être plus de deux cent mille âmes. La réception terminée, l'ambassade fut conduite dans le bâtiment préparé pour elle. Bowdich, qui dans l'audience du roi avait, comme nous l'avons dit, montré une telle adresse qu'il tira d'affaire le chef de l'ambassade auquel il avait dès lors succédé de fait, conclut un traité avec le roi, le 17 septembre 1817.

laissa pour représentant à Coumassie M. Hutchison; et on revint au Cap-Corse avec le reste de la députation.

Les renseignemens que Bowdich a recueillis sur le royaume des Achantis et des pays environnans sont trop précieux pour que nous n'en donnions pas au moins la substance.

Coumassie, capitale du royaume, est située par 6 degrés 54 minutes 54 secondes de latitude nord, 2 degrés 11 minutes de longitude ouest. Neuf grandes routes y aboutissent, celles de Douabin, Akim, Assim, Warsaw, Saoui, Gaman, Soko, Daboia et Sallagha.

Douabin n'est qu'à une journée à l'est de Coumassie. L'Akim a pour capitale Bannasou, à cinq journées de Coumassie. Le Gaman a pour capitale Bontoukou, à onze journées au nord-ouest. Le Soko est à la même distance, et Sallagha est la ville la plus commerçante de l'Inta, à dix-sept journées au nord-est de Coumassie. À sept journées au nord-est de Sallagha, se trouve Yahndi, capitale du Dagoumba, que l'on dit être plus grande et mieux bâtie que Coumassie elle-même.

Le roi, le conseil aristocratique réduit à quatre membres, et l'assemblée des capitaines, composent le gouvernement de l'Achanti. Le conseil aristocratique intervient dans toutes les relations extérieures, et, après la décision du roi, il peut, par un *veto*,

en empêcher l'exécution ; mais quant à l'administration intérieure, il n'a que voix consultative.

L'ordre de succession au trône d'Achanti ne saurait être interverti : le frère du roi est le premier héritier, puis le fils de la sœur, et, après le fils, le premier vassal ou esclave du trône.

Les sœurs du roi peuvent se marier ou vivre avec qui bon leur semble, pourvu que ce soit un homme d'une force et d'un extérieur remarquables, afin que les enfans soient dignes d'un tel commerce.

Le roi hérite de l'or de tous ses sujets, sans exception. On ensevelit toujours de l'or avec les corps de la famille royale, et on ne peut y toucher, à moins d'une détresse nationale, de même qu'on ne peut répandre le sang d'un fils du roi qui aurait commis quelque grand crime. Quiconque ramasserait l'or que quelqu'un aurait laissé tomber dans le marché serait puni de mort. La mort est aussi la peine de tout individu convaincu de lâcheté; mais tuer un esclave est une action indifférente. Si quelqu'un se tuait en jurant par la tête d'un autre, celui-ci devrait se tuer également ou payer une forte amende. Les capitaines peuvent immoler leurs femmes qui seraient infidèles, à moins que les parens de celles-ci ne voulussent les racheter.

Si une femme est trois ans sans entendre parler de son mari, elle peut en épouser un autre; et si le premier revient, le second reste seul mari légitime;

mais tous les enfans du second mariage deviennent la propriété du premier mari.

Les Achantis ont pour divinités des fétiches ou idoles de toute espèce qu'ils vénèrent comme les catholiques romains vénèrent les saints. Ces peuples croient que leurs rois, leurs cabaschirs et les principaux dignitaires du royaume rejoignent après leur mort la divinité supérieure, et conservent le même luxe, la même magnificence dont ils jouissaient durant leur vie : c'est pour cela qu'ils leur immolent un certain nombre de victimes des deux sexes pour les servir dans l'autre monde et subvenir à leurs plaisirs.

Ordinairement la moitié des offrandes faites aux fétiches est jetée dans la rivière, l'autre appartient aux prêtres. Chaque famille a plusieurs fétiches domestiques, lesquels répondent aux pénates des Romains. Ils reçoivent des offrandes à la fête annuelle de l'igname. Divers animaux sont adorés comme des fétiches, notamment les vautours.

Les Achantis ont également, comme les Romains, leurs jours heureux et malheureux. Le mois de septembre contient pour eux moins de mauvais jours qu'un autre, et passe pour favorable aux voyages.

Il y a des épreuves pour les cas de vol comme en d'autres lieux l'épreuve de l'eau et du feu. Lorsqu'on est accusé de vol, on réduit en poudre un petit grain d'aigris, et l'accusé en boit une infusion,

dont l'effet décide du degré de culpabilité de l'action.

La fête de l'igname, qui se célèbre à l'époque de la maturité de cette plante, c'est-à-dire en septembre, est une fête obligatoire pour tous les capitaines et signataires. Elle ressemble aux saturnales romaines; tant qu'elle dure, le vol, la séduction, la débauche, tout est permis, et les deux sexes s'abandonnent sans frein à leurs passions. L'ivresse amène souvent le meurtre. On immole aussi à cette fête un certain nombre de nègres, dont le sang coule dans un grand bassin de cuivre pour être mêlé à différens légumes, et produire un fétiche invincible. Dix jours après cette même fête, le roi et ses capitaines vont se baigner dans la rivière de Dah; le prince en revenant se baigne également dans le marais de Coumassie.

Il y a une autre fête appelée l'*Adaï*, et qui se célèbre plusieurs fois dans l'année. On fait à une de ces époques, c'est-à-dire au commencement de janvier, un grand sacrifice humain, précédé de beaucoup de mystères. C'est dans ces occasions que le roi fait souvent égorger ceux de ses officiers dont il est mécontent. Si l'on craint qu'avant d'expirer la victime ne jure par vengeance la mort de quelqu'un, on commence par lui enfoncer un couteau dans la gorge, puis on l'accuse d'un crime réel ou supposé, et on l'achève au milieu des tortures. Qui-

conque déplaît au roi est immolé dans cette fête, dès qu'on l'amène, et le sang ainsi répandu arrose les tombeaux de la famille royale.

La mort d'un Achanti est presque toujours l'occasion d'un sacrifice humain : si c'est une personne riche on immole deux ou trois esclaves à la porte de sa maison. A la mort de la reine-mère, Bodwich raconte que le prince et sa femme immolèrent chacun une jeune fille pour que la défunte eût au moins des esclaves avec elle, en attendant le sacrifice humain plus considérable qu'on lui ferait et qui se composa de plusieurs centaines d'esclaves.

A la mort du roi d'Achanti, les sacrifices humains sont encore plus nombreux, car on immole plusieurs milliers d'esclaves. Les fêtes funèbres qu'occasionent cet événement sont accompagnées des excès les plus extravagans et les plus barbares. Les frères, les fils et les neveux du roi, affectant la démence, se précipitent hors du palais un fusil à la main et tirent indistinctement sur tous ceux qu'ils rencontrent, sans qu'on puisse jamais punir les assassins. Aussi pendant les premiers jours aucun personnage de considération n'ose sortir de chez lui, mais en revanche tous obligent leurs esclaves à le faire, et beaucoup de ces malheureux périssent de la sorte sous les coups de feu des parens du roi.

On se rappelle que le roi d'Achanti a mille trois

cent trente trois épouses : ce nombre est toujours soigneusement tenu au complet, afin que le prince soit à même d'offrir des femmes à ceux de ses sujets qui font quelque action remarquable. On ne le dépasse jamais, parce qu'il est regardé comme mystérieux. Du reste, il est rare que le monarque ait plus de dix épouses auprès de lui dans son palais ; ce n'est qu'aux jours d'apparat qu'il les rassemble, ainsi que la troupe de petits garçons qui portent les arcs et les flèches consacrés aux fétiches, pillards brevetés qui ne respectent rien.

On calcule la force d'un Achanti sur la quantité de vin de palmier qu'il peut boire ; il en répand, il est vrai, abondamment sur sa barbe, qu'il aime ainsi à voir imbibée.

Quand le roi crache, les enfans qui portent les queues d'éléphans essuient avec soin le crachat royal ou le couvrent de sable. Lorsqu'il éternue, tout le monde se met les deux doigts en travers sur le front et sur la poitrine, comme font les Maures quand ils donnent une bénédiction, et les Achantis quand ils en demandent une.

Lorsqu'un accusé est traduit en justice, on lui fait prêter plusieurs sermens avant de le confronter avec les témoins. Il jure d'abord par le pied du roi, ce qui est insignifiant, mais dès qu'il jure par le père du roi, les assistans prennent un air grave. Le coupable suce deux ou trois fois le sang d'une

poule, ou boit sans tousser le suc d'une plante nauséabonde; s'il sort triomphant de l'épreuve, il est renvoyé absous. On fait aussi quelquefois avaler une décoction de racine qui a l'effet de l'émétique; ceux qui boivent les premiers échappent d'ordinaire au vomissement et sont regardés comme innocens.

Les prêtres qui suivent l'armée coupent les cœurs des principaux prisonniers, et mêlent le sang et les morceaux avec certaines herbes sacrées pour faire manger une partie de ce mélange à ceux des Achantis qui n'ont encore tué aucun ennemi, car autrement ils croient que l'esprit du défunt détruirait leur force et leur courage. Le roi et tous les dignitaires se partagent le cœur de tout ennemi célèbre, et portent d'une manière ostensible les petits os et les dents des princes tués dans les combats.

On marie les jeunes filles même avant l'âge de puberté, mais jusqu'à cette époque, elles continuent à être soignées par leurs mères pour le compte du futur. C'est pour celui-ci un moyen presque infaillible d'obtenir de l'argent, car ces sortes d'union n'étant pas généralement connues, la moindre familiarité prise avec la petite fiancée, lorsqu'elle a dix à douze ans, est punie d'une amende au profit du mari.

Lorsqu'une femme infidèle appartient à une famille trop puissante pour que le mari ose la tuer, il

se borne à lui couper le nez; puis il la donne en mariage à un de ses esclaves. Si une femme est convaincue d'avoir trahi un secret, on lui coupe la lèvre supérieure, et si elle est surprise écoutant une conversation secrète de son mari, il lui coupe une oreille. On voit beaucoup de femmes ainsi mutilées; on voit aussi beaucoup de prostituées, surtout dans le capitale. Durant leur temps critique toutes les femmes se retirent au milieu des bois et évitent soigneusement le contact des hommes.

Les Achantis peuvent mettre plus de cent cinquante mille hommes sous les armes. Le royaume compte un million d'habitans. Les hommes sont généralement bien faits et les femmes très jolies, notamment celles des hautes classes, et la couleur de la peau n'empêche pas un blanc de les trouver belles. Les hommes et les femmes du haut rang sont d'une propreté remarquable; tous les matins celles-ci se lavent et lavent les hommes avec de l'eau chaude et du savon de Portugal; puis elles se frottent le corps d'huile ou de beurre végétal. Les femmes du peuple sont loin d'avoir la même propreté. Du reste, toutes les classes paraissent se nourrir copieusement.

Le commerce des esclaves est très étendu. On transporte aussi du sel et des troupeaux de bétail. Les arts et métiers sont encore très peu avancés. Toutefois, une chose qui frappa d'étonnement Bowdich, ce fut de trouver à Coumassie des cabinets

d'aisance dans chaque maison, indépendamment de ceux qui sont établis hors de la ville pour les classes inférieures.

La musique des Achantis, bien que sauvage, ne manque pas d'une certaine douceur; les instrumens pris chacun isolément ne rendent pas des sons très mélodieux, mais combinés ensemble ils produisent un effet assez agréable. Les Achantis ont la flûte, le cor, les tambours, le bentoua et autres instrumens. Quant au chant, c'est la seule partie à laquelle les femmes prennent part en formant des chœurs assez harmonieux.

FIN DU VOYAGE DE BOWDICH.

MOLLIEN.

VOYAGE EN SÉNÉGAMBIE ET AUX SOURCES DU SÉNÉGAL.

(1816-1818.)

Après la paix définitive entre la France et l'Angleterre, et la rentrée en possession du Sénégal par le gouvernement français, M. Mollien, Français lui-même et plein de jeunesse et d'ardeur pour les découvertes géographiques, conçut le projet d'un voyage dans l'intérieur de l'Afrique. Il voulait d'abord parvenir jusqu'à Tombouctou; mais il dut bientôt restreindre ses explorations dans les limites de la Sénégambie. Il se rendit en premier lieu au cap Vert. Il s'était embarqué sur la frégate *la Méduse,* qui fit naufrage le 2 juillet 1816, sur le banc d'Arguim, et fut recueilli dans un canot qui aborda le 8 la côte du Sahara, d'où les naufragés se rendirent à pied à Saint-Louis. M. Mollien fit de ce point différentes excursions à Gorée, à Rufisque et dans le royaume de Cayor, puis à Podor et à plusieurs escales.

Podor est un château-fort, placé à soixante-cinq lieues de Saint-Louis; ses environs sont fertiles et bien cultivés. Le village qui avoisine le château est d'un abord difficile du côté de la rivière. Les habitans sont presque tous originaires de Saint-Louis,

et ne manquent pas d'industrie. Ils entretiennent des relations avec les escales du voisinage. On entend par escale une réunion de tentes que les Maures dressent ordinairement dans un endroit où le fleuve forme un coude. Partout où ils établissent leur séjour, ils détruisent toute trace de végétation et la stérilité entoure leur camp; du reste, il est animé par les troupeaux de bœufs et de chameaux que l'on y entretient.

Ce fut en 1818 que M. Mollien, après avoir un moment reparu en France, revint au Sénégal pour entreprendre son voyage aux sources de ce fleuve. Son bagage se composait d'une petite quantité de marchandises, d'une couverture de laine, de deux outres en cuir pour transporter l'eau, d'une poire à poudre et d'un porte-manteau. Il avait en outre trois poignards et trois boussoles de poche, avec un âne pour porter ce léger bagage. Le gouverneur français du Sénégal avait procuré à M. Mollien un marabout parlant l'arabe et plusieurs autres dialectes, et ce marabout devait servir d'interprète à notre voyageur.

On pénétra d'abord dans le pays de Cayor et on traversa plusieurs villages avant d'arriver à celui de Niamrei, peuple de Poules, indigènes dont la richesse consiste en troupeaux, et dont les puits ont une profondeur de plus de trente brasses, avec vingt pieds de circonférence. On se rendit ensuite

à Coqué, village situé près de la frontière des Iolofs, et qui sert de passage aux caravanes des Maures.

M. Mollien arriva le 17 février 1818 à Médina, village dont les habitans sont teinturiers, en mêlant des cendres de paille de mil et de bois avec de l'indigo. Ces indigènes ont les cheveux laineux, le teint cuivré et des lèvres épaisses. Leurs femmes, jolies dans la jeunesse, deviennent fort laides après un accouchement.

De Medina, M. Mollien se rendit dans le royaume du Bourb-Iolof, ou roi des Iolofs, royaume borné à l'est par le Fouta-Toro, au sud par le Woulli, à l'ouest par les États du Bourb-Salum et du Damel, et au nord par ceux du Brac. Marchant toujours à l'est, et chacun portant sa provision d'eau et de riz sec, on atteignit Bala, premier village du pays de Fouta; puis à Boqué, autre village situé au nord-est et dont le bentang, c'est-à-dire la place publique couverte, servit de gîte aux voyageurs. Les habitans sont riches en troupeaux et en grains.

Le 24 février 1818, on arriva sur les bords de la Saldé, près de l'endroit où cette rivière se réunit au Sénégal. Le 1er mars on traversa une forêt de gommiers et de baobabs pour arriver au village d'Ogo, puis à celui de Senopalé, patrie du guide de M. Mollien, et à Canel, où se trouvait alors l'almamy de Bondou. Le village de Canel a, comme le Fouta-Toro, une coutume barbare autant que sin-

gulière : l'esclave qui veut changer de maître va par surprise ou par force couper l'oreille de celui qu'il affectionne, et dès ce moment il est à lui, sans que l'ancien maître puisse le réclamer.

Le 14 mars on arriva à Dendoudé-Tiali, dernier village du Fouta-Toro, du côté du Bondou, village près duquel est un étang dont les eaux, en se débordant, vont d'un côté vers le Sénégal, et de l'autre vers la Gambie.

De ce lieu, M. Mollien atteignit Bouquéquillé, premier village du Bondou, puis Boqui et Langué, villages habités par des Iolofs, qui récoltent du miel, leur unique richesse. On traversa un autre lieu, appelé *Medina*, mot qui d'ailleurs signifie ville.

Parvenu aux confins du Bondou et du Fouta-Djallon, le guide de M. Mollien le quitta, et celui-ci heureusement trouva une caravane qui l'aida dans sa marche. Notre voyageur aperçut enfin les montagnes de Badon, appartenant à la grande chaîne des montagnes de Kong, et la Gambie, que les Poules nomment en cet endroit le *Diamant*.

Le 2 mars on entra dans le village de Famère, situé sur une hauteur et entièrement bâti en bambous. Bientôt ensuite on atteignit le sommet de Tangué, d'où l'on découvrit le pays à plus de vingt lieues à la ronde, barrière naturelle qui garantit le Fouta-Djallon contre les invasions des habitans si-

tués au nord. Après avoir franchi d'autres montagnes, M. Mollien découvrit d'abord la source du Rio-Grande, puis celle de la Falémé.

Le 20 avril 1818, il vit Timbo, ville située au pied d'une haute montagne, et coupée de rues étroites, mal alignées et très sales, avec une population d'environ neuf mille âmes. On y remarque une grande mosquée et trois forts. Cette ville entretient des relations avec le Rio-Nunez et Sierra-Leone.

Le 24 on se mit en route afin d'aller visiter les sources du Sénégal, but du voyage. On y arriva le 26. M. Mollien, après avoir pénétré dans un bouquet d'arbres touffus, découvrit l'un au-dessus de l'autre deux bassins d'où l'eau sortait en bouillonnant, et plus haut un troisième qui n'était qu'humide. C'est ce bassin supérieur que les nègres désignent comme étant la principale source du Sénégal, appelé *Baléo* ou *fleuve Noir* en langage poule; *Bafing* ou *Foura* en mandingue.

Joyeux de sa découverte, M. Mollien redescendit la montagne et repassa la Falémé, d'où il éprouva, sur son retour vers la côte, une foule d'accidens et de privations. Le 1er juillet il se trouva entièrement sorti des pays montagneux. Il regagna le Rio-Grande, et au bout d'une vingtaine de jours, il arriva exténué au comptoir portugais de Géba, d'où il put enfin retourner à Saint-Louis, où il prit

terre le 19 janvier 1819, pour en repartir bientôt après, et se rembarquer pour le Hâvre, qui le revit le 23 mars suivant.

Tel fut le voyage de M. Mollien. Voici maintenant quelques-unes de ses remarques sur les pays et sur les peuples qu'il a visités, notamment les Iolofs, le Fouta-Toro et le Fouta-Djallon.

Les Iolofs sont grands de taille, ont de belles formes et les traits réguliers; ils sont indolens, paresseux et sans aucune prévoyance. Chaque Iolof possède deux cases, l'une servant de cuisine, l'autre de chambre à coucher. La case des chefs de village a pour tout ornement deux cornes de bœuf, placées comme une girouette sur le faîte. Le grain est déposé hors de l'enceinte du village dans des papiers placés sur de grands pieux, et le respect pour la propriété est tel, que personne n'y touche. Ces nègres sont, d'ailleurs, très fiers de leur origine et ne s'allient qu'entre eux. Leur piété pour les morts et leur hospitalité envers les vivans peuvent servir d'exemple.

Le Fouta-Toro est borné à l'ouest par le pays du Bourb-Iolof et le royaume du Brac; au nord par le Sénégal, qui le sépare du pays des Maures; à l'est par le Bondou, et au sud par le Woulli, qui est un des plus vastes États de la Sénégambie. Son sol fertile est arrosé par un grand nombre de petites rivières; il donne le gros et le petit mil, le

coton, le riz, l'indigo et le tabac. Les principaux arbres sont le grède, dont l'écorce est couverte de piquans aigus; et le deraboki, petit arbre dont la couleur et la forme sont celles du baobab. Le climat est brûlant. Les lions, les panthères, les hyènes et les chacals sont très communs, ainsi que les vautours et les autruches.

Les naturels que l'on nomme *Poules* sont répandus plus à l'est, dans différens pays, notamment le Massina, le Kassoun, le Bondou et le Fouta-Djallon. Il y en a aussi dans le Fouta-Toro. Ces Poules sont de rigides sectateurs du Coran, et poussent l'intolérance jusqu'à la fureur. Ils ont un caractère violent et perfide. Ils sont industrieux, fabriquent des étoffes tissues avec soin, et ont des écoles publiques où l'on envoie les enfans de très loin. Il existe dans le Fouta-Toro et chez les Maures une franc-maçonnerie dont le secret a été jusqu'ici impénétrable; après les épreuves les initiés prétendent avoir vu tous les royaumes de la terre.

Les femmes poules du Fouta-Toro, étant jolies et coquettes, profitent de leurs charmes pour dominer leurs maris, et leur attachement ne résiste point à un grain de corail. Du reste, la polygamie est permise; on a ici autant de femmes que l'on peut en nourrir : plus un Poule en possède, plus il est censé riche. Il ordonne à celle qu'il choisit pour la nuit de préparer le souper. Aussitôt la joie

éclate sur la figure de cette dernière; elle se hâte, et quand le repas est prêt, elle amène le mari toute glorieuse à la vue des autres femmes qui rentrent confuses dans la case, en attendant que leur étoile les favorise à leur tour.

Le Bondou, royaume situé entre le Fouta-Toro au nord, le Woulli à l'ouest, le Bambouk à l'est, et un désert au midi, avant le Fouta-Djallon, récolte du coton, du maïs, de l'indigo et du mil, ainsi que des melons, des calebasses et du tabac. Les bêtes féroces, les biches et les bœufs sont abondans; les chevaux et les ânes sont rares. Le peuple est pauvre et peu industrieux, mais doux et hospitalier. Le Fouta-Djallon est couvert de montagnes dans toute son étendue; sa ville principale est Timbo déjà citée; les habitans sont fanatiques, travailleurs et sobres; ils ont des cases fort bien construites, et ils fabriquent des vases de terre assez élégans; ils ont beaucoup de chèvres, surtout dans le voisinage de Timbo.

Le Dentilla est traversé par la rivière Falémé, et habité par des Mandingues païens. A l'est du Fouta-Djallon se trouve le pays plat de Sangarari ou *Sangara*, dans lequel on place les sources du Niger, au mont Loma.

En revenant sur la côte, et par une enjambée pour ainsi dire immense, on trouve, entre le Rio-Grande, la Gambie et la rivière de Géba, un pays

portant le nom de *Kabou;* il consiste en plaines couvertes généralement d'épaisses forêts. Les habitans sont des Mandingues, et c'est parmi eux que se trouve l'établissement portugais de Géba, situé à soixante lieues au nord-est de Bissao, autre établissement portugais placé sur le bord de la mer. Le village de Géba est un lieu malsain et composé de maisons construites en terre, avec une population d'environ huit cents habitans.

A l'embouchure de Rio-Grande, M. Mollien visita l'archipel des Bissagots, occupé par un peuple sobre, dont les femmes moitié nues sont d'une grosseur démesurée, tandis que les hommes ont des traits durs et l'air tout belliqueux. Les Bissagots ont pour voisins, d'abord les Papels, nègres courageux et idolâtres; ensuite les Balantes, peuple farouche et cruel, dont une étroite ceinture de roseaux est l'unique vêtement, peuple qui aime si passionnément les rats qu'il est défendu aux enfans de toucher à ce mets réservé aux hommes faits et aux princes. Près de Géba se trouvent aussi les Iolas ou *Biafares*, peuple qui passe pour anthropophage, et aussi pour offrir les plus beaux nègres de cette côte.

FIN DU VINGT-HUITIÈME VOLUME.

VO
L
Pré
Dép
Lim

Voy

Séjo

Dép
Séjo

C
Que

Itine

Itine
Itine

Mor
Itine
Reto
De l

G
Arri

TABLE

DES

MATIÈRES CONTENUES DANS LE VINGT-HUITIÈME VOLUME.

Pages.

VOYAGES EN AFRIQUE. — Dix-neuvième siècle. 1

LAING. (1822). *ib.*

Préliminaire. *ib.*

Départ de Sierra-Leone. Route à travers le Timanni. 8

Limites du Timanni. Mœurs et coutumes. Superstitions. Mariages et cérémonies funèbres. 27

Voyage dans le Kouranko. Méchanceté des chefs. Arrivée à Kamato. 43

Séjour à Kamato. Mœurs et usages du Kouranko. Productions du pays. Départ pour Falaba. 67

Départ de Kamato. Arrivée à Falaba. 74

Séjour à Falaba. Source de la Rokelle et du Niger. Des Soulimas. Retour à Sierra-Leone. 97

CLAPPERTON. (1825-1826.) 113

Quelques mots préliminaires. Route de Badagry au-delà des montagnes de Kong, jusqu'à la cité d'Eyeo ou Katunga. *ib.*

Itinéraire de Katunga à la ville de Boussa sur le Niger, près de laquelle périt Mungo-Park. 152

Itinéraire de Boussa à Kano, par le Guari et le Zegzeg. 183

Itinéraire de Kano au camp de Bello, et de là à Sackatou. Résidence dans cette ville. 215

Mort de M. Clapperton. Départ de Sackatou. 237

Itinéraire de Sackatou à Dunrora. 247

Retour à Zaria, capitale du Zegzeg. 260

De la capitale du Zegzeg à Badagry. 267

GRAY ET DOCHARD. (1818-1821.) 285

Arrivée de l'expédition au Sénégal. Ville de Tallabunchia. Départ de Robbuggia. Arrivée à Pandjetta ou Panjetta. *ib.*

Pages.

L'expédition fait halte. Longues difficultés. Départ de Pandjetta. Arrivée à Ka-Kundy. Arrivée à Sierra-Leone. Description du Fouta-Djallon. 297

Le major Gray prend le commandement. Arrivée à Kayaye. Description du pays. Les habitans, leurs divertissemens. Arrangemens de départ. 301

L'expédition quitte Kayaye, — entre dans le Woulli. Départ de Madina. Arrivée à Kussaye. 308

Description de Boulibany. Délais et contrariétés. Établissement d'un camp à Samba-Contaye pour passer la saison des pluies. Mort de l'almamy Amady. 328

Le Boudou. Étendue. Limites. Costume des habitans. Leur manière de vivre. Équipemens militaires. L'almamy or[illegible]e à l'expédition de lever le camp de Samba-Contaye. Départ pour Boulibany. 338

M. Partarrieau arrive de la côte. L'expédition entre dans le Fouta-Toro. Mon retour à Baquelle. Description de la plaine de Hourey. Royaume de Galam. M. Dochard. Ma nouvelle détermination. 347

Ma retraite de Kaarta. Retour à la côte. Visite de l'établissement des nègres capturés. 372

HUTTON (1820). 380

Mœurs, coutumes, climat du Fantin. *ib.*

Route du Cap-Coast à Coumassie. 385

Entrée à Coumassie. 397

Transactions de l'ambassade. Mœurs, coutumes. 401

Retour à Cape-Coast-Castle. 411

BOWDICH (1817-1819). 418

MOLLIEN (1816-1818). 433

FIN DE LA TABLE.

Pages.

297

301

308

328

338

347

372

380

ib.

385

397

401

411

418

433